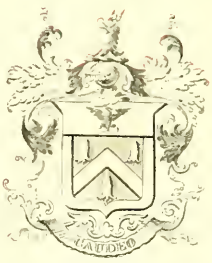
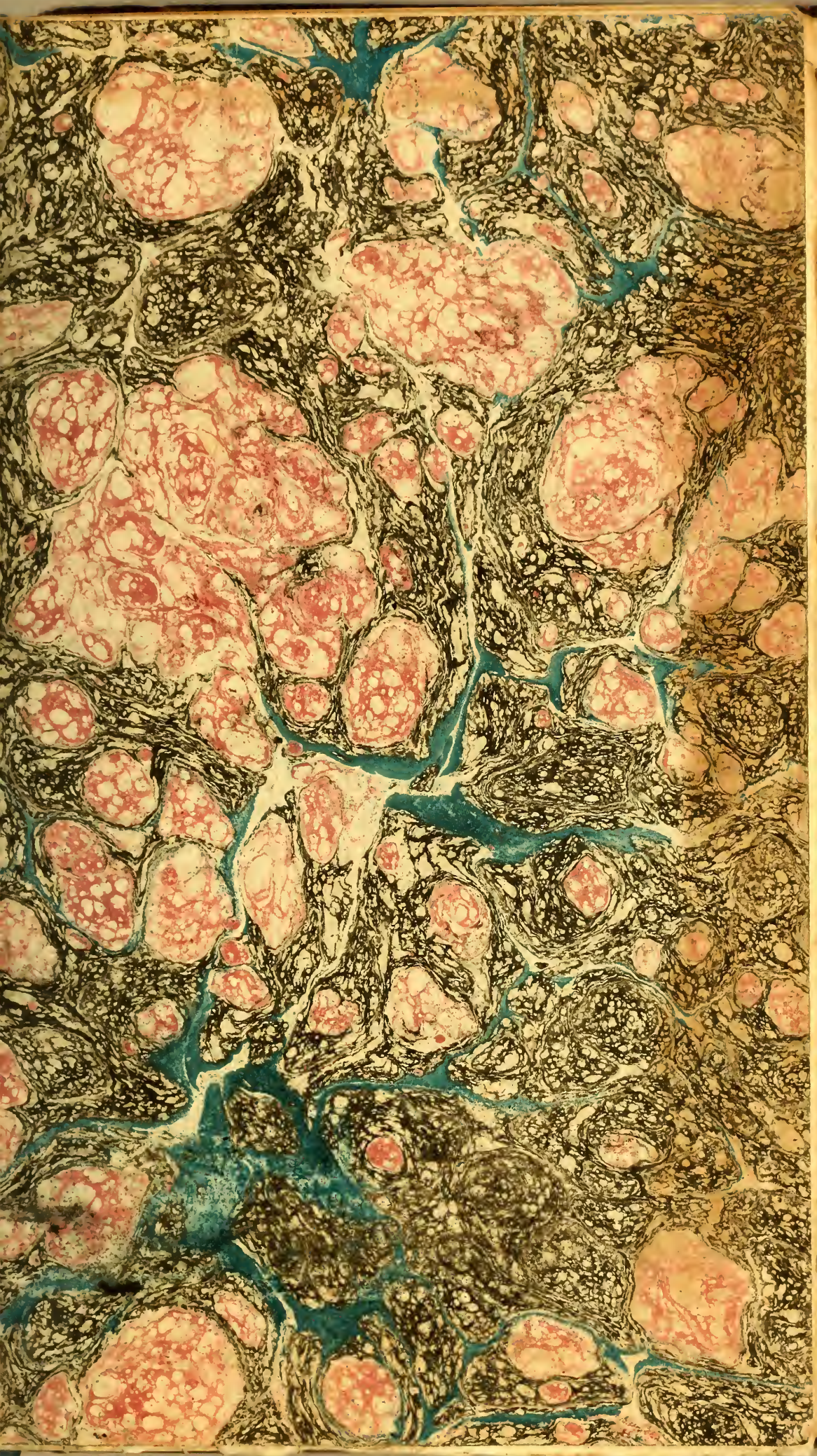


John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund



With the ex-libris of Prince
Eugene Napoleon Beauharnais,
Viceroy in Italy, printed by
Bodoni in a separate loose leaf

QUEST' EDIZIONE APPARTIENE

ALLA BIBLIOTECA PARTICOTARE

DI S. A. I.

EUGENIO NAPOLEONE

DI FRANCIA

VICE-RE D'ITALIA

ARCICANCELLIERE DI STATO

DELL' IMPERO FRANCESE

PRINCIPE DI VENEZIA

ECC. ECC. ECC.

BRICE

RPJCB

GÉNÉRAL FERRAND

Il mourut victime de l'ingratitude

JOURNAL HISTORIQUE

DE LA

RÉVOLUTION

DE LA PARTIE DE

L'Est de Saint-Domingue,

COMMENCÉE LE 10 AOUT 1808,

AVEC DES NOTES STATISTIQUES SUR CETTE PARTIE.

PAR GILBERT GUILLERMIN,

Chef d'escadron attaché à l'Etat-major de l'armée de Saint-Domingue.

Impunitas peccandi illecebra. PHED.

A PHILADELPHIE :

DE L'IMPRIMERIE DE P. M. LAFOURCADE,

Seconde rue nord, No. 100.

1810.

DISTRICT OF PENNSYLVANIA, TO WIT :

******
* *
SEAL.
* *
******

BE IT REMEMBERED, That on the twenty-sixth day of October, in the thirty-fourth year of the independence of the United States of America, A. D. 1809, Gilbert Guillermin, of the said district, hath deposited in this office the title of a book, the right whereof he claims as proprietor, in the words following, to wit:

" Journal Historique de la révolution de la partie de l'Est de Saint-" Domingue, commencée le 10 Aout, 1808; avec des notes statisti-" ques sur la partie de l'Est, par Gilbert Guillermin, chef d'escadron " attaché à l'Etat-major de l'armée de Saint-Domingue.

Impunitas peccandi illecebra. PHED.

In conformity to the act of the congress of the United States, intituled, "an act for the encouragement of learning, by securing the copies of Maps, Charts, and Books, to the authors and proprietors of such copies during the times therein mentioned." And also to the act, entitled "an act suplementary to an act, intitled "an act for the encouragement of learning, by securing the copies of Maps, Charts, and Books, to the authors and proprietors of such copies during the time therein mentioned," and extending the benefits thereof to the arts of designing, engraving, and etching historical and other prints.

D. CALDWELL,
Clerk of the district of Pennsylvania.

A son Excellence Monseigneur Le Comte Decres, Ministre de la Marine et des Colonies, Grand Cordon de la Légion d'Honneur, &c. &c.

Monseigneur,

L'hommage d'un journal où se trouvent consignées les preuves d'attachement, de fidélité, et de courage, que la garnison de Santo-Domingo vient de donner à son immortel Monarque, doit être accueilli favorablement par un ministre qui a lui-même donné l'exemple de toutes ces vertus. C'est sous ce rapport Monseigneur, que j'ose prendre la liberté de vous dédier cet ouvrage.

Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

de votre excellence,

le très-humble et

très-obéissant serviteur,

GILBERT GUILLERMIN.

AVANT-PROPOS.

J'ai satisfait en écrivant à la principale obligation d'un historien qui est de dire la vérité. Je n'ai connu d'autre considération que celle de mes devoirs, d'autre influence que celle de l'impartialité. L'adulation qui ne voit que des perfections, et la haine qui n'apperçoit que des défauts, pourront trouver de l'inexactitude dans les caracteres que j'ai tracé : mais je répondrai que j'ai été le témoin oculaire des faits, que j'ai connu particulièrement les hommes marquants dont j'ai parlé, et que mes intentions sont pures.

Quant au style de l'ouvrage, je l'abandonne à la critique sévère des puristes ; je me bornerais à observer que ce journal est écrit par un militaire, au milieu du tumulte des camps, qu'il est imprimé par des étrangers, et que ma tâche sera suffisamment remplie si je parviens à jetter quelque intérêt sur des faits qui honorent la garnison de Santo-Domingo.

INTRODUCTION.

DEPUIS long-tems les habitans de la partie de l'Est de Saint-Domingue avaient dans le cœur le germe révolutionnaire qui les a conduit, progressivement, sur les bords de l'abime où ils se sont enfin précipités : il suffit, pour reconnaître son existence, de tracer le tableau rapide de ces époques, où les principes désorganisateurs, et la tendance de tous les peuples à l'esprit de révolte, exercèrent leur influence dangereuse sur l'infortunée colonie de Saint-Domingue.

Il était difficile que la contagion du mal, en étendant ses ravages dans la partie Française, ne répandit pas ses élémens destructeurs chez un peuple voisin, dont la destinée venait d'être changée par l'effet des crises politiques de l'Europe, mais qui conservait toujours dans le cœur le souvenir de son ancien gouvernement, son attache-

ment à ses habitudes et à des préjugés religieux, diamétralement opposés aux idées libérales du tems et au systême régénérateur du nouveau gouvernement (1). Si l'on considère encore le contraste dans le caractère national des deux peuples, et la politique incertaine des hommes que les circonstances appelèrent à les gouverner, il sera facile d'appercevoir les premières traces de la révolution du 10 Août 1808, et les causes immédiates de son effrayante progression.

Le traité de Bâle, en fixant le sort des habitans de la partie de l'Est de Saint-Domingue, n'avait pas déterminé l'époque de la cession.

Toussaint Louverture (a) que son génie actif, entreprenant et ambitieux avait élevé au gouvernement de la partie Française, en l'an 7 (26 Octobre 1798), marchait à grands pas vers l'indépendance, et convoitait depuis long-tems la possession de la partie Espagnole, dont la réunion était absolument essenti-

elle au nouveau plan constitutionnel qu'il avait conçu pour toute l'île.

Mais cet homme extraordinaire, doué d'une sagacité pénétrante et d'une profonde dissimulation, voulait arriver insensiblement à l'exécution de ses projets, qu'il masquait habilement sous l'apparence trompeuse de sa fidélité et de son attachement à la France. Voulant couvrir toutes ses démarches du voile sacré des formes et de son prétendu respect pour l'autorité souveraine, il reclama, en 1800, l'intervention du Sieur Roume, commissaire du pouvoir exécutif pour la prise de possession de la partie Espagnole, conformément au traité de Bâle. On assure même qu'il lui arracha par violence l'acte officiel sur lequel il fonda la nécessité d'employer les moyens coërcitifs en cas de refus de la part du gouverneur, Don Joachim Garcia. Ce gouverneur, auquel le Sieur Roume avait fait parvenir secrétement une protestation contre l'acte précité, s'étaye d'une fausse interprétation des articles du

traité de Bâle, ne veut pas considérer les soldats de Toussaint comme des troupes Françaises, et refuse explicitement d'accéder à une demande qui lui parait insolite et prématurée. Toussaint Louverture, qui ne désirait qu'un prétexte, se met en marche dans le commencement de Janvier 1801, avec quatre mille hommes, arrive sous les murs de Santo-Domingo, le 26 Janvier, sans rencontrer d'autre résistance que celle de quelques troupes qui occupaient la rive droite du Nissao.

Le Président, obligé de céder, apporte les clefs de la ville à Toussaint Louverture et les dépose sur une table.

" Monsieur le Président, lui dit " Toussaint, j'aurais l'air de les " prendre, veuillez avoir la bonté " de me les remettre vous-même " entre les mains; je ne suis point " venu à Santo-Domingo en enne- " mi, mais comme l'homme d'un " gouvernement ami et allié du vô- " tre, pour réclamer l'exécution " d'un traité solennel."

Toussaint, parvenu à son but, se hâte d'organiser toutes les branches de l'administration civile et militaire, et, vû la pénurie de ses finances, il emprunte du Président, Joachim Garcia 298,000 gourdes, qui se trouvaient dans le trésor royal, et qu'on se garda bien de lui refuser.

Gouvernement de Toussaint; première cause du mécontentement des habitans.

Les Espagnols, consternés par un ordre de chose aussi inattendu qu'étranger à leur caractère national et à leurs habitudes, effrayés, sur-tout, des mesures que Toussaint se propose de prendre, relativement aux établissemens publics, tels que l'entretien des grandes routes et la fondation de quelques villes dans les principales rades de la partie de l'Est, regrettent, les tems heureux de l'indolence et de la médiocrité, et ne considèrent leur nouvel état politique, que comme, une servitude temporaire que la loi du plus fort leur impose.

Pendant que le gouvernement violent de Toussaint comprime dans la partie Espagnole les effets du dé-

sespoir et de la vengeance, sa politique insidieuse prépare les esprits dans la partie Française aux innovations importantes qu'elle médite. Devenu enfin maître absolu par un acte constitutionnel du 29 Août 1801, émané d'une assemblée représentative réunie par la terreur, il ne laisse à la France que le droit illusoire de sanctionner son usurpation, et le privilége idéal du commerce exclusif dans son nouveau royaume.

Ier germe révolutionnaire.

A cette époque commence la décadence de son autorité. Devenu cruel par calcul, il fait périr tous ceux dont il redoute l'influence ou l'ambition, Moïse, son parent, général de division, meurt victime de la politique la plus machiavélique, il parcourt, avec la rapidité de l'éclair, tous les départemens, laissant par-tout l'impression de la terreur et les traces de sa cruauté.

Sa rage redouble en apprenant les préparatifs de la France pour envoyer une escadre à Saint-Do-

mingue. Dévoré d'inquiétude, il se rend à Santo-Domingo, où il arrive le 2 Janvier 1802. Il exige de ses généraux un nouveau serment de fidélité et ordonne le départ du régiment Espagnol FIXE, qu'il fait massacrer par sa garde d'honneur à la Croix-des-Bouquets.

Les Français paraissent le 3 Février 1802. On vit alors ce même peuple qui, en 1808, se rend coupable d'une affreuse trahison, défendre avec énergie les droits de leur nouveau Souverain et affronter tous les dangers, pour établir son autorité. Cent cinquante Espagnols, réunis à quelques Français, forment le dessein hardi au milieu d'une ville où Paul Louverture commandait à la tête de dix-huit cents nègres, de s'emparer des portes de la place, et de les livrer au général Kerversau, qui se trouvait à bord d'une frégate avec cinq cents hommes de troupes. Ce projet audacieux s'exécute en partie dans la nuit du 8 Février, mais les Français ne peuvent parvenir à dé-

barquer, et les conjurés, après avoir égorgé la garde du fort Saint-Gilles et celle de la porte principale sont obligés de fuir dans la campagne. C'est dans cette occasion que périt courageusement le lieutenant-colonel d'artillerie Meran, renversé d'un coup de feu, au moment où il encourageait ses intrepides compagnons.

Toussaint succombe enfin dans sa lutte contre la France, mais il laisse dans le cœur des Espagnols, qu'il a opprimés, le souvenir des maux qu'ils ont soufferts et une prévention défavorable contre toute espèce de domination étrangère.

Cependant les événemens se pressent, et les Espagnols, délivrés du joug de Toussaint, ne rencontrent pas dans la conduite de leur libérateur, les consolations qu'ils ont droit d'en attendre.

Le général Kerversau, militaire aussi distingué par ses talens que par les qualités du cœur, est appelé au commandement de la partie de l'Est, qu'il a délivrée de la tyran-

nie des nègres. Mais sans force et sans moyens pour soutenir la guerre dans le Mirebalais, il est forcé par les circonstances d'en faire supporter le poids aux personnes et aux propriétés. Ces nouvelles atteintes portées à la tranquillité et à la fortune des habitans, n'étaient guère propres à leur faire oublier les maux qu'ils avaient soufferts sous Toussaint. Ils se résignent néanmoins, dans l'espérance que ces mesures violentes ne seront pas de longue durée. La nécessité impérieuse où se trouve le général Kerversau, à une époque où l'armée de Toussaint conserve encore une attitude menaçante dans la partie Française, semble justifier à leurs yeux les sacrifices qu'on exige d'eux; mais ils sont révoltés des partialités, des abus, et de la cupidité des hommes préposés, tant à l'enrôlement des réquisitionnaires, qu'à la répartition des impôts; ils manifestent leur indignation.

Faiblesse du général Kerversau; seconde cause du mécontentement des Espagnols.

Le général Kerversau, trompé sans doute par les auteurs de ces concussions, ne songe pas à arrê-

ter les désordres, et sa faiblesse ravive de nouveau les germes du mécontentement et de la révolte.

Les factieux saisissent le moment où la presque-totalité de la colonie est évacuée, et méditent dans des colloques séditieux, le massacre général des Français, pour déclarer ensuite leur indépendance. Leur coupable projet allait recevoir son exécution, si le général Kerversau, prévenu de leur complot, ne se hâte de revenir à Santo-Domingo, le 6 Septembre 1803, au moment même où les troupes évacuées de Jacmel venaient heureusement d'arriver. Les conjurés se séparent, mais ne se désunissent pas; l'impunité suit le crime, et les coupables n'attendent qu'une nouvelle occasion pour éclater.

La confiance et la sécurité du général Ferrand, dernière cause de la révolution de la partie de l'Est.

C'est dans ces conjonctures critiques que l'évacuation générale de la partie Française a lieu, et que le général Ferrand, réclamant son droit d'ancienneté, vient à Santo-Domingo prendre le commandement de la garnison, renforcée par

cent hommes venus de Santiago avec lui.

Les circonstances n'étaient pas favorables aux esprits remuans et inquiets. Le général Ferrand adopte un nouveau systême de gouvernement et force la reconnaissance des Espagnols, par des actes de justice et de bienfaisance. Les agitateurs dissimulent leur ressentiment, et les habitans accourent, en Mars 1804, à la défense de Santo-Domingo, menacé par vingt-deux mille nègres, sous la conduite de Dessalines. Ce chef des nègres est obligé de se retirer; la tranquillité renait dans le pays, et les années qui suivent le siège sont également signalées par la douceur du gouvernement, on peut même dire par l'amour que le général Ferrand portait aux Espagnols.

Leur ingratitude éclate enfin le 10 Août mille huit cent huit, et la confiance aveugle du général dans leur fidélité est cause de sa mort et de la perte de la colonie.

Ainsi le despotisme de Toussaint,

la trop grande bonté du général Kerversau et l'imprudente sécurité du général Ferrand accumulèrent, les élémens d'insurrection, et préparèrent successivement l'explosion volcanique du dix Août 1808.

JOURNAL HISTORIQUE

DE LA

RÉVOLUTION

DE LA PARTIE DE L'EST DE SAINT-DOMINGUE,

Commencée le 10 *Aout* 1808.

LA tourmente politique qui venait d'agiter l'Espagne en 1808, n'épargna point les possessions Espagnoles dans les Indes Occidentales, la commotion se fit en même tems ressentir dans la partie de l'Est de Saint-Domingue, qui, par sa position topographique, et la nature de sa population, se trouvait placée au milieu du foyer de la fermentation. Les habitans de cette contrée, devenus Français par le traité de Bâle, ne pouvaient pas se prévaloir, à l'exemple des sujets de S. M. C., des motifs de mécontement résultant de l'usurpation prétendue de la maison de Napoléon et de l'oppression imaginaire sous laquelle la famille royale d'Espagne gémissait en France. Spectateurs paisibles des troubles de leurs voisins depuis 1805 époque à la quelle le Général Ferrand avait pris les rênes du gouvernement, ils commençaient à oublier les tems malheureux des crises révolutionnaires. Une paix profonde et les douceurs d'un gouvernement paternel avaient succédé à l'état convulsif dans lequel ils existaient depuis seize ans et cet heureux changement n'était du qu'à la sagesse du Général Ferrand. Satis-

fait et reconnaissant des témoignages de fidélité et de dévouement qu'ils avaient donnés lors de l'irruption des nègres Français dans la partie de l'Est, et notamment pendant le siège de Santo-Domingo, il n'avait d'autre désir que celui de les attacher à leur nouveau gouvernement, en travaillant paisiblement à leur bonheur.

Déjà l'activité Française, et les encouragements d'un gouvernement bienfaisant avaient brisé les chaînes qui paralisaient l'industrie et retenaient l'émulation. Samana, victime pendant trois siècles de l'indifférence ou du systême exclusif de l'ancien gouvernement, avait déjà jetté les bases d'une prospérité à laquelle concourraient, à l'envie les uns des autres, les capitalistes laborieux des deux nations. La culture de cette presqu'île offrait, pour l'année 1809, la perspective brillante d'une récolte de 800 milliers de café, et cette progression, étonnante dans les premières années, toujours fatales aux fondateurs d'une colonie, présageait de qu'elle importance serait un jour, pour ls métropole, des plantations qui réuniraient, à l'avantage d'une exportation facile, toute la richesse d'une terre vierge, et les ressources les plus fécondes pour établir le plus beau port de construction des Antilles.

Samana n'avait besoin enfin, pour accomplir sa destinée, que d'une paix de 10 années, et d'une administration sage, qui encourageât la culture et la défendît contre les principes dangereux de la fiscalité, qui embarrassent et paralysent ce puissant ressort de la prospérité publique. L'état d'opulence, auquel la péninsule de Samana devait nécessairement parvenir en peu de tems, aurait infailliblement donné l'élan à l'émulation comprimée depuis un tems immémorial

par le systême défectueux d'un gouvernement qui ne fondait la conservation de sa puissance que sur la misère de ses sujets.

La fraîcheur des montagnes et les beaux bois de la presqu'île de Samana semblent en effet solliciter l'habitant Cafeyer à venir orner les jolis sites où règne depuis trop long-tems une nature agreste et sauvage. Quelques plaines situées au bas de ces montagnes, ajouteront un jour à son agrément, en plaçant la canne majestueuse auprès de l'humble cafier.

Mais cette colonie naissante ne doit pas seulement intéresser sous le rapport de la richesse de son sol; si on la considère sous le point de vue commercial et militaire, on ne pourra lui comparer dans les Antilles aucune île qui puisse balancer les avantages qu'elle présente. Elle peut donner à ses opérations commerciales, par sa proximité avec Portoric, Saint-Thomas, Sainte-Croix, tous les ports de la partie Française, la Côte-ferme, et même la Jamaïque, une célérité incalculable dans les résultats. Placée par la nature pour servir de boussole aux navigateurs, avec l'avantage d'un des plus beaux ports du monde, elle pourrait devenir l'entrepôt des marchandises de la métropole, et disputer avec succès aux îles neutres et aux Anglais le droit exclusif de puiser dans les mines du Mexique et du Pérou. Nos manufactures, activées par les débouchés qu'elles trouveraient dans les ports des Antilles et de la Côte-ferme, reprendraient infailliblement l'importance qu'elles avaient acquise autrefois dans les comptoirs du nouveau-monde. A des considérations d'un intérêt aussi majeur pour la France, se joignent encore les avantages inappréciables qu'offre sa position

topographique à la marine militaire de l'Empire Français. Située par les 19° 15′ 40″ de latitude, au vent de l'île de Saint-Domingue, elle peut, dans trois fois vingt-quatre heures, distribuer au besoin dans les différentes parties de l'île, les forces que les circonstances exigeraient. Le Cap Samana est la première terre que l'on vient reconnaître en partant d'Europe, et les vaisseaux qui y retournent font route de suite, sans être obligés d'aller chercher les débouquemens. L'expérience a fait également reconnaître l'impossibilité de bloquer la baie de Samana; les courants qui descendent du cap de ce nom à la côte sud-ouest portent sur les récifs de la baie, et sont si rapides que les escadres s'exposeraient à des dangers éminents en voulant lutter contre les obstacles que la mer leur oppose.

Un pays aussi favorisé par la nature, régénéré par l'industrie de l'habitant, devait nécessairement arracher la partie de l'Est à cet état d'inertie dans lequel elle languisait depuis la découverte de Christophe Colomb. Toutes les autres branches de la richesse territoriale suivaient la même progression. Les hattes nombreuses répandues dans les belles plaines de la partie de l'Est, où la nature a tout prodigué pour en faire un séjour délicieux, prenaient également un accroissement d'autant plus sensible que le commerce des bestiaux avec la partie Française était expressément prohibé par un arrêté du capitaine-général, jusqu'au rétablissement de la tranquillité dans cette partie. Les coupes d'acajou offraient aux mêmes époques des ressources inépuisables au commerce de Santo-Domingo, et procuraient chaque année à la partie de l'Est une rentrée de 480

mille gourdes que le commerce de consommation en fesait sortir.

Tant de sources fécondes ravivées par les principes libéraux et les vues d'économie publique d'un gouvernement régénérateur devaient nécessairement développer les germes de la prospérité, neutralisés par les calculs erronés d'une administration méfiante et soupçonneuse. (2)

Par une suite de l'esprit de domination religieuse, la majeure partie des propriétés était grévée de tributs que l'industrie des particuliers payait àl'oisiveté des moines. Cette dépendance onéreuse énervait tous les ressorts de la prospérité publique, qui ne pouvait sortir de cet état de langeur que par une crise politique qui brisât les entraves humiliantes dont elle était accablée.

Le général Ferrand proclama provisoirement l'affranchissement de la servitude monacale, à laquelle avaient succédé les domaines impériaux; et les moyens destinés à l'entretien somptueux des cloîtres, et depuis à l'augmentation des revenus du fisc, refluèrent bientôt vers la culture qui, à sa mort, marchait à grands pas vers sa restauration. (3)

8 Août 1808. Premier voyage du capitaine Brasseti.

Telle était la situation de ce pays intéressant le 10 Août 1808, lorsqu'un bâtiment parlementaire, envoyé par le capitaine-général, Don Toribio Montès, gouverneur de Portoric, apporta au général Ferrand une déclaration de guerre, motivée sur les événemens qui venaient de se passer en Espagne et sur les instructions qu'il avait reçues de la junte de Seville. Les hostilités avaient déjà commencé sur la côte de Portoric par l'arrestation d'un corsaire Français, dont le gouverneur

renvoyait à Santo-Domingo le capitaine et les officiers.

Ce fut à la même époque qu'une officier supérieur Français, envoyé par le gouvernement de la Guadeloupe, mit pied à terre à Saint-Jean de Portoric : il avait ordre d'exiger du gouverneur et des habitans le serment de fidélité à Joseph Napoléon, nouveau roi d'Espagne ; mais ayant été précédé de quelques heures par la corvette dépêchée par la junte de Seville, il fut reçu au bruit des acclamations séditieuses du peuple, et incarcéré dans une étroite prison, d'où il ne sortit quelques jours après que pour retourner à la Guadeloupe.

La lettre du gouverneur de Portoric était conçue en ces termes :

Lettre de Don Toribio Montès au Général Ferrand.

" Très excellent Monsieur,

" En conséquence des dépêches officielles expédiées " par l'assemblée suprême de Séville, qui déclare la " guerre à l'Empereur Napoléon et à ses armées, la dé- " tention du corsaire Français, qui se trouvait dans ce " port, a été nécessairement ordonnée, ainsi que celle " de Mr. Chevalier, son capitaine, et de deux marins " dependant du même batiment. J'ai cru aussi devoir " vous renvoyer ces trois derniers, comme je le fais " réellement, par l'occasion présente de la goëlette la " Petronilla, commandée par Francisque Brasseti, qui " va en qualité de parlementaire, pour cet objet seule- " ment. Il est chargé de les présenter à votre Excel- " lence, conjointement avec la personne de Mr. Panel, " dont la résidence ne convient pas ici.

" Que Dieu vous accorde de longues années.

" *Porto-Rico*, 2 *Aout* 1808.

" Très-excellent Monsieur,

" le plus affectionné serviteur

" de votre Excellence,

(Signé) " TORIBIO MONTES."

Une déclaration de guerre aussi inattendue, et venant de la part d'un gouvernement inconnu, ne parut pas suffisante au général Ferrand, pour rompre les liens d'amitié qui existaient entre les deux nations. Il répondit au gouverneur de Portoric avec toute la prudence et toute la modération que comportaient les circonstances.

Réponse du général Ferrand.

" J'ai reçu, disait-il, par M. Francisque Brasseti, " la lettre de votre Excellence, du 2 courant. M. Che- " valier, deux marins et Mr. Panel, que vous ren- " voyez de Portoric, sont également arrivés sur la " Petronilla.

" Je ne vous cacherai pas, Monsieur le capitaine- " général, l'étonnement que m'a causé l'arrestation " du corsaire Français de Mr. Chevalier, que votre " Excellence motive sur la guerre déclarée par la junte " suprême de Séville à l'Empereur Napoléon.

" J'avoue que je ne connais par l'existence politique " de ce conseil, ni le caractère dont il a pu être revêtu " pour faire des actes, qui appartiennent seulement à " un souverain légitime.

" Je ne suis pas non plus fixé sur les événemens " survenus en Europe, qui ont pu donner lieu à une " rupture, que l'harmonie si durable des deux gouver- " nemens ne permettait pas de présumer ni de prévoir.

" Quels que soient les motifs qui aient déterminé V. " E., et que je ne cherche pas à approfondir, j'ai " l'honneur de vous déclarer, Monsieur le capitaine-" général, que ma conduite, à l'égard des Espagnols, " et des colonies de S. M. C., sera constamment la " même, jusqu'à ce que je reçoive des ordres con-" traires et officiels de mon souverain.

" Je continuerai à permettre aux bâtimens Espagnols " de commercer avec Santo-Domingo, et aujourd'hui " même j'ai laissé sortir librement une goëlette de " cette nation venant de l'île de Cuba, à l'égard de la-" quelle j'étais peut-être en droit d'user de représailles.

" Les Espagnols de Santo-Domingo, pénétrés de la " nécessité de demeurer unis, et pleins de confiance " dans les preuves franches et loyales que je leur ai " données de ma sollicitude, sont disposés à rester " tranquilles, à repousser et punir toutes les sugges-" tions qui tendraient à altérer leur union avec les " Français, et à troubler la tranquillité publique.

" Confiant moi-même dans leur attachement, et " étant en mesure de ne craindre aucun événement, " j'attendrai tranquillement l'issue de la lute funeste " que la fatalité a provoquée, et je continuerai à vivre " en paix avec toutes les colonies Espagnoles voisines, " dont les habitans seront toujours considérés par moi " comme des alliés et des amis, à moins que mes in-" tentions ne soient contrariées par des ordres supéri-" eurs.

" J'ai l'honneur d'être avec une haute considération,

" Monsieur le capitaine-général,

" Le dévoué serviteur de votre excellence,

(Signé) " FERRAND."

" *P. S.* M. Brasseti, et autres gens de l'équipage de " la goëlette la Petronilla, se sont présentés ici avec " une cocarde, qui m'a paru n'être le signe d'aucun " gouvernement légitime et légalement reconnu; j'ai " cru devoir les engager à ne pas la porter, tant qu'ils " resteraient dans le port ou à terre.

" Mon devoir, et l'intérêt de la colonie que je com- " mande, me feront une loi de sévir contre tous ceux " qui, venant du dehors, chercheraient à provoquer " la discorde et le désordre dans un pays que j'ai eu le " bonheur, jusqu'à présent de préserver de ces deux " fléaux. *(Paraphé)* Fd."

Cette conduite prudente ne produisit pas l'effet qu'on devait en attendre. Portoric, où régnait une fermentation inquiétante, même pour les chefs du gouvernement de l'île, allait devenir bientôt le centre des machinations les plus machiavéliques, imaginées par la superstition, et dirigées sous l'influence d'un clergé fanatique.

Démarches antérieures des Dominguois de Portoric, pour provoquer une expédition contre la partie de l'Est.

Nous ne tardâmes pas en effet à éprouver les conséquences de ces dispositions hostiles. Les Dominguois, réfugiés à Portoric, avaient fait, dans les premiers jours du mois de Juillet, des représentations au gouverneur, Don Toribio Montes, pour faire une tentative sur la partie de l'Est de Saint-Domingue; ils lui offraient non-seulement de partager les dangers de cette expedition, mais de déposer dans la caisse du roi une somme de 50 mille gourdes, pour les prémiers frais de la guerre. Le gouverneur avait accueilli avec plaisir ces témoignages d'une zèle criminel, et s'était occupé sur-le-champ de l'équipement des bâtimens de transport nécessaires à l'expédition. Cette circonstance

lui était d'autant plus agréable, qu'elle lui fournissait l'occasion de satisfaire son insatiable cupidité et sa haine contre les Français. Les préparatifs se firent néanmoins secrètement jusqu'au 28 Juillet, où les hostilités commencèrent par l'arrestation du corsaire Français, ainsi que l'avait annoncé le parlementaire du 8 Août.

12 Août. Sarmiento, émissaire du gouverneur de Portoric, debarque à la Romane.

Le 12, le Sieur Sarmiento, agent de Don Toribio Montes, fit un voyage au Seybo, pour sonder l'esprit des habitans, et les disposer à la revolte: mais l'opinion n'était pas assez préparée, et cette prémiere démarche fut dénoncée par les habitans eux-mêmes au général Ferrand, dont la confiance acquit dès-lors cette consistance qui lui fascina les yeux jusqu'au dernier moment. Sarmiento retourne à Portoric, où l'on suivait toujours avec opiniâtreté le projet d'insurger la partie ci-devant Espagnole de Saint-Domingue.

15 Septembre. Approbation du projet par la junte de Séville, apportée par le vaisseau le juste à Portoric.

Le 15 Septembre, le vaisseau le Juste vint mouiller à Portoric, apportant l'approbation de la junte de Séville, pour l'execution du plan d'insurrection proposé par les Dominguois, et adopté par Toribio Montès.

Arrivée de Sanchez au Soc; sa mission.

On s'occupa dès-lors sérieusement des moyens d'assurer le succès de l'entreprise. Don Juan Sanchez, ancien commandant du Cotui, bourg de la partie de l'Est de Saint-Domingue, homme aussi habile à manier les esprits qu'à les gagner, débarqua au Soc, et parcourut tous les arrondissemens, où il disposa, avec une dissimulation perfide, tous les élémens de la révolution qu'il méditait. Néanmoins les projets de Sanchez avaient été pénétrés par Don Augustin Franco, colonel commandant le département du Cibao, qui

Avis donné par le colonel Franco, au général Ferrand, sur les menées de Sanchez.

en donna avis au général Ferrand : mais cet infortuné général, par une fatalité à laquelle il ne pouvait échapper, taxa ces avis d'exagération, et préféra s'abandonner à l'idée flatteuse que des hommes comblés de ses bienfaits, et d'un naturel pacifique, ne se laisseraient jamais aller aux insinuations de la malveillance et de l'intrigue, plutôt que d'arrêter le mal dès son principe, en sévissant contre ceux qui lui étaient désignés par des chefs snr la fidélité desquels il devait compter.

Trompé par les fausses protestations des divers commandans d'arrondissement, le général Ferrand répugnait à prendre des mesures dont il redoutait les effets ; il aima mieux s'étourdir sur les progrès du mal que de songer aux moyens d'y porter remède. Toute sa sollicitude, dans des circonstances aussi difficiles, se borna à raffermir la fidélité des habitans contre les insinuations perfides du dehors par une proclamation énergique, conçue en ces termes :

Proclamation du général Ferrand.

« Habitans de l'Est de Saint-Domingue,

« Les nouvelles que je viens de recevoir de Porto-
« ric, annoncent que cette colonie Espagnole est livrée
« à une fermentation politique, qui ne peut produire
« que des effets sinistres et déplorables.

« La cause de cet orage, qui peut-être va embraser
« toutes les possessions Espagnoles de l'Amérique,
« paraît provenir de quelques mouvements de discorde
« et de rupture, que la fatalité a amenés entre les
« Français et les Espagnols d'Europe.

" Les différentes versions qui nous sont parvenues " sur ces événemens, présentent tant de contradic- " tion et de contre-sens, que leur existence et leur ori- " gine sont encore, à nos yeux, envelloppées d'une ob- " scurité presqu'impénétrable.

" Nous n'avons malheureusement acquis que la " triste certitude des résultats que leur réaction a oc- " casionnés à Portoric, qu'elle occasionnera malheu- " reusement encore dans les autres colonies de S. " M. C.

" Habitans de la partie de l'Est de Saint-Domingue, " c'est à votre sagesse et à votre prudence, à calculer " et à prévenir tous les maux, que l'influence contagi- " euse de l'aveuglement, de l'exaltation et de l'ivresse, " (qui présent à de semblables événemens) pourraient " accumuler sur les pays que vous habitez.

" C'est par votre union, votre harmonie et votre " confiance en moi, que vous avez jusqu'a présent " résisté aux efforts combinés des révoltés de Saint- " Domingue. C'est par l'heureux ensemble de mê- " mes moyens, que vous continuerez à déjouer les " projets de destruction et de carnage, qu'ils pourraient " encore organiser contre vous.

" Leur rage, vous le savez, n'a épargné personne: " Espagnols comme Français ont été confondus dans " les listes sanglantes d'une proscription générale; et " s'ils tentaient à présent de séduire quelques-uns " d'entre vous par l'appareil d'une feinte humanité, " ne manquez pas de vous méfier de cette amorce " trompeuse et perfide, dont vous seriez les victimes.

" C'est en resserrant plus que jamais les liens de " l'union, de l'amitié et de la confiance, entre les

" Espagnols et les Français de Saint-Domingue, que
" nous pourons braver tous les dangers quelconques,
" et détruire les effets désastreux du déchirement au-
" quel les colonies Espagnoles vont être en proie.

" Espagnols de la partie de l'Est de Saint-Domingue,
" vous êtes tous devenus Français; ou plutôt, Fran-
" cais et Espagnols, nous ne formons ensemble qu'un
" peuple de frères et d'amis, qui n'ont que le même
" intérêt à défendre, le même esprit et les mêmes sen-
" timens à professer.

" Ralliez-vous donc tous autour de moi, avec le
" dévouement sincère que j'ai droit d'attendre. Mépri-
" sez et repoussez toutes les suggestions, soit du de-
" hors, soit de l'intérieur qui tendraient à jetter des
" germes funestes de méfiance, de discorde et de dés-
" organisation. Emparez vous des agitateurs qui col-
" porteraient des nouvelles susceptibles de provoquer
" le désordre, et livrez-les à la vindicte des lois.

" Restons calmes au milieu des orages qui obscurcis-
" sent l'horison politique de l'Amériqne; déplorons
" l'aveuglement ou la fatale destinée de ceux qui veu-
" lent faire, autour de nous, le cruel apprentissage des
" révolutions; mais en les contemplant avec la pitié
" que commande leur infortune, gardons-nous de les
" imiter et de nous lancer dans l'abime de désastres
" où la moindre imprudence nous entrainerait. Atten-
" dons tranquillement et sans y prendre part, l'issue
" de la lutte et des convulsions de nos voisins impru-
" dens on malheureux.

" L'expérience de toutes les catastrophes qni, de-
" puis dix-huit ans, ont rendu la partie Française de
" Saint-Domingue, un théâtre hideux de désolation

" et d'horreur, doit être à jamais pour nous une leçon
" terrible et utile.

" Habitans de la partie de l'Est de Saint-Domingue,
" tels sont les conseils d'un chef, qui ne désire rien
" tant que votre bonheur, qui croit avoir des droits
" légitimes à votre estime et à votre confiance.

" Vous le savez, son impartiale équité n'a jamais
" mis de différence entre les deux nations qui habitent
" cette contrée; il est Français, et ayant reçu le jour
" dans une province qui a long-tems appartenu à la cou-
" ronne de Castille, le sang Espagnol coule aussi dans
" ses veines.

" Il a conservé la jouissance des coutumes et des
" loix qu'une longue tradition et l'habitude concourai-
" ent à faire chérir.

" Professant la religion Catholique, il en a constam-
" ment soutenu le culte, contre les invasions que l'es-
" prit d'incrédulité, a pu quelquefois entreprendre
" contre ses dogmes sacrés.

" Tous ses vœux, tous ces efforts n'ont enfin eu
" d'autre but que celui d'assurer la tranquillité, et la
" conservation du pays contre les élémens destructeurs
" qui semblaient en rendre la ruine inévitable.

" C'est pour garantir jusqu'à la fin, l'heureux suc-
" cès de mes soins, et de ma sollicitude, que je vous
" adresse ces exhortations amicales.

" Cette grande considération, et votre intérêt seul,
" ont pu les dicter; car des mesures indépendantes de
" tous les événemens, mettent la possession du point
" important de Santo-Domingo, à l'abri de tous les ac-
" cidens.

" Habitans de la partie de l'Est de Saint-Domingue,

" je vous ai éclairés sur votre position actuelle ; je vous
" ai fait mesurer des yeux la profondeur du précipice
" que les calculs de la Providence Divine ont ouvert
" devant vos pas ; je vous ai tracé la conduite qui,
" avec l'aide de la toute-puissance du Très-Haut, peut
" vous empêcher d'y tomber.

" J'ose compter sur votre sagesse, comme sur le
" zèle et l'attachement dont tous les commandans des
" diverses communes, et autres chefs, tant Espagnols
" que Français, n'ont cessé de donner les preuves les
" plus signalées.

(Signé) " FERRAND."

Le général Ferrand reçut de nouvelles assurances de fidélité et de dévouement des principales communes, et ces témoignages fallacieux, en lui inspirant une aveugle sécurité, activèrent le développement des germes révolutionnaires répandus dans l'Est et dans le sud de la partie ci-devant Espagnole.

Les émissaires secrets du gouverneur Don Toribio Montès, continuèrent à parcourir les arrondissemens, où regnait une fermentation d'autant plus dangereuse, qu'elle était encouragée par l'imprévoyance du gouvernement.

L'orage se formait autour de nous, et nous vivions dans une parfaite tranquillité.

22 Septembre: Second voyage du capitaine Brasseti.

Enhardi par notre indifférence, Don Toribio Montès osa tout tenter, et le capitaine Brasseti, à la faveur de la résolution amicale prise par le général Ferrand, le 2 Août, de ne point interrompre les relations d'amitié et de commerce qui existaient entre les deux nations, fit un second voyage à Santo-Domingo, et mouilla le 22 Septembre dans le port de cette ville.

Ses manœuvres révolutionnaires.

Le but du voyage du capitaine Brasseti n'était pas d'entretenir les rapports d'amitié et de commerce désirés par le gouvernement Français, mais de préparer sourdement les esprits à la révolte, contre leur gouvernement légitime.

Deux cent lettres ou proclamations incendiaires, trouvées à bord de son bâtiment, en fesant connaître l'objet de sa mission, appelèrent à l'instant même la sollicitude du gouvernement sur les dangers dont la colonie était menacée.

Son arrestation et son renvoi à Portoric.

Brasseti fut arrêté et renvoyé à Portoric, comme un témoignage du mépris qu'inspirait aux Français l'agent d'un gouvernement aussi perfide que révolutionnaire.

Mesures insurrectionnelles, employées par le gouverneur de Portoric.

Parmi les écrits précurseurs d'une insurrection organisée par la cupidité, et fomentée par le fanatisme, on distinguait une invocation pastorale de Don Juan Alexis Arismendi, Evêque de Portoric; un appel séditieux aux habitans de Santo-Domingo, et une proclamation insidieuse du marquis de Someruelos, capitaine-général de l'île de Cube. Ces trois pièces doivent être insérées dans ce journal, pour avertir et prémunir les peuples, qui se trouveraient dans de pareilles circonstances, contres les suggestions perfides du faux-zèle et les dangers des révolutions.

Traduction de l'invocation pastorale de l'Evêque de Portoric.

ORAISON,

Qui se récitait tous les soirs, dans l'église cathédrale de Portoric.

" Très-doux Jesus, crucifié par amour pour moi, " daignes m'écouter, lorsque j'implore ta divine pro- " tection: daignes avoir égard aux prières que je te " fais; daignes excuser mes lamentations; daignes

" tenir la promesse que tu as faite d'écouter les pé-
" cheurs et les humbles.

" Que ta bonté soit propice à mes désirs ; que ma
" prière monte à ton trône, comme l'encens qui se
" brûle le matin sur tes autels ; et pour que je ne dé-
" truise pas son effet, retiens, o Seigneur, l'impé-
" tuosité de mes passions, et ne permets pas que je
" fasse rien contre ta sainte loi. Pardonnes-moi le
" passé, promettant qu'à l'avenir je réformerai mes
" actions, pour me rendre digne de ta clémence.

" Assistes, o mon Dieu, ton église et les prélats
" qui la gouvernent, pour que le fouet de ton indi-
" gnation qui nous afflige avec raison de toutes parts,
" ne s'approche pas de ton saint tabernacle, asile de
" nos espérances bien fondées. Ainsi soit-il.

" Mets, Seigneur, dans les mains de ton Vicaire
" sur la terre, notre Saint Père PIE VII. cette
" épée redoutable avec laquelle l'apôtre Saint Paul
" chassa de Rome l'infâme Attila ; afin que tous ceux
" qui à son exemple tenteraient de t'offenser soient
" repoussés et confondus. Ainsi soit-il.

" Soutiens, Seigneur, notre Aimable Souverain et
" son peuple fidèle, contre les tentatives et les me-
" naces de leurs persécuteurs ; détournes les idées de
" l'injuste domination qu'on veut faire peser sur nous ;
" et déjoues les projets du Tyran qui cherche à s'ag-
" grandir aux dépens de notre existence. Ainsi soit-il.

" Délivres, o mon Jesus, notre bon Roi Ferdinand,
" ainsi que toute la famille royale, de toutes les peines
" et tribulations qu'ils éprouvent sous le joug de l'op-
pression où ils ont été plongés par la perfidie. Ainsi
soit-il.

" Délivres, o Jesus, notre bon roi Ferdinand du
" perfide Napoléon, comme tu délivras Moïse des
" mains iniques de Pharaon, roi d'Egypte. Ainsi soit-il.

" Délivres notre bon roi Ferdinand de sa perte,
" comme tu délivras Daniel de la fosse aux Lions.
" Ainsi soit-il.

" Délivres notre bon roi Ferdinand des impostures
" et calomnies de ses ennemis, comme tu délivras
" Suzanne de l'accusation des vieillards. Ainsi soit-il.

" Délivres notre bon roi Ferdinand des mains du
" tyran, comme tu délivras David du roi Saül et du
" géant Goliath. Ainsi soit-il.

" Délivres, o Jesus, notre bon roi Ferdinand de la
" prison, comme tu délivras Pierre et Paul de leurs
" chaines. Ainsi soit-il.

" Fortifies enfin, o Jesus, les portes de son royaume
" contre ses ennemis, et combles ses sujets de bienfaits
" et de victoires; rétablis la paix sur ses frontières afin
" que tous, jouissant de ses doux fruits, connaissent
" et confessent qu'il n'existe aucune nation dont les
" faux dieux soient aussi immédiats et propices pour
" elle, que l'est le vrai Dieu pour la nation Espagnole.
" Ainsi soit-il.

" L'illustrissime Seigneur Don Juan Alexis Aris-
" mendi accorde quarante jours d'indulgence, à tous
" ceux qui réciteront dévotement cette Oraison, pen-
" dant tout le tems que dureront les calamités dont elle
" fait mention,"

Traduction d'un Factum séditieux apporté par Brassetti.

" Dominguois.

" Déjà le tems est arrivé de vous faire connaitre
" que le gouvernement Français est le plus cruel gou-

" vernement de la terre, et que dans son infâme sein
" cette liberté pour laquelle il a répandu tant de sang
" n'existe plus. Ce gouvernement, n'écoutant que les
" lois de son caprice, ne suit dans toutes ses actions
" que l'impulsion de son intérêt particulier, n'étant
" retenu par le frein d'aucune religion quelconque.

" Il n'est pas possible, peuple de Saint-Domingue,
" de vous faire voir plus évidemment les preuves
" multipliées de sa tyrannie : mais parmi ces preuves,
" la plus forte est la conduite de Napoléon envers son
" ami et son cher allié (ainsi qu'il le qualifiait), Don
" Ferdinand VII, devenu roi d'Espagne et des Indes,
" par l'abdication faite par son père, et avec l'approba-
" tion du conseil et du toute la nation. Il a également
" excité l'indignation de tous les bons catholiques, par
" ses mauvais procédés envers le Saint-Père, qui s'est
" vu, dans le commencement du mois de Mai 1808,
" obligé d'écrire une lettre circulaire au Cardinal Doria
" Pamphili, le prévenant que son cœur a été pénétré
" de douleur, lorsqu'il a reçu l'ordre du général
" Français, qui enjoignait à tous les membres du Sacré
" collége de sortir de Rome dans le délai de trois
" jours, mais qu'il ne se soumettrait jamais volontai-
" rement à ces mesures, dirigées contre la souverai-
" neté de l'eglise.

" Seriez-vous insensibles, Dominguois, à tant de
" bassesse et de tyrannie ? non, vous serez de vrais
" Espagnols, et non Français, ainsi que l'a fait pu-
" blier sans honte cet hypocrite de Ferrand, le 9
" Août dernier. On voit évidemment que, marchant
" sur les traces de Napoléon, il n'a ni patriotisme,
" ni sincérité.

" Pauvre peuple de Santo-Domingo, s'il avait autant " de moyens pour vous subjuguer qu'il le dit, il n'in- " viterait pas, connaissant votre amour pour la religion, " le Vicaire-général Prado et vos autres pasteurs à vous " recommander la soumission au gouvernement, quoi- " que lui-même n'ait aucun principe de religion, em- " ployant sa politique pour faire éprouver le sort le " plus insupportable aux habitans Espagnols de la Par- " tie de l'Est, comme si l'ennemi le plus féroce les eût " poursuivis. N'est-ce pas la vérité? N'avez vous " pas éprouvé tous ces malheurs?

" Votre bonheur, Dominguois, dépend de votre " courage; vous ne devez pas perdre un instant, et " profiter de la circonstance favorable qui se présente, " pour vous rappeller avec enthousiasme que vous fûtes, " dans tous les tems, ce peuple fidèle à la Maison de " Bourbon, pour laquelle vous devez répandre jusqu'a " la dernière goutte du sang qui circule dans vos vei- " nes, et qui anime vos ames généreuses.

" Cet exemple vient d'être suivi par les fidèles Na- " politains, qui ont couronné le légitime héritier du " trône, transporté de Sicile à Naples. Quelle gloire! " Quel amour pour son Souverain et sa religion! Cet " exemple si méritoire, si digne d'admiration, doit " vous déterminer à ne pas perdre un instant, pour " prouver à votre Souverain la valeur, la gloire, la " fidélité de la métropole des Indes. C'est ce dont " vous devez vous occuper sans relâche, sans être in- " timidés par les fanfaronnades et les menaces de la " proclamation de Ferrand.

" Aux armes! Dominguois, contre l'ennemi que " vous avez dans vos maisons, assurés, ainsi que je

« vous le dis, que les Piémontais et Italiens qui com-
« posent la majeure partie de la garnison, n'entache-
« ront point leur généreux courage, en servant la per-
« fidie et la mauvaise foi, avec laquelle le gouverne-
« ment Français a persécuté toutes les monarchies de
« l'Europe. Croyez que le Tout-Puissant, infiniment
« juste et équitable, récompensera cette valeur em-
ployée à la défense de la religion et de la monarchie,
« détruites par l'ennemi général du monde. »

Proclamation du marquis de Someruelos, capitaine-général de l'île de Cube.

« Habitans de l'île de Cube, dignes descendans de
« la généreuse nation Espagnole, sachez que j'ai reçu
« aujourd'hui plusieurs manifestes, proclamations et
« édits, publiés et imprimés par ordre de la junte su-
« prême du gouvernement, qui a été établie à Séville,
« en conséquence d'un acte de perfidie, le plus infâme
« dont le monde ait été témoin. Ces papiers, comme
« vous le verrez bientôt, ne paraissent point avoir été
« dictés par des hommes, mais plutôt inspirés par des
« anges; enfin, ces papiers doivent nécessairement
« produire la vengeance de l'insulte faite à l'Espagne,
« et à la liberté de l'Europe, plongée dans l'esclavage
« par la même main qui afflige nos frères.

« Il paraît par ces papiers, et par les relations de
« différentes personnes dignes de foi, et qui ont été
« témoins des horribles événemens qui ont eu lieu
« dans notre péninsule, au mois d'Avril et de Mai,
« que le gouvernement Français, affectant le faux
« caractère d'un ami et d'un bon allié, a trompé Fer-
« dinand VII, le meilleur et le plus vertueux des rois;
« a abusé de sa confiance, l'a attiré sur son territoire

" par des caresses insidieuses et artificieuses, et par
" une semblable bassesse, a induit ses augustes pa-
" rents et toute la famille royale à le suivre, dans l'in-
" tention de les traiter comme ils l'ont été, avec le
" dernier mépris. Ils ont exécuté à la fin leur horri-
" ble projet en les forçant à renoncer à la couronne
" d'Espagne, en faveur d'un étranger, qui n'a d'au-
" tres droits que celui de son insatiable ambition, dans
" le même moment que ses exécuteurs et assassins
" versaient le sang précieux des habitans de Madrid,
" en reconnaissance de l'hospitalité et de la fraternité
" avec lesquelles ils les avaient reçus, comme leur pro-
" pre chef l'a lui-même reconnu. Notre langue ne
" contient point de termes assez forts pour caractériser
" la conduite horrible qui a couvert la France d'infamie
" et l'Espagne de deuil, et qui a fait frémir d'effroi
" les nations les plus insensibles et les plus barbares.
" Mais ne conjecturez pas de-là que le sentiment
" d'honneur, la grandeur d'ame et la dignité majestu-
" euse du caractère Espagnol aient été rebutés à la vue
" de ces affreuses calamités; au contraire, les vertu-
" eux et magnanimes enfans d'une nation héroïque,
" sont déterminés à se battre, jusqu'à ce que le der-
" nier homme de ses douze millions d'habitans meure
" glorieusement, pour venger une insulte aussi humi-
" liante, pour venger leur religion outragée, leurs
" femmes violées, leurs enfans assassinés, et pour ar-
" racher de l'esclavage leur Ferdinand adoré. Oui, il
" n'y a pas de doute qu'ils ne voient avec horreur les
" auteurs de semblables iniquités, et qu'ils ne les ex-
" terminent. Ils sont animés d'une sainte rage, capa-
" bles de briser les chaînes, sous lesquelles ploient

" toutes les nations de l'Europe. Ils ont conclu un ar-
" mistice avec l'Angleterre. *Nom doux* et *consolateur*
" *pour la race humaine!* (b) auquel à l'avenir on doit
" ajouter celui de *bouclier de l'humanité affligée*, par la
" même raison que l'Espagne doit être qualifiée de celui
" de *libératrice du monde.* Oui, ils coopèrent avec ces
" vertueux et magnanimes Anglais; car malgré que
" ces derniers aient été récemment et accidentellement
" ennemis, quel est celui qui ignore, que ce ne pou-
" vait être, comme réellement ce ne fut, qu'un effet
" de la violence et du machiavélisme du gouvernement
" Français?

" Ne me blâmez pas au sujet de la différence qui
" existe entre mes sentimens actuels et ceux exprimés
" dans ma proclamation du 27 Janvier dernier: sou-
" vent les gouvernemens travaillent sous des systêmes
" défectueux, et commettent des actes d'injustice, qui
" donnent lieu à des invectives, et plus particulière-
" ment dans un état de guerre. Il était de mon devoir
" d'accomoder mon langage à celui de mes supérieurs,
" comme je le fais dans l'occasion présente: mais avec
" cette différence que mon ame est justement et pro-
" fondément indignée, et je désire ardemment de ver-
" ser mon sang, comme un sacrifice à ma religion, à
" mon roi et à mon pays.

" Soyez persuadés que les autres nations dont les
" habitations et les champs fument encore du sang in-
" nocent de la fleur de leur jeunesse, qui a été versé
" par une chaine incomprehensible de succès, combi-
" nés par le génie de la désolation, reviendront de leur
" stupeur et acquerront du courage, pour secouer le
" joug, et unies avec l'Espagne et l'Angleterre, con-

" courront au plus grand et au plus noble ouvrage que
" l'homme puisse entreprendre, avec la même ardeur
" qui anime les lionnes pour défendre leurs petits. Les
" Français eux-mêmes, cette nation illustre, géné-
" reuse, et digne d'un meilleur sort, s'empresseront
" d'effacer cette tache avec laquelle ils ont de leurs
" propres mains terni leur réputation. Ayez pitié
" d'eux, voyez-les sans haine, car ils sont nos frères et
" deviendront bientôt nos amis. (c) Le Divin Créateur
" de l'homme, l'arbitre du sort des nations, est inté-
" ressé dans ce saint et auguste ouvrage, et nous ne
" devons pas douter de sa protection. Je vous vois
" pleins d'un zèle ardent et prêts à y prendre part,
" mais votre situation, à une distance de deux mille
" lieues, malheureusement vous prive de cette glori-
" euse félicité.

" Pour assurer le succès de cette entreprise, l'ar-
" gent n'est pas moins nécessaire que les armes, et il
" est en votre pouvoir d'y participer par des offrandes,
" plus salutaires aux hommes, et plus agréables aux
" yeux de Dieu, que toutes celles jusqu'ici présentées
" dans son temple sacré. Imitez ces héroïnes Espa-
" gnoles, diminuez vos dépenses; renoncez au super-
" flu; établissez une économie spartiate; qu'il ne
" reste plus dans vos maisons une seule once d'or où
" d'argent, excepté ce qui est nécessaire à l'exercice
" de la religion. Auriez-vous moins de vertus et moins
" de générosité que les Romains, lorsqu'ils crurent
" qu'*Annibal* approchait des portes de Rome? Auriez-
" vous plus d'attachement pour vos propriétés, et
" moins de désintéressement que ces payens qui ne
" connaissaient point le vrai Dieu? Aurez-vous moins

" de respect pour votre sainte religion? moins de
" loyauté, et moins d'amour pour votre patrie, pour
" vos coutumes, pour vos lois, et pour votre gou-
" vernement? moins d'affection pour vos femmes et
" vos enfans? et moins d'horreur pour la tyrannie et
" l'esclavage, dont vous menacent les armées de
" l'ennemi commun, dans le cas où elles viendraient
" à subjuguer vos frères? Préférez-vous garder vos
" richesses intactes jusqu'au dernier moment, afin
" que le butin soit plus grand, et qu'il puisse davan-
" tage captiver leur cupidité, plutôt que d'en sa-
" crifier une partie pour des objets si précieux que
" vous pouvez sauver à si peu de frais? Préservez
" l'Espagne, votre glorieux pays natal, et retirez de
" l'esclavage votre roi, qui est monté au trône par le
" chemin scabreux de la vertu et de l'héroïsme, bra-
" vant les dangers de l'échafaud, et de l'énorme
" infamie d'être réputé régicide et parricide, quand
" ses sentimens étaient de vous rendre heureux, par
" la chute d'un traître, d'un perfide, et d'un favori
" despote! Pardonnez-moi, si j'offense votre délica-
" tesse, votre générosité, votre loyauté bien connue,
" et votre sainte ambition de la vraie gloire: mon
" imagination troublée par un événement si malheu-
" reux, me permet à peine d'articuler les mots,
" et de peser mes expressions, assuré que vous ferez
" beaucoup plus que je ne vous demande. Je connais
" bien vos vertus, et vous n' ignorez pas combien je
" sais les apprécier, et quels sont les sentimens de mon
" cœur pour vous tous en général, et pour chacun en
" particulier. Oui, voilà l'époque où l'Amérique et
" ses illustres enfans, dans les veines desquels coule

" le plus illustre et le plus noble sang Espagnol, dé-
" ploieront leur grandeur d'ame, et acquerront autant
" de gloire qu'en ont récemment acquis les valeureux
" habitans de Buenos-ayres ; gloire d'autant plus vraie
" et plus solide, que les vertus morales et les honneurs
" surpassent le triomphe du guerrier et le sang dont
" sont tachés les trophées de Mars.

" Le bien que vous ferez dans cette occasion sera
" commun à tous les Espagnols, à toutes les nations
" de l'Europe, et à vous-mêmes, mais le doux plaisir
" d'entendre les bénédictions qu'on vous accordera,
" et qui passeront de génération en génération, étant
" le fruit de vos bienfaits, sera la récompense la plus
" flatteuse, et la plus précieuse que l'homme puisse
" accorder ; récompense bien plus estimable que les
" distinctions et les décorations équivoques conférées
" par les Souverains, non pas toujours à la vertu,
" mais souvent aux vices et à la corruption.

" Je m'empresse de vous donner ces nouvelles afin
" que vous connaissiez de suite le grand objet qui doit
" occuper l'attention et le cœur de tous les Espagnols,
" et de tout homme vivant et aimant le genre humain :
" mais en même-tems, je vous recommande expressé-
" ment la résignation à la Divine Providence, qui sait
" extraire un antidote d'un poison. La vertu, la force,
" et la magnanimité ne furent jamais si nécessaires
" qu'à présent. Patience, prudence, modération et
" docilité, pour réprimer votre inquiétude inévitable,
" pour réprimer le désordre et le tumulte, et pour
" vous abstenir d'occasionner le plus petit désagrément
" à ces paisibles, laborieux, et très-utiles Français,
" nos chers cohabitans et amis, qui, chassés par la plus

" infâme et la plus sanguinaire révolution connue
" dans l'histoire, ont cru trouver dans votre sein,
" l'asile sacré d'une hospitalité fraternelle, bien en-
" tendu, que s'il y en avait parmi eux quelques-uns
" dont la résidence put nous être dangereuse, il lui
" sera enjoint de quitter l'île, sans être opprimé;
" protégeant les autres avec l'humanité espagnole, et
" le glaive de la justice qui saura employer des moyens
" de sévérité envers tous ceux qui tenteraient de les
" offenser par des paroles ou par des actions.

" Si vous écoutez avec docilité l'avis paternel que
" je vous donne, et que vous l'observiez fidèlement,
" je place la plus grande confiance dans la bonté de
" Dieu, dans votre loyauté, et dans vos vertus, et
" j'espère que vous verrez bientôt renaître la tranquil-
" lité, les réjouissances, la prospérité, et une gloire
" plus brillante pour vous et votre génération future."

Quels effets ne devaient pas produire ces discours sur des ames faibles, courbées depuis des siècles sous le joug des préjugés religieux, maintenus par le despotisme monacal, et encensés par la crédule ignorance des peuples.

Les moines, ne voyant dans la régénération de l'Espagne que la chute des erreurs à la faveur desquelles ils dominaient sur les consciences, et la perte de ces privilèges consacrés par la faiblesse héréditaire des anciens Souverains, mettaient tout en usage pour en retarder les effets.

Cependant l'effervescence croissait de jour en jour à Portoric, et particulièrement sur les côtes, où se rèunissaient cette multitude d'hommes égarés, impatiens de venir déchirer le sein de leur patrie.

Les Anglais, qui épiaient les circonstances favorables à leur systême destructeur, s'abouchèrent avec le gouverneur Toribio Montès, et conclurent avec lui une alliance offensive et défensive, dont les résultats devaient leur assurer le commerce exclusif de Portoric et l'expulsion totale des Français des grandes Antiles. (4)

2 Septembre Arrivée de Salvador Félix à Barahonde et à Neybe.

Dans ces entrefaites, Salvador Felix, Commissaire envoyé par le gouverneur Toribio Montès, pour insurger les arrondissemens des Côtes méridonales de la Partie de l'Est, avait débarqué à Barahonde le 26 Septembre, et s'était associé sur les lieux, Don Cristoval Huber-Franco, homme d'un génie actif et entreprenant, qui acquit bientôt assez d'influence sur l'esprit des habitans, pour ne laisser à son collègue que l'apparence de l'autorité.

Le récit exagéré des événemens d'Espagne, le salut du trône et de l'autel, furent les objets qu'ils présentèrent à des esprits crédules et superstitieux : ils promirent en même-tems de prompts secours en hommes, vivres et argent; ils avaient sollicité l'alliance du chef des rebelles Petion, qui, se trouvant vivement pressé par Christophe, à cette époque, et qui envisageant peut être avec inquiétude l'accroissement d'une nouvelle puissance dans son voisinage, refusa les secours demandés, en exigeant d'eux expressément que, dans la lutte qu'ils allaient entreprendre, ils eussent à respecter rigoureusement les limites des possessions indigènes. (5)

Ils sollicitent l'alliance et les secours de Pétion.

Néanmoins, il s'engagea à leur fournir des munitions et des armes en échange de bêtes-à-cornes dont il avait le plus grand besoin.

L'éloignement où est Barahonde de la capitale, donna lieu aux fermens de révolte de produire leurs effets; ce ne fut que le trente de Septembre que Don Joseph la Xara envoya tous les détails de la conspiration au chef-de-bataillon Bardin, commandant au bourg d'Azua. 30 Septembre. Avis donnés par Don Joseph la Xara.

Le deux Octobre ces détails lui furent confirmés, par le retour des Sieurs Treillard et La Vega, officiers d'état-major, envoyés à la fondation, pour s'assurer de ces faits. Des renseignemens aussi importans furent transmis de suite par le chef-de-bataillon Bardin au général en chef, qui était déjà instruit des mouvemens que fesaient les révoltés. Cristoval Huber suivait avec activité et succès le plan d'insurrection dans l'arrondissement de Neybe: bien informmé du caractère des hommes, qu'il devait associer à ses projets, il fit sonder Cyriaque Ramirès, habitant d'Azua, homme naturellement inquiet et turbulent, qu'il trouva disposé à seconder un plan qui flattait à la fois son orgueil et son ambition. Manuel Ximenès, beau-frère de Cyriaque fut aussi entrainé dans la révolte. Ces deux chefs réunis à Cristoval Huber et à Salvador Felix se hâtèrent d'organiser en rebellion ouverte les arrondissemens d'Azua et de Neybe. 2 Octobre. Ils sont confirmés. La révolte fait des progrès.

Il fallait cependant arrêter le mal dans son principe; le trois Octobre, le colonel Aussenac, dont l'activité, le courage, et l'intelligence, étaient bien connus du général en chef, reçut ordre de se transporter sur les lieux, pour y prendre les mesures nécessaires au rétablissement de l'ordre et de la tranquillité. 3 Octobre.

Le six, cet officier supérieur suivi de Don Juan Casillas, commandant l'arrondissement de Saint-Juan, 6 Octobre.

qui se trouvait à cette époque à Santo-Domingo, et des Sieurs Louis Marquet et Daram, officiers attachès à l'etat-major-général, arriva au bourg d'Azua.

10 Octobre.

Première mesure prise par le gouvernement Français contre les révoltés,

Le dix, au matin, il partit pour aller à la rencontre des insurgés avec les compagnies de dragons de Bani et de Saint-Juan, et quatre-vingts hommes de troupes de ligne, laissant le commandement du bourg au chef-de-battaillon Bardin, officier de mérite dont l'activité et la bravoure lui étaient connues.

12 Octobre.

Combat du Malpasso.

Le douze, les troupes arrivèrent sur les bords du Petit-Yaque, où les révoltés, au nombre de deux cents hommes, occupaient une position extrêmement avantageuse, sur un morne à pic, hérissé de torches et de raquettes, nommé le Malpasso. Le Colonel se disposa sur-le-champ à attaquer l'ennemi, malgré la fatigne que venaient d'eprouver les troupes pendant une route de vingt lieues, dans un pays où on ne trouve ni vivres ni eau.

Les troupes gravissent la montagne au bruit des tambours, battant la charge, mais arrêtées à chaque instant par les obstacles insurmontables que la nature leur oppose, elles sont obligées de rétrograder sous la fusillade bien nourrie d'un ennemi retranché derrière les rochers qui dominent la montagne, après avoir vu tomber le brave lieutenant Pointe qui les commandait.

La cavalerie ne pouvant se déployer dans un pays haché et couvert de bois, resta spectatrice du combat. (6)

La non-réussite de cette attaque, et le manque de subsistances décidèrent le colonel Aussenac à revenir au bourg d'Azua, d' où il se proposait de repartir bientôt avec des moyens plus décisifs. Cependant Huber et

Cyriaque, gonflés par cette espèce de succès qu'ils ne devaient qu'à l'aspérité des lieux, et a la fatigue extrême des soldats Français, parcoururent de suite les arrondissemens d'Azua, de la Mate, des Corosses et de la Fondation, et enrôlèrent sous leurs drapeaux un grand nombre d'habitans intimidés par leurs menaces ou dupes de leurs promesses. (7)

L'esprit de révolte se communique.

Cristoval Huber promettait, au nom de Ferdinand, les trésors du Mexique et l'appui des Anglais, et Cyriaque menaçait de toute sa vengeanee tous ceux qui refuseraient de se réunir à lui. Enorgueillis de ce prémier succès, qu'ils n'avaient point laissé ignorer aux chefs des hommes de couleur du Port-au-Prince, ils en reçurent les félicitations par une lettre du chef-de-bataillon Caneaux, commandant de cette place, qui s'exprimait en ces termes:

" Messieurs,

" J'ai reçu avec la plus grande satisfaction la lettre " flatteuse dont vous m'avez honoré, ainsi que vos " dépêches pour le Président de la république, qui lui " ont été remises. Les détails de vos victoires ont " vivement intéressé nos compatriotes, qui désirent " ardemment voir les naturels du pays recouvrer leurs " anciens droits, et repousser un governement usur- " pateur. De tous les tems les Espagnols ont montré " de grands sentimens, et leur conduite patriotique " dans cette dernière révolution, rappelle les beaux " jours de leur ancienne monarchie. Victimes, comme " vous, Messieurs, du gouvernement Français, dont " nous sommes les ennemis irréconciliables, nous nous " joignons de cœur à vos éclatans succès, et tout ce " que vous pouvez attendre d'un peuple ami et voisin

" vous est assuré de notre part. Le Président prendra
" tous les moyens de cimenter à jamais l'union de nos
" frères, les Espagnols, avec nous ; son retour de l'ar-
" mée va le mettre à même d'y travailler, et d'établir
" un ordre sévère pour la protection de vos propriétés,
" qui nous avoisinent.

" Je suis bien satisfait que les faibles secours que je
" vous ai adressés, par ordre du gouvernement, vous
" soient parvenus dans une circonstance aussi heureuse
" que celle de la prise d'Azua. Il me tarde d'appren-
" dre officiellement la défaite de Ferrand, et votre
" marche victorieuse sur Santo-Domingo. Agréez ma
" reconnaissance pour tout ce que vous me dites d'o-
" bligeant, et pour les bonnes intentions que vous vou-
" lez bien me témoigner, et soyez bien persuadé que,
" dans toutes les occasions, où mon zèle pourra vous
" être de quelque utilité, vous me verrez disposé à
" vous donner des preuves de toute ma bonne volonté,
" et de la haute considération que j'ai pour vous.

" Plaise au Ciel continuer à bénir vos entreprises, et
" les conduire à la fin heureuse que vous vous pro-
" posez.

" J'ai l'honneur &c.

(Signé) " CANEAUX."

Il était urgent d'empêcher la propagation du mal (8), qui avait déjà gagné les arrondissemens de l'Ouest ; une lettre confidentielle du colonel Franco, à Don Joseph del Orve, son beau-frère, confirma les prémiers avis qu'il avait donnés au général Ferrand, et donnait à cet égard de nouveaux détails qui ne laissaient aucun doute sur les ramifications générales de la conspiration :

elle fut communiquée au général Ferrand, qui se borna à renouveller à Franco l'assurance de l'entière confiance qu'il avait dans sa prudence et dans son dévoument au gouvernement Français.

Traduction d'une lettre écrite en langue Espagnole, de Saint-Yague de los Caballaros, par Don Augustin Franco, commandant le département du Cibao, à Don Joseph Del Orve, son beau-frère, à Santo-Domingo, pour être communiquée au général Ferrand.

Lettre du colonel Franco, à son beau frère.

" *Le* 16 *Octobre* 1808.

" Mon cher Don Joseph,

" Le Général me dit avoir ordonné à Don Juan " Sanchez de se rendre auprès de lui, je ne crois pas " qu'il obéisse à cet ordre : mais, dans le cas où il s'y " rendrait, si le général allait lui parler des propos " tenus ici, et dont j'ai rendu compte, il pourrait, je " crois, m'en résulter beaucoup de mal; et je suis " d'opinion que, dans les circonstances actuelles, nous " devons plus attendre de la politique et de la patience " que de tout autre moyen.

" Le général me dit de suspendre mon opinion, " quant aux nouvelles d'Europe qui viendraient par la " voie du cap, &c : j'ai à répondre à cela que je suis " invariable, et qu'aucune nouvelle ne pourrait me " faire changer ni dévier un seul instant. Il me charge " enfin, de guider par mes conseils tous les habitans " de ces contrées; mais malheureusement les conseils " ne peuvent rien sur ces gens-ci, car s'ils les écoutai- " ent, ils seraient meilleurs qu'ils ne sont; cela n'em-

" pêche pas toutefois que je ne continue à faire usage
" de ce moyen-là, mais le Général et le public verront
" clairement que j'avais raison. Je ne réponds pas à
" la lettre confidentielle du Général, faites-lui part de
" ce que je viens de vous dire, et de ce que je vais
" ajouter.

" Il est certain que le Curé est le chef du parti, et
" les trois personnages que vous savez se laissent con-
" duire aveuglement; ils ont envoyé Torrès à la Ha-
" vane, pour s'y procurer des troupes et des armes,
" et il est parti furtivement dans la frégate dont j'ai
" parlé au Général. Torrès avait conçu le projet de
" faire massacrer tous les Français pendant la nuit du
" 2 de ces mois, et la veille il avait fait voler à un
" Français trois chevaux, dont deux de prix, une
" mule, et un jeune mulâtre qui les gardait. J'éven-
" tai la mine, mais il n'en conserva pas moins de sinis-
" tres projets; on assure même que je devais être as-
" sassiné; Estevan Rosa m'en a dit quelque chose. Le
" complot avorté, Torrès jugeant qu'il serait décou-
" vert, comme l'auteur du vol, se hâta de s'embar-
" quer. Le propriétaire Français a déjà su que c'était
" lui; je suis fort embarassé pour arranger cette af-
" faire, car, par la voie de la prudence, il est impos-
" sible de faire restituer l'esclave et les animaux; d'un
" autre côté, en agissant rigoureusement, et comme
" mon devoir l'exigerait, je me perdrais infaillible-
" ment aujourd'hui, et tout serait perdu avec moi,
" car cela ne tient qu'à un fil, malgré l'aversion que
" ces gens-ci ont pour les brigands; le Curé ayant dit
" à deux personnes, qui me l'ont rapporté, que si les
" nègres n'étaient pas si méchans, il serait préférable

" de vivre sous leur domination que sous celle des
" Français. Il tient tous ces gens-ci dans sa manche ;
" le colonel Esteves m'a pourtant promis d'être tou-
" jours le même ; je l'ai choyé, de même que les au-
" tres, et je les invite tous souvent à diner. Malgré
" cela, Torrès, m'a-t-on dit, est porteur d'un écrit
" qu'ils ont tous signé, même Esteves ; et Polanco,
" qui devait me seconder, est positivement celui qui
" s'attache à vouloir me persuader que les nouvelles
" qu'on a fait circuler sont des impostures du Général
" Ferrand ; disant que Joseph Bonaparte, prétendu
" roi d'Espagne, a été tué ; que Charles IV a été mis
" à mort par l'Empereur, mais que sa famille est tou-
" jours en Espagne. Molina est, à ce qu'on dit, le
" moins enragé. Mon langage et ma conduite avec
" eux sont tels que les circonstances l'exigent. Mais
" Polanco me dit avoir reçu, par un de ses parens, un
" message de Ramirez, colonel de la milice de votre
" ville, lequel lui fait savoir que tout est préparé à
" Santo-Domingo ; qu'on y attend le jour désigné,
" qui devait être le 14 de ce mois ; que l'exécution a
" été renvoyée au 24 ; que dans la campagne tout est
" prêt ; que Ramirez, lui-même, Miguel Alvarès,
" et un certain Isidore de los Santos, sont à la tête des
" insurgés. Et voilà précisément ce qui maintient ces
" gens-ci dans leurs mauvaises idées, et ce qui m'en
" fait mal augurer.

" Jetez les yeux sur la lettre de Duran ci-jointe, et
" ne doutez plus que les choses n'aillent aussi mal au
" Seybo ; plût à Dieu qu'il n'en fût rien !

" J'entre dans tous ces détails parvenus à ma con-
" naissance, afin que ceux qui gouvernent sachent ce

" qu'ils ont à faire. Pour vous, consultez votre pru-
" dence ordinaire, pour les communiquer en tout, ou
" en partie, de la manière, et dans le moment, que
" vous croirez convenables, au Général, notre père
" bien-aimé.

" Je ne suis pas d'avis d'établir les postes dont le
" Général m'avait communiqué le projet; la voie dont
" je fais usage est la seule bonne dans les circonstan-
" ces, quoique un peu coûteuse; et si l'on fesait de
" tels établissemens, ce devrait être par la route du
" Bonao, comme la plus courte, et la moins embarras-
" sée de rivières. Le projet sera bon quand les affaires
" seront arrangées. Luc Mexias est le porteur de
" celle-ci et de mes autres lettres.

" Il faut aujourd'hui beaucoup de patience et de po-
" litique; Dieu veuille que je m'en tire bien! C'est
" pourquoi, ce que vous avez à dire au général, c'est
" de dissimuler de son côté, et que moi, du mien,
" j'emploîrai tous mes efforts à résister au torrent.

" Je crois qu'il ne restera pas un seul Français ici:
" vous recevrez d'eux des détails, particulièrement de
" M. Pomeraque, qui doit partir pour Santo-Domin-
" go: mais sur-tout, de la prudence! et qu'on me laisse
" faire avec ces gens-ci et avec Christophe; sans quoi
" tout est perdu, et c'est fait de moi.

[Signé] FRANCO."

" P. S. Je ne sais si je vous ai marqué ce que dit
" Polanco, que Ramirez lui a fait dire que Don Ra-
" mon de Castro était attendu avec quelques mille
" hommes, et que Ruiz était à Neybe, d'où il avait

" écrit à Ross, commandant de Jayne, et, à ce que je
" crois, à lui même Ramirez.

" Il faut beaucoup d'addresse dans la circonstance.
" Ce qu'il y a de certain, c'est que tous ces gens-ci
" me craignent, tout en m'assurant qu'ils m'aiment
" cordialement. Je viens de tenir sur les fonts de bap-
" tême un enfant de Don Manuel Reyes, et nous
" sommes très-bien ensemble, mais on ne se fie pas
" à moi pour cela. Villanueva se comporte toujours
" très-bien. Le Curé me fait beaucoup d'accueil; j'ai
" donné aujourd'hui un repas auquel je les ai invités,
" ainsi que plusieurs commandans, et les trois co-
" lonels; j'ai fait cadeau à Esteves de ma montre
" d'argent, et j'ai troqué la montre à répétition du
" coquin d'Albert avec le curé; Esteves me fait mille
" honnêtetés, je crois que lui et Molina valent mieux
" que les autres.

" J'oubliais de vous dire qu'il a été brûlé au Seybo
" plusieurs lettres venant de Portoric, pour moi et
" pour d'autres personnes; nos quatre ou cinq indi-
" vidus disent que Castro et le Père Morillas sont les
" auteurs de cette conspiration.

" Joubliais encore de vous dire que Polanco a dès-
" aujourd'hui mis la cocarde bas, et qu'il dit qu'on
" s'occupe à en faire quantité de celles de l'Union ou
" de la Ligue; cet animal n'est plus reconnaissable.

Dieu nous soit en aide. Tout à vous,

(" Signé) FRANCO."

" Le colonel Casillas, homme aussi brave que fidèle
" à son gouvernement, eut ordre, à la même époque,
" de se rendre à Saint-Juan, où il commandait, pour y

contenir les habitans et les prémunir contre les insinuations perfides des insurgés. Après avoir pris les mesures les plus propres à tranquilliser les esprits et à détruire l'effet des nouvelles adroitement semées par Cristoval Huber et par Cyriaque, il se détermina à faire lui-même un voyage à Neybe, pour mieux s'assurer des moyens, des forces, mais sur-tout des motifs allègués par les insurgens, pour bouleverser la partie de l'Est.

Le prétexte apparent de son voyage, était de venir se concerter avec Huber et Cyriaque sur les opérations que ces deux chefs méditaient.

Adresse et dissimulation du colonel Casillas; sa fidélité au gouvernement Français.

Le voyage de Casillas à Neybe, en le mettant à même de juger les motifs de cette insurrection, les moyens qu'on avait pour la soutenir, et le caractère des hommes qui devaient la diriger, ne servit qu'à affermir sa fidélité et son dévouement au gouvernement Français (9). Le 20 Octobre il écrivit au colonel Aussenac :

20 Octobre

" Je viens de me convaincre que la levée de " boucliers des Portoricains n'est l'ouvrage que du " fanatisme, de la cupidité de quelques misérables, " et de l'ambition des mêmes hommes qui, dans ce " pays-ci, ont toujours eu la prétention de jouer un " rôle.

" Le plus grand désordre règne ici dans les choses " comme dans les idées, et le prétendu Commissaire " royal est sans argent et sans crédit; mon intention " est de résister au torrent le plus long-tems possible, " et dans le cas où mes efforts seraient impuissans, " j'irais vous rejoindre au bourg d'Azua, avec les ha- " bitans fidèles à leurs devoirs."

Depuis cette époque le colonel Aussenac est resté dans l'incertitude la plus inquiétante, sur la situation de l'arrondissement de Saint-Juan et sur le sort du brave Casillas.

Le colonel Aussenac ayant reçu un renfort de quarante hommes de couleur et de cinquante grenadiers, se décida à aller chercher l'ennemi et à le combattre; il fit sortir, le 21 Octobre, une patrouille de cinquante hommes pour faire une découverte dans les environs d'Azua; à la distance d'environ trois-quarts de lieue, et à la rencontre de deux chemins, elle essuya le feu d'une embuscade de deux cents hommes, commandée par Joseph d'Espinosa, ancien commandant de la Mate. La fuite de l'ennemi rendit l'effet de cette embuscade peu important, puisque nous n'eûmes que quatre hommes blessés.

21 Octobre. Embuscadedes Espagnols; elle est sans effet.

Ces hostilités, dans un pays dont les habitans étaient censés amis de la France, donnèrent à connaître, au colonel Aussenac, que les voies de douceur et de conciliation qu'il avait employées jusqu'a ce moment, ne convenaient plus, puisqu'au milieu d'un peuple qu'il traitait avec bonté et humanité, malgré les soupçons qu'il était fondé à avoir sur sa fidélité, il ne se trouvait pas un seul individu qui vint le prévenir de la présence de l'ennemi dans les environs du bourg. (10)

Dispositions générales à la révolte.

Le même systême de pérfidie existait à Santo-Domingo; des assemblées nocturnes, où presidait l'américain Walton, homme perdu de dettes et dévoré d'ambition, travaillaient avec activité à fomenter les troubles, et à seconder les projets de Sanchez, qui s'était ménagé quelques intelligences dans la ville, par l'intermédiaire d'un nommé Pedre Valio, émissaire

Ferment d'insurrection jeté à Santo-Domingo, par Pedre Vallo, et par Walton; ce dernier est arrêté.

aussi ardent que rusé. Mais Walton fut arrêté au moment où il allait effectuer son horrible plan de destruction, et cet acte de vigueur déconcerta les projets de ses complices. (11)

22 Octobre.

Incendie des plantations à vivres d'Azua.

Cette tendance générale à la révolte dans les arrondissemens du Sud et de l'Est, et la dissimulation profonde des hommes qui la fomentaient, exigeaient une répression aussi prompte que terrible ; en conséquence, le 22 Octobre matin, une colonne de quatre-vingts hommes d'infanterie sortit d'Azua, escortant des Espagnols et des Français, armés de machettes ; elle se porta sur les habitations des environs de ce Bourg, dont un grand nombre furent absolument détruites. Cette mesure rigoureuse était devenue d'autant plus urgente, que les insurgés, n'ayant d'autres ressources dans cet arrondissement que celle d'aller faire leurs vivres et leurs fourrages sur ces habitations, furent obligés d'aller se pourvoir à des distances très éloignées.

Mais un autre événement devait bientôt amener la défection d'une grande partie des rebelles et leur porter un coup dont les conséquences eussent été décisives, si des circonstances qu'on ne pouvait prévoir n'en eussent neutralisé l'effet.

23 Octobre. Combat de Savane-la-mule.

Les insurgés, réunis au nombre de cinq cents hommes, au camp de Savene-la-mule, se croyaient tellement invincibles, qu'ils attendaient en rase campagnes l'issue du combat.

Le colonel Aussenac, prévenu de ces dispositions par un transfuge, partit le vingt-trois Octobre, à deux heures du matin, à la tête de cent cinquante hommes d'infanterie. A six heures, il se trouva assez

prés de l'ennemi pour entendre les vociférations des chefs, excitant l'ardeur de leurs soldats. Un petit ravin masquait aux Français la vue de l'ennemi. Le colonel Aussenac ayant disposé sa troupe en bataille, arriva sur le plateau où les Espagnols étaient également formés. La fusillade s'engagea de part et d'autre, et dans vingt minutes les révoltés prirent la fuite de toutes parts, et furent poursuivis par nos troupes qui se hâtèrent d'aller occuper les mornes où ils cherchaient à s'établir. Leur dispersion fut complete ; ils laissèrent six morts sur le champ de bataille, évacuant sur des chevaux un grand nombre de leurs blessés, qu'il fut impossible de poursuivre, par défaut de cavalerie. Depuis cette époque Cyriaque, fuyant à travers les bois, n'avait pu réunir autour de lui qu'une cinquantaine d'hommes qui s'attachèrent constamment à sa fortune et portèrent la désolation dans le pays.

Cyriaque Ramirez avait, depuis cet échec, perdu l'espoir de relever son parti, et de rallier des hommes que la terreur seule avait retenus sous ses drapeaux, lors qu'un événement inattendu lui offrit de nouveaux moyens d'alimenter la révolte et de tenir la campagne.

Joseph d'Espinosa, la veille du combat de Savane-la-mule, était parti pour Saint-Juan, avec vingt-cinq hommes, pour aller chercher, disait-il la tête du colonel Casillas (12) ; il parvint en effet à le faire assassiner, le 28 Octobre, par Nolasqne Garcia, capitaine des dragons des Corosses, an moment où il était en marche pour se joindre au colonel Aussenac, avec quelques habitans restés fidèles à leur gouvernement. C'est entre la lac et la Coupe-de-Saint-Juan que cet événement malheureux eut lieu.

28 Octobre. Assassinat du brave colonel Casillas.

Second demande de secours a Pétion faite par les rebelles.

L'arrondissement de Saint-Juan fut dès-lors livré à la discrétion des rebelles, qui se hâtèrent d'aller se réunir dans cette partie, après avoir député de nouveau Manuel Ximenès à Pétion, pour solliciter des secours. Les démarches de ce chef de rebelles furent infructueuses: il n'obtint rien de Pétion, et vint rejoindre Cyriaque à Saint-Juan, avec quelques munitions qu'il s'était procurées au Port-au-Prince, à force d'argent

Premiers mouvemens d'insurrection qui se manifestetn dans le département du Cibao; arrestation du colonel Franco.

Cependant le parti des insurgés réunis à Sant-Juan s'était grossi d'un corps de mulâtres Français, et de tous les nègres réfugiés dans cette Partie; des émissaires envoyés à Saint-Yague, d'après le rapport des espions, étaient parvenus à insurger ce département, qui jusqu'alors n'avait pris aucune part à la rebellion: le colonel Augustin Franco, qui y commandait, avait été arrêté et était gardé à vue. (13)

En rendant compte au général en chef des résultats du combat de Savane-la-mule, le colonel Aussenac l'avait prévenu de la mort de Casillas, et des progrès que fesait l'insurrection dans les arrondissemens de l'Ouest. Le général en chef, convaincu des dangers qu'il y avait à conserver une position à 40 lieues de la Capitale, dans une circonstance où la révolte gagnait tous les arrondisemens intermédiaires, écrivit au colonel Aussenac:

Lettre du Générale en chef au colonel Aussenaca

" J'ai reçu hier au soir, à onze heures, votre lettre " du 24, mon cher Aussenac, je n'attendais pas " moins de vous; et je me félicite, que les circon- " stances aient été telles, que je les désirais.

" Il fallait battre l'ennemi: vous l'avez battu, et je " vous laisse le maitre de faire ce que vous jugerez " convenable (relativement à votre retraite sur

" Bani), bien convaincu que vous suivrez le meilleur
" parti.

" J'ai instruit l'Armée de l'affaire qui a eu lieu, et
" je vous envoie copie de l'Ordre du jour. Dans cet
" Ordre, j'ai pris occasion de parler des Piémontais,
" quoique vous ne m'ayez rien dit de ceux qui sont
" avec vous; mais puisque vous ne m'avez rien mandé
" contre leur fidélité, j'ai dû augurer qu'il avaient fait
" leur devoir.

" Je n'ai cité, en fait d'officiers, que Cotennet, parce qu'il suffisait de désigner celui que vous m'avez indiqué; je tiendrai compte à Guillermin de ses bons
" services.

" Mon cher Aussenac, je donne aux troupes sous
" vos ordres tout le butin qu'elles feront, à l'excep-
" tion cependant des animaux qui font partie des
" grandes hâtes, et que, si vous le croyez à propos,
" vous ferez filer sur vos derrières. Il est bien entendu
" aussi que le trésor du Crésus de la Fondation, si vous
" le trouviez, serait versé dans la caisse, sauf à grati-
" fier d'une partie de ce trésor, vos troupes.

" Dites à messieurs les officiers, sous-officiers et sol-
" dats, ainsi qu'a tous ceux qui vos entourent, que
" je suis plus que satisfait de leur conduite, et que je
" compte sur eux pour dissiper la révolte.

" Que les insurgés qui rentreront obtiennent grace!
" mais que leurs noms soient inscrits sur un régistre,
" afin qu'à la première faute, ils soient punis de ma-
" nière à ne plus donner lieu à de nouvelles plaintes.
" Exigez qu'ils vous remettent leurs armes, &c. &c.

" Je donnerai Cent Portugaises à celui qui vous li-
vrera Cyriaque Ramirez, vivant; Cinquante à celui

" qui vous le livrera mort. J'en donne vingt-cinq, à
" celui qui livrera Ximenès, et autant à celui qui livre-
" ra Huber Franco. Si vous réussissez, ou vous les
" ferez fusiller sur le champ, ou, pour que le pays
" connaisse mieux leur sort, vous me les enverrez
" sous une escorte sûre. Tout ceci est subordonné,
" et aux circonstances, et à votre volonté.

" J'apprendrai avec plaisir que Casillas n'était pas
" coupable : mais s'il l'a été, et qu'il revienne à vous ;
" il peut nous être très-utile. [14]

" Votre proclamation est parfaitement faite ; on ne
" peut pas plus dire en peu de mots.

" Tout à vous."

Le Colonel Aussenac, dont le caractère militaire est digne des plus grands éloges, craignant les inconvéniens d'une retraite qui n'était pas encore commandée par les circonstances, resta sur la défensive jusqu'au 6 de Novembre : mais ayant appris par des transfuges, que les insurgés, au nombre de six cents hommes dont deux cents mulâtres, ou nègres Français, et trois cents hommes de cavalerie, avaient pris poste à Tavara, à 6 lieues d'Azua, et n'ayant à leur opposer que deux cents cinquante hommes, dont soixante Piémontais, sur la fidélité desquels il devait peu compter, fit évacuer le poste d'Azua qui n'était plus tenable, par son éloignement, la difficulté de se pourvoir de vivres, et sa position militaire, dans le cas où l'ennemi viendrait à occuper les défilés du lieu dit le Rincon d'Azua, pour s'opposer à sa retraite. Il fit prendre position à son armée à Savane-Buey, à une lieue de la rivière d'Oco.

Le Colonel se retire et prend poste à Savane-Buey.

Son but était de s'opposer au débarquement des Anglais, dont les manœuvres paraissaient concertées avec les mouvemens des rebelles, et de contenir en même tems, par sa présence, les arrondissemens de Bani et de los-Ingenios, où le mal ne s'était point encore propagé. Désirant connaître cependant ce qui se passait sur ses derrières, le colonel Aussenac envoya le lieutenant Gilbert Guillermin, adjoint à l'Etat-major-général, à Bani, pour y observer la contenance des habitans, qui, craignant sans doute les résultats de sa retraite, n'avaient fait encore aucun mouvement (15). Le lieutenant Gilbert Guillermin avait aussi l'ordre d'assurer les communications entre Santo-Domingo et Savane-Buey, et de pourvoir les troupes du Colonel de tous les vivres nécessaires. La sagesse de cette mesure fut bien justifiée par les avis intéressans que reçut le colonel Aussenac de la marche d'une colonne de 600 hommes ennemis, campée dans les plaines de San-Pedre, distances de 8 lieues de Santo-Domingo. [16]

Le trois Novembre au matin le colonel Aussenac reçut un courrier qui lui annonçait le soulèvement de tous les arrondissemens de l'Est, le départ du Général en chef à la tête de cinq cents hommes, et le débarquement de trois cents Portoricains à Youme.

Il fut pendant plusieurs jours dans la situation la plus perplexe sur les résultats de la marche du Capitaine-général, et malgré qu'il apprit de toutes parts la réunion des insurgés, il persista à conserver sa position jusqu'au moment où la force des événemens l'obligeraient à rétrograder, bien persuadé d'ailleurs que dans aucun cas, rien ne pourrait l'empêcher de pénétrer jusqu'à Santo-Domingo.

1er Novembre. Expédition contre les insurgés; départ du général Ferrand.

Pendant que le Colonel Aussenac était occupé à contenir l'ennemi dans le Sud, le Général en chef, à la tête de cinq cents hommes s'était mis en marche, le 1er Novembre, pour aller le chercher dans l'Est, malgré les sollicitations pressantes des Français et des principaux Espagnols, qui s'opposaient à ce qu'il abandonnat la ville dans des conjonctures aussi périlleuses et aussi délicates. " Mon départ est indispensable, ré-" pondit-il, un autre saurait punir, mais ne saurait peut-" être pas pardonner [17]." Il s'était fait précéder du colonel Don Manuel de Peralta, porteur d'une seconde proclamation bien faite pour ramener les esprits, si le mal n'eût déjà fait des progrès qu'il n'était plus possible d'arrêter. Cette proclamation était conçue en ces termes:

Proclamation du général en chef, aux habitans de la partie de l'Est.

" Je viens d'être instruit que deux ou trois cents scé-" lérats, partis de Portoric, ont débarqué sur les côtes " de Higoué et de Seybo.

" Quoiqu'ils se disent envoyés du gouvernement " Espagnol, pour prendre possession de la partie de " l'Est de Saint-Domingue, ils ne se composent cepen-" dant que de vagabonds, de gens sans aveu, qui n'ont " aucun caractère avoué, qui ne sont guidés par aucun " chef connu et revêtu d'une autorité recommandable. " Tous les hommes sensés savent d'ailleurs qu'une pa-" reille mission ne peut être confiée à un vil amas de " bandits, et que ce pays ne peut être cédé à l'Espa-" gne, sans une convention des deux gouvernemens " respectifs, qui serait connue officiellement.

" Ainsi les brigands qui forment l'expédition ne " sont venus que pour s'enrichir de pillage, et associer " tous les mauvais sujets qu'ils pourront réunir à leurs " projets exécrables.

" Je croyais être parvenu, par mes conseils et mes
" exhortations, à prémunir tous les habitans du pays
" contre les insinuations susceptibles de les égarer.

" Mais plusieurs ont été sourds à ma voix, à celle
" de leur intérêt, à toutes les considérations que la re-
" ligion et l'honneur leur offraient, pour les rendre in-
" ébranlables dans la fidélité et l'obéissance qu'ils doi-
" vent au gouvernement.

" Plusieurs ont cru que les avis sages et désintéres-
" sés que je leur addressais étaient dictés par la faibles-
" se ou par la crainte.

" Ils n'ont pas rougi de se liguer avec la horde de
" scélérats venue de Portoric, et de se déclarer en ré-
" volte contre moi.

" Et dans quel moment encore se rendent-ils coupa-
" bles de cette trahison? lorsque le gouvernement An-
" glais vient de permettre à ses colonies de commercer
" avec la partie de l'Est de Saint-Domingue [18], et
" que cette disposition va ramener l'abondance, en ra-
" vivant les coupes d'acajou et toutes les branches de
" l'industrie locale.

" Puisque tous les efforts d'une sollicitude fondée
" sur la bienfaisance ont obtenu un résultat si différent
" de celui que j'avais droit d'en attendre, il est tems
" de recourir à d'autres moyens.

" Les jours de la clémence sont passés : je vais, dès-
" à-présent, commencer à user d'une sévérité aussi
" juste qu'inflexible ; je vais apprendre aux méchans si
" c'est par crainte que je me suis montré constamment
" bon et généreux.

" Une partie des troupes de ligne qui forment la
" garnison, une autre de la garde nationale Espagnole

" et Française, tant de la ville que des arrondissemens
" voisins, commandée par le Colonel Don Thomas
" Ramirez [19], vont marcher contre les brigands,
" qui seront aussitôt battus que rencontrés, parceque
" les scélérats sont toujours lâches.

" Je déclare à tous les habitans des communes de la
" partie de l'Est, et sur-tout à ceux de Higoué et de
" Seybo, que le glaive de la plus terrible vengeance est
" levé sur ceux qui s'étant joints aux brigands de Por-
" toric, ou ayant pris la plus petite part à la rebellion,
" ne rentreraient pas aussitôt dans l'ordre, en fesant
" leur soumission au commandant des forces dirigées
" contre l'attroupement.

" Des ordres sont donnés pour qu'ils subissent une
" punition qui serve à jamais d'exemple à tous les scé-
" lérats qui voudraient les imiter.

" C'est à eux à savoir s'il vaut mieux conserver leur
" pays, leur familles, leurs propriétés, en restant fidè-
" les au gouvernement, que de voir tout réduit à feu et
" à sang, en se liguant avec nos ennemis et les leurs.

" Qu'ils suivent la conduite louable que leur tracent
" les braves Espagnols de la ville de Santo-Domingo
" [20] et des arrondissements voisins, dans lesquels je
" mets ma plus grande confiance, et qui y acquièrent
" chaque jour de nouveaux droits.

" Je désire bien sincèrement que toutes les autres
" communes se mettent à même, en fesant leur devoir
" dans ces circonstances, d'obtenir le même tribut
" d'éloges, de mériter les mêmes effets de la bienveil-
" lance du gouvernement.

" Car je me fais un plaisir d'annoncer que déjà une

" nouvelle disposition devait récompenser la fidélité
" des braves Espagnols qui se sont toujours ralliés à
" leur devoir, en dispensant tous les débiteurs de tri-
" buts, présents, d'en payer les rentes, encore qu'ils
" n'auraient pas été dans la colonie, pendant le siége
" de Santo-Domingo, et qu'ils ne seraient venus que
" depuis cette époque.

" La même faveur est réservée aux habitans égale-
" ment présens, pour les biens grévés de tributs, ap-
" partenant à leurs frères, pères, ou fils, absens, et
" dont ils auraient la procuration légale.

" A ces avantages, je me propose d'en ajouter un
" autre, que je vais solliciter, avec la plus grande in-
" stance du gouvernement Français; c'est celui de re-
" mettre aux débiteurs des tributs, présens, une par-
" tie du capital, que je pense ne pouvoir être moindre
" de la moitié: un arrêté de moi, qui renfermera les
" détails de ces diverses dispositions, va être publié et
" imprimé dans le courant de la semaine. [21]

" Si toutes les vertus qui constituent l'honnête hom-
" me et le bon chrétien, obtiennent ainsi le prix qui
" leur est dû, le crime et la scélératesse obtiendront,
" je le répète, la punition que commandent les mêmes
" principes d'équité et de justice.

" J'ose croire qne je ne serai pas dans la cruelle né-
" cessité d'exécuter les menaces qui accompagnent le
" dernier appel à l'ordre et à l'obéissance; j'espère
" que tous les habitans indistinctement se ligueront
" avec l'enthousiasme que doivent inspirer leur intérêt
" et celui de la colonie, pour rendre à la mer la tourbe
" impure de brigands qu'elle a vomis sur nos côtes,

" et qui ne viennent qu'avec le projet de s'engraisser " des faibles débris que la révolution a laissé aux in- " fortunés Colons de Saint-Domingue.

" Enfin, voulant goûter moi-même la satisfaction de " recevoir la soumission des habitans égarés, je dé- " clare me mettre à la tête de l'expédition. Malheur à " ceux qui tromperont mon espoir! et plus la bonté et " la clémence que j'ai montrées jusqu'à ce jour ont été " grandes, plus ma sévérité et la rigueur que j'exerce- " rai envers ceux qui ne rentreront pas immédiate- " ment dans le devoir, seront terribles.

" Fait au quartier-général de Santo-Domingo, le " 30 Octobre 1808."

Le Colonel Don Manuel Peralta est arrêté par Manuel Carabajal.

Le colonel Peralta, dont la mission était extrêmement délicate, en raison de la fermentation qui régnait depuis quelque tems dans le pays, fut prévenu, par les chefs de l'insurrection; arrêté par Manuel Carabajal [22], il est enfermé dans une étroite prison.

Les sieurs Frédéric et Le Blanc sont assassinés sur leur coupe de bois par Isidore Fragoso.

Le masque étant levé, on prélude par le massacre de quelques Français disséminés dans les campagnes, et les insurgés se hâtent d'organiser leurs troupes, pour se disposer à faire tête à l'orage, que leur coupable conduite dévait nécessairement attirer sur eux.

4 Novembre.

Temporisation du Général Ferrand; elle donne le tems à l'ennemi de recevoir des renforts et de faire des dispositions.

La réunion se fit au Seybo le 4 Novembre, et si le Général Ferrand, sorti le 1er, ne perd pas un tems précieux sur son habitation d'Higouera-copal, il surprend l'ennemi dans le plus grand désordre, et n'ayant encore fait aucune disposition pour prévenir le coup qu'on se proposait de lui porter.

5 Novembre.

Le 5 Novembre, toujours dominé par son aveugle confiance, et se berçant de l'idée chimérique que sa

présence seule suffirait pour lui en imposer, il fit aux insurgés une dernière sommation d'avoir à rentrer dans l'ordre et de mettre bas les armes.

Le 6, Don Juan Sanchez, se qualifiant Capitaine-général de la partie de l'Est, fit réponse qu'il était disposé à bien se défendre s'il était attaqué. 6 Novembre.

Le 7, le Général en chef poursuit sa marche sur le Seybo, traverse le confluent des Deux-rivières, gardé par deux cents hommes qui ne lui opposent qu'une faible résistance. 7 Novembre. Le poste avancé des Deux-rivières se retire devant le Général Ferrand.

" Je n'ai d'autre peine en ce moment, écrivait-il au " général Barquier, que celle de voir que des hommes " comblés de mes bienfaits, oubliant la fidélité qu'ils " doivent au gouvernement, ont été assez simples que " d'écouter les suggestions perfides des malveillans et " de nos ennemis mêmes, contre leurs propres inté- " rêts."

Le même jour, à onze heures du matin, étant à portée de l'ennemi, il envoie le Sieur Bocquet, capitaine-adjoint à l'Etat-major, pour reconnaître sa position et sa force : dans cet intervalle, Don Francisque de Castro, riche habitant de cette partie, arrive au camp du Général Ferrand, pour lui remettre une lettre de Don Juan Sanchez. Ce jeune homme, envisageant sans doute avec peine les conséquences funestes de l'insurrection de ses concitoyens, et se fesant une haute idée de leur nombre, engagea le Général en chef à ne pas compromettre le salut du pays au hasard d'un combat, où il y avait une si grande disparité dans les forces. D'après son rapport, l'ennemi avait douze cents hommes d'infanterie et six cents hommes de cavalerie, retranchés sur un plateau, dans une posi-

Combat de Palo-Hincado.

Démarche de Castro.

tion extrêmement avantageuse, ayant sa droite et sa gauche bien gardées par des compagnies de lanciers à cheval, et le centre par un fort retranchement: ce rapport fut confirmé par le Capitaine Bocquet; mais le Général Ferrand n'établissant aucune proportion entre cinq cents Français et deux mille révoltés, accueillit mal l'avis de Castro [23], et fit sur le champ des dispositions pour l'attaque. Comptant beaucoup sur la terreur que produirait sa présence parmi ces hommes égarés, à onze heures du matin, le Général Ferrand donna l'ordre à l'avant-garde de commencer le feu. Le brave Capitaine Brietti, qui la commandait, attaqua avec la plus grande bravoure; il fut vigoureusement soutenu par les premiers pelotons de grenadiers, aux ordres du chef de bataillon Allier. Mais au moment où la colonne finissait de se déployer, pour se ranger en ligne de bataille, un feu terrible ayant porté le désordre dans nos rangs, les ailes furent débordées par la cavalerie ennemie, et une terreur panique se communiquant spontanément à tous les pelotons, il fut impossible de rétablir l'ordre, et de rallier des troupes qui n'écoutaient plus la voix de leurs chefs.

Elle est mal accueillie; ce jeune homme repasse à l'ennemi, dans le fort du combat.

L'attaque commence.

Déroute des troupes.

Mort du Général Ferrand.

Le Général Ferrand fit en vain les efforts les plus courageux pour arrêter la déroute; on le vit constamment au milieu des dangers, environné des braves que sa présence soutenait encore. Ce ne fut enfin qu'après avoir perdu la moitié de sa cavalerie qu'il fut forcé par ceux qui l'entouraient de songer lui-même à sa propre sureté. Toujours harcelé dans sa retraite par une nombreuse cavalerie, et toujours au-dessus de sa mauvaise fortune, il résiste pendant quatre heures aux attaques

de l'ennemi qui le poursuit : mais voyant tomber à ses pieds un grand nombre de ses fidèles compagnons, il ne veut pas survivre à l'ingratitude et à la honte, et s'arrache la vie qu'il ne pouvait plus consacrer au bonheur du pays et au salut des siens. (24)

Cette grande perte ne contribua pas peu à augmenter le désordre de la fuite, et l'audace de l'ennemi. On assure que les vainqueurs, enivrés d'un succès aussi inattendu, s'abandonnèrent aux cruautés les plus inouies. La tête du général Ferrand fut présentée au bout d'une pique aux officiers Anglais qui reçurent avec horreur ce trophée sanglant de l'ingratitude et de la barbarie de ces hommes féroces.

Barbarie et ingratitude noire des révoltés.

Le résultat de ces désastres a été la perte presque totale des cinq cents hommes sortis de Santo-Domingo, quarante seulement ayant rentré dans les murs de cette ville. Le reste a été, ou assassiné dans les bois, ou fait prisonnier par l'ennemi.

Parmi les officiers qui accompagnèrent le général en chef, et combattirent à ses côtés, on distingua les Sieurs Savary, Repussart et Desfontaines, chefs-de-battailon des hommes de couleur qui, depuis le principe de la révolution, ont constamment marché dans la ligne du gouvernement. Les Sieurs Batsalle, secrétaire-général, Lamarche, capitaine des guides, Lavallette, capitaine de l'Etat-major-general, donnèrent, dans cette journée, des preuves de leur attachement an général Ferrand qu'ils n'abandonnèrent qu'au dernier moment.

On compte, parmi les morts, les chefs-de-battaillon Desiles et Allier, les capitaines Brietti, Bocquet et Soubervie, officiers distingués par leur bravoure.

C'est à 30 lieues de la capitale, à l'endroit nommé par les habitans du pays Palo-Hincado, que cet événement malheurex a eu lieu. (25)

9 Novembre.

Le surlendemain, un détachement de 50 grenadiers sortit de la ville, et parcouru t quatre lieues de pays, pour protéger la rentrée de nos malheureux compatriotes: mais le plus grande partie s'était jetée dans les bois, et ne fut pas rencontrée par le détachement.

Regrets des habitans en apprenant la mort du Général.

La nouvelle de la mort du général Ferrand, apportée le 8 Novembre par Don Diegue Ascanio, avait répandu la consternation dans la ville. Les habitans perdaient en lui un bienfaiteur, et les militaires un pére. Tous considéraient cette grande catastrophe comme irréparable, puisqu'elle les privait du seul homme, capable de les rendre heureux (26): mais à travers une infinité de qualités essentielles, le général Ferrand avait néanmoins quelques défauts. En général on peut dire avec vérité et impartialité, qu'il avait le cœur bon, l'émulation des grandes choses, et le désir du bien; un tact assez fin pour apprécier les hommes en particulier, et trop de loyauté pour les juger sainement en masse. Le général Ferrand alliait deux choses incompatibles, la méfiance comme particulier, et une confiânce aveugle comme homme public; cette disposition bizarre dans le caractère le rendait quel ques fois injuste dans le premier cas, apathique et imprévoyant dans le second. Plutôt Administrateur, que Militaire et Homme d'Etat, il rendit des services essentiels à son pays, sous le premier rapport, et les erreurs dans lesquelles il tomba, sous le second, lui coûtérent la vie. Vif et jovial dans la société; il était par fois emporté dans les affaires publiques; son pre.

Portrait du général Ferrand.

mier mouvement annonçait le despotisme et le second la bonté. Incapable de supporter la contradiction, la résistance le rendait arbitraire. Il avait le travail facile, et l'esprit de détail, au suprême degré : mais il avait moins de génie pour créer un plan, que de talent pour l'exécuter. Minutieux, dans l'intérieur de sa maison, il était grand lorsqu'il s'agissait de représenter. Le gout des femmes, et la manie de bâtir, étaient ses passions dominantes. Il s'abandonnait assez facilement à des impulsions étrangères, lorsquelles flattaient son amour propre, ou ses prétentions. Il avait pour principe de ménager les hommes dont le caractère lui donnait de l'ombrage, à moins qu'il ne trouvât l'occasion de les éloigner. Il se plaisait beaucoup dans un cercle d'hommes adroits et courtisans, mais il estimait davantage ceux qui ne l'étaient pas. Il était affable par éducation et violent par caractère; voulant posséder exclusivement toute la consideration, affichant un penchant décidé pour les femmes, médisant souvent d'elles par ton; il était moins généreux que prodigue, et plaçait souvent mal ses dons; il aimait à rendre justice au mérite, moins par inclination que par impulsion; il était modeste en particulier et impérieux dans l'exercice de l'autorité; ilétait frugal, plus par economie que par tempérance; inconstant dans ses sentimens, et opiniâtre dans ses idées; esclave de ses préventions, il s'y abandonnait avec fougue, mais revenait avec facilité; sa faiblesse et sa bonté nuisirent à la discipline, mais le firent aimer du soldat. enfin le général Ferrand avait de la valeur un air noble, une belle figure, des manières agréables, qui lui avaient concilié l'estime de tous les étrangers, et particulièrement des Anglais.

Retraite du Colonel Aussenac.

Cependant le colonel Aussenac instruit de ces désastres par le Général Barquier, qui lui donnait en même tems l'ordre de se replier sur Santo-Domingo, opéra sa retraite dans le plus grand ordre possible. Il fit respecter le territoire de Bani, dont la fidélité s'était soutenue, au moins en apparence [27], jusqu'au dernier moment, et rentra, le 12 Novembre, à Santo-Domingo.

12 Novembre.

La place est déclaré en état de siége.

Le 9, le Général Barquier, succédant aux fonctions du Général Ferrand, avait pris l'arrêté suivant:

" Considérant l'état actuel de la colonie, sous tous " les rapports; vu l'impérieuse nécessité des circons- " tances, la ville de Santo-Domingo est déclarée en " état de siége.

&c.

Cet arrêté fut suivi d'une proclamation conçue en ces termes:

" Le Général en chef n'est plus; il a péri, victime " de son aveugle confiance; payons à sa mémoire le " juste tribut de larmes et d'éloges que nous lui de- " vons: mais que la douleur n'amollisse point notre " ame! Je ne vous dissimule point le danger; il est " digne de votre courage; conservez l'attitude que " vous avez prise; la Providence et le génie de la " France planent sur nous; espérons tout! rien n'est " impossible à une volonté ferme et décidée."

Mesures pour l'approvisionnement de la place.

Le Général Barquier s'occupa sur-le-champ des moyens d'approvisionner la place, qui se trouvait réduite à une grande pénurie de farines, par suite de l'embargo des Etats-Unis. Des avisos envoyés à la Guadeloupe et au continent, pour faire connaître notre position, produisirent le double effet de rétablir la confiance, et de donner à l'ennemi l'idée de la ferme

résolution où était le général en chef de ne point abandonner un poste qui, depuis 7 ans, était celui de l'honneur et de la bravoure. (28)

Nous étions, à la même époque, dans les plus vives inquiétudes sur le sort de la presqu'île de Samana, que les événemens malheureux de Palo-Hincado venaient de livrer à la discrétion de l'ennemi. On conjecturait qu'une partie de nos troupes avait effectué sa retraite de ce côté-là: mais une chaloupe, sortie le 12 Novembre du port de Samana, nous apprit que le 10, trois frégates anglaises et deux bricks avaient forcé le commandant Castet à capituler, et que Samana avait été remis en la possession des insurgés à la condition expresse que les personnes et les propriétés Françaises seraient respectées, et que, pour assurer l'exécution de cet article de la capitulation, il y aurait un Français, habitant de Samana, dans le nombre des officiers composant le conseil municipal. [30]

Prise de Samana par les Anglais.

Nous apprîmes au reste par le Sieur Gariscan qu'on ignorait absolument à Samana ce qu'étaient devenus les débris de notre armée.

27 Novembre.

Le 27, le colonel Panisse, fait prisonnier, dans l'affaire de Palo-Hincado, et renvoyé sur sa parole, rapporta que l'ennemi avait pris position de l'autre côté de l'Ozama, sur l'habitation dite Hayna-Moza, distante de trois lieues de Sànto-Domingo; et le 30, Cyriaque, à la tête de sa division, après avoir passé le rivière da Jayne, commença les hostilités du côté de l'Ouest, en inquiétant nos fourrageurs. [31]

Sanchez établit son quartier-général à Hayna Moza.

30 Novembre. Cyriaque passe la rivière de Jayne, et prend position sur l'habitation du général Ferrand. Nos troupes en viennent aux mains avec l'ennemi.

Le même jour, 30, l'ennemi s'étant présenté en force et en bataille, à très-peu de distance de la ville, Repussart, chef-de-bataillon des hommes de couleur,

qui se trouvait dehors, avec 80 hommes, ayant été soutenu par une réserve de cinquante grenadiers, accepta le gage du combat. L'ennemi, très-supérieur en nombre, opposa pendant dix minutes une assez vigoureuse résistance : mais un peloton de tirailleurs, qui se porta sur son flanc droit, décida bientôt sa fuite ; il fut poursuivi jusqu'au fort Saint Jerôme, où il avait laissé une réserve considérable, après avoir perdu huit hommes sur le champ de bataille, et emporté une trentaine de blessés

Nous eûmes, de notre côté, sept chasseurs de la Légion coloniale, de blessés.

3 Decembre. Première mission du capitain Gilbert Guillermin, près de Sanchez.

Le 3 Décembre, Don Francisque d'Espallas, qui avait été désigné par Sanchez pour être échangé avec le colonel Panisse, fut conduit au poste principal de l'avant-garde ennemie par le capitaine Gilbert Guillermin.

L'apparition inattendue de cet officier occasionna parmi les gardes des postes avancés un mouvement tumultueux dont il aurait été victime, si, possédant l'idiome du pays, il ne leur eût fait entendre qu'il venait seul au milieu d'eux, avec le caractère sacré de parlementaire. On lui banda sur-le-champ les yeux, en lui fesant envisager cette précaution comme un usage consacré par toutes les nations civilisées. [32]

Le capitaine Guillermin n'avait rien à répondre à des raisons aussi satisfesantes ; il fit de cette manière environ trois quarts de lieue, au milieu d'une foule de gens qui affectaient de lui donner des nouvelles plus extravagantes les unes que les autres, dans l'idée que sa crédulité suppléerait à leur invraisemblance. [33]

Le capitaine Don Francisque Diaz commandait l'a-

vant-garde de l'armée insurgente à Manganagua, et ce fut à lui que le Sieur Francisque d' Espallas fut remis.

Affabilité du capitaine Francisque Diaz.

Le capitaine Gilbert Guillermin fut bien dédommagé des incommodités d'un voyage aussi pénible par la réception honnête que lui fit cet officier.

Il cherche à rehausser les succès de ses compatriotes en Europe, et les forces aux ordres de Sanchez.

Don Francisque Diaz, s'imaginant sans doute que la reddition de la Place pouvait dépendre de l'impression que les nouvelles d'Europe produiraient sur l'esprit de l'officier parlementaire, parla avec beaucoup d'exagération de la levée en masse de la nation Espagnole, des conquêtes du marquis de la Romana en France, de la destruction des armées Françaises en Espagne: mais il fit valoir sur-tout la valeur et le nombre des troupes de Sanchez, et les grands résultats de la victoire de Palo Hincado.

Le capitaine Guillermin révoque en doute ces nouvelles, et oppose au tableau exagéré des forces ennemies la résolution des troupes Français.

Le capitaine Gilbert Guillermin répondit qu'il était convaincu que les nouvelles levées d'Espagne, quelque nombreuses qu'elles fussent, et malgré l'enthousiasme dont il les disait animées, ne pouvaient disputer la gloire militaire aux vieilles Bandes victorieuses de l'Empereur Napoléon; qu'en conséquence il était disposé à douter de la vérité des nouvelles répandues par les Anglais: au reste, qu'une résidence de neuf années dans la partie de l'Est l'avaient mis à même d'acquérir les notions les plus exactes et les plus précises sur la population du pays, qui ne comptait, depuis la cession, que quarante mille ames, dont le 5me. portant armes; que la ville de Santo-Domingo était forte et défendue par une garnison qui avait à cœur d'effacer le souvenir des dèsastres de Palo Hincado; enfin, qû'il était présumable qu'elle ne tomberait jamais au pouvoir de Sanchez, s'il n'avait d'autres moyens pour en former le siége.

Son retour.

Après une conversation d'environ une heure, où chacun s'observait, afin d'accréditer une opinion favorable à son parti, le capitaine Gilbert Guillermin reprit la route de Santo-Domingo.

Le peu d'exactitude qu'on mit à lui bander les yeux lui laissa la faculté de reconnaitre une double ligne de retranchemens, et de juger du nombre des troupes destinées à les défendre. [34]

Depuis le 30 Novembre, les escarmouches avaient été moins fréquentes, et les événemens peu importans: mais le 8 Décembre, d'après les avis que les rebelles avaient concentré toutes leurs forces à Saint Jérôme, et qu'il avaient établi des retranchemens, à demi-portée de cannon de la ville, le général en chef donna l'ordre au colonel Aussenac de sortir avec deux cents hommes, de forcer et détruire ces retranchemens, et de rendre compte de la position de l'ennemi à Saint-Jérôme.

8 Décembre.

Second engagement dans les retranchemens, an avant de Saint Jérome.

Le colonel divisa son petit corps d'armée en trois colonnes, dont deux devaient se porter sur les flancs, tandis que la colonne du centre occuperait l'ennemi sur son front.

La gauche des révoltés était appuyée sur un bois, où ils avaient placé une embuscade de deux cents hommes; mais l'intrépidité de notre aile droite, composée des braves Chasseurs coloniaux, déconcerta cette mesure qui nous eût été fatale, si elle eût été soutenue par le courage.

Au même instant où elle culbutait tout ce qui se rencontrait devant elle, le centre et l'aile gauche obtenaient le même succès sur le reste de la ligne ennemie.

Cyriaque Ramirez poursuivi, se hâte de regagner le fort Saint-Jérôme, où se trouvait enfermée une très-forte réserve.

Le but de cette sortie ayant été rempli, le Général en chef ordonna au Colonel Aussenac de se retirer et de détruire les ouvrages avancés. La perte de l'ennemi, dans cette action, peut être évaluée à quatre-vingts hommes, tant tués que blessés, et la nôtre à deux hommes tués et quinze blessés.

Le Colonel Aussenac a eu particulièrement lieu de se louer, dans cette occasion, du courage de Mrs. Savary, père et fils, du Sieur Miguel, capitaine des carabiniers de la Légion du Cap, des officiers d'Etat-major Evrard, Marquis et Dastugue.

La force de l'ennemi, d'après la déclaration des prisonniers, était de quatre cents hommes d'infanterie, et de deux cents hommes de cavalerie.

9 Décembre. L'ennemi revient et rétablit ses retranchemens.

Dans la matinée du 9 Décembre, l'ennemi reparut dans la même position, et derrière les retranchemens, dont une grande partie avait été rétablie dans la nuit: son intention paraissait être de vouloir engager une affaire, et nous attirer dans la position avantageuse qu'il occupait au fort Saint-Jérôme: mais il n'était pas encore tems de le débusquer de cette position, le général se proposant de tirer parti de la mésintelligence qui existait entre Don Juan Sanchez et Cyriaque Ramirez, relativement aux prétentions qu'avait ce dernier au commandement en chef.

Mésintelligence entre Sanchez et Cyriaque.

12 Décembre La croisière anglaise est momentanément levée.

Le 12, au matin, une goëlette armée, venant du Sud, parla au vaisseau le Polyphemus qui, sur-le-champ, quitta sa croisière, et cingla vers la Jamaïque. Ce départ précipité accrédita le bruit qui courait, depuis quelques jours, sur l'apparition d'une escadre Française dans le golphe du Mexique. Une autre

nouvelle, qui paraissait coïncider avec la prémière, fut le rappel des Portoricains dans leur île.

Pendant que ce concours de circonstances exerçait la politique avide des assiégés, les assiégeans se montraient, de jour en jour, plus audacieux. Dans la nuit du 13 Décembre, ils brûlèrent l'habitation Bailly, à demi-portée de canon de la ville; mais une vive canonnade, dirigée vers le feu autour duquel ils paraissaient réunis, les força à une retraite précipitée.

13 Décembre.

15 Décembre. Escarmouche.

Nos fourrageurs furent de nouveau inquiétés, dans la journée du 15, et l'avantage de l'escarmouche fut de notre côté.

Arrestation de 27 Espagnols suspects.

Cependant la sollicitude du Général ne se bornait pas à repousser les efforts de l'ennemi extérieur; il s'occupait, en même tems, à déjouer l'effet des intelligences que l'ennemi s'était ménagées dans l'intérieur de la ville. Dans la nuit du 16, vingt-sept particuliers, prévenus de conspiration, furent arrêtés et enfermés dans les prisons.

17 Décembre

Nouvelle sommation de Sanchez.

Le 17, Don Juan Sanchez, jugeant de la situation de la place par les faux rapports du Sieur Grassoty, Piémontais et officier Français, devenu, depuis l'affaire du Seybo, capitaine de sa garde, fit faire une nouvelle sommation, par l'organe d'un parlementaire; mais le silence du Général en chef fut la seule réponse qu'il obtint. Le même jour, à huit heures du soir, l'ennemi, battu dans plusieurs rencontres, ennuyé des lenteurs d'un blocus qui, d'après ses calculs, devait être de peu de durée, adopta un nouveau système d'attaque. Nous eûmes, dans la nuit, une alerte, par une fusillade assez forte, dirigée sur la ville. L'intention des assiégeans était évidemment de fatiguer nos trou-

pes, en excitant leur surveillance : mais nons ne pouvions pas être long-tems dupes de cette manœuvre insignifiante dans ses résultats ; nous ne répondîmes d'abord que par quelques coups de canon, au feu de leur mousqueteries ; et le 20, les insurgés ayant probablement reconnu l'inutilité de ces attaque nocturnes, ou éprouvé les dangereux effets de notre artillerie, cessèrent leur feu.

20 Décembre.

Le même jour, un parlementaire anglais, venant de Curaçao, entre dans le port de cette ville, sans autre objet que celui, disait-il, de venir sauver quelques familles. Le général Barquier, auquel il manifesta sa solicitude, lui observa que les Français étaient plus en sureté à Santo-Domingo qu'a Curaçao, puisqu'ils y étaient au milieu des leurs, et que leur salut dépendait de leur courage supérieur à tous les événemens, et à toutes les chances d'une guerre, dont ils nappréhendait pas les résultats.

Arrivée d'un parlementaire de Curaçao.

Le 21, une flotille espagnole sortie de Portoric, composée d'une goëlette armée en guerre, d'un bateau portant deux pièces de canon de 18, et d'une chaloupe canonnière, passa à la vue du port, dirigeant sa route vers le fort de Jayne, occupé par les insurgés. (35)

21 Décembre.

Apparition d'une flotille espagnole.

Le capitaine Boyer, chargé d'aller la reconnaitre avec l'aviso la sentinelle, s'approcha à demi-portée de canon de l'ennemi, et après avoir échangé quelques boulets, rentra dans le port de Santo-Domingo. Cette flotille, qui apportait à Sanchez, des munitions et de l'argent, avait en même tems l'ordre de croiser devant le port, abandonné depuis vingt jours par les vaisseaux anglais.

Déportation du Sieur d'aubremon ; il est remplacé par le S-Commissaire Fabvre.

Ce fut à peu-près dans ce tems que le Sieur d'Aubremon, chef d'administration, croyant l'occasion favorable pour faire revivre la prétention qu'il avait toujours eue de diriger les rênes de l'administration en qualité d'adminstrateur-général, crut parvenir à son but en donnant sa démission dans une circonstance où le concours et la bonne harmonie des autorités étaient d'autant plus nécessaires, que la chose publique était en danger. Le Général se vit forcé de déporter cet homme turbulent dont la conduite pouvait être nuisible à la tranquillité et au salut du pays, et le fit remplacer par M. Fabvre, officier d'administraton aussi zélé qu'intelligent, et dont le caractère affable sut concilier tous les esprits.

En général, on peut dire à l'éloge de l'administration, que tous les individus, qui composent ce Corps instruit, ont donné au Gouvernement, dans ces circonstances difficiles, les preuves les plus efficaces de zéle, de dévouement et de courage.

MM. Armand, payeur-général, Bailly, inspecteur de marine, de Montaran, président de la cour d'appel, Goguet, commissaire de marine, chargé des revues, La Martelliere, secrétaire général, ont manifesté une fermeté de principes, bien faite pour soutenir l'opinion et encourager leur concitoyens. (36)

22 Décembre. Parlementaire venant de Saint-Thomas.

Le 22, la Tour signale un perlementaire anglais venant de Saint-Thomas. Le but de son arrivée nétait point relatif aux affaires générales ; il venait régler les intérêts de quelques maisons de commerce, et s'assurer en même tems de la situation du pays, afin de pouvoir y introduire des comestibles, dont le prix était alors excessif. Cependant le Général ne s'en rap-

portant pas entièrement aux intentions manifestées par le capitaine, pour l'approvisionnement de la place n'autorisa le recouvrement des fonds qu'il était venu chercher, qu'après l'introduction dans la ville d'une cargaison de cinq cents barils de farine, dont il s'obligeait de payer le montant en argent, et au prix qui serait fixé par le commerce. En conséquence, le bâtiment mit à la voile dans la nuit même, afin de remplir dans le plus bref délai les conditions qui lui étaient imposées.

C'est à la même époque que Sanchez, conservant toujours l'espérance de forcer les Français à lui remettre, sous peu, une place que son peu d'expérience de la guerre, et l'idée qu'il se formait de ses forces, lui fesaient considérer comme réduite aux dernières extrémités, ne voyait dans la courageuse résistance de la garnison qu'une répugnance à capituler avec des troupes, dont les efforts étaient taxés de rebellion. Il avait écrit au gouverneur Toribio Montès que la garnison de Santo-Domingo, éprouvant les horreurs de la famine, ne résistait encore que par une fausse délicatesse, à ne point capituler avec les habitans du pays; qu'il était donc persuadé que la présence d'un colonel et de quelques troupes de ligne suffiraient pour décider la reddition de la place. Ces observations déterminèrent le gouverneur de Portoric à faire passer dans la partie de l'Est, le colonel Don André Ximenès, muni de tous ses pouvoirs, ainsi que des instructions qu'il devait communiquer à Sanchez, dans le cas où il serait question de l'évacuation de la garnison Française.

Le Colonel Ximenes vient prendre le commandement en chef.

Ces instructions portaient: " Prémièrement, Don " Juan Sanchez-Ramirez ayant été autorisé par moi,

Instructions qui doivent servir au Lieutenat-colo-

nel Don André Ximenes, pourvu du grade proprovisoire de colonel, et de Commandant-en-chef de la troupe et force armée des Espagnols qui bloquent la place de Santo-Domingo.

" depuis le mois d'Août dernier, époque à laquelle le " général Français Ferrand fit publier des proclama- " tions incendiaires et dénigrantes contre la nation Es- " pagnole, et répandre le bruit que Portoric était en " insurrection, à mettre son pays non-seulement en " état de défense, lui envoyant à cet effet les secours " qu'il sollicitait, mais de s'emparer de la place de " Santo-Domingo, en prenant les mesures que lui- " même jugerait convenables pour la réussite de son " entreprise [37], et eu égard à son courage, à ses " bonnes dispositions, et à la victoire complette qu'il a " remportée le 7 Novembre sur les troupes Françaises, " commandées par leur général, qui y perdit la vie, je " lui ai conféré le grade de commandant en second, " avec rang de Lieutenant-colonel, dans lequel il se " fera reconnaître.

" 2. Don Juan Sanchez est en même tems prévenu, " par ma lettre en date de ce jour, que les dépenses " des officiers et de leurs troupes seront faites par lui, " à compter du premier Janvier, et remboursées " chaque mois par la trésorerie de Maïgoué.

" 3. Indépendamment des officiers et troupes auxili- " aires, Don Juan Sanchez est autorisé à former des " divisions d'infanterie, pour faciliter les opérations, " et faire le service que le cas exigerait.

" 4. Les corps de cavalerie, formés et organisés " conformément au mode prescrit à Don Juan San- " chez, seront composés de gens du pays.

" 5. Eu égard à ce que Don Cyriaque Ramirez et " Cristoval Huber ont rassemblé une division d'hom- " mes armés dans l'arrondissement d'Azua, Don Juan " Sanchez est prévenu qu'il devra se fixer et s'entendre

" avec eux sur la destination qu'ils devront avoir.
" Quant à Don Manuel de Peralta, il l'enverra pri-
" sonnier à Portoric.

" 6. Les armes et les munitions que Don Juan San-
" chez recevra du général nègre Henri Christophe,
" devront être pour le compte de celui-ci, vu que
" toutes celles qui ne lui seront pas remises, dans le
" même état où on les aurait reçues, devront être
scrupuleusement payées: mais, sous aucun rapport
" on n'admettra aucun nègre dans cette expédition, et
" les Français, dans lesquels on ne doit avoir aucune
" confiance [38], et qui vivent dans les bourgs de la
" partie Espagnole, devront être réunis et gardés à
" vue par une troupe armée, dans l'endroit le plus
" éloigné de la place. Cette mesure doit être égale-
" ment applicable aux Espagnols suspects. En consé-
" quence, on empêchera toute communication avec
" Santo-Domingo, et on se procurera de bons espions,
" pour rendre compte de tout ce qui se passe à Don
" Juan Sanchez.

" 7. Relativement aux moyens de prendre la place,
" et à sa capitulation, j'ai déjà donné à Don Juan San-
" chez les instructions et les renseignemens nécessai-
" res sur la conduite qu'il a à tenir, bien entendu qu'il
" devra communiquer ces instructions au Colonel Don
" André Ximenès.

" 8. Dans le cas où on entrerait dans la place, on
" évitera tous les désordres, sacs, et pillages; les ma-
" gazins de guerre, armes, munitions, artillerie, et
" autre objets devant appartenir au roi, par droit de
" conquête, ainsi que les édifices publics, maisons,
" biens, et effets des Français, ou autres nations qui
" auraient pris les armes contre nous.

" 2.° La goëlette et la cannonière se convoieront " réciproquement, depuis le moment de leur sortie " du port de Saint-Jean jusqu'a celui du Soc, où les " effets seront débarqués, et la goëlette reviendra de " suite à Portoric, avec un chargement en bois " d'acajou [39]. On m'enverra par l'occasion de ces " deux bâtimens des observations relatives aux circons- " tances, à la situation dans laquelle se trouve l'armée, " à la force de la place assiégée, et on me fera connaî- " tre si elle est approvisionnée, et s'il serait nécessaire " d'y envoyer des pièces d'artillerie de siége. On " m'instruira enfin des projets que pourrait avoir Don " Juan Sanchez après en avoir causé avec lui.

" 10.° Vous ferez part de mes dispositions à Cyri- " aque Ramirez et à Cristoval Huber, dont je désire " connaître l'opinion; mais il est utile et avantageux " qn'il règne, dans l'exécution de mes ordres, la plus " parfaite unanimité.

" 11.° On enverra un parlementaire à la Place, " pour faire une sommation au Gouvernement d'avoir " à se rendre afin d'éviter les fatales conséquences qui " pourraient résulter de son refus, vu qu'il ne peut " avoir aucune espérance d'être secouru; et dans le " cas où il se rendra, on lui accordera, ainsi qu'à sa " garnison, les honneurs de la guerre, ses armes et " ses équipages; et ils seront transportés à Cube sans " mauvais traitement. (40)

" A Portoric, le 12 Décembre 1808.

Lettre portant de nouvelles instructions à Don André Ximenes.

" En conséquence des dernières nouvelles que j'ai " reçues de Don Juan Sanchez, commandant en se- " cond l'armée des fidèles Espagnols de cette ile, par

" lesquelles il m'apprend qu'il tient étroitement blo-
" quée la place de Santo-Domingo, et que les chefs
" d'Azua, avec leurs troupes, se sont soumis à son
" autorité, qu'ils avaient refusé de reconnaitre par un
" mal-entendu, prétendant qu'ils devaient avoir le pas
" sur lui, je ne vois pas de nécessité pour que, ni vous,
" ni Sanchez, passiez dans cette Partie, puisque tous
" sont d'accord de défendre la juste cause.

" Après avoir placé vos deux canons dans la position
" que vous jugerez la plus convenable; après avoir
" arboré le pavillon Espagnol et fait toutes les disposi-
" tions nécessaires, vous ferez au gouverneur une
" seconde sommation de rendre la place dans le délai
" de 30 minutes, et dans le cas où il s'y refuserait;
" vous lui ferez savoir que, lui et ses troupes seront
" traités avec toutes les rigueurs de la guerre; vous
" m'en donnerez ensuite avis, afin que je vous en-
" voie de l'artillerie, pour battre la ville en brèche, et
" suivre le siége à feu et à sang.

" Quoique les chefs de la partie d'Azua aient pro-
" posé au mulâtre Pétion de faire des traités avec lui;
" aucun ne pourra néanmoins avoir lieu sans mon
" consentement, non-seulement avec Pétion, mais
" avec Christophe, chef des nègres.

" On conservera avec eux la bonne harmonie, en
" respectant les limites des deux pays.

" Si la reddition de la place tardait trop long-tems,
" il faudrait construire des baraques à des distances
" raisonnables, pour les troupes qui doivent se reposer,
" parce qu'il ne convient pas qu'elles soient toutes
" employées à la fois. Et si vous aviez besoin de quel-
" ques ustensiles, vous pourrez en demander, à la

" charge de les remettre ensuite, parce qu'il faut
" metre la plus grande célérité dans toutes les opéra-
" tions, qu'il ne faudra dans aucun cas faire connaître
" aux nègres ni aux mulâtres, ayant soin, dans le cas
" où ils vous fourniraient des armes et munitions, de
" les recevoir aux conditions stipulées dans mes in-
" structions du 12 du mois courant.

" Vu qu'il y a à Maïagoué de petits bâtimens des-
" tinés à la correspondance de cette ile, il est néces-
" saire de me désigner un sujet de confiance, afin que,
" dans le permis et dans l'expédition que ces bâtimens
" emportent avec eux, on puisse marquer le jour de
" leur arrivée et celui de leur sortie, et ce, parce que
" nous avons l'expérience que quelques-uns ont été à
" Santo-Domingo, en droiture, vendre les comestibles
" de leurs cargaisons, ce qui a été cause que plusieurs
" lettres et instructions envoyées à Don Juan Sanchez
" ont été interceptées. On ne peut passer ces délits
" sous silence, d'autant plus que la volonté du Sou-
" verain a tojours été que les bonnes actions soient ré-
" compensées et les mauvaises punies.

" Le capitaine Don Francisque Valderama aura le
" grade de major-général de l'armée, et sera reconnu
" en cette qualité, et le lieutenant de milices, Don
" Francisque Diaz, qui s'est trouvé à l'affaire du 7
" Novembre, aura le grade de capitaine.

" Il convient que Don Cyriaque Ramirez et Don
" Cristoval Huber se réunissent au corps-d'armée de la
" partie de l'Est.

" Dans le cas où la place se rendra, on nommera
" des commissaires de part et d'autre, pour procéder
" aux inventaires avec la plus grande exactitude, en

" obligeant les notaires et les préposés au bureau des
" hypothèques, à donner un état exact des papiers et
" propriétés de la Couronne, et des Espagnols et Fran-
" çais absens, évitant toute espèce de vols, pillages,
" sacs, et désordres, parce que cela serait contraire
" à la générosité Espagnole, sur-tout assiégeant une
" ville de la même nation.

" Don Juan Sanchez aura provisoirement la lieu-
" tenance-de-Roi, et Don Francisque Valderama l'em-
" ploi de Major de la place.

" On organisera, pour faire le service de la place,
" un corps ds milices de douze cents vétérans, formés
" sur le même pied, pour les officiers et soldats, que
" le Régiment de Portoric, et distribués en compa-
" gnies de cent hommes chacune.

" On organisera un corps de cavalerie qui sera dis-
" tribué par compagnies sur les frontières de la partie
" Française, dans les principales villes et bourgs. Le
" sous.lieutenant Don Joseph Abreu se chargera d'ins-
" truire cent artilleurs pour le service de la place.

" On nommera un contrôleur probe et intelligent,
" pour recevoir la remise des magasins d'artillerie,
" munitions, armes, et autres objets de guerre.

" On nommera un capitaine de port, pour prendre
" connaissance des bâtimens qui entrent et qui sortent,
" leur nation, leur chargement, leur capacité, le nom
" du capitaine, et le lieu d'où il vient.

" On aura l'attention de donner aux Anglais toute
" espèce de secours, de leur faire le bon accueil que
" l'on doit à de fidèles alliés.

" Tous ceux qui seront employés dans les corps
" devront l'être volontairement; j'en ferai part à la

" Junte suprême et centrale qui déterminera, quant
" à la solde, ce qu'elle jugera convenable.

"Salvador Felix, porteur de la présente, s'ètant
" comporté fidèlement dans les province d'Azua où il
" habitait depuis quelque-tems, et attendu que le gé-
" néral Petion lui a accordé quarante caisses de car-
" touches, quatre mille pierres à fusil, et cent piques,
" vous l'emploierez de la manière la plus convenable,
" après lui avoir demandé compte de ces differens objets.
" J'écrits à Don Juan Sanchez à cette même date,
" et je lui envoie dix barils de farine, pour que leur
" produit serve à payer la troupe [40], et j'envoie
" aussi tous les apparaux nécessaires pour faciliter
" l'embarquement des bois d'acajou.

" Je le préviens que j'enverrai deux obusiers par le
" brick le Frederic, dans lequel, sans perdre de tems,
" les prisonniers Français devront être embarqués pour
" la Havane, excepté Don Manuel de Peralta, qui
" doit être envoyé ici.

" Ledit brigantin partira dans les premiers jours de
" Janvier, et pour éviter les retards, il sera conve-
" nable que les prisonniers se trouvent au Soc avec
" la garde chargée de les escorter, qui servira en
" même tems au transport des obusiers.

" Faites en sorte de me donner les nouvelles au de-
" tail, en accélérant les voyages des goëlettes quî
" vont au Soc et à Youme, et en établissant au Soc
" des barques pour y déposer les effets qui doivent
" s'y vendre en échange des bois d'acajou, dont les
" capitaines devront me remettre la facture.

" (Signé) TORIBIO MONTES."

" A monsieur Don André Saturnin Ximenes."

Deuxième lettr et instructions ultérieures à André Ximénés.

" Je vous envoie par la goëlette l'Amitié, capi-
" taine Laurent Martin, avec les objets portés dans
" la facture ci-jointe, qu'il vendra pour son compte,
" dix barils farine, n'ayant pu en charger davantage.
" Cette goëlette devra faire son retour du soc en bois
" d'acajou.

" Comme il est probable qu'il doit y avoir quelques
" bâtimens dans le port de Santo-Domingo, ils seront
" employés au transport des troupes Françaises à Cube,
" pour éviter les frais de leur entretien.

" J'engage Don Juan Sanchez à solliciter du capi-
" taine de la frégate la Franchise, qu'il mette à son
" bord les prisonniers Français qui se trouvent en son
" pouvoir, pour les envoyer de suite à Cube sur le
" bâtiment qu'il jugera convenable, et ce, pour évi-
" ter le mal qu'ils peuvent faire, et dans le cas où il
" ne pourrait l'obtenir, il faudra les tenir dans un
" bourg éloigné de la place, et sous bonne garde.

" Je vous envoie, dans la goëlette, le cadet Don
" Francisque Xavier Miura, et Don Fransisque
" Ugarte, pour être employés près de vous en qualité
" d'adjudans.

" Un autre bâtiment partira demain pour le Soc,
" d'où il devra revenir avec des bois d'acajou; j'en-
" voie pour cela tous les ustensiles nécessaires, afin
" de faciliter leur chargement, prévenant Don Juan
" Sanchez que ces apparaux devront rester là.

" Dieu vous conserve mille ans. A Portoric, le 20
" décembre 1808.

" (Signé) TORIBIO MONTES.

" P. S. Je vous envoie aussi le cadet Don Joaquin
" Nugnès.

" A Monsieur Don André Saturnin Ximenès."

18 Décembre.

Sanchez mécontent de ne jouer qu'un role secondaire, assemble une junte et se fait nommer Capitaine-général.

Sanchez, qui avait la folle prétention de réduire la place, supportait avec peine l'état de dépendance dans lequel, Don Toribo Montès cherchait à le tenir, en s'attribuant le droit de surveillance sur la partie de l'Est; offensé d'ailleurs de ne jouer qu'un rôle secondaire dans un pays dont il prétendait avoir fait la conquête, il provoqua de suite la réunion d'une Junte centrale à Bondille, où il fut proclamé à l'unanimité capitaine et Intendant-général de la partie Espagnole de Saint-Domingue, en l'affranchissant de toute espèce de suzeraineté vis-à-vis du gouvernement de Portoric, auquel il ne laissait que le titre de protecteur.

Don Toribio Montés instruit de tous ces actes, dont l'irrégularité démasquait l'ambition et la fausse déférence que Sanchez avait manifestée jusqu'alors pour ses ordres, n'eut pas la force de protester contre cette conduite artificieuse: il dissimula son mécontentement, n'etant pas en mesure de tenir un autre langage, et tout en ayant l'air de sacrifier ses prétentions aux circonstances et à l'intérêt général, il se proposait bien de les faire revivre dans un tems plus opportun. [42]

Nous rapporterons ici l'acte constitutionnel de la Junte centrale de Bondille, comme un monument de la révolte et de l'ambition la plus délirante.

" An quartier-général de Bondille, juridiction de
" la ville de Santo-Lomingo, le 18 du mois de
" Décembre 1808.

" Les Députés de la partie Espagnole de Saint-
" Domingue, savoir: Don Diegue Polanco, colonel
" de la milice du département du Cibao; Don Marc
" Torrès, colonel des dragons de Saint-Yague; Don

" Joseph Péréz, commandant de la ville de le Vegue ;
" Don Augustin Paredès, commandant du bourg du
" Cotui : Don Antonio Ortiz, membre du conseil de
" la ville de Higoué ; Don Pedro Sorrillas, capitaine
" de la milice du Seybo ; Don Joseph Vasquez, presi-
" dent du conceil de la juridiction de los Llanos ; Don
" Sylvestre Aybar, commandant de la juridiction de
" Montegrande ; Don Bruno Seberino, lieutenant de
" la milice du bourg de Baïagoane ; Don Antonio Al-
" cantar, capitaine de la milice du bourg de Monte-
" plate ; Don Joaquin Firpo, habitant de la ville
" d'Azua ; Don Cyriaque Aquino, commandant des
" dragons de la ville de Saint-Juan ; Don Joseph
" Espinosa, lieutenant de la milice de la Mate ; Don
" Francisque Garcia, habitant de la ville de Neybe ;
" Don Pedre Garrio, membre du conseil de la juri-
" diction de Bani ; Don Antonio de Mota, capitaine
" de dragons du quartier de los Ingenios ; Don Isidore
" de los Santos, commandant militaire du quartier
" de l'Isabelle ; Don Pedro Andujar, capitaine de la
" milice du quartier de l'Ozama : se trouvant réunis,
" en vertu d'élection des habitans de leurs juridictions
" respectives, conformément à la convocation faite
" par le commandant-général, Don Juan Sanchez Ra-
" mirez, à l'effet de fixer les bases du gouvernement
" actuel, d'après les pouvoirs qui leur sont déférés,
" ont décrété et décrètent, d'un commun accord, ce
" qui suit :

" Art. I. La Junte, au nom des habitans de la
" partie Espagnole de Saint-Domingue, qu'elle re-
" présente, reconnait (ainsi qu'elle l'a déjà reconnu),
" Don Fernand VII. pour son Roi légitime et Sei-

" gneur naturel, et par conséquent, la Suprême Junte
" centrale de Madrid, en qui réside l'autorité royale.

" II. En considération du mérite que s'est acquis
" Don Juan Sanchez Ramirez, commandant-général
" de l'armée Espagnole de Saint-Domingue, en de-
" venant le flambeau et le moteur de la glorieuse en-
" treprise qui délivrera Saint-Domingue du joug
" honteux du tyran Napoléon, Empereur des Français,
" et de la protection que, par son intervention, il a
" obtenue de Don Toribio Montes, Marechal-de-camp
" des armées de S. M., gouverneur, intendant, et
" capitaine-général de l'ile de Portoric; la junte le
" nomme gouverneur politique et militaire, et inten-
" daut, par interim, jusqu'à ce que S. A. S. la Su-
" prême Junte centrale de Madrid, en ait expédié les
" provisions.

" III. A l'avenir, le Gouverneur convoquera les
" membres de la Junte, toutes les fois qu'il le jugera
" convenable, et il en sera le Président, bien entendu
" qu'elle n'aura que voix consultative, le gouverneur
" devant seul prononcer.

" IV. Le systême administratif et l'ordre judi-
" ciaire continuerout comme par le passé, jusqu'à la
" prise de possession de la place de Santo-Domingo,
" et alors, il sera fait une organisation provisoire
" basée sur les lois du royaume et sur les ordonnances
" municipales.

" V. Le gouverneur prêtera, avant l'exercice de
" ses fonctions, en présence de la Junte, le serment de
" fidélité à S. M. et d'obéissance aux lois Espagnoles.

" Le présent décret sera expédié, par duplicata,
" pour être adressé à S. A. S. la Suprême Junte cen-

" trale de Madrid ; il en sera également envoyé des
" copies authentiques à M. le Gouverneur, Inten-
" dant, et Capitaine-Général de Potoric (leqnel la Jun-
" te reconnait pour Protecteur de l'entreprise et lui en
" témoigne sa gratitude), ainsi qu'à toute les villes
" et bourgs de la partie espagnole Il sera lu, publié
" affiché et inscrit à l'ordre de l'armée.

" Signé : Diegue Polanco, président ; Marc Torrès ;
" Sylvestre Aybar ; Joseph Espinosa ; Joseph Pèrez ;
" Isidore Santos ; Pedre Garrio ; Francisque Garcia ;
" Augustin Paredès ; Pedre Andujar ; Antonio Mota ;
" Cyriaque Aquino ; Pedre Sorrillas ; Joaquin Firpo ;
" Antonio Oriz ; Bruno Seberino, Antonio, Alcan-
" tar ; Joseph Vasquez ; Marc Ximenès ;—Morillas,
" secretaire. (43)

Il restait encore à Sanchez un pas à faire pour affermir une autorité qu'il venait d'usurper : Cyriaque Ramirez, qui avait eu la prétention, lors de sa jonction avec Sanchez, après l'affaire de Palo-Hincado, au commandement en chef de l'armée insurgente ; il fondait ses droits, sur l'ancienneté de ses services et sur le succès du Malpasso, qui avait donné, disait-il, l'élan au patriotisme et à l'énergie des Espagnols. Sanchez fesait valoir, de son côté, les pouvoirs qui lui avaient été délégués par le Capitaine-général de Portoric, représentant immédiat de S. M. C. et la victoire de Palo- Hincado, dont les résultats brillants avaient, disait-il aussi, délivré la partie de ses injustes oppresseurs. Sanchez, plus adroit que son compétiteur, était parvenu antérieurement à la réunion de Bondille, à le

Cyriaque Ramirez est éloigné par Sanchez, ainsi que Cristoval Huber.

faire évincer de ses prétentions ; mais sa présence ne laissant pas que de lui inspirer des inquiétudes, il lui donna l'ordre de se transporter à bord d'un bâtiment de guerre de Portoric, sous le prétexte spécieux de faire débarquer des piéces de campagne et des muitions ; il reçut, immédiatement après, celui d'y rester et de se rendre à Portoric, ainsi que Christoval Huber, lemême qui, sans pouvoirs et sans qualité, s'était déclaré, à Neybe Commissaire du Roi, et avait insurgé toute cette partie, de concert avec Cyriaque Ramirez.

L'armée des révoltés fut alors composée de trois divisions : celle de l'Est sous le commandement de Manuel Carabajal ; celle du nord, sous les ordres du colonel Don Diegue Polanco ; et celle du Sud, la plus considérable de toutes, restas sous les ordres de Don Juan Sanchez chef suprême de l'armée.

L'armée des insurgés s'organise.

23 Décember. Vive escarmouche à Saint-Carle.

Le 23 Décembre, au matin, un détachement de quatre vingts hommes de la légion coloniale (44) sortit de la ville, pour aller occuper la position de Saint-Carle, afin d'y protéger nos fourrageurs. L'ennemi, au nombre de 600 hommes, marchant sur quatre colonnes, annonçait l'intention de cerner le détachment et les fourrageurs ; mais l'intrépidité avec laquelle il fut reçu par le détachement, auquel s'était réunie une réserve de cent hommes de troupes de ligne, déjoua son projet ; il fut repoussé et mis en fuite. On distingua parmi ces fuyards les trois cents Portoricains qui forment, dit-on, l'élite des forces ennemies.

27 Décembre. Mort du capitaine Boyer.

Le 27, le capitaine Boyer reçut ordre de sortir avec l'aviso la Sentinelle, pour longer la côte, et inquiéter les bâtimens ennemis dans la baie de Jayne ; mais cet intrépide marin ayaut reçu un boulet dans la cuisse,

à l'instant où il commençait l'action, se vit forcé de rentrer à Santo-Domingo, où il mourut quelques jours après, emportant les regrets de tous ses compatriotes.

Le 28, l'ennemi qui, jusqu'a cette époque, avait observé la plus parfaite tranquillité dans ses positions de l'autre côté de la rivière de l'Ozama, pour travailler sans doute plus paisiblement aux retranchemens qui devaient le défendre contre l'artillerie de la place, commença brusquement un feu de mousqueterie très-vif sur les bâtimens qui se trouvaient dans le port.

28 Decembre.

L'ennemi commence ses attaques du coté de l'Ozama.

Quelques personnes furent d'abord victimes de cette attaque imprévue, mais le feu de notre artillerie ayant fait taire cette fusillade, elle ne continua que faiblement le 29. Les bâtimens, qui ne pouvaient plus rester dans le port, sans courir des dangers, profitèrent de la nuit pour aller mouiller en grande-rade (45).

29 Décembre.

Le 30, au matin; le Général en chef manifesta par écrit à Don Juan Sanchez combien il était surpris qu'après avoir fait mettre dehors de la place, avec la plus grande loyauté, un grand nombre d'enfans et de femmes, espagnols, on se permit, du côté opposé, de faire feu sur des malheureuses femmes françaises qui s'embarquaient pour se retirer dans les îles voisines [46].

30 Décembre.

Le capitaine Gilbert Guillermin, de l'Etat-major-général, se rendit à cet effet dans le camp des insurgés, et après une courte explication, avec Don Juan Sanchez, sur l'objet de sa mission, il eut avec ce dernier, et le colonel Don Andre Ximenès, la conversation suivante :

Don Juan Sanchez. "Les Francais ne veulent donc-
" pas écouter les propositions qui leur ont été faites

Seconde mission du capitaine Gilbert.

Guillermin auprès de Sanchez sa conversation avec les Chefs ennemis.

relativement à la reddition de Santo-Domingo ?

" R. Les Français n'ont aucun motif pour rendre le " poste qui leur est confié ; ils en ont au contraire de " très-puissants pour le conserver.

" D. J. S. Ils considèrent comme un soulèvement la " guerre que nous leur faisons ; ils ne savent donc pas " que ce n'est point de notre propre impulsion que " nous avons pris les armes, mais bien par ordre du " Gouvernement espagnol, puisque vous voyez parmi " nous un colonel des troupes de ligne de S. M. C., " Don Andre Ximenès.

" R. Les Français savent que la guerre actuelle a été " suscitée par le gouvernement de Portoric, mais ils " établissent une grande différence dans les motifs " qu'ont les Portoricains de leur faire la guerre, et " ceux des habitans de la Partie espagnole de Saint-" Domingue. Les habitans de portoric, de Cube, et " de la Côte-ferme étaient sujets de S. M. C., à " l'époque de la rupture entre les deux nations, et " ceux de la partie espagnole de Saint-Domingue " étaient devenus français par un traité solennel, par " des sermens de fidélité qui les liaient depuis treize " ans au Gouvernement français, dont ils ne pouvaient " être séparés que par une nouvelle convention entre " les deux nation.

" Le colonel Ximenès. Cela est vrai, mais la France " a trompé l'Espagne, et a rompu avec perfidie les " liens de l'amitié qui unissaient les deux nations.

" R. S'il est vrai que la France ait ce reproche à " se faire, ce que je ne crois pas, les Espagnols seuls " étaient fondés à manifester leur mécontement, et

' leur attachement à leur Souverain :mais les habitans
' de la partie de l'Est de Saint-Domingue étaient
' étrangers à ces crises politiques, et ne pouvaient
" sans crime s'armer contre leur gouvernement légi-
' time.

" D. J. S. Vous croyez sans doute que nous avons
' été mus par des motifs d'ambition et par le désir
' de commander; mais mon caractère est connu: on
' sait que j'ai toujours aimé la vie paisible de la cam-
' pagne, et que j'ai dédaigné dans tous les tems les
' honneurs et les emplois.

" R. Vous vous êtes abandonné avec trop de con-
" fiance à une impulsion que vous avez crue généreuse,
" et qui est en opposition avec vos devoirs, comme
" sujet de S. M. I.; la paix doit se faire un jour; et
" rappellez-vous que les témoignages d'attachement
" que vous croyez avoir donnés à Ferdinand VII. ne
" seront comptés pour rien parmi les grandes considé-
" rations qui doivent contribuer à la réunion des deux
" nations; il ne vous réstera que les regrets d'avoir
" fait la guerre à une nation qui vous traitait avec
" bonté, et d'avoir attirè sur votre patrie des mal-
" heurs dont elle conservera long tems le souvenir.
" Mais je veux encore supposer que vous ayez eu des
" " motifs de mécontentement contre le gouvernement
" Français; le droit de faire la guerre appartient-il aux
" sujets ou au Souverain? et toute résistance à l'autorité
" légitime ne prend-elle pas le caractère de la rebellion,
" lorsque des sujets qui n'ont que le droit de représenta-
" tion s'arrogent celui d'une coupable initiative? [47]

" Le colonel Ximenés. Une plus longue résistance
" entraînera de grands malheurs.

" Qui mieux que vous doit connaître la respon-
" sabilité d'un général ; son attachement à ses devoirs,
" son dévouement à sa patrie et à son Souverain lui
" prescrivent la résistance la plus opiniâtre. Les Fran-
" çais sont bien déterminés à s'ensevelir sous les ruines
" d'une ville qu'ils ont conservé jusqu'a ce moment,
" plutôt que de la rendre [48]. Les chances de la guer-
" re ne sont pas toujours les mêmes, et votre expé-
" rience vous a sans doute apris qu'il est souvent
" dangereux de mettre son ennemi dans une situation
" forcée [49]; mais quant aux malheurs dont nous
" sommes, dites-vous menacés, il sont peu redoutés
" par des soldats qui n'ont rien à perdre ; les habitans
" de la partie de l'Est se ressentiront beaucoup plus
" qu'eux des désastres que doit infailliblement occa-
" sionner une aggression injuste. Au reste, Monsieur
" le Colonel, je ne suis point chargé d'entrer dans tous
" ces détails, et si je me suis permis quelques réfle-
" xions sur les événemens, c'est pour répondre à la
" confiance avec laquelle vous m'avez parlé. J'ajoute-
" rai seulement à ce que je viens de dire, que le sort
" de cette partie de Saint-Domingue ne pourrait être,
" dans aucun cas, abandonné à la discrétion d'une au-
" torité éventuelle, mais doit être irrévocablement
" fixé par les gouvernemens respectifs et par un pacte
" nouveau émané du Souverain. [50]

" Le colonel Ximenès. J'admets le principe : mais
" ne peut on pas traiter conditionnellement, sauf ratifi-
" cation, et suspendre les hostilités, pour négocier
" plus paisiblement ? [51]

" R. Je ne me permettrai pas d'émettre une opinion
" aussi délicate ; vous devez, dites-vous, répondre

" au général en chef : cette proposition peut servir de
" préalable à la négociation projettée. [52]

" Le colonel Ximenès. Nous désirons vous voir
" contribuer à obtenir des résultats qui concilient tous
" les intérêts.

" R. Je ne perdrai jamais de vue, dans toutes les
" occasions qui pourront se présenter, mes devoirs,
" comme militaire, et mon attachement à la France."

31 Décembre.

Sauchez envoie le Sieur Valdalluli, officier au regiment de Portoric, en parlementaire.

Le lendemain, Don Juan Sanchez, dont l'ame était encore enivrée du succès de Palo-Hincado, saisit avec empressement l'occasion d'entrer en pourparler ; en conséquence, il envoya le Sieur Don Salvador Valdalluli, officier au régiment de Portoric, à Santo-Domingo. Il venait, après avoir invoqué les grands principes d'humanité, insister sur l'inutilité d'une plus longue résistance, contre des forces aussi imposantes : en un mot, il était porteur d'une sommation ne respirant que cette jactance qui fait peu d'impression sur des Français, qui depuis sept ans ont fait le sacrifice de leur existence à leur gouvernement. Ce parlementaire était en même tems autorisé à demander une suspension d'armes de trois jours, afin de faciliter les communications.

La suspension d'armes fut accordée, le général se proposant de répondre à la sommation ; mais il fut convenu que, pendant ces trois jours, toute espèce de travaux, tels que redoutes et retranchemens, cesseraient de part et d'autre. [53]

Reprise du blocus.

Dans cette même journée, une corvette Anglaise, venant du Sud, reprit le blocus du port, qui se trouvait libre depuis vingt jours.

Premier Janvier 1809.

Le 1er. Janvier 1809, nous fûmes avertis que l'ennemi, contre la teneur des conventions faites, retàblissait ses retranchemens de l'autre côté de l'Ozama. Le général en chef ne voulut pas d'abord céder légérement à la clameur publique, que cette conduite excitait, dans la crainte qu'elle ne fût l'effet de cette inquiétude qui agite ordinairement les esprits dans les tems de guerre ; mais s'étant convaincu par lui-même le lendemain que ces rapports étaient fondés, il fit tirer deux coups de canon sur les retranchemens, où l'ennemi travaillait avec une sécurité insultante à notre confiance et à notre bonne foi.

Manque de bonne foi des insurgés.

Le capitaine Gilbert Guillermin retourne au camp de Sanchez.

Le capitaine Gilbert Guillermin fut de nouveau envoyé au quartier-général de Sanchez, pour se plaindre de l'inobservance des conventions stipulées, et le prévenir des moyens qu'on avait été forcé de prendre pour en assurer l'exécution.

Deuxieme entretien avec les chefs des insurgés,

Le colonel Don andré Ximenès, prenant la parole, répondit: " Votre général ne doit attribuer qu'à un " mal-entendu de l'officer qui commande sur la rive " gauche du fleuve la continuation des travaux ; il a " les ordres les plus précis de les cesser ; et je vous " prie d'être persuadé que la conduite inconsidérée de " cet officier est absolument contraire aux principes " de loyauté qui nous dirigent.

" Mais au reste, nous avons le même reproche à " vous faire, puisqu'un bâtiment de guerre, sorti le " même jour du port de Santo-Domingo, est venu " mouiller dans la baie de Jayne, et a tiré sur la côte " trois coups de canon.

" R. Le rapport du capitaine Bégon détruit entière- " ment cette inculpation ; son bâtiment avait à bord

" deux pièces en bronze, dont il ne connaissait pas
" la portée : il les fit tirer et diriger en pleine mer, et
" non sur la côte, ainsi qu'ont pu le croire ceux qui
" vous l'ont rapporté.

" Le colonel Ximenès. Etes-vous porteur de quel-
" que dépêche de votre Général ?

" R. C'est demain, à l'expiration de la trève, que
" le Général doit répondre à votre sommation.

" Le colonel Ximenès, elle est faite dans des termes,
" qui doivent engager le Général barquier à prendre
" une dètermination.

" Quelle qne soit cette détermination, veuillez
" être persuadé, Monsieur le Colonel, quelle lui sera
" dictée par lhonneur et par son attachement à son
" Souverain.

" Le colonel Ximenès. Nous savons que vous n'a-
" vez de vivres que pour 15 jours.

" R. Vous vous convaincrez du contraire.

" Don Juan Sanchez. Une résistance outre-mesure
" devient criminelle.

" R. Vous voulez dire sans doute qu'elle devient
" glorieuse.

" Le colonel. J'avais refusé les pièces de siége que
" m'avait offertes le Gouverneur de Portoric, mais
" l'obstination des assiégés me forcera à les demander.

" R. Les Français sont accoutumés aux pièces de
" siége, et n'en appréhendent point l'effet. Au reste,
" je dois vous prévenir, Messieurs, que si la demande
" de la suspension d'armes n'a eu pour objet que la
" reddition de la place, il est inutile de différer plus
" long-tems la reprise des hostilités, et de remettre
" dorénavant sur le tapis cette proposition.

" Le Colonel. Demain, à 10 heures, les hostilités " recommenceront.

" D. J. S. Je vous ai ouï dire que des sujets ne " pouvaient sans crime prendre les armes contre le " Souverain; mais ne voyons-nous pas un exemple " contraire à cette assertion dans la révolution fran- " çaise?

" R. Il est de principe que les écarts d'un peuple " en révolution ne peuvent justifier ceux d'un autre; " et en admettant même cette maxime dangereuse, " votre comparaison n'est point éxacte. En France, " c'est le Souverain lui-même qui assemble ses Etats- " généraux, pour délibérer sur les grands intérêts de " l'Etat, qui leur délègue à cet effet une grande por- " tion de son autorité: ici, au contraire, c'est une " petite portion du peuple, qui s'assemble contre la " volonté du Souverain, et contre l'intérêt de l'Etat. " La politique incertaine de LOUIS XVI a changé " la face du gouvernement en France, et les bienfaits " dont le gouvernement français a comblé les habi- " tans de la partie de l'Est ne les a pas empêchés de " s'armer conte lui.

" D. J. S. Enfin nous connaîtrons dans peu le ré- " sultat de nos efforts, ce qu'il y a de certain, c'est " que nous ne voulons plus dépendre de la France.

" R. Vous ne serez sans doute pas les maîtres de " fixer votre destinée.

Le capitaine Gilbert Guillermin prit congé de ces Messieurs, et revint à Santo-Domingo.

4 Janvier.

Escarmouche

Le 4, au matin, une vive fusillade s'engagea entre nos avant-postes et ceux de l'ennemi, qui fut repoussé avec une perte considérable.

Le 5, l'ennemi attaqua de nouveau nos avant-postes avec des forces considérables; mais le colonel Aussenac tomba sur lui avec une forte colonne, le mit en fuite, et le poursuivit jusqu'à la distance d'environ une lieue, sur le chemin de Saint-Yague. Les Espagnols perdirent dans cette occasion Don Estevan Rosa, qui les commandait, trois autres officiers de distinction, et un grand nombre de leurs gens.

5 Janvier.

l'ennemi revient à la charge.

Le 6, jour des rois, le général répondit à la sommation, dans les termes les plus énergiques et les plus propres à désabuser Sanchez de l'idée qu'il s'était formée du prompt succès de sa coupable entreprise. Les capitaines Evrard et Guillermin passèrent au camp de Sanchez, pour lui remettre la réponse de leur général: nous nous bornerons à transcrire ici le rapport de ces deux officiers sur ce qui se passa dans l'entrevue qu'ils eurent avec les chefs des révoltés; on y reconnaîtra dans les fausses démonstrations de Sanchez, ce caractère ocultateur qui triompha si facilement de la crédulité des habitans et de l'aveugle confiance du général Ferrand.

6 Janvier.

Rèponse à la sommation de Sanchez et du Colonel Ximenès.

" Arrivés à environ quarante pas des retranchemens " ennemis, deux nègres armés se sont détachés, et " sont venus nous bander les yeux, nous engageant " d'attendre les ordres qui devaient arriver de Hondu- " ras [54], afin que nous pussions continuer notre " route jusques-là. Il s'est passé une heure avant le " retour du courrier, et dans l'intervalle nous fimes au " Sieur Follot [55], commandant les postes avancés, " des questions en apparence frivoles, mais qui l'ont " conduit à nous dire, qu'il commandait non-seule- " ment les retranchemens de l'allée des Sabliers, mais

Rapport des deux Officiers français qui furent chargés de de la remettre.

" encore le fort qui avait été nouvellement construit
" sur l'habitation Matthæï, et que nous ne pouvions
" pas reconnaître de l'endroit où on nous avait fait ar-
" rêter. Il nous dit également que les Anglais avai-
" ent fait deux prises : l'une venant de Cube, avec des
" provisions et des passagers, et l'autre le corsaire
" sorti de Santo-Domingo le 5 du mois courant. Sur
" ces entrefaites, arriva l'ordre de nous conduire au
" quartier-général; le voyage nous parut très-long, en
" raison du bandeau qui nous couvrait les yeux. Ar-
" rivés au quartier-général, nous avons été introduits
" dans un appartement où se trouvaient le colonel Don
" André Ximenès, Don Pedre Vasquez, et Don He-
" methere Villaseca; Don Juan Sanchez était au fort
" de Jayne, d'où il ne devait revenir qu'à cinq heures.
" Nous avions l'ordre de demander, en débutant, une
" suspension d'armes momentanée, sur tous les points
" pendant notre séjour à Honduras; mais le colonel ne
" pouvant prendre sur lui d'accorder cette demande,
" la suspension d'armes n'a pas eu lieu.

" Nous avons demandé au Colonel s'il avait reçu
" quelques nouvelles par les bâtimens venus de Porto-
" ric, il répondit affirmativement à cette question, mais
" d'une manière froide qui nous a fait présumer
" quelles n'étaient pas favorables à son parti. En géné-
" ral l'attitude des différentes personnes qui se trou-
" vaient-là était triste, et les groupes de soldats,
" que nous appercevions par les croisées, avaient l'ap-
" parence de la misère et du dégoût. Nous manifestâ-
" mes au Colonel le désir de connaitre le résultat du
" combat du 5 Janvier, sa réponse ne portait la perte
" des espagnols qu'à seize blessés et trois tués, ce

" qui nous a paru peu vraisemblable, vu la durée de
" l'attaque et la vivacité du feu.

" Le colonel nous fit, à son tour, quelques observa-
" tions sur l'humanité qu'il y avait à soutenir un siége
" quand on manquait de subsistances, puisque par des
" motifs particuliers d'ambition et d'amour-propre, on
" exposait tout un peuple aux horreurs de la famine la
" plus affreuse.

" Nous répondîmes au Colonel que le Général qui
" s'exposait à ces extrémités fâcheuses, pour conser-
" ver le poste qui lui était confié, ne pouvait donner à
" son pays et à son souverain une plus grande marque
" de son dévouement de son courage; qu'au reste la
" guerre entraînait nécessairement de grands désas-
" tres, qu'il serait injuste d'attribuer à ceux qui par de-
" voir en étaient eux-mêmes les premières victimes.
" Nous ajoutâmes qu'on ne pouvait faire une applica-
" tion de ces réflexions à la ville de Santo-Domingo,
" dont la position était encore heureuse [56]. La con-
" versation changea d'objets, et ne roula que sur des
" questions étrangères aux circonstances. Nous avions
" cru remarquer un fonds de tristesse sur la figure du
" Colonel, et nous lui fimes part de notre observation,
" il répondit que l'éloignement d'une famille assez
" nombreuse lui donnait effectivement quelques in-
" quiétudes, qui influaient sur son repos et sur sa
" santé. Nous ne fûmes nullement dupes du prétexte
" apparent allégué par le Colonel; il était probable-
" ment, ainsi que tous les chefs, qui se trouvaient
" près de lui, beaucoup plus affecté des nouvelles qu'il
" avait reçues d'Europe, des longueurs d'un siége
" qu'il regardait comme interminable, et de la condui-

" te cauteleuse de Sanchez à son égard, que de ses
" chagrins domestiques. On nous servit à dîner; il
" y avait un quart d'heure que nous étions sortis de
" table, quand on annonça Don Juan Sanchez général
" des insurgés, après les premières cérémonies
" d'usage, nous remîmes à Don Juan Sanchez les pa-
" quets du général en chef; il mit beaucoup de tems à
" les lire, n'ayant pas sans doute une grande habitude
" de la langue Française; il nous demanda ensuite des
" nouvelles de la santé du Général, nous observa
" qu'en lui donnant, en 1804, un passe-port pour
" Portoric, ce Général avait eu la bonté de l'engager à
" rester parmi les Français; il ajouta qu'il avait tou-
" jours aimé la nation Française, mais que le sentiment
" de la patrie avait prévalu dans son cœur, à la nou-
" velle de l'oppression sous laquelle gémissait la nation
" Espagnole et son auguste souverain. Le Colonel
" prit alors la parole, et rendit hommage à l'ancienne
" urbanité Française, prétendant que, depuis la révo-
" lution, cette nation aimable avait perdu toutes ses
" qualités. Nous répondîmes au Colonel, que ce n'é-
" tait, ni dans les tems de crises, ni dans le tems de
" guerre, qu'il fallait asseoir une opinion sur le carac-
" tère des nations; que le même homme qui, dans les
" camps, contracte l'habitude de détruire ses sembla-
" bles, devient, dans la paix, l'homme le plus fait
" pour la société; que cette assertion était applicable
" à toutes les nations.

" Don Juan Sanchez protesta que, malgré l'animo-
" sité qui paraissait régner entre les deux nations, il
" avait néanmoins donné les ordres les plus sévères,
" pour que les personnes et les propriétés Françaises

" fussent respectées, et que, si dans la retraite du
" Seybo il était arrivé des malheurs particuliers, c'é-
" tait contre son intention et les dispositions qu'il avait
" prises: mais que nous devions savoir qu'il était im-
" possible d'en surveiller l'exécution, de manière à re-
" tenir au même instant, et par-tout, les premiers
" élans des haines nationales en tems de guerre. Nous
" opposâmes à cette conduite généreuse de Don Juan
" Sanchez l'humanité du Général en chef envers les
" Espagnols de Santo-Domingo, dont quelques-uns
" étaient à la vérité détenus dans les prisons de l'état,
" comme coupables d'avoir tenté de soulever le peuple
" contre le gouvernement, mais dont la majorité était
" admise à la distribution journalière des vivres, ou
" obtenait des passe-ports pour sortir de la ville [57].

" Don Juan Sanchez fit alors le serment qu'il n'avait
" jamais eu d'intelligence avec les habitans de Santo-
" Domingo.

" Cette assertion ne détruisant pas les preuves ac-
" quises par le gouvernement Français, nous nous
" bornâmes à répondre que les habitans de Santo-Do-
" mingo, pour avoir cédé à leur impulsion, n'en étai-
" ent pas moins coupables.

" Don Juan Sanchez termina en disant que si le
" Général Barquier voulait lui renvoyer tous les Es-
" pagnols, non-seulement ceux qui le désiraient, mais
" ceux-mêmes qui ne le désiraient pas, il en userait
" de même à son égard.

" Nous répondîmes que cette proposition nous pa-
" raissait raisonnable, et nous l'engageâmes à la faire
" au Général en chef.

" Don Juan nous assura qu'il écrirait au Général à

" cet égard. Nous prîmes alors congé de ces Messi-
" eurs, et revînmes à Santo-Domingo, accompagnés
" par des officiers supérieurs de l'armée insurgente [58].

Le 11 Janvier, le Capitaine des guides, Lamarche, est chargé par le général en chef d'aller aux avant-postes de l'ennemi, pour remettre au commandant une lettre relative à l'arrestation du Sieur Daviau, qui avait été pris pendant la durée de la suspension d'armes ; mais cette démarche n'eut point le résultat qu'on devait en attendre, le Sieur Daviau resta prisonnier ; il est même présumable qu'il n'existe plus.

Cependant le Général Barquier, mu par des vues d'humanité et d'intérêt public, ne négligeait aucune occasion, aucun moyen, pour ramener ces malheureux habitans égarés. Connaissant les effets de l'influence religieuse sur des esprit superstitieux, il avait engagé le Père Correa, curé de la cathédrale, prêtre instruit, dont le zèle et la fidélité ne s'étaient pas démentis un seul instant, à écrire à Sanchez, pour lui faire envisager, en chrétien et en bon citoyen, les conséquences terribles de sa rebellion.

Le Père Correa, cédant au désir du Général en chef, avait effectivement écrit à Sanchez, à la date du 20 Décembre. Cette correspondance, intéressante sous tous les rapports, mérite de trouver place ici. La réponse de Sanchez aux deux premières lettres du Père Correa, fut apportée, le 11 Janvier, par Pepe Soza, ancien habitant de l'Ozama ; la dernière lettre est restée sans réponse.

Correspondance du Père Correa avec Sanchez.

Première lettre du Pére Correa.

" A Santo-Domingo, le 20 Décembre, 1808.

" A Monsieur Don Juan Sanchez Ramirez.

" Mon très-cher Monsieur.

" Nous nous connaissons si peu vous et moi, que " je m'imagine que la réception de la présente lettre " vous causera une grande surprise : mais je me trom- " pe, il n'est rien de surprenant dans ma démarche ; " Saint Jean-Chrisostôme remarque qu'il appartient à " un pasteur et à un docteur de sauver celui qui est en " danger de se perdre ; la dignité du Sacerdoce que je " remplis m'oblige particulièrement, suivant le pré- " cepte de Jesus Christ, à guider les peuples dans le " sentier de la vertu, par mes conseils et par mon " exemple.

" Il est vrai, mon cher Monsieur, que je n'ai eu " que deux fois seulement l'occasion de vous voir et " de vous parler ; mais j'ai remarqué alors avec la plus " grande satisfaction, que la modestie, la modération, " et la décence étaient empreintes sur votre front, et " à ces remarques particulières s'est jointe la renom- " mée de vos vertus morales et chrètiennes parfaite- " ment connues de tous ceux qui vous ont approché " davantage. Je vous laisse à juger si ces raisons puis- " santes, que je rencontre de part et d'autre, me four- " nissent un motif suffisant pour vous écrire, avec l'in- " tention de vous conduire dans le chemin de la vérité, " c'est-a-dire, dans le chemin de J. C,

" Ouï certes, je suis intimément persuadé que votre " conduite, en vous mettant à la tête de l'insurrection " générale des habitans de l'intérieur de la partie au- " trefois Espagnole de cette île, contre la France,

" contre leur gouvernement légitime, ne vous a point
" été suggérée par aucun motif d'ambition, d'avarice,
" ni de ressentiment contre les Français: toutes ces
" vues criminelles sont contraires aux principes du
" christianisme que professe Don Juan Sanchez; un
" autre grand motif, un motif honorable et religieux
" est le seul qui puisse avoir trouvé accès dans son
" cœur: mais son zèle dirigé par des principes mal-
" entendus, en a fait, par malheur, une application
" diamétralement opposée à la noblesse de son inten-
" tion. Les événemens politiques survenus entre la
" France et l'Espagne, au sujet de la cession de cette
" couronne, présentent une multitude de réflexions
" toutes sérieuses, et susceptibles d'égarer les esprits
" les plus clairvoyans et les plus intérressés à la re-
" cherche de la vérité et du bon chemin.

" J'avais commencé à vous écrire une lettre dans
" laquelle je discutais toutes les raisons, tous les
" motifs, qui pouvaient vous avoir entraîné à prendre
" les armes contre le gouvernement Français, et à
" faire proclamer dans notre île Ferdinand VII com-
" me roi d'Espagne: mais je me suis apperçu que cette
" lettre devenait très-longue, parce que j'y réfutais en
" même tems toutes ces raisons par des principes. En
" outre, comme il m'était impossible de répondre par
" cette lettre à vos doutes et aux objections que vous
" pourriez faire sur mes réflexions, il m'a paru plus
" convenable de vous proposer une conférence particu-
" lière, dans la seule intention de vous tenir le langage
" de la justice, de la vérité et de la religion.

" J'avais plusieurs fois sollicité de notre géneral
" en chef la permission de faire cette démarche, que

" la délicatesse de l'honneur avait non-seulement re-
" tardée, mais encore considérée comme offensive de
" la dignité, du gouvernement, et comme susceptible
" de compromettre son autorité : mais à la fin je l'ai
" obtenue par mes instances, par le caractère de-
" pasteur dont je suis investi, quoique indigne, et
" encore par la considération, qu'après avoir employé
" les moyens de douceur et de paix, qui ordinaire-
" ment sont les plus efficaces pour ramener à leur de-
" voir les gens de bien qui ont erré par faiblesse,
" l'emploi de toutes les rigueurs d'une vengeance iné-
" vitable, contre les obstinés, serait pleinement jus-
" tifié devant Dieu et devant les hommes.

" Si vous êtes véritablement enfant de la lumière,
" vous devez rechercher la clarté et la vérité, que
" j'espère rendre palpables à votre jugement, et par
" conséquent vous devez désirer l'entrevue que je vous
" demande. Si vous vous y refusez en disant, que
" bien instruit de la justice de votre cause, il est inu-
" tile de perdre votre tems à m'écouter ; je vous rap-
" pellerai alors que ce qui nous parait vrai ne l'est pas
" toujours ; que, comme nous l'observe l'Apôtre :
" Satan se métamorphose souvent en ange de lumière,
" et nous éblouit par ses apparentes vérités ; et que,
" comme nous le dit le Sauveur lui-même dans son
" évangile : A la fin des tems il s'élèvera beaucoup de
" faux-prophètes qui, par leurs actes merveilleux, per-
" vertiront, s'il est possible, jusqu'aux élus ; c'est
" pourquoi vous ne perdrez rien à m'écouter, car vous
" aurez l'avantage de confronter des principes, avec
" des principes, des raisons avec des raisons, et en-
" suite d'adopter et de suivre ce qui sera bon et juste
" comme nous le dit Saint Paul lui-même.

" Il ne doit y avoir de mon côté que deux personnes
" qui assistent à cette conférence ; deux officiers fran-
" çais, que j'ai prié le général, commandant en chef,
" de me donner, m'accompagneront; leur présence
" sera pour moi un témoignage irréfragable qui me ga-
" rantira envers mon gouvernement de toute médisance
" et suspicion ; de votre côté il pourra y avoir deux,
" quatre, ou enfin le nombre d'officiers de confiance
" que vous désignerez : mais pour l'amour de Dieu,
" Je vous en prie, ne les choisissez pas parmi ceux
" qui sont étrangers, ou d'un autre pays que le nôtre ;
" qu'ils ne soient pas jeunes, mais au contraire que
" ce soient des hommes mûrs et consommés ; parce
" que s'il en était autrement nous compromettrions les
" résultats heureux que je me propose dans notre en-
" trevue. Et sur-tout, je vous demande sureté pour
" moi tant en allant qu'en retournant ; que ma route
" soit libre et franche de toute espèce d'obstacles; votre
" parole de chrtéien et d'honnête-homme sera un
" sauf-conduit suffisant, pour moi et pour les deux
" officiers qui m'accompagneront. Vous pouvez me
" faire connaître le jour, l'heure et le lieu, et faire
" avertir vos postes, afin qu'ils ne commettent contre
" nous aucune hostilité. S'il est possible, que notre
" entrevue soit fixée à peu de distance de cette ville,
" à une demi-lieue, par exemple, ou environ ! et ayez
" soin de ne pas choisir un Dimanche ,car j'ai de trop
" grandes occupations ce jour-là, en ma qualité de
" curé de la paroisse de la cathédrale. Dieu vous con-
" serve longues années dans sa crainte et dans son
" amour, et nous réunisse par une paix parfaite en
" Jesus-Christ son fils béni.

" Je suis très-humblement votre affectionné ami
" et prêtre ,
Le Doteur BERNARD CORREA et CIDRON.

Deuxième lettre du Père Correa.

" A Santo-Domingo, le 10 Janvier 1809. "
" A Monsienr Don Juan Sanchez-Ramirez. "
" Mon très cher Monsieur.

" Comme j'ignore jusqu'a ce moment si ma lettre
" du 20 du mois de Décembre dernier vous aura été
" remise, le retard que j'éprouve à recevoir votre
" réponse me fait naître mille idées. Je me dis quel-
" quefois: ma lettre aurait-elle offensé Don Juan ?
" mais, cela ne se peut, elle ne renferme pas une
" seule expression qui n'ait été dictée par la charité
" et mesurée par la décence. D'autres fois je me de-
" mande si vous n'auriez pas regardé comme une
" chose indigne du Sacerdoce que je professe mon
" intervention dans vos affaires : et effectivement
" vous auriez plus que raison de penser ainsi et de
" me punir par un mépris silencieux, si je cherchais
" à y intervenir pour y attiser le feu de la discorde et
" pour prolonger la guerre : mais toute ma sollicitude
" tend à ramener la paix et à rétablir la bonne har-
" monie entre les vassaux et leur chef légitime, et
" c'est-là précisément un des principaux devoirs
" d'un Ministre de l'Evangile. On a vu autrefois lors
" de la rebellion d'Absalon contre son père David, ce
" Saint roi députer les prêtres Saboc et Abiathan pour
" conjointement avec leurs enfans, aller remplir les
" fonctions de parlementaires : Revenez dans notre
" ville, leur disait David, rapportez la paix . . . . .
" Je m'enfoncerai dans les champs du desert, jusqu'a

Revertere in civitatem in pace. . Ecce ego abscondar in campestribus deserti, donec veniat sermo a vobies indicans mihi.

2 Reg. Cap. 15. " ce que j'apprenne par le résultat de vos conférences " où en sont les affaires.

" Tantôt je m'imagine que le porteur de ma lettre " ne l'a point délivrée, et qu'il l'aura suprimée lui-" même, tout en venant me dire qu'il l'a remise à un " poste, sur-tout quand je réfléchis qu'il n'en a point " de reconnaissance. Tantôt encore je suppose que " le porteur l'ayant remise au premier poste, elle aura " été interceptée par quelqu'un de ceux que je désigne " dans ma lettre, et que je ne voudrais pas voir admis " à notre conférence, qu'elle aura été ouverte par lui, " et que, mécontent de son contenu, il ne vous l'aura " pais fait tenir. Enfin, tantôt c'est une idée, tantôt " c'est une autre, et je ne sais à laquelle je dois m'ar-" rêter comme à la plus vraie.

" Toutefois l'idée que ma lettre vous était effective-" ment parvenue est celle qui m'a le plus volontiers " fixé : mais en même tems j'ai pensé que, le Seigneur " vous ayant peut-être déjà frappé d'un rayon de sa " divine lumière, pour vous faire appercevoir l'énor-" mité du péché que vous avez commis contre Dieu " et contre notre Souverain, et qu'ayant aussi déjà " commencé à faire par vous-même l'épreuve des maux " que vous avez déversé sur votre pays, et qui, tout " grands qu'ils sont, ne sont encore que les faibles " préludes des calamités affreuses qui leur succéderont " et de la désolation générale qui les terminera; " j'ai pensé, dis-je, que vous étiez tombé dans " un état de complète perplexité, de manière " que ma lettre, dans ce cas-là, aurait causé sur " vous les mêmes effets que fit la voix du Seigneur " sur notre premier Père, après qu'il eut péché,

" lorsqu'il entendit cette voix lui crier: Adam, où
" es-tu?

" Adam, troublé d'entendre d'un côté la voix du
" Seigneur qui l'appelle, et de voir de l'autre côté la
" nudité honteuse où l'avait mis son péché, ne trouve
" point d'autre expédient que de se cacher sous un
" arbre au milieu du Paradis, pour se dérober à la
" vue de son maître, de ce maître si clément, qu'il
" avait lieu de croire courroucé. Adam répond enfin,
" ne fut-ce que pour tâcher de se disculper.

" quant à vous, mon cher Monsieur, qui avez
" déjà, je pense, les yeux ouverts, pour appercevoir
" toute la nudité de votre péché, vous êtes sans doute
" dans la consternation, en envisageant les maux
" qu'inconsidéremment vous avez attirés sur vous-
" même et sur tous vos compatriotes; et cependant
" sourd au son de ma voix qui s'est fait entendre dans
" ma lettre, pour vous citer en jugement amical, non-
" seulement vous évitez ma présence, mais encore
" vous refusez de me répondre.

" Mais faites bien attention, mon cher Monsieur,
" que, comme les Saints Pères nous l'annoncent, cette
" voix par laquelle le Seigneur appelait Adam, était
" un présage assuré de sa miséricorde, et qu'elle était
" plutôt l'effet de l'inspiration d'un cœur paternel, qui
" l'exhortait à la pénitence et lui accordait son pardon,
" que le mandement d'un juge qui voulait le punir.

" Je n'entends pas non plus, par ma lettre et par
" l'entrevue que je vous demande, chercher à
" vous confondre, ni à vous faire rougir, en vous
" retraçant l'iniquité de votre conduite; cela ne pour-
" rait être considéré que comme une insulte que je

" vous ferais hors de propos, après en avoir fallacieu-
" sement fait naître l'occasion, sous le prétexte de la
" charité et de la religion, tandis qu'elle serait la
" preuve évidente du ressentiment d'un esprit réelle-
" ment hostile.

" Non, Monsieur, rien de tout cela; notre con-
" férence n'aura pour but que d'éclairer un homme
" d'honneur qui a erré de même que tous les hommes
" peuvent le faire, et, après lui avoir indiqué le chemin
" de la justice et de la vertu, de lui faciliter tous les
" moyens possibles et infaillibles, pour réparer sa faute
" et rentrer en grâce auprès de son gouvernement.

" Pour suivre aujourd'hui une marche rétrograde,
" Il se présente d'abord deux terribles écueils: premiè-
" rement, les considérations humaines respectées
" avec une bonne foi mal-entendue; ensuite, le senti-
" ment du déspoir. Mais, mon cher Monsieur, je
" commence par vous rappeler que ce premier motif
" fut celui qui perdit Herode le Jeune: car, suivant ce
" qui nous est appris par l'Evangile, la crainte de pa-
" raitre parjure au serment inconsidéré qu'il avait fait
" à la jeune Danseuse, en présence d'un grand nom-
" bre de conviés, le poussa à consommer le meutre
" sacrilége de Saint Jean Baptiste.

" Si d'après l'incitation des Portoricains, comme
" nous en sommes instruits, vous avez pris avec eux-
" l'engagement de vous mettre à la tête de l'insurrec-
" tion des habitans de cette ile, contre le gouverne-
" ment Français, et que vous craigniez à présent de
" paraitre perfide aux yeux du monde entier, appre-
" nez ce que nous dit le droit commun tout comme le
" droit canon: Aucuns sermens contre les bonnes mœurs

" ne sont valides ; et le conseil que nous donne le grand
" Saint Isidor, Archevêque de Séville : Dans les pro-
" messes indues, manques à ta parole ; car c'est une
" promesse impie que celle qui ne peut s'accomplir sans
" une méchanceté consommée. En votre qualité d'ha-
" bitant de Saint-Domingue, vous êtes réellement
" sujet de l'empire Français, et il ne peut y avoir de
" promesses, de serments, ni de raisons, qui puissent
" autoriser et justifier la rebellion du sujet contre son
" souverain légitime, fût-il un Néron.

" Si, tel que Caïn, votre délit vous paraît inexpia-
" ble, comme il lui parut quand il proféra ce blasphê-
" me : Mon péché est si grand, que je n'ai point à
" espérer de miséricorde ; si, comme lui, dis-je, la
" crainte du châtiment est ce qui vous empêche de vous
" soumettre à votre gouvernement, repoussez de votre
" cœur cette funeste idée : sachez, ouï, sachez que la
" générosité est la vertu particulière des Français ; es-
" pérez tout d'un gouvernement aussi disposé à oublier
" les premiers écarts de l'erreur, qu'à punir sévère-
" ment une coupable obstination dans le crime.

" Au reste, mon cher Monsieur, je vous le dis
" franchement, si vous avez entendu dire à la multi-
" tude des femmes qui sortent, pour exagérer la pénu-
" rie des comestibles, que quelques soldats, au défaut
" de viande fraîche, se sont nourris de celle des chats
" et des ânes, qu'ils tuaient sans une absolue nécessi-
" té, je vous dis, moi, que ces mêmes soldats, que
" toute la garnison est bien déterminée à manger la
" chair corrompue des cadavres, au défaut de toute
" autre nourriture, plutôt que d'abandonner la ville.
" Jusqu'à présent nous avons des vivres pour plusieurs

" mois, au moins pour la garnison; après quoi nous " comptons sur les ressources paternelle de la Provi- " dence Divine qui protégera, nous l'espérons, ceux " qui soutiennent une si juste cause. Réfléchissez à " présent à quels sacrifices seront exposés les pauvres " habitans de Santo-Domingo, qui auront tant à souf- " frir, si vous ne rendez pas hommage à la vérité et " si vous n'embrassez le parti de la justice. Ne me " refusez pas, je vous en prie pour la seconde fois, la " demande que je vous fais dans ma précédente, et " dans les formes énoncées. Dieu vous conserve lon- " gues années.

" Je suis &c. votre affectionné ami et prêtre,
(Signé) " Le Docteur BERNARD CORREA et CIDRON."

" P. S. Mon cher Monsieur, ne dédaignez pas de " me répondre, si ce n'est pour l'amour de moi, que " ce soit pour l'amour du Seigneur que je sers. J'at- " tends votre réponse d'ici à demain. Dieu vous bé- " nisse. Ainsi soit-il."

" *A Monsieur le Docteur Don Bernard Correa et Cidron, Prêtre et Curé.*

" Mon respectable Monsieur,

Réponse de Don Juan Sanchez aux premières lettres.

" Je me vois obligé de répondre à votre chère et " dernière lettre, pour vous assurer que je suis in- " capable de mépriser un ministre du Très-Haut, " comme vous l'avez imaginé, d'après le retard que " j'ai mis à répondre à la prémière qu'il vous a plu de " m'adresser. Je suis bien persuadé de l'intention qui " vous animait en m'écrivant l'une et l'autre, celle de " me retirer de l'abîme effroyable où vous me considé-

" rez comme englouti, pour faire preuve de la ferveur
" charitable qui vous possède et qui est le partage de
" votre ministère : mais aussi suis-je bien persuadé que
" l'aveuglement est de votre part, parce que la malice
" infernale a placé un bandeau sur les yeux de votre
" raison,

" Oui, Monsieur le Curé, je soutiens que vous
" n'avez pas la moindre idée de ce qui s'est passé dans
" notre péninsule Européenne, de toutes les atrocités
" commises par les Français contre l'Espagne ; c'est
" pourquoi je vais vous en faire le tableau en raccourci,
" afin que leur connaissance puisse faire naître en vous
" les sentimens de catholicité et de patriotisme que je
" désire.

" Sanchez entre alors dans tous les détails des évé-
" nemens d'Espagne, qu'il apperçoit à travers le prisme
" de la politique Anglaise : on voit qu'il voudrait
" trouver dans leurs résultats des moyens de justifier sa
" coupable entreprise, il termine cette longue analise
" d'assertions et de faits puisés dans les écrits des cebal-
" los et autres moteurs de la révolution d'Espagne en
" disant : Je déclare que je n'ai aucune aversion pour
" la nation Française [59.] Les horreurs que les Fran-
" çais ont commises contre nos pères, nos mères, nos
" frères, et contre nous-mêmes, nous ont fait prendre
" les armes, à moi, et à mes compatriotes. Notre des-
" sein est de ruiner totalement leur fortune mal-acquise
" [60], qui les a enorgueillis, et qui a causé les mal-
" heurs que nous tous, originaires et habitans de cette
" ile avons éprouvés. Je me suis prévalu de l'assistance
" et de la protection qui m'ont été offertes par Monsieur

" le Capitaine-général de l'ile de portoric ,pour recon-
" naitre comme notre Souverain légitime celui qui l'est
" en même tems de l'Espagne , dont nos cœurs ont
" toujours loyalement reconnu la domination , quoique
" nous ayons paru consentir à passer pour sujets d'un
" Gouvernement étranger , pour ne pas voir périr de
" misère nos familles , et pour ne pas abandonner nos
" biens et nos foyers.

" Nous avons juré fidélité à ferdinand , roi d'Es-
" pagne et des Indes ; nous avons arboré , l'étendart
" national ; et nous nous sommes préparés à secouer
" un joug si pesant , qu'il ne peut être supporté que
" par ceux qui ne connaissent la religion catolique ,
" le droit naturel , et celui des nations. Nous avons
" entrepris notre ouvrage ; et la victoire remportée le
" 7 Novembre dernier , à Palo Hincado , a fait voir
" que notre confiance ne s'est pas reposée en vain sur
" le Dieu des armées. Dans les nombreuses attaques
" de l'ennemi , l'avantage a été notoirement de notre
" côté (60)

" Ainsi donc si les Français obstinés ont juré de
" ne jamais se rendre , fussent-ils obligés de se re-
" paître de cadavres , de mon côté , je vous assure que
" mes troupes ne se rebuteront pas , quelque éloigné
" que soit le terme de cette obstination , car elles sont
" assurées de la protection Divine [61].

" Je crois , mon respectable Curé , que ce simple
" exposé suffira pour vous convaincre que le but qui
" m'anime est bien différent de celui que vous vous
" êtes imaginé , d'après des idées injurieuses à mon
" zèle pour la religion , et offensantes pour ma pro-
" bité , et pour la bonne conduite que j'ai inaltérable-

" ment tenue, depuis ma jeunesse jusqu'à l'âge avancé
" que j'ai atteint [62]. Examinez la question sous
" tous ses rapports, avec la délicatesse de conscience
" propre à un disciple du Christ, servez-vous des con-
" naissances et des lumières que vous avez acquises,
" pour vous conduire au point où se fera entendre la
" voix de l'impartialité [63], et là vous appercevrez la
" justice des prétentions des natifs et des habitans de
" cette île de Saint-Domingue, tous réunis en ce mo-
" ment pour la même cause générale.

" Comme je vous l'ai déjà dit, je ne vous fais point
" de reproches des injures que contient votre lettre,
" parce que je suis persuadé que la charité seule a di-
" rigé votre plume; je me contente de plaindre bien
" sincèrement votre erreur. Plût à Dieu fussiez-vous
" frappé du feu du ciel qui renversa Saint Paul de des-
" sus son cheval, lorsqu'il poursuivait avec acharne-
" ment l'église de J. C., croyant faire un acte agréable
" aux yeux du Dieu qu'il servait alors.

" Si vous aviez voulu m'accorder, en vous rappro-
" chant de moi, le secours de vos lumières, dont assu-
" rément j'avais le plus grand besoin, les occasions ne
" vous ont pas manqué pour cela: heureusement que
" la Providence m'a favorisé d'une compensation du
" même genre, en m'envoyant trois prêtres qui ne
" m'abandonnent pas, et qui m'aident de leurs avis
" dans les affaires d'importance. Quoiqu'il en soit,
" mes bras seront toujours ouverts pour vous recevoir,
" quand il vous plaira de venir me joindre; et je vous
" promets de mettre alors sous vos yeux les papiers
" publics qui donnent la preuve de tout ce que je vous
" ai relaté.

" Que Dieu, notre Seigneur, vous accorde de lon-
" gues années.

" Au quartier général de Saint-Jérome, le 11 Janvier 1809."

" Je suis respectueusement votre
" très-humble serviteur,

(Signé) " JUAN SANCHEZ RAMIREZ."

" *A Santo-Domingo, le* 16 *Janvier* 1809."

" A Monsieur Don Juan Sanchez Ramirez.

" Mon très-cher Monsieur,

Troisième lettre du Père Correa à Sanchez, restée sans réponse.

" J'ai reçu l'honneur de votre lettre du 11 courant,
" par laquelle, bien loin de répondre aux deux mien-
" nes, du 20 Décembre dernier et du 10 du présent
" mois, vous vous bornez à me faire part des motifs
" de votre insurrection, lesquels, d'après votre mani-
" ère de voir, justifient votre conduite. Vous me
" dites que c'est moi qui suis dans l'erreur, et vous
" considérez comme injures mes conseils paternels,
" et me les pardonnez pourtant en raison du zèle pas-
" toral qui me les a inspirés.

" Jugez, mon bon ami, de l'absolue nécessité de
" notre entrevue: vous dites avoir raison; je soutiens
" que vous ne l'avez pas. Dans l'espace d'une ou de
" deux heures que pourrait durer notre conférence,
" si sur-tout les trois prêtres que vous me dites avoir
" pour conseillers s'y trouvaient présens, la question
" serait discutée à fond, et il en résulterait une victoi-
" re complète du côté qui aurait démonstré la justice
" et la vérité de ses propositions. Je dis une victoire
" *comp ète*, parce que si vous parvenez à me convain-
" cre, je vous donne ma parole que j'embrasse dès le
" moment votre parti, et je prends à présent pour té-

" moin le Dieu de toute vérité, que je demeure dès
" lors avec vous, et que j'abandonne ma mère, ma
" paroisse, et tout ce que je possède en cette ville : car,
" que servirait-il à l'homme d'être maître de tout l'u-
" nivers, si c'était au détriment du salut de son ame ?
" Une correspondance épistolaire peut, au contraire,
" en se prolongeant, proroger le mal qui existe, et ne
" ferait peut-être que donner lieu à des faux-fuyans en
" place de raisons, si elles manquaient. Au surplus,
" tout en insistant à vous demander, pour la troisième
" fois, une entrevue dans les formes indiquées par ma
" première lettre, il est bien dans mon intention de
" vous démontrer, même par écrit, que vous êtes dans
" l'erreur, nonobstant tout ce que vous m'avez relaté
" dans votre lettre, la majeure partie n'étant fondé que
" sur l'autorité des gazetiers et journalistes Anglais ; et
" si les trois prêtres que vous avez auprès de vous ré-
" ussissent à endormir votre conscience sur ce point
" (quoique j'aie de la peine à le croire), c'est que déjà
" la sentence du Sauveur leur est, ainsi qu'à vous, ap-
" plicable : Si un aveugle, a-t-il dit, conduit un autre
" aveugle, tous les deux tombent dans le précipice.

" Ainsi, mon cher Monsieur, ne prenez pas pour
" des injures des démarches inséparables des obliga-
" tions de mon ministère. Ecoutez avec une docilité
" chrétienne les paroles que je ne profère moi-même
" que par obéissance. Le Seigneur s'adresse expres-
" sément à moi par ces paroles : Cries sans cesse ; fais
" retentir ta voix comme le son d'une trompette ; fais à
" mon peuple le tableau de ses iniquités ; exposes aux
" enfans de Jacob toute la laideur de leurs péchés. Le
" grand Saint Grégoire annonce aux pasteurs de l'é-

Pastor. part. 2 Cap. 4.

" glise catholique que c'est à eux que ces paroles sont " adressées par J. C., qui les choisit pour propager sa " foi et pour publier sa doctrine.

" Or donc, me reposant sur l'assistance divine que " j'implore, je ne m'amuserai pas à battre inutilement " la campagne ; je n'irai pas dans mes assertions vague- " ment invoquer le droit naturel et le droit des gens, " ce qui n'est propre qu'à enthousiasmer la multitude " ignorante, je soutiendrai mes propositions par les " décisions claires et précises du droit commun, pu- " blic et divin ; je citerai les textes et les auteurs " connus dans toutes nos écoles d'Espagne et dans " celles de tout l'universe ; ma tâche se réduira à deux " propositions, que je prouverai avec la dernière évi- ", dence-

Première proposition.

" Première proposition: tous les habitans de la " Partie ci-devant Espagnole de l'île Saint-Domingue " sont incontestablement sujets de l'Empire Français.

" Je le prouve de la manière suivante: La Partie " Espagnole de Saint-Domingue fut-cédée à la France " par Charles IV., roi d'Espagne, en échange de la " Partie que les Françàis avaient conquise dans l'Es- " pagne Européenne, pendant la guerre que celle-ci " leur déclara, à l'époque de la révolution. Le traité " de paix entre les deux puissances fut conclu à Bâle, " le 22 Juillet 1795, ratifié à Madrid, le 4 Août sui- " vant, et publié en cette ville de Santo-Domingo ; " le 18 Octobre de la même année. L'article 4 de ce " traité est ainsi conçu : La République Française res- " titue au roi d'Espagne toutes les conquêtes faites sur " lui dans le cours de la guerre actuelle. Cet article a " eu son exécution. Le 9me. article porte : En échange

" de la réstitution mentionnée dans l'article 4. le roi
" d'Espagne, pour lui, ses héritiers, et successeurs,
" cède et abandonne en toute propriété à la République
" Française toute la partie Espagnole de l'île de Saint-
" Domingue, dans les Antilles. Cet article a égale-
" ment été accompli.

" Vous voyez donc, mon bon ami, que ce serait
" une prétention ridicule que de vouloir disputer à la
" France la propriété et la légitimité de son droit de
" possession de la partie ci-devant Espagnole de cette
" île, comme le font quelques Dominguois ignorans,
" sous le prétexte du serment fait par le roi Ferdinand
" la catholique, de ne jamais aliener aucune partie du
" territoire Américain, sur-tout quand nous voyons le
" roi Charles III. en l'an 1793, céder la Floride, qui
" fait partie du continent de l'Amérique, au roi d'An-
" gleterre, en échange de la Havane, qui avait été
" conquise par les Anglais. Si cette dernière cession
" n'était pas une violation du serment, celle faite aux
" Français par Charles IV, fils de Charles III, n'en
" était pas une non-plus. Tous les sermens de ce genre
" portent avec eux cette réserve tacite: sauf la sage
" politique des Etats, et cette politique exige que nous
" rachetions la tête en abandonnant un des membres.
" La partie perdue par l'Espagne en Europe, et ensuite
" recouvrée par cet échange, pouvait bien être consi-
" dérée comme une partie très-précieuse de sa tête,
" car il ne s'agissait pas moins que des places impor-
" tantes de Figuieres et de Roses, et d'une grande
" partie de la Navarre. Ainsi donc, ce que vous me
" dites par votre lettre, que: Vous et vos compatriotes
" vous voulez ruiner la fortune mal-acquise des Fran-
" çais, ne doit ni ne peut s'entendre de cette partie de

" l'île, les Français l'ayant acquise par le droit de la
" guerre : car vous savez, comme tout le monde, que
" le droit de conquête, qui est compris dans le droit
" des nations, est un des titres légitimes par lesquels
" les souverains acquièrent la domination sur les pays
" conquis. S'il allait par hazard vous venir dans l'i-
" dée que Saint-Domingue n'a point été conquis par
" les Français, je vous rappelerais alors l'axiome du
" droit commun qui s'exprime ainsi : *Subrogatum sapit*
" *natnram ejus in cujus locum subrogatur* ; ainsi, le
" roi de Espagne ayant subrogé cette île, l'ayant mise
" à la place de la portion du territoire Européen que
" les Français lui avaient enlevée de vive force, la
" légitimité de leur souveraineté est incontestable
" par ces deux titres ; j'entends, par le titre de la con-
" quête, et par celui du traité fait ensuite avec le roi
" d'Espagne.

" La partie ci-devant Espagnole de Saint- Domin-
" gue appartenant par droit incontestable à la France,
" comme il vient d'être prouvé d'une manière victo-
" rieuse, il s'ensuit que tous les habitans de cette
" partie sont sujets de la France, suivant la règle du
" droit civil, explicative du droit naturel et du droit
" des gens, laquelle est ainsi établie : *accessorium se-*
" *quitur naturam sui principalis ;* et certainement si le
" territoire appartient à la France, ceux qui sont do-
" miciliés, ceux qui habitent dans ce territoire ne
" peuvent appartenir à une autre puissance que la
" France ; rien n'est plus conforme à l'ordre naturel
" des choses. C'est-là une vérité qui ne demande
" point de plus ample confirmation ; parcourez l'his-
" toire universelle, dès son origine, et vous y verrez
" que Cyrus, roi de Perse, ayant fait la conquête de

" l'empire des Assyriens, les habitans de cet empire
" passèrent avec leur territoire sous la domination du
" conquérant; vous y verrez aussi que les Perses fu-
" rent soumis à Alexandre de la même manière, &c.,
" &c., &c., Enfin, le roi d'Espagne, non-content de
" s'être rendu maître, par le droit de conquête, du
" territoire du Nouveau-Monde, rendit encore, dès
" les premiers tems, les Indiens ses tributaires, et leur
" imprima ainsi le sceau le plus caractéristique de la
" souveraineté et de la domination sur les personnes.

" Il est également vrai que le roi d'Espagne fit avec
" la France un traité particulier, par lequel il fut con-
" venu que, les habitans de cette partie de l'île, qui
" préféreraient passer dans les possessions Espagnoles,
" pourraient le faire dans le terme d'une année, à
" compter de la ratification du traité de Bâle. C'est ce
" que vous pouvez voir par le 9me article, ainsi con-
" çu: Les habitans de la partie Espagnole, de Saint-
" Domingue qui, pour raison d'intérêt, ou pour tout
" autre motif, désireraient préférablement passer avec
" leurs biens dans les possessions de S. M. C., pour-
" ront le faire dans l'espace d'une année, qui comptera
" de la date du présent traité. Un autre traité, pareil
" à celui-là, fut conclu entre le roi Charles III. et le
" le roi d'Angleterre, au sujet des habitans de la Flo-
" ride; et me trouvant moi-même à la Havane, en l'an
" 1796, j'eus occasion d'y connaître plusieurs familles
" qui recevaient encore le subside accordé aux émigrés
" de la Floride, comme il l'a été depuis à ceux de
" Saint-Domingue.

" Enfin, il demeure démontré, par le traité solennel
" conclu à Bâle, que le territoire de la partie Espa-

" gnole de Saint Domingue a été transmis à la Fran-
" ce, en échange des conquêtes qu'elle avait faites
" sur l'Espagne en tems de guerre ; par conséquent
" que la souveraineté en demeure assurée à la France,
" par le droit des nations. Il est également prouvé
" par le droit des nations, et même par le droit
" Espagnol ; que la domination acquise par les Sou-
" verains sur les pays réunis à leur empire par con-
" quête ou autrement, s'étend aux naturels et autres
" habitans desdits pays. Il nous reste à présent à savoir
" seulement si vous êtes compris sous cette dominati-
" on, si vous êtes, vous et vos camarades, habitans
" de cette Partie ci-devant espagnole. Si nous parve-
" nons à prouver avec la même évidence que vous
" êtes réellement habitans de Saint-Domingue, il n'y
" a plus à reculer ; il faut avouer que vous êtes sujets
" de l'Empire Français, puisque c'est une conséquen-
,, ce naturelle qui découle du principe que nous ve-
" nons de poser.

,, Et comment prouverons-nous cette proposition,
" que Don Juan Sanchez & ses camarades sont habitans
" de Saint Domingue ! Comment le prouver? par le
" moyen le plus irrésistible dont les logiciens puissent
" faire usage, par un argument *ab hominem*. Oui
" Monsieur et ami, c'est vous même qui me dites,
" par votre lettre du 11 courant, *que quand j'aurai*
" *réfléchi sur ce quelle contient, je découvrirai la jus-*
" *tice des démarches des originaires et habitans de cette*
" *île de de Saint-Domingue, qui, tous en général ,sont*
" *réunis pour soutenir la même cause, vous me dites*
" *encore, dans la même lettre, que ces habitans ont été*
" *en apparence soumis à un gouvernement étranger*

" *pour ne pas voir périr de misère leur familles*, *en* " *abandonnant leur biens et leur foyers.* Dieu soit loué! " vous en faites vous-même l'aveu ; c'est par vos pro- " pres paroles que la vérité de notre proposition est " démontrée. Vous avouez vous-même que vous êtes " *natif* et *habitant* de cette île, c'est-à-dire que vous " êtes positivement ce que les latins et les jurisconsul- " tes entendent par les deux mots, *originario* et *incola:* " Vous nous dites que, ni vous, ni vos camarades, " n'avez quitté le pays, afin de ne pas abandonner vos " biens et vos foyers. Or que veut dire tout cela, " dans le langage du droit commun et du droit civil, " si ce n'est que vous êtes, vous et vos camarades, " réellement *domiciliés* dans le pays, et par conséquent " sujets de ce pays, et du souverain auquel il appar- " tient, c'est-à-dire, de l'empereur des Français.

" Apprenez comment s'exprime à cet égard une loi " qui est renfermée dans le droit commun. *Le domicile* " *de chaque individu est indubitablement celui ou il a éta-* " *bli son foyer*, *et ou est située la majeure partie de ses* " *biens.* Vous avouez que vos foyers et que ceux de " vos complices sont établis dans cette partie de l'île ; " or, vous êtes, sans contredit, vous et vos compa- " gnons, sujets de l'empire Français. Voudriez-vous " dire, par hasard, qu'on peut être *domicilié* sans être " sujet? Je ne croirai jamais que vous puissiez igno- " rer, non plus que personne qui ait vécu dans la soci- " été, que dans le langage commun, tout comme en " droit, le mot *domicilié* est l'équivalent de celui de " *sujet.*

Et in eodem loco singulos habere domicilium non ambigitur, ubi larem, rerum que summam constituit.
Lex. 7. Cod. de Incolis.

" Peut-être allez-vous m'opposer une réflexion sus- " ceptible de renverser toute la force de mon argument ;

" et, en effet, vous l'insinuez adroitement dans votre " lettre, où elle se trouve enveloppée dans le passage " suivant : *Notre légitime souverain est celui qui gou-* " *verne l'Espagne, a la domination duquel nous avons* " *toujours été loyalement et mentalement soumis, quoi-* " *que dans l'apparence nous ayons consenti a passer pour* " *sujets d'un gouvernement étranger.* Juste ciel! à " quel point peut aller l'aveuglement des hommes! jus- " ques à méconnaître les principes de toute moralité! " Je vous avoue, dans la sincérité de mon cœur, que " si je n'avais pas déjà conçu de votre personne une " opinion avantageuse, fondée sur vos vertus, ce seul " passage de votre lettre me fournirait un motif suffi- " sant, pour vous considérer comme le plus grand scé- " lérat qui puisse exister. Vous n'ignorez certaine- " ment pas, mon ami, jusqu'où vont les conséquences " fatales de cette maxime, que vous me présentez " comme justificatives de votre conduite. Je vous en " rappellerai quelques-unes ci-après, mais auparavant " je veux combattre cette maxime catégoriquement, " suivant les principes du droit.

" Je dis donc, mon ami, que pour devenir sujet du " roi d'Espagne, il était nécessaire que vous vous fus- " siez transporté dans les pays de sa domination, non " pas seulement d'*esprit et de cœur*, mais bien person- " nellement et avec vos propriétés; ainsi le veut la " raison; ainsi l'ordonne expressément la loi. *Le* " *domicile se change par le transport de la chose et de la* " *personne, et non pas par une simple déclaration ou as-* " *surance verbale.*

Domicilium re & facto transfertur, non nudâ contestatione. Lex. 20. Digest. Ad Municip De Incolis.

" Vous voyez déjà, mon bon ami, que les muta- " tions de domicile purement *verbales* ne sont point " admises en droit; comment dont pourraient l'être

" celles qui ne sont que *mentales?* Vous vous dites ha-
" bitans de cette ile de Saint-Domingue, de la partie
" de cette île que le roi d'Espagne a cédée à la France;
" et vous dites en même tems que *vous ne vous etes*
" *point départis, ni vous, ni vos compatriotes, de la do-*
" *mination du roi d'Espagne, auquel vos cœurs ont tou-*
" *jours été fidéles.* Voilà, mon cher, une bien étrange
" assertion; vouloir mettre le cœur d'un côté, et la
" propriété de, l'autre c'est vouloir l'impossible; c'est
" vous déclarer rebelles à la décision de Jesus-Christ,
" qui nous dit que: Notre cœur doit être là où est no-
" tre trésor.

Ubienim thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit.

LUC. 12.

" C'est effectivement une maxime subversive des em-
" pires et des puissances légitimes, destructrives de
" toutes les lois et pactes de la société civile, et qui
" ouvre la porte à tous les délits, à tous les crimes les
" plus horribles que la maxime qui établit qu'il est
" possible d'être légitime sujet d'un autre souverain,
" que de celui auquel nous sommes attachés par notre
" domicille lègal, par la seule raison d'être nés sous la
" domination du premier, et que nous pouvons nous
" soustraire à la dépendance du Souverain de notre
" territoire. De ce principe découlent toutes les fatales
" conséquences que je viens de vous exposer, et que
" je vous avais promis ci-dessus de vous rappeller: car
" en l'adoptant, on ne ferait ressusciter que l'infernale
" doctrine condamnée par S. S., le Pape innocent
" XI, et par laquelle on enseignait: que la restricti-
" on mentale et l'équivoque étaient licites, dans le cas
" ou elles étaient nécessaires ou utiles pout le salut de
" notre corps, ou pour la défence de notre honneur ou
" de nos biens. Telle est la 27me proposition condam-

" née par le pape Innocent XI. telle est notre doctrine,
" à vous, qui déclarez ouvertement que vous avez tou-
" jours été, ainsi que vos compatriotes, soumis, de
" cœur, au roi despagne, quoique, en apparence, vous
" consentissiez àpasser pour sujets d'un Gouvernement
" étranger, afin de soustraire vos familles à la misère
" où les aurait plongées l'abandon de vos biens et de vos
" foyers. Vos trois éclésiastiques consultans, sans être
" théologiens ou juristes, doivent s'appercevoir que
" votre maxime est positivement celle que le Saint
" Siége a condamnée.

" Mais, et comment ne l'aurait-elle pas été? Si cette
" doctrine était recevable, il n'y aurait aucun Roi,
" aucun Souverain à l'abri du poignard d'un parricide,
" qui, recevant de lui les faveurs les plus signalées,
" qui vivant dans sa maison, et mangeant à sa table,
" trouveraient aisément l'occasion de lui arracher la
" vie, ensuite pour éviter les châtiment, et même
" sortir triomphant des mains de la justice, n'aurait
" autre chose à faire que déclarer qu'il est sujet du roi
" de Maroc ou de l'Empereur de la chine, sur-tout si
" réellement il avait pris naissance dans ces pays-là
" D'après ces mêmes principes, vos propres esclaves,
" et même ceux d'autrui, peuvent impunément, et
" même licitement vous assassiner, vous, et leurs
" autres maîtres, en disant pour leur justification *qu'ils*
" *sont sujets du roi de Congo, ennemi mortel de tous les*
" *blancs.* Et si on leur demande comment ils peuvent
" se dire sujets du roi de congo, sans habiter son ter-
" ritoire, ils pouront vous faire la même réponse et
" donner les mêmes raisons que vous : C'est parceque
" nous sommes nès sous sa domination, et que, d'es-

" prit et de cœur, nous lui avons toujours gardé notre
" foi. Qu'en pensez-vous, mon ami ? Qu'auriez-vous
" à répliquer à l'objection insensée de ces esclaves ?

" Il est suffisament prouvé que vous êtes réelle-
" ment vous et vos compatriotes, sujets de l'Empire
" français. Passons à la seconde proposition. Y a-t-il
" quelque cas où il soit permis au sujet de prendre
" les armes contre son Souverain ? Je réponds positi-
" vement qu'il n'est aucun cas où il soit permis au su-
" jet de s'armer contre son Souverain, fut-il un Néron,
" fut-il un tyran, fut-il un payen ou un hérétique per-
" sécuteur de Jesus Christ et de son église. Sublime
" proposition ! d'autant plus glorieuse à discuter, que
" la démonstration de sa vérité va faire tomber les armes
" des mains de nos compatriotes chéris, s'il est vrai
" qu'ils veuillent agir de bonne foi et en bons chrétiens.

Deuxième proposition.

" Oui, mon tres-cher ami, sur cette question, je
" n'ai à consulter qu'un seul auteur. Aux yeux de
" tout homme éclairé, l'illustre Bossuet vaut lui seul
" dix universités. Vous n'ignorez pas que son savoir
" éminent et ses vertus sublimes lui ont fait donner,
" par tous les hommes pieux et par tous les savans, le
" surnom de Saint Père moderne. Bornons-nous, pour
" le moment, à transcrire ici la 5me proposition du
" 2me Article du 5me Livre de son excellent ouvrage
" intitulé : *politique tirée de l'Ecriture Sainte.*

BOSSUET.

" voici cette Cinquième proposition.

" L'impiété déclarée et même la persécution, n'exempte pas
" les sujets de lobéissance qu'ils doivent aux Princes.

" Lauteur débute par ces parole :

" Le caractère royal est saint et sacré même dans les princes
" infidèles, et nous avons vu que Cyrus est appellé par Isaïe :
" l'Oint du Seigneur.

" Nabuchodonosor était impie et orgueilleux, jusqu'à vouloir " s'égaler à Dieu, ce jusqu'à faire mourir ceux qui lui refusaient " un culte sacrilége; et néanmoins Daniel lui dit ces mots. vous " êtes le Roi des Rois, et le Dieu du Ciel vous a donné le Roy- " aume et la Puissance, et l'Empire et la Gloire, C'est pourquoi " le Peuple de Dieu priait pour la vie de Nabuchodonosor, de Bal- " thasar et d'Assuérus.

" Achab et Jesabel avaient fait mourir tous les Prophètes du " Seigneur; Helie s'en plaint à Dieu, mais il demeure toujours " dans l'obéissance, Les prophêtes, durant ce tems font des pro- " diges étonnans, pour défendre le Roi et le royaume; Eliséé " en fit autant sous Joram, fils d'Achar, aussi impie que son " père. Rien n'a jamais égalé l'impiété de manassés, qui pécha " et fit pécher Juda contre Dieu, il tâcha d'abolir le culte, per- " sécutant les fidèles serviteurs de Dieu, et fesant regorger Jéru- " salem de sang. Et cependant Isaïe et les Saints Prophètes, qui " le reprenaient de ses crimes, jamais n'ont excité contre lui le " moindre tumulte.

" Cette doctrine s'est continuée dans la Religion chrétienne.
Matt. 22. " C'était sous Tibere, non-seulement infidèle, mais encore mé-
Act. 25. " chant, Notre Seigneur dit aux Juifs: Rendez à César ce qui
" est à César. Saint Paul appelle à César et reconnait sa puissance;
1. Tim. 2. " il fait prier pour les Empereurs, quoique l'Empereur qui régnait
" du tems de cette Ordonnance fut Néron, le plus impie et
" et le plus méchant de tous les hommes. Il donne pour
" but à cette prière la tranquillité publique, parce qu'elle demande
" qu'on vive en paix, même sous les Princes méchans et persécu-
1. Petr. 2. " teurs. Saint Pierre et lui recommandent aux fidèles d'être soumis
" aux Puissances; et nous avons vu quelles étaient les Puissances
Rom. 13. " de ce tems là.

" En conséquence de cette Doctrine apostolique, les premiers " chrétiens, quoi que persécutés durant 300 ans, n'ont jamais " causé le moindre mouvement dans l'Empire. Ils continuaient " à prier pour l'Empereur, même au milieu des supplices, aux- " quels ils les condamnaient injustement. Courage, dit Ter- " tullien, arrachez, ô bons juges, arrachez aux chrétiens une ame " qui répand des voeux pour l'Empereur, Enfin, durant 700 ans, on

" ne voit pas un seul exemple ou l'on ait désobéi aux Empereurs,
" sous prétexte de religion, etc. etc.

" Ce que j'ai rapporté jusqu'ici, de la Doctrine de
" l'illustre Bossuet, est plus que suffisant pour prouver
" ma proposition, c'est-a-dire que, dans aucun cas, il
" n'est permis aux sujets de prendre les armes contre
" leurs Souverains ; mais je ne puis aucunement passer
" sous silence la condamnation du Régicide ou du ty-
" rannicide, portée par le concile de constance, en l'an
" 1414. C'est ainsi que s'exprime ce Saint Concile :

" Il a été enseigné quelques maximes erronées, en ce qui con-
" cerne la Foi et les bonnes mœurs ; maximes tres-scandaleuses,
" qui tendent à subvertir l'état et le bon ordre des Républiques,
" et parmi lesquelles on a remarqué la suivante : Il peut et doit
" être permis à tout sujet quelconque d'oter la vie à son Prince,
" quelqu'il soit, si c'est un tyran ; il fait, en l'immolant, un acte
" méritoire, nonobstant tout serment de fidèlité qu'il aurait pu lui
" prêter antérieurement. Le Saint Concile se hâte de s'elever
" contre cette erreur, et voulant l'étouffer jusque dans sa racine,
" après mure délibération, il declare hautement qu'une telle
" maxime est erronée et contraire à la Foi et aux bonnes mœurs,
" il la réprouve et la condamne comme hérétique et scandaleuse,
" et comme ouvrant la porte à la fraude, à la fourberie, au men-
" songe, à la trahison, et au parjure.

" Ainsi donc, les sujets qui prennent les armes
" contre leur prince, se rendent coupables de trahison ;
" mais professer la maxime suivant laquelle le sujet
" peut s'armer contre son prince, c'est d'après le Saint
" Concile, être coupable d'hérésie. Que cette décision
" de l'Eglise vous fasse trembler, vous, et vos trois
" ecclésiastiques consultans !

" Vous me dites que, dans mes lettres, votre piété et
" l'honnêteté de votre conduite ont éte dénigrées. Je
" vous demande pardon, mais il n'en est rien, et les

" lettres que je vous ai adressées sont et seront tou-
" jours un témoignage irréfragable du respect, de l'ur-
" banité et de la décence que j'ai conservés à votre
" égard. C'est vous-mêmes, qui allez vous dégrader
" de la haute réputation dont vous jouissiez, si vous
" résistez à la force de la vérité qui m'a inspiré la pré-
" sente et mes précédentes lettres.

" Mais, direz-vous peut-être, pour excuser votre
" conduite, l'expérience prouve que plusieurs peuples
" se sont révoltés contre leurs souverains, et leur ont
" même fait perdre la vie sur un échafaud, malgré la
" doctrine et malgré les décisions de l'Eglise dont vous
" nous parlez. Je ne saurais nier cette vérité: mais
" vous devez observer que, suivant l'énoncé d'un
" axiome de droit: *Non exemplis, sed legibus judican-*
" *dum est*; ce ne sont pas les mauvais exemples, mais
" bien les bonnes lois, qui doivent nous servir de règle,
" Et au jour du Jugement, en vain voudriez-vous vous
" justifier par les fautes d'autrui; l'Evangile de J.-C.
" est la seule loi d'après laquelle nous serons jugés, si
" vous la violez, vous serez condamné, par le plus
" juste de tous les juges.

" Mais, mon bon ami, je vous le dis avec sincé-
" rité, l'histoire de ces mêmes peuples, qui ont été
" jusqu'a immoler leurs Princes, doit vous servir
" d'excellente leçon pour abjurer la révolution que
" vous avez commencée. Il est certain que ces peuples
" ne prévoyant pas les excès où les conduiraient
" leurs révolutions; le bien de la nation fut d'abord
" ce qu'ils eurent en vue; ils s'arrogèrent ensuite la
" faculté de rendre leurs princes des instrumens pas-
" sifs de leurs prétendues réformes; devenus plus

" hardis ils osèrent s'armer contre leur autorité ; et, " comme dans le crime, il n'y a que le premier pas qui " coûte, ils les firent périr enfin sur l'échafaud, et com- " mirent par-là un crime qu'ils étaient bien éloignés " de préméditer eux-mêmes dans le principe.

" Il est également important de faire attention aux " pays et aux époques où ces catastrophes ont eu lieu, " et où elles arrivent plus communément. Jettez un " coup d'œil sur tous les états de l'Europe, et même " du monde entier, et vous verrez que l'Empire Ot- " toman est le seul où l'on voit fréquemment des ré- " volutions, qui se terminent ordinairement par le " parricide, par le meurtre du prince. Quelle en est " la raison? c'est qu'on n'y voit point briller le soleil de " l'Evangile; l'Alcoran des Mahométans leur inspire " les passions du faux Prophète qui le mit au jour, le " meurtre et la violence; l'Evangile, au contraire, ne " prêche aux Chrétiens qu'amour et charité, et Jesus " Christ, son auteur, est un Prince de paix, un roi " doux et pacifique.

" Il est vrai qu'on a vu en Angleterre le roi Charles " Premier décapité, mais ce fut après qu'on eut ab- " juré dans ce royaume la doctrine de l'église romai- " ne.

" Il est encore vrai qu'on a vu se reproduire en " France, de nos jours, le même exemple en la per- " sonne de Louis XVI; mais faites attention: 1° à ce " que j'ai déjà dit touchant les fatales conséquences " des révolutions; 2° à l'époque de cette terrible ca- " tastrophe. Dans le premier cas, nous avons vu " comment un peuple, d'abord bien intentionné, " peut arriver par gradation, jusqu'a l'excès du crime;

" dans le second cas, vous remarquerez que le meur-
" tre fut commis précisément pendant le petit inter-
" valle que le soleil de l'évangile demeura éclipsé à
" Paris. oui, mon ami, rappelez-vous que cela eut
" lieu à l'époque où l'infernale faction des Jacobins,
" après s'être tyranniquement emparée de toute l'auto-
" rité, proscrivit la religion catholique, et portant
" jusqu'a l'excès le fanatisme philosophique, fit célébrer
" la ridicule cérémonie des funérailles de la religion
" de J. C., pendant laquelle on chantait le *requiescat*
" *in pace*. Ce fut alors qu'on vit périr sur l'échafaud
" le monarque qui régnait sur la France, et par qui
" fut-il conduit à l'échafaud? fut-ce par les Fran-
" çais réunis? Non, certes, ce fut par les Jacobins.
" Les vrais Français, pénétrés des maximes de l'E-
" vangile, pleuraient et pleurent encore sur ces
" horreurs; et cet événement terrible leur servira
" même de leçon perpétuelle, pour réprouver toute
" espèce de conspiration contre le prince, et toute
" sédition contre leur gouvernement legitime. Re-
" marquez, qui plus est, qu'aucun de ceux qui
" tremperent leurs mains dans le sang de la victime
" sacrée, ne joue un rôle aujourd'hui sur le théâtre
" de la France; la plus grande partie d'entr'eux a déjà
" éprouvé les effets de l'anathème divin, en allant aux
" enfers recevoir le chatiment de leurs forfaits, et le
" nombre qui en reste sur la terre ose à peine se mon-
" trer à la lumière du jour.

" Il est donc, mon cher, bien démontré que vous
" êtes, vous et vos compatriotes, sujets de l'Empire
" Français, et, en même tems, qu'il n'est, sous aucun
" prétexte, permis aux sujets de prendre les armes

" contre leur gouvernement. Que nous reste-t-il donc
" à faire à present? Il vous reste, mon cher Monsieur,
" à accepter la conférence que je vous propose; ce
" sera à moi à achever, de vive voix, de vous confir-
" mer dans la persuasion de cette dernière vérité. Ma
" visite ressemblera à celle que firent les Anges aux
" pasteurs, la nuit de la naissance du Seigneur; je
" m'écrierai comme eux, en vous voyant: *Pax, pax;*
" *in terra pax!* Que la paix règne sur notre terre!
" Que la paix soit par-tout proclamée à la gloire de
" notre Dieu qui est dans le ciel. *Gloria in excelsis*
" *Deo.*

" Vous n'avez besoin que d'une demi-heure, pour
" lire ma lettre, et de trois heures pour bien méditer
" sur son contenu; j'attendrai néanmoins votre réponse
" sans désespérer, jusqu'a demain. Au surplus, vous
" n'en avez point d'autre à me faire que celle-ci: Ve-
" nez, Père Correa, j'accepte la proposition que vous
" me faites par votre première lettre; je sens déjà l'effet
" de la grâce de Dieu, qui vient de m'ouvrir les yeux
" à la lumière.

" Si les vingt-quatre heures se passent, sans que je
" reçoive votre réponse, je dirai alors en pleurant
" comme Jéremie: Ils prirent plus de dureté et d'inal-
" tération qu'un rocher, et refusèrent de se convertir.
" Nous avons donné nos soins à Babylone, sans pou-
" voir la guérir, il faut donc l'abandonner.

Induraverunt facies suas supra petram, et noluerunt reverti. Jern. 5.

Curavimus Babylonem, et non est sanata, derelinquamur eam.

" Mais non, ma confiance en Dieu me fait espé-
" rer que ces trois prêtres, qui forment votre conseil,
" reconnaissant dans ma doctrine celle de Jesus
" Christ, tâcheront de remplir les fonctions du
" vrai Sacerdoce, celles de prédicateurs de l'Evan-

" gile de paix. Je me dispose, en raison de cela, à
" partir demain.

" Dieu vous ait en sa sainte garde, ainsi que mes
" trois chers frères et collègues, et tous ceux de mes
" enfans qui se trouvent en ce moment près de vous.
" Puissiez-vous être tous dès-demain avec moi, et en
" même tems avec Dieu, Notre Seigneur, pour l'éter-
" nité des siècles. Amen.

" Je suis avec considération,

" Votre affectionné ami et prêtre,

(Signé) " Le Docteur BERNARD CORREA et CIDRON."

Des vérités fondées sur les principes d'une réligion sublime et d'une morale pure, démontrées avec la force et l'énergie qu'inspire la vertu ne pouvaient produire que les effets de la stupeur, sur l'esprit d'un homme qui n'avait à leur opposer que les paradoxes de l'erreur, ou les subtilités de la mauvaise foi. Ecrasé par les argumens d'un ministre éclairé, Sanchez voudrait échapper aux cris de sa conscience; et au lieu de se renfermer dans cette décence d'expressions, dans ce ton de prudence et de modération qui caractérisent l'homme de bien, son ambition, mal-adroitement déguisée, cherche d'abord en vain à s'étayer de sophismes, d'assertions vagues et controuvées, pour justifier les attentats dont il s'est rendu coupable. On voit enfin que l'attrait séduisant du pouvoir, étouffe dans son cœur les remords, qu'avait pu y faire naître le tableau effrayant que lui a tracé le Père Correa, lui fait une loi impérieuse de persister dans son coupable projet, et la dernière lettre du vénérable pasteur demeure sans réponse.

Janvier. 14 Le 14 Janvier, la corvette Anglaise, traînant à sa

suite un bâtiment qui fut reconnu pour le parlementaire envoyé d'ici à Curaçao, dans les commencemens de Décembre parut à la vue du port. Le général Barquier désirant connaître les motifs de l'arrestation d'un bâtiment que le droit des gens semblait devoit garantir de tous les événemens de la guerre, envoya le capitaine de l'Etat-major Evrard, pour s'expliquer avec le capitaine Webb sur cette violation des lois maritimes. L'officier Anglais motiva sa conduite sur la quantité de provisions qui se trouvaient à bord de ce petit bâtiment, en contravention à ces mêmes lois, qui prescrivent explicitement à tout parlementaire de n'avoir à bord que les vivres rigoureusement nécessaires à l'équipage, surtout lorsque sa destination ultérieure est pour un port dont le blocus est authentiquement déclaré.

Un parlementaire, revenant à Santo-Domingo, est arrêté par la corvette Anglaise.

Le 15, le capitaine Anglais Cornali, officier d'artillerie, ayant débarqué à Jayne, se rendit par terre à Santo-Domingo, pour remettre au général Barquier la réponse du gouverneur de Curaçao aux dépêches dont le parlementaire avait été porteur, et qui étaient relatives à l'échange de quelques prisonniers. Le capitaine Evrard, en accompagnant à bord de la corvette le capitaine Cornali, avait ordre d'insister de nouveau sur la remise du bâtiment, et de réclamer contre la rigueur outrée du capitaine Webb, dans une circonstance, où l'inviolabilité d'un parlementaire devait être incontestablement garantie par la loyauté et la bonne foi des deux gouvernemens.

15 Janvier. Le capitaine Cornali, officier Anglais, vient à Santo-Domingo comme parlementaire.

Ces raisons prévalurent sans doute sur l'esprit du capitaine Webb, et le batiment rentra dans le port, à la grande satisfaction des habitans, qui attendaient avec impatience le peu de provisions dont il était chargé.

Le parlementaire est rélaxé.

Le capitaine Anglais et ses officiers vinrent eux-mêmes à terre, où ils reçurent l'accueil le plus flatteur du Général et de son Etat-major ; ils témoignèrent, en partant, combien ils étaient peinés d'être obligés d'agir avec séverité envers des ennemis qui leur inspiraient autant d'intérêt : " N'allez pas à Santo-Domingo, di-" sait le capitaine Cornali au capitaine de la corvette, " si vous voulez faire rigoureusement votre devoir."

Effet qu'elle produit sur les chefs des révoltés.

Ces communications, où regnait une estime réciproque, donnèrent de l'inquétude à Sanchez ; il sut mauvais gré au capitaine Webb d'une conduite qui, selon lui, pouvait contribuer à retarder la reddition de la place, il s'en plaignit même à Lamiral Rowley un des moteurs principaux de l'insurection de la par-de l'Est, et la corvette reçut l'ordre de rentrer a la jamaïque.

Départ de la corvette Anglaise.

Sanchez et le colonel André Ximenès avaient écrit, le 2 Janvier, au capitaine Webb, une lettre très-pressante, pour l'engager à coopérer au blocus de la place, promettant aux Anglais, dans le partage de nos dépouilles, une somme de cent mille gourdes, et toutes les pièces d'artillerie en bronze de l'arsenal : c'était sans doute pour entretenir chez eux des dispositions favorables à son entreprise, que Sanchez fesait charger à bord de tous les bâtimens une quantité prodigieuse de pièces d'acajou.

La famine devient extrême.

Cependant nos vivres s'épuisaient, et nos espérances étaient évanouies ; la faim, joint aux longueurs d'un blocus, d'autant plus inquiétant que nous avions affaire à un ennemi, qu'il était beaucoup plus difficile d'atteindre que de battre, pouvait produire un mauvais

effet sur l'esprit de nos soldats. Dans cette extrémité, nous prîmes la détermination d'engager une action générale et décisive, qui fit lever le blocus, et ravitailler la place au moins pour quelque tems.

Cette résolution, commandée par le devoir et le besoin, était le dernier effort que la patrie exigeait de ses défenseurs, elle était dans le cœur de tous les Français, qui depuis six ans avaient fait à leur souverain le sacrifice de leur malheureuse existence.

On entendait par-tout le cri du combat, et cette determination était prise à l'époque la plus favorable pour obtenir de grands résultats. Elle allait frapper en effet en masse l'armée des insurgés dans un moment, où abusés par les promesses trompeuses de leur chef, ils étaient dégoûtés de la vie des camps, peu convenable à des habitans obligés d'abandonner leurs propriétés et leurs familles, pour servir l'ambition et la cupidité de quelques individus, sans nom, sans talens et sans vertu.

Impatience des Français pour attaquer l'ennemi.

De notre côté, le souvenir des malheurs de Palo-Hincado était un peu effacé de la mémoire de nos soldats; ils n'étaient animés tous que par ces deux motifs, la vengeance et l'honneur. Ce fut leur cri de ralliement.

Le général Barquier passa, le 23 Janvier, la revue des mille hommes destinés à l'attaque des retranchemens du fort Saint-Jérôme et du quartier-général de Sanchez.

23 Janvier. Revue des troupes par le général Barquier.

" Soldats, leur dit-il, si je n'avais depuis long-
" tems dans le cœur le sentiment intime de votre
" courage et de votre dévouement, je lirais aujour-
" d'hui dans vos yeux, le signe certain de la gloire que

Son discours.

" vous allez acquérir. Quant à vous, braves Créoles " de toutes les classes et de toutes les couleurs, vous " avez été pendant dix-huit ans considérés commes les " enfans du malheur, vous serez dès-demain les enfans " de la victoire. L'ennemi a des retranchemens, des " forteresses, et des canons, et vous avez ce courage " qui ne se rebute jamais, cette impétuosité à laquelle " rien ne résiste, et par-dessus tout l'avantage inap- " préciable de vous battre pour un Monarque invinci- " ble."

24 Janvier. Combat de Saint-Jérome. Levée forcée du blocus de Santo-Domingo dans la partie Ouest de cette ville.

Le 24, la garnison fit une sortie générale, ayant le colonel Aussenac à sa tête; le plan était d'enlever tous les retranchemens ennemis, le fort Saint-Jérôme, le quartier-général de Sanchez, et de faire lever le blocus de la place.

Les lignes de circonvallation s'étendaient depuis la mer, qui baigne les jardins de l'habitation Léglise jusqu'à l'habitation dite Cabral; elles étaient défendues par onze cents hommes. Une seconde ligne de retranchemens, occupée par six cents hommes, protégeait le flanc gauche du fort Saint-Jérôme, et la cavalerie ennemie, forte de cinq cents hommes, couvrait le quartier-général, situé sur l'habitation du général Ferrand. Les restes de l'armée de Sanchez occupaient les positions de Galard et de Manganagua au nombre de deux mille hommes.

En conséquence, les dispositions furent faites pour assurer le succès d'une attaque, dont les résultats devaient être si importans pour la place.

Une colonne de cinq cents hommes, avec deux pièces de huit, devait se porter sur le grand chemin qui conduit à Saint-Jérôme, et attaquer de front les

retranchemens ennemis, à l'instant où la seconde colonne de quatre cents hommes, tournant la ligne par une marche précipitée, arriverait sur les derrières de ces retranchemens, après avoir forcé les positions intermédiaires.

Les deux colonnes réunies devaient de suite se porter sur le fort Saint-Jérôme, dont la colonne de gauche devait former le blocus, pendant que celle de droite prendrait position entre le fort et le quartier-général, afin de tenir en échec et de diviser les forces ennemies.

A six heures, la colonne de droite, aux ordres du chef-de-bataillon Vassimon, força les retranchemens de l'habitation Alvarez, et e camp Cabral, et au même instant, celle de gauche, aux ordres du chef-de-bataillon Fortier, attaqua le front de la ligne, et obligea l'ennemi à l'abandonner.

Les deux colonnes opérèrent leur jonction dans les ouvrages avancés du fort de Saint-Jérôme, autour duquel s'engagea une si vive fusillade, que l'ennemi, qui s'y trouvait renfermé, ne pouvait se présenter aux embrasures pour en défendre les approches.

Le colonel Aussenac, ne voulant pas perdre le fruit de ses premiers avantages, laisse dans les retranchemens une réserve de cent grenadiers; deux cents hommes sous les ordres du chef-de-bataillon Cottenet, ont ordre de continuer le blocus du fort; et le reste de l'armée se porte en avant sur l'habitation du général Ferrand, où l'ennemi, surpris par la rapidité de notre mouvement, n'oppose qu'une faible résistance, et se détermine à la retraite. Sanchez lui-même, voyant arriver les fuyards en désordre, demande où est son drapeau, et se hâte de gagner le fort de Jayne, accompagné du

colonel Don André Ximenès, et de quelques hommes à cheval.

Cependant le Belveder, situé sur une hauteur avantageuse, à un quart de lieue du quartier-général, était encore occupé par deux cent hommes des meilleures troupes de Sanchez ; les chasseurs coloniaux, dont l'intrépidité est hors de toute expression, s'élancent avec impétuosité, et soutenus par la compagnie Administrative, qui ne leur cède rien en bravoure. Le Belveder est enlevé, et le colonel Aussenac est couronné de lauriers par ses soldats, dont il a excité l'enthousiasme et l'admiration.

Les troupes réunies rentrent sur l'habitation du général Ferrand pour y prendre quelques repos, et à neuf heures, le colonel reçut la nouvelle de la reddition du fort Saint Jérôme, où il ne restait que le commandant Don Françisque Dias et une quarantaine d'hommes, le reste ayant été tué.

Pendant que nous étions dans une parfaite sécurité, et occupés à l'évacuation des magasins, des troupes fraîches commandées par Augustin Gomez, vienne nt occuper de nouveau le Belveder, que nous avions abandonné, ne présumant pas qu'un ennemi battu et mis en déroute sur tous les points aurait eu l'audace de se présenter de nouveau au combat : le feu fut vif, mais rien ne résiste à l'impetuosité de nos chasseurs et de nos troupes de ligne, le Belveder est enlevé de nouveau, et l'ennemy repoussé se retire sur Galard, occupé par le colonel Polanco, commandant la division du Nord de l'armée insurgente.

Pendant que nos troupes étaient aux prises avec l'ennemi, un gros de cavalerie Espagnole commandé par le colonel Marc Torrès, officier d'une bravoure distinguée, se présente devant le fort Saint-Jérôme, qu'il

ne supposait pas encore occupé par les Français, sans doute avec l'intention de le débloquer. Il s'avance avec audace à demi-portée de fusil de la forteresse, mais il est forcé à la retraite, après avoir perdu quelques-uns de ses cavaliers, et avoir reçu lui-même deux coups de feu, dont il est mort quelques heures après. Une partie de sa troupe traversa le chemin de Jayne, après avoir sabré quelques soldats qui s'étaient écartés de leur poste. Le Général Barquier, qui s'était transporté sur le champ de bataille, suivi de son Etat-major, et qui retournait à Santo-Domingo, courut lui-même le danger d'être enveloppé par cette cavalerie : mais heureusement prévenu par quelques fuyards, il se détermina à rejoindre la colonne qui se trouvait sur l'habitation Ferrand.

L'ennemi perdit dans cette journée environ cent cinquante hommes, tués sur le champ de bataille, et quatre-vingts prisonniers, parmi lesquels on distingue le commandant Don Francisque Dias, dont la contenance a été digne d'un homme d'honneur et de courage. Nous prîmes à l'ennemi deux pièces de canon, toutes les munitions, les trains d'artillerie, les chariots, les archives, et beaucoup de vivres. De notre côté, la perte est évaluée à une quarantaine d'hommes tués, et trente blessés. Le capitaine Kauffman, les lieutenans Revelli, Cotte et Marchal, sont du nombre des morts ; ce dernier, par un de ces mouvemens d'audace qui étonnent, était parvenu à pénétrer dans le fort, par un escalier extrêmement étroit, dont les trois dernières marches avaient été rompues par l'ennemi, et dont la porte était défendue par les Portoricains ; il fut mis en pièces après une résistance qui honore son courage et son dévouement à son souverain.

L'armée vint camper la nuit même à Saint-Jérôme, où elle resta jusqu'au 27.

Les chefs-de-bataillon Vassimon et Fortier ont particulièrement contribué aux succès glorieux de cette journée, par la rapidité et la précision de leurs mouvemens, et par un courage au-dessus de tout éloge.

Le colonel Aussenac se loue également des chefs-de-bataillon Repussard et Desfontaines, commandans de la légion coloniale; des capitaines Bulté, du 89me régiment de ligne, et Daram, du 5me d'infanterie légère; du capitaine Goguet, commandant la compagnie administrative; des officiers de l'Etat-major-général, MM. Evrard, Gilbert Guillermin, Daux, Marquis, Boisentis et Mangin officiers du génie, lesquels se sont tous particulièrement distingués dans cette brillante journée; et généralement enfin de tous les militaires et bourgeois qui fesaient partie de l'armée.

Parmi les papiers trouvés au quartier-général de Sanchez, on a remarqué la diatribe suivante, addressée aux manes du général Ferrand, en réponse à sa proclamation du 30 Octobre:

" *Pontoric*, 26 *Novembre*.

Diatribe addressée aux manes du général Ferrand, traduite de l'Espagnol.

" AUX MANES DU GENERAL FERRAND.

" *Les jours de la clémence sont passés.* Si les jours " de la clémence ont disparu pour toi, tu ne peux plus " éviter la sentence foudroyante que t'a portée ce Dieu " qui a tant souffert des désordres, de l'infamie, et des " cruautées inouies exercées par tes compatriotes, et " de celles dont tu t'es toi-même rendu coupable: " *Nulla est redemptio.* Le tems des bravades, des me- " naces, et du despotisme, que tu as fait peser durant " ta vie sur les malheureux habitans de cette partie de " l'Est, n'est plus; ni Napoléon, ce grand Napoléon,

" pour qui les limites du monde entier ne sont pas assez
" étendues, ne peut se retirer de la place que t'a desti-
" née ce Dieu, offensé par tes compatriotes à Cuenca
" et à Rioseco. Toute la légion d'honneur, dans la-
" quelle tu étais officier, ne pourra te faire revivre;
" mais pour ta consolation, saches que dans peu de
" tems, tous ceux qui font partie de ce corps honora-
" ble te seront réunis. Ne doutes point que les Rebel-
" les, que les voleurs de grand chemin, et les bandits
" de l'Espagne, ne sachent se venger sur tes collègues,
" sur tes compagnons-d'armes, tes amis, et tes com-
" patriotes. Déjà, de toutes parts, le glaive de la jus-
" tice frappe sur ces têtes criminelles, et les champs de
" Baylen, les montagnes de Sarragosse, les plaines de
" Quarte et de Valence, et les environs de Girone, ont
" augmenté la population de cet empire éternel où tu
" existes maintenant.

" Les mauvais sujets de Portoric (ainsi que tu nous
" qualifies), et les rebelles de Santo-Domingo, t'ont
" prouvé par la cause qu'ils servent est celle que le
" ciel protège. Depuis le 30 Octobre, date de ton in-
" sensée et fulminante proclamation, dont nous avons
" copie, jusqu'au 7 de Novembre, époque où, suc-
" combant sous le poids de l'ignominie, tu t'ôtas la
" vie (trait de valeur digne des gens qui te ressem-
" blent), la terrible sentence de ta destruction a été
" décrétée. Malheureux Ferrand! nous autres, quoi-
" que vagabonds et fainéans, nous te portons de la
" compassion, parce que, malgré que tu fus méchant,
" tu ne l'étais pas autant que tes collègues. Tu vois
" que nous savons rendre à ta mémoire la justice qu'elle
" mérite. N'eût-il pas été plus avantageux pour toi

" de rendre la place à ces généreux Patriotes Espa-
" gnols, plutôt que de te condamner à devenir habitant
" du noir royaume de Pluton? Ferdinand VII aurait
" su récompenser tes services, et le sang Espagnol,
" qui a été versé, n'aurait pas demandé au Ciel ven-
" geance contre le reste de la misérable armée que tu
" commandais. Tu redoutais l'ignomine d'être pri-
" sonier! tu craignais d'encourir la disgrace de ton
" souverain! Ah! les craintes étaient mal fondées,
" car le diadème qu'il a usurpé n'est point assuré sur
" sa tête, et qu'il reçoive encore quelques échecs pa-
" reils à ceux qu'il a éprouvés en Espagne, dans ces
" derniers tems, il tombera à ses pieds d'une manière
" si terrible, que le bruit de sa chute retentira jusques
" dans les pays les plus éloignés.

" Que pouvait te faire Bonaparte? te dépouiller de
" tes vains titres? Eh! bien, tu serais rentré dans ton
" état primitif, sort réservé à tous ceux qui se trou-
" vent élevés à des emplois éminens, comme duchés
" &c. Nous aussi, nous Bonapartisons et pour en
" avoir la preuve, regardes le nouveau duc d'Abrantès,
" le général Junot, comme il a promptement perdu
" son duché.

" Tu sortis à la tête de l'expédition, pour recevoir
" les soumissions des égarés! ton motif était effective-
" ment louable, car qui aurait pu présumer qu'une
" poignée de fainéans (comme tu nous appelais),
" eussent osé vouloir disputer la gloire militaire aux
" vainqueurs de Lodi et de Marengo? qui jamais
" aurait pensé que l'appareil militaire, les marques
" distinctives et brillantes de l'honneur, n'eussent pas
" ébloui les yeux de la Foule dégoûtante des voleurs de

" grand chemin ? mais ils attaquèrent avec impétuosité
" et accreditèrent la valeur Espagnole d'une manière
" digne de nos éloges, sans que les proclamations,
" les trompettes, tambours, fifres, plumets et baïon-
" nettes, aient pu les épouvanter. De même qu'on
" a vu dans le bruch, des canons de bois faire un effet
" merveilleux, de même, à Santo-Domingo, les man-
" chettes et les couteaux ont remporté la victoire.

" Tout cela n'a été que l'effet seulement des vicissi-
" tudes de la fortune ; tu es aujourd'hui à l'abri d'en
" éprouver de pareilles ; et pour te débarasser de toute
" responsabilité, tu t'es ôté la vie, seule chose dont
" tu pouvais disposer en réalité, prouvant par ce fait
" que tu étais l'homme le plus désintéressé qu'il y eût
" dans les armées impériales et royales. Plaise à Dieu
" de t'accorder sa miséricorde ! quoique, suivant les
" probabilités, il se sera peut-être plutôt montré lion
" qu'agneau, dans cette circonstance, le sucide étant
" réprouvé par sa Sainte Loi.

" Nous ne te disons pas que tu reposes là-bas, car
" ce serait insulter à ta grandeur ; nous savons qu'on
" lève une grande armée sur le lac du Styx, parce
" qu'il parait que l'Empereur et Roi, ton Maitre ;
" a quelques vues sur la possession des Etats
" infernaux. Toi, comme officier de sa légion
" d'honneur, tu peux lui rendre quelques grands
" service et lorsque S. M. I. et R. aura déterminé
" de descendre dans ces régions ténébreuses, tu auras
" pu préparer ses conférences avec Lucifer, car nous
" savons que le Grand Napoléon est l'ami chaud des
" conférences.

" Nous répétons que nous te portons de la compas-

" sion, et nous nous fesons un devoir de te le dire, car " les enfans de Santo-Domingo, se sont montrés plus " généreux que tu ne l'avais cru jusqu'alors.

" Tes Apologistes."

Une diatribe aussi injurieuse à la mémoire de l'infortuné général Ferrand ne prouvait que l'ingratitude et l'injustice d'un Peuple au bonheur duquel il avait consacré tous ses momens. On répondit à ce libelle calomnieux, moins pour justifier une conduite qui avait été irréprochable, que pour opposer aux assertions mensongères des Espagnols, les allégations irrefragables de la vérité, et pour détruire les illusions de leur jactance orgueilleuse et la fausseté de leurs prétentions militaires.

Réponse à la Diatribe précédente, par Gilbert Guillermin.

A Don Juan Sanchez, en réponse à la Diatribe contre les Manes du général Ferrand.

" Les jours de la clémence sont passés. Si les jours " de la clémence sont passés, tu ne peux plus éviter la " sentence foudroyante que ta portée ce Dieu, irrité " des désordres, des infamies, et des cruautés inouies " commis par tes compatriotes et par toi-même, sur les " malheureux Français, que leur mauvaise fortune " avait livrés à ta discrétion aprés l'affaire de Palo-Hin- " cado. Le tems des bravades, des menaces, et de tes " insolentes sommations est passé, et ce pompeux ap- " pareil de ton orgueil et de ta coupable ambition, en " s'èclipsant comme une fumée légère, n'est plus au- " jourd'hui qu'un monument de ta faiblesse, de la là- " cheté de tes soldats, et de la justice de notre cause.

" Déjà nos bras vengeurs ont frappé les assassins " de nos infortunes camarades, et les champs de

" Galard de Saint-Jérôme et de Saint-Carle, arrosés
" par le sang de tes hordes féroces, seront pour
" les générations futures, les témoins de notre gloire
" et la honte de tes lâches compatriotes.

" Oui, cette misérable armée (ainsi quelle est qua-
" lifiée par tes vils adulateurs) a su triompher, en
" trente minutes, de tes canons, de tes forteresses, et
" de ces cohortes séditieuses, que tu avais réunies au-
" tour de nous. Est-ce ainsi que tu comptais disputer
" la gloire militaire aux vainqueurs de Lodi et de
" Marengo? est-ce en t'échappant comme un lièvre
" timide poursuivi par des chasseurs, ou en nous
" abandonnant tes munitions, tes magazins, ton artil-
" lerie, et tes archives, que tu prétendais accréditer
" cette valeur Espagnole, que le brillant étalage de
" nos plumets n'avait point effrayé, mais qui n'a pu
" résister, le 24 et le 27 Janvier, à l'intrépidité de
" huit cents Français?

" Misérables que vous êtes! vous avez la folle pré-
" somption d'associer les lauriers Français à la timide
" sensitive Espagnole! Ne craignez-vous pas d'irriter
" par ce monstrueux rapprochement les cendres des
" Cortez, des Olid, des Alvarado, dont vous avez si
" honteusement dégénéré. Ignorez-vous que le vail-
" lant Achille fut blessé par le plus lâche des Troy-
" ens? Ignorez-vous que Rome aussi fut la patrie des
" Héros, et qu'elle n'est aujourd'hui que le séjour
" de la faiblesse? Sachez enfin que si le Dieu des
" armées a permis que des Français fussent un instant
" frappés de terreur, ce fut pour vous inspirer cette
" orgueilleuse confiance, qui devait vous conduire ra-
" pidement dans l'abîme que ses décrets éternels avaient

"préparé pour vous. Mais s'il vous restait encore
" quelques doutes sur des succès qui ne furent jamais
" votre ouvrage, écoutez la voix de la vérité, celle
" de Don *Francisque Dias*, seul Espagnol qui, dans le
" cours de cette guerre, se montra digne de l'estime
" et de la valeur des Français; interrogé sur les cir-
" constances de l'affaire de Palo-Hincado, il a répondu,
" avec la loyauté qui caractérise le vrai courage,
" qu'elles étaient une monstruosité de la fortune.

" Insensés habitans! vous venez d'acquérir la fu-
" neste expérience de votre faiblesse et de votre aveu-
" glement.

" Ces retranchemens élevés par la peur, ces forte-
" resses, ces canons, ces bandes nombreuses rassem-
" blées contre une poignée de Français, n'ont opposé
" qu'une faible résistance à la valeur de nos soldats;
" elles ont été chassées devant nous, comme les sables
" de Lybie devant le furieux Aquilon.

" Dans le délire d'une folle ambition, les prêtres fa-
" natiques, sous le joug desquels vous êtes honteuse-
" ment asservis, ont associé la Divinité à vos coupa-
" bles projets, sans se douter qu'ils étaient eux-mêmes
" les instrumens d'un Dieu révolté de votre ingrati-
" tude et de vos crimes.

" Ils ont même souffert, ces ministres du Dieu des
" Chrétiens, que vous empruntassiez le langage du
" mensonge et de la fable, pour évoquer et insulter les
" manes de votre bienfaiteur.

" S'il était possible de connaître la destinée des
" hommes après leur mort, ce ne serait, n'en doutez
" pas, ni sur les bords du Styx, ni dans le sombre
" royaume de Pluton, que l'on verrait errer l'ombre

" du général Ferrand, mais dans les champs Elysées, " sejour résérvé aux Grands Hommes, et dont sont " irrévocablement exclus les ingrats, les traites et les " assassins.

" Mais toi, astucieux Sanchez, pourras-tu désormais " échapper aux remords qui te poursuivent, à ce mé- " pris que doit inspirer l'ambitieux sans talens, sans " bravoure, et sans vertus. Tu fuyais, le 24 Janvier " avec ton argent, sans songer à ranimer le courage " des tiens, prouvant par ce fait que, si tu n'es pas " le plus brave, tu es au moins le plus intéressé, parmi " la canaille insurgée que tu commandes.

" Tout cela n'est point l'effet des vicissitudes du " tems, Sanchez, mais le résultat nécessaire de ton " incapacité, et de cette vanité qui accompagne tou- " jours l'insuffisiance.

" Renonces avec humilité à ces vains titres que tu " as extorqué à l'imbécille Junte de Bondille; déposes " les armes avec lesquelles tu crois défendre les inté- " rêts d'un Roi, qui a renoncé à sa couronne, et qui " même, quand il l'aurait conservée, ne voudrait ni " de toi, ni de tes services; rentres enfin dans ton état " primitif c'est le sort reservé aux hommes nuls, " sur le compte desquels la fortune s'est trompée.

Tentative que fait le Général en chef pour ramener la paix: envoi de parlementaires à l'ennemi.

Le lendemain de l'affaire de Saint-Jérôme, le général en chef voulant épuiser tous les moyens de douceur et de conciliation, avant d'en venir aux extrémités fâcheuses d'une destruction générale, envoya le capitaine de l'Etat-major-général, Gilbert Guillermin, à Galard, où s'étaient réunies toutes les divisions de l'armée ennemie, pour tenter un dernier effort. Sa mission était de faire sentir aux Chefs des insurgés les consé-

quences funestes d'une plus longue résistance, de leur tracer le tableau affreux des désastres auxquels la continuation de la guerre allait exposer les malheureux habitans de la partie de l'Est, qui deviendraient infailliblement victimes de la fureur d'un soldat victorieux, qu'il ne serait plus possible de contenir. Le général promettait l'oubli du passé et un pardon général, dans le cas où, déposant les armes, ils enverraient quelques notables de chaque commune, pour implorer la clémence d'un gouvernement, contre lequel ils s'étaient si injustement soulevés.

Le capitaine Gilbert Guillermin était accompagné de Don Ramon Cabral, et de Don Joseph Labastida, tous les deux dévoués à la cause du gouvernement Français. Arrivés aux avant-postes de Galard, ils furent conduits, les yeux bandés, au quartier-général.

Le silence avec lequel ils avaient été escortés fut interrompu brusquement par le bruit d'une cavalerie, dont le chef se détacha, et s'annonça comme venant recevoir le parlementaire. Le capitaine Gilbret Guillermin, qui avait toujours le bandeau sur les yeux, lui fit alors les questions suivantes :

Conversation entre le Parlementaire et un chef ennemi.

D. A qui ai-je l'honneur de parler?

R. A la seconde personne de l'armée.

D. Ne puis-je savoir le nom de la personne à laquelle j'addresse la parole.

R. Le colonel Polanco, commandant la division du nord.

Le Cap. Guil. Je suis peiné de vous dire que je n'ai rien à vous communiquer, les paquets dont je suis porteur devant être remis à Don Juan Sanchez lui-même.

Le Col. Pol. Il m'a donné toute espèce de latitude pour conférer avec vous.

Le Cap. Guil. J'agirais contre les ordres que j'ai reçus, si je cédais à l'invitation que vous me faites.

Le Col. Pol. Don Juan est très-loin d'ici ; il faut aú moins cinq heures pour avoir une réponse

Le Cap. Guil. J'attendrai son arrivée, et je coucherai même ici, si cela est nécessaire ; mais je vous observerai que, depuis deux heures, nous voyageons les yeux bandés, et que la chaleur est excessive ; veuillez nous faire conduire à votre quartier-général, pour y prendre quelque repos.

L'officier parlementaire entendit alors une voix menaçante assez près de lui ; mais il dissimula l'inquiétude qu'un pareille procédé lui donnait.

Au lieu de conduire les parlementaires au quartier-général, on les fit revenir au premier poste où ils avaient été arrêtés, Le Colonel Diegue Polanco, qui les avait accompagnés, prit congé d'eux, et les laissa à la garde d'un Officier chargé de leur tenir compagnie.

A cinq heures du soir Don Isidore de los Santos, à la tête de vingt cinq dragons, vint leur annoncer que Don Juan Sanchez était malade, et qu'il lui était impossible de se mettre en route pour venir aujourd'hui, mais qne le 26 ou 27 il se trouverait à Galard.

Le Capitaine Guillermin observa à Isidore de los Santos que ne connaissant pas les intentions du Général Barquier, ils ne pouvait prendre aucun engagement fixe, mais qu'une conversation d'une demie heure avec Don Juan Sanchez eut peut-être empêché de grands malheurs. Il se plaignit de la manière peu honnête avec laquelle il avait été reçu et traité, et demanda à partir sur le champ. La tristesse et la consternation

qui régnaient sur la figure des Espagnols indiquaient la terreur qu'avait imprimée le combat de Saint Jérôme aux débris de l'armée de Sanchez.

Les parlementaires furent accompagnés par les 25 Dragons jusqu'a demi lieue de la ville où ils rentrerent à six heures du Soir.

En rendant compte au général des résultats de sa mission, le capitaine Guillermin assura qu'une seconde eçon lui parraissait nécessaire, pour applanir les difficultés d'une Pacification definitive

27 Janvier. Combat de Galard ; déroutes des troupes Espagnoles.

Le 27, à deux heures du matin, le Colonel Aussenac leva le camp de Saint Jérôme et dirigea sa marche par le petit chemin de Saint-yague, sur Galard, où s'étaient concentrées toutes les divisions ennemies. A six heures les postes avancés des Rebelles, où commandait le nègre Français Bambi, fit une fusillade assez vive sur notre colonne qui les força à se replier. A sept heures, nous abandonnâmes le petit chemin de Saint-Yague, pour prendre un petit sentier, qui nous conduisait à travers les bois, sur les derrières de l'ennemis. Le plus grand silence régnait dans notre armée, et les insurgés, qui sans doute avaient pris le feu de Bambi pour celui de leurs postes avancés sur le grand-chemin de Saint-Yague, par lequel ils s'attendaient à nous voir arriver, étaient dans la plus grande sécurité sur les dangers de notre marche, au moment même où nous n'étions qu'à vingt-cinq pas d'eux. Nous entendions distinctement la voix des chefs excitant leurs troupes au combat.

Le sieur Déniau, qui nous servait de guide, étant allé examiner la position de l'ennemi, le bruit de sa marche donna l'allarme à tout le camp, et nous essuyâ-

mes de suite un feu-de-file dans toute la longueur de la ligne.

Nous nous portâmes aussitôt avec impétuosité sur leurs retranchemens, qui furent enlevés en moins de dix minutes, et à la vue d'une nombreuse cavalerie, dont la disposition n'ayant pas été calculée sur notre manière d'attaquer, se trouva dans l'impossibilité d'agir et fut obligé de fuir dans le plus grand désordre, et de regagner l'habitation connue sous le nom de Bondille.

L'ennemi, en se retirant, fit occuper une position avantageuse par une partie de ses troupes, et parraissait avoir la ferme résolution de la conserver. Le colonel Aussenac ordonna au chef de bataillon Vassimon de l'en chasser, et de s'y établir. Cet officier, à la tête des granadiers du 5me. régiment, et d'un fort Détachement de la garde-nationale, exécute avec autant de bravoure que de rapidité l'ordre qui lui est donné et l'ennemi repoussé sur tous les points, ne trouve son salut que dans la fuite.

Le colonel Aussenac, après avoir fait occuper les retranchements par une réserve de grenadiers, aux ordres du chef de bataillon Mansuis, ordonna au reste de la colonne de suivre l'ennemi, qui était alors en pleine déroute. Les troupes se formerent par pelotons et en colonnes serrées, pour résister à la cavalerie qu'on supposait devoir être dans les environs.

Mais après une marche d'une heure, pendant laquelle il fut impossible d'atteindre les fuyards, le colonel jugeant convenable de faire reposer les troupes, qui depuis deux heures du matin étaient sur pied, se retira sur Galard, où elles ne resterent, que le tems nécessaire pour enterrer les Morts et panser les blessés.

Cette Journée eût coûté cher aux Français, si le feu de l'ennemi eut été dirigé plus horizontalement. Mais l'inégalité du terrain qu'occupaient les Espagnols, et leur inexpérience dans le maniement des armes, ont heureusement concouru à neutraliser l'effet de leur mousquetterie. Nous n'eûmes que huit hommes tués, et douze blessés, dans une action aussi décisive. L'ennemi laissa, sur le champ-de-bataille et dans les Bois d'arroyohonde, un grand nombre de morts, qui furent trouvés le lendemain par des détachements qui parcoururent la campagne.

Des Transfuges rapporterent, que les divisions de l'armée de Sanchez avaient fui vers les plaines de l'habitation dite Portoric, mettant tout leur espoir dans leur nombreuse cavalerie.

Mais le souvenir des désastres de Palo-hincado avaient laissé des traces trop profondes dans l'esprit de nos soldats: instruits par l'exemple de leurs malheureux camarades, ils se rappelleront, lorsqu'il en sera tems, que le défaut de précision, d'ordre, et d'ensemble, dans les mouvements, a causé la dispersion et la destruction presque totale de l'armée du général Ferrand, et que la valeur, sans le concours de ces trois grands moyens, conduit rarement à la victoire.

Le colonel Aussenac eut particulierement à se louer de l'intelligence et de la bravoure des chefs de bataillon Vassimon et Fortier; il a été également bien secondé par le chef de bataillon Rocheron et par le brave Répussard, qui fut blessé en poursuivant l'ennemi, à la tête de ses intrépides chasseurs coloniaux.

Messieurs les officiers des troupes de ligne, de la garde nationale d'état-major et des guides rivalisèrent de bravoure dans cette journée brillante.

Le lendemain, 28 Janvier, à six heures du matin, une flotille composée d'une corvette Anglaise, d'une canonnière Espagnole, et de cinq autres petits bâtiments de guerre, couraient la bordée du sud, en ordre de bataille; arrivée à la hauteur du fort Saint Jérôme, où nous avions laissés une garnison de 50 hommes, la canonnière se détacha; et vint saluer le fort d'une cinquantaine de coups de canon.

28 Janvier.

Manœuvre de quelques batiments.

Le général-en-chef, jugeant que cette manœuvre pouvait être concertée avec les insurgés, pour favoriser une attaque par terre, fit sortir un corps de 150 grenadiers commandés par le colonel Aussenac, pour observer les mouvements de l'ennemi. Mais la flotille ayant continué sa route en cinglant vers la Baie de Jayne, les grenadiers rentrerent à Santo-Domingo.

Le même jour, à neuf heures du soir, la corvette Anglaise, rasant de trop près la côte de Santo-Domingo, essuya le feu de nos Batteries, et reçut un boulet de 24 à bord.

Le 29, le capitaine et ses officiers vinrent à terre, où ils furent reçus avec toute la politesse et l'urbanité Françaises. Ils manifesterent, dans plusieurs occasions, les sentimens d'estime et d'intérêt que leur inspirait la brave Garnison de Santo-Domingo.

29 Janvier.

Le lendemain, des transfuges ayant assuré que l'ennemi avait abandonné le fort de Jayne et ses magasins, la colonne se mit en marche, pour s'assurer de la vérité de ce rapport. A son approche, les Insurgés, qui occupaient encore cette position, se retirerent et passerent la rivière, derrière laquelle ils avaient établi des retranchements. Le colonel ne jugeant pas convenable d'anticiper sur les opérations militaires projetées,

30 Janvier

Les insurgés repasse la riviere de Iayne.

s'occupa de l'évacuation des Magazins de vivres, et rentra le même jour à Santo-Domingo.

1 er. Février. Situation difficile dans laquelle se trouve la place.

Depuis la journée du vingt Sept. la campagne étant libre, à la distance de quatre lieues, les Maraudeurs, protégés par des détachements nombreux, firent rentrer chaque jour des vivres en très grandes quantité. On estime que, depuis le 26 Janvier jusqu'au 1er. Février; les habitants s'approvisionnerent pour un mois. Mais la garnison ne pouvait pas se maintenir avec les mêmes ressources.

Les bâtiments expédiés pour le continent ne revenaient point; depuis 3 mois, nous vivions de priva, tions, dans l'éspérance d'être secourus par la France, et cet espoir avait été trompé. Les horreurs de la famine se faisaient déjà ressentir, lorsque nous prîmes la courageuse détermimination de culbuter l'ennemi, et le succèss avait justifié notre entreprise sans améliorer notre situation. Il nous restait encore les moyens de douceur et de conciliation; ils avaient été infructueux dans la prémière tentative faite par le Père Correa.

Une députation d'habitans passe dans le camp de Sanchez.

Le Général Barquier, croyant le moment favorable, pour parvenir à une pacification, accéda à la demande des sieurs Don Ramon Cabral, Don Joseph del Orve, Don Juan Santin, tous les trois recommandables par leur dévouement au gouvernement français, d'aller à la rencontre de Sanchez, et de lui représenter les conséquences funestes de son obstination, les malheurs inévitables auxquels allait être livrée leur patrie, par la continuation d'une guerre, aussi injuste dans les motifs qui l'avaient fait entreprendre que fatale dans ses résultats: ils devaient enfin promettre l'oubli

du passé, un pardon général, et même plus, dans le cas où des considérations d'humanité et d'intérêt public auraient décidé Sanchez à déposer les armes. 9 Février.

Les Députés, animés du desir de remplir des devoirs aussi sacrés, s'acheminèrent le 6 Février, pour l'habitation de Portoric, où l'on supposait que sétaient réunies les différentes divisions de l'armée insurgente. A 3 lieues de Santo-Domingo, ils rencontrèrent des détachements considérables d'infanterie et de cavalerie ennemie qui, au lieu de continuer leur route, s'empresserent de les escorter jusqn'au lieu de leur destination mais après avoir rempli au préalable la formalité rigoureuse de leur bander les yeux, prècaution qui annonce plutôt la faiblesse que la force.

En effet, rien ne fut oublié, dans le cours de ce voyage, pour donner une haute idée des forces, sur l'existence desquelles nous avions les notions les plus précises. Les marches, les contremarches, le bruit d'une cavalerie sans cesse en mouvement autour des trois envoyés, toutes les ruses enfin suggérées par la crainte furent employées pour suppléer à la réalité des moyens, et inspirer des fausses préventions à des hommes qui, par le fait même de ces démonstrations occultes, étaient disposés à douter de tout ce qu'on avait l'intention de leur faire croire.

Arrivés an quartier général, ils furent introduit dans l'appartement de Don Pedre Vazquez, commandant général des troupes, en l'absence de Sanchez, qui avait passé de l'autre côté de l'Ozama le lendemain du combat de Galard. Le ton de jactance de ce chef, d'autant plus déplacé qu'il parlait à des vainqueurs, ne convenant point à des hommes de paix, ils demandè-

rent à suivre leur route, et à se rendre près de Don Juan Sanchez.

7 Février. Les Envoyés arrivent au quartier général.

Les députés partirent à sept heures du soir, et n'arrivèrent de l'autre côté de l'Ozama qu'à une heure après minuit. Ils furent conduits chez Augustin de Castro en attendant les ordres du quartier-général. Ce commandant, toujours dans les mêmes principes, exagéra les succès des armées Espagnoles en Europe, la situation affreuse dans laquelle se trouvait la France, et ne laissa point ignorer aux députés l'arrivée d'un renfort de 600 hommes du Cibao, commandés par Francisque Estèves, le plus brave et le plus intelligent des chefs de ce département; mais comme toutes ces assertions étaient démenties par les apparences, elles ne produisirent d'autre effet sur l'esprit des envoyés que celui de les confirmer dans l'idée que la crainte seule pouvait inspirer une semblable politique.

Après avoir pris quelques heures de repos, ils se proposaient de continuer leur route, lorsqu'un courier vint leur annoncer que Don Juan Sanchez les attendait sur l'habitation Fereyra; ils s'y rendirent, et le trouvèrent accompagné de Carabajal et de plusieurs autres chefs de son armée; sa contenance était sérieuse, et en apparence assurée, et le ton de sa conversation amical, vû qu'il était l'ancien ami des trois personnes qui étaient venues le trouver. Il répondit aux insinuations de paix qui lui furent faites qu'il n'avait eu en vue en entreprenant cette guerre que l'intérêt de son pays, et son attachement à S. M. C. et à sa réligion, que l'ambition n'étant point le mobile de ses actions, il était disposé à faire tous les sacrifices qui lui étaient personnels, à la tranquillité et au bonheur de ses compatrio-

Réponse évasive de Don Juan Sanchez.

tes ; mais qu'indépendamment des gouvernements de Portoric et de Cube, dont il venait de recevoir des secours récemment, il avait encore à consulter tous les commandants d'arrondissement, avant de prendre une détermination ; qu'il demandait enfin quatre jours pour les réunir, et donner une réponse cathégorique ; qu'au reste, les Français ne devaient pas tant se prévaloir des succès de Saint-Jérôme et de Galard, dont les résultats n'étaient ni plus honorables ni plus importants que la victoire de Palo-Hincado, et que, dans tous les cas, ses troupes demandaient à se mesurer une troisième fois avec les Français. Il ajouta qu'il n'avait point été secondé par quelques officiers de Portorie, lors de l'attaque de Saint-Jérôme, qu'il serait probablement parvenu à le débloquer, si Don Francisque Diaz qui y commandait y eût fait une plus longue résistance. Il se plaignit également du colonel Don André Ximenès, sur la fermeté duquel il jeta même quelques doutes.

Le fait est que Don André Ximinès, ennuyé d'obéir à des hommes qu'il avait le droit de commander et de partager la honte de leurs opérations, lorsque dans les délibérations son intervention n'était que passive et secondaire, s'était embarqué, le 4 Fevrier, à bord de la flotille de Portoric, avec quelques hommes du régiment fixe de la même île.

Sanchez, pour se rendre sans doute les négotiations plus favorables, ne manqua pas de réitérer à ses trois compatriotes les nouvelles d'Espagne et de France, et de leur parler de ses grandes ressources pour continuer la guerre.

Enfin, après des témoignages réciproques d'ami-

8 Février.

tié, les envoyés prirent congé de lui, et rentrerent le 8, à Santo-Domingo.

12 Février.

Le 12, Le sieur Don Joseph del Orve, et le capitaine de l'Etat-major Evrard, retournèrent au quartier-général de Sanchez, pour remettre des dépêches relatives à l'échange des prisonniers, et réclamer contre la continuation des travaux, dont la suspension avait été explicitement convenue.

Le même jour, Don Joseph Abreu, officier d'artillerie, et Joaquin de Mena, aide-de-camp de Don Juan Sanchez, apportèrent une réponse définitive aux ouvertures faites par les trois envoyés Espagnols. Cette réponse laconique portait en substance qu'il était décidé à tenter de nouveau le sort des armes, et disposé seulement à l'échange des prisonniers respectifs.

Sanchez s'explique cathégoriquement.

Il était évident d'après cela que Don Juan Sanchez et son conseil n'étaient mûs que par des motifs d'ambition et d'orgueil, et que la honte de faire un pas rétrograde, après avoir fait retentir toutes les colonies voisines du bruit de ses prétendues victoires, lui avait dicté une résolution, aussi contraire à l'intérêt de son pays.

Sanchez en effet, en cédant à la proposition qui lui avait été faite par les envoyés, d'attendre la décision des cours respectives, et de conclurre à cet effet une trève de six mois, conservait au moins pendant ce laps de tems un pouvoir qu'un seul échec pouvait lui faire perdre ; et si, comme il se l'imaginait follement, Ferdinant VII. regnait en Espagne, et que la rétrocession eût lieu, n'était-il pas plus honorable et plus satisfaisant pour lui de dire à son souverain, " Je pouvais " continuer la guerre contre les Français, mais c'eût " été aux dépens du bonheur et de la tranquillité de

" mes compatriotes ; j'ai préféré conserver à V. M.
" une portion considérable de ses fidèles sujets, plutôt
" que de tenter de nouveau les chances incertaines
" d'une guerre qui n'aurait laissé dans la partie Espa-
" gnole qu'un monceau de cendres et de cadavres."

Tels sont les motifs qui devaient prévaloir dans le cœur de Sanchez et de ses lieutenants; mais l'état précaire d'un grand nombre d'entre eux, dont la fortune était essentiellement liée au succès d'une révolution qu'ils avaient excitée, et la crainte de ne pas conserver les places et la considération qu'ils ne devaient qu'à l'état de crise dans lequel ils tenaient leur patrie, leur fit prendre une détermination diamétralement opposée à l'intérêt général.

Les parlementaires de Sanchez se retirèrent, et furent accompagnés par le capitaine Gilbert Guillermin, qui avait ordre d'aller jusqu'à leur quartier-général, pour déclarer à Don Juan Sanchez que le général Barquier, après avoir satisfait aux considérations d'humanité et de paix que lui prescrivaient son cœur et ses devoirs, allait reprendre les hostilités, à l'expiration précise de la suspension d'armes, et ne consentait à l'échange des prisonniers respectifs que dans le cas où cet échange s'effectuerait dans les délais de la trève, et avec les restrictions proposées par lui.

Sanchez ayant observé au capitaine Guillermin que le terme pour l'échange était trop limité, en raison de la grande distance où se trouvaient les prisonniers Français, cet officier répondit que les opérations militaires, en reprenant leur cours n'empêcheraient pas que, lors de l'arrivée des prisonniers sur la limite, on

ne traitât de leur échange par le moyen d'un parlementaire.

Sanchez, qui avait des motifs secrets pour retarder une pacification générale, desirait au fond du cœur une seconde occasion de renouveller les négociations; il s'était ouvert avec confiance à Don Joseph del Orve, son ancien ami, sur les propositions déjà entamées et sur les modifications qu'il jugeait convenables dans le cas où, pour éviter l'effusion du sang, on conviendrait de s'en rapporter à la décision des gouvernements respectifs : il alla même jusqu'au point de lui confier les clauses substantielles de la suspension d'armes, et de le prier de lui indiquer le mode de rédaction usité dans de pareilles circonstances, il engagea même le sieur del Orve à y ajouter quelques observations impartiales, afin d'éviter les longueurs de la discussion, et de parvenir plus promptement au but désiré. Il avait exigé en même tems du sieur Joseph del Orve la discrétion la plus rigoureuse sur ses ouvertures confidentielles, jusqu'au moment où l'arrivée des prisonniers lui fournirait l'occasion d'envoyer un parlementaire à Santo-Domingo. Le but de Sanchez, en ajournant une négociation aussi importante, était de disposer les esprits exaltés des premiers chefs à des vues de conciliation qui pussent satisfaire les prétentions réciproques.

Confidence de Don Juan Sanchez à Don Joseph del Orve.

Les articles principaux qui devaient, selon Sanchez, servir de base à une paix stable et définitive, étaient: 1. " Que la guerre actuelle ayant été entre-" prise à la sollicitation particulière des Dominguois " réfugiés à Portoric, il était indispensable, dans le " cas où la France conserverait la souveraineté sur la

Conventions tacites dont Sanchez entre-voyait la possibilité.

" partie de l'Est de Saint-Domingue, que le gouverne-
" ment garantit à chaque individu Espagnol, qui vou-
" drait aller vivre dans les domaines de S. M. C., la
" jouissance de ses propriétés injustement séquestrées
" par le général Ferrand."

2. " Que dans le cas où le gouvernement Français
" conserverait la souveraineté sur la partie de l'Est de
" Saint-Domingue, aucun individu ne serait recherché,
" pour sa conduite politique pendant la guerre, et que
" ceux qui occupaient des emplois civils et militaires
" antérieurement aux événemens, continueraient à les
" exercer sous le gouvernement Français."

3. " Que dans le cas où le gouvernement Français,
" conservant la souveraineté sur la partie de l'Est de
" Saint-Domingue, voudrait employer les Espagnols
" au rétablissement de la tranquillité dans la partie
" Française, ils seraient payés et entretenus à l'instar
" des soldats Français, et au dépens du gouverne-
" ment."

4. " Que la réligion et les cérémonies réligieuses
" n'éprouveraient aucun changement, et seraient prati-
" quées comme elles l'étaient sous le gouvernement
" Espagnols."

5. " Que, conformément au décret des consuls,
" sur la conservation provisoire des loix et usages Es-
" pagnols, le code Napoléon n'aurait son exécution
" qu'à l'époque de l'organisation définitive de la co-
" lonie."

6. " Que, pendant la durée de la trève, la surveil-
" lance des marchés, établis pour le commerce des
" deux nations, serait confiée à des commissaires de
" police choisis de part et d'autre."

7. " Que des commissaires Français et Espagnols " seraient envoyés en Europe, aux frais du gouverne- " ment Français, à l'effet d'obtenir des gouvernements " respectifs une décision définitive sur le sort de la " partie Espagnole."

8. " Que toutes réclamations de dommages et intérêts, pour les pertes occasionnées par les événemens " de la guerre, ne seraient point admises, de part et " d'autre."

9. " Qu'il ne serait loisible au gouvernement de " Santo-Domingo, ainsi qu'à lui, et ce, pendant la " durée de la suspension d'armes seulement, de grever " d'aucun impôt quelconque les Espagnols restés dans " l'enceinte de Santo-Domingo, et les Français que " les circonstances avaient placés sous son autorité."

Sanchez fit une dernière observation au capitaine Guillermin relativement aux soldats Italiens pris dans le Fort Saint-Jérôme et à ses papiers trouvés le 24 dans son quartier-général; il réclamait les uns et les autres, en cas d'échange. Le capitaine Guillermin lui répondit que les Italiens, étant considérés comme déserteurs, ne pouvaient être traités comme prisonniers, et par conséquent compris dans l'échange; que quant aux papiers, ils avaient été disséminés par le soldats, et qu'il serait impossible de les réunir.

14 Février. arrivée d'un batiment venant de Cube.

Les hostilités recommencèrent le 14, par le feu de notre artillerie sur toute la ligne ennemie. Nous détruisîmes dans la même soirée trois rangs de gabions que les insurgés avaient élevés dans la nuit, pour inquiéter nos bâtimens dans la Rade.

Dans la soirée du 12, un bâtiment de Cube, chargé de 40 milliers de sucre, était venu ajouter à nos moy-

ens d'existence ; et le 16, l'ennemi, instruit que le capitaine et l'armateur de ce bâtiment étaient Espagnols, fit tout son possible pour couler ce bâtiment dans la Rade. En conséquence, une pièce de canon de quatre fut placée derrière une des écores les plus élevées, à l'embouchure de la rivière, et à l'abri de nos batteries de côtes. Nous parvînmes néanmoins, par le moyen des bombes et des obuses à neutraliser l'effet de cette pièce de canon, qui cessa son feu dans la journée suivante.

16 Février.

Le 17, la tour signala quatre bâtimens à l'Est ; les habitans se portèrent en foule sur les terrasses des maisons, dans la confiance de voir réaliser l'espérance qu'avait fait naître depuis quelque tems la nouvelle de l'arrivée prochaine d'une division Française. Mais leur joie fut de courte durée : à dix heures du matin, une frégate, une corvette, et un brick Anglais arborèrent leur pavillon, en reconnaissant les atterrages de notre ville. Dans le même moment, un petit bâtiment Français venant de Curaçao rangeait la terre pour gagner le port ; le brick détacha ses barges pour lui couper la terre, mais le brave capitaine Botin, dont la félouque était à l'ancre, met sur le champ à la voile, force les barges à s'éloigner, et fait entrer dans le port la goëlette sous sa protection.

17 Février. Fausse espérance des habitans.

Nouvelle preuve de zéle donnée par le Sieur Botin.

Ce marin, aussi désintéressé qu'intrépide, avait déjà mérité, dans plusieurs circonstances difficiles, par les preuves réitérées qu'il donna de son humanité et de son dévouement, l'estime et la reconnaissance de tous les Francais. La gazette du 15 Février s'exprimait à son égard, en ces termes.

" Si les sacrifices faits à la société donnent des

" droits incontestables à la reconnaissance des con-
" temporains, et au souvenir de la postérité, les habi-
" tans et la garnison de Santo-Domingo doivent aux
" vertus civiques et au patriotisme du capitaine Jean
" Botin, les hommages les mieux mérités, et c'est
" dans cette Feuille que l'expression doit en être plus
" spécialement contenue, et le motif consacré."

" Armateur et capitaine du corsaire Français le
" Joseph, cet industrieux et loyal marin a donné, dans
" des circonstances difficiles, des preuves d'un désin-
" téressement trop généreux, pour ne pas être nommé
" avec éloges, dans un tems surtout, où l'égoïsme le
" plus vil, et l'insouciance la plus honteuse ont été et
" sont assez généralement les sentiments directeurs
" des actions de quelques autres Français, qui au-
" raient pu, comme Mr. Botin, s'environner de l'esti-
" me publique, et qui ont préféré l'or à l'honneur."

" Dans un moment où la Famine avait réduit la
" classe indigente des Habitants de Santo-Domingo
" aux plus cruelles privations, une prise chargée de riz
" lui arrive. Des spéculateurs lui offrent 50 et 60
" gourdes du quintal, mais l'estimable Botin rejette
" leurs propositions: ' Je n'abuserai point, dit-il, de
' l'état où nous sommes; je n'ai point spéculé sur la
' misère publique.' Il s'adresse aux administrateurs
" et aux personnes qui, par état, doivent s'intéresser
" au sort de tous les citoyens, et leur cède sa cargai-
" son à 25 gourdes le quintal sous condition expresse
" que le riz sera distribué à ce prix à tous les habitants
" dans la proportion des besoins réels de chaqu'un.
" Peu de tems après il s'embarque sur son corsaire,
" fait une prise, et malgré les dangers qu'elle courait

" d'être enlevée par les croiseurs Anglais, son zéle
" pour la chose publique et la position de la place de
" Santo-Domingo, le décident à l'expedier pour ce
" port, sans consulter son intérêt personnel. Sur une
" autre prise il trouve une riche cargaison de marchan-
" dises sèches; le capitaine capturé lui offre de les
" racheter à un très bon prix; mais M. Botin refuse,
" et préfère les échanger avec désavantage pour des
" comestibles qu'il veut envoyer à ses concitoyens de
" Santo-Domingo."

C'est ainsi, qu'honorant sa profession, il en a uti-
" lisé les profits hazardeux, doublement heureux, et
" bien digne de l'être puisque la fortune et l'opinion
" publique, si souvent en opposition, lui ont souri en
" même tems.

" La conduite du capitaine Botin, qui a si bien
" mérité de ses compatriotes sera sans doute imitée;
" l'exemple qu'il a donné ne sera point perdu, et il ne
" nous reste qu, à désirer que son patriotisme soit con-
" nu d'un gouvernement juste et rémunérateur."

Le 18 et le 19, la station Anglaise continua le Blocus du port, et communiqua fréquemment avec les insurgés; on supposa, et cette opinion n'était pas dénuée de vraisemblance, qu'elle était occupée dans la Rade de la Calette à débarquer des pieces d'artillerie et des troupes. Il devenait important pour nous defaire échouer des préparatifs aussi dangereux pour la ville, en nous rendant maitres de la Rive gauche de l'Ozama. 19 Février.

Sanchez, après l'affaire de Galard, qui avait détruit toutes ses espérances dans la partie de l'Ouest, avait précipitamment repassé ce Fleuve qu'il considé-

rait comme la seule barrière insurmontable entre lui et les Français. Dans l'idée que nous n'oserions jamais franchir cet obstacle, il s'abandonnait au souvenir flatteur du succès de Palo-Hincado ; et à l'espoir de voir sourire de nouveau la fortune dans ces mêmes contrées, où elle lui avait été si favorable, dans le cas ou nous ferions des tentatives de ce côté-là. En concentrant d'ailleurs la majeure partie de ses forces sur la rive gauche du fleuve, il était maître du port, dont l'entrée n'était plus accessible à nos bâtiments, et se consolait des désastres qu'il avait éprouvés à Saint Jérôme et à Galard, par l'idée chimérique de n'avoir point abandonné le Blocus de Santo-Domingo.

Renfort reçu par l'armée de Sanchez.

Francisque Estèves, à la tête de 500 hommes, avait par des marches forcées, opéré sa jonction avec la division de l'Est, forte d'environ 1000 hommes d'infanterie et 400 hommes de cavalerie : tout concourait enfin à inspirer à Sanchez cette confiance aveugle inséparable de l'impéritie et de l'orgueil qui lui avait fasciné les yeux, dans les conférences du 7, du 11, et du 12 Février.

Revue des troupes Françaises par le colonel Aussenac.

Le 19, le colonel Aussenac reçut l'ordre de passer en revue la brave armée expéditionnaire destinée à traverser le lendemain la rivière de l'Ozama. L'ennemi occupait sur la rive opposée des positions extrêmement avantageuses, fortifiées par l'art et par la nature. La gauche et la droite du chemin, pour y arriver, était flanquée par des redoutes en gabions, dont l'élévation et l'aspérité rendaient les approches difficiles ; à la distance d'environ trois quarts de lieue, une seconde ligne de retranchemens couvrait ces redoutes et devait servir de point de ralliement, dans le cas où les premiers ou-

vrages seraient forcés : il fallait enfin, pour pénétrer jusqu'à l'habitation dite Ferreira, dernier Boulevard de Sanchez, emporter deux retranchemens défendus par 1500 fantassins de ses meilleures troupes, et 400 hommes de cavalerie.

Les mesures furent prises dans la nuit du 19 au 20, par le lieutenant de vaisseau Guignot, officier plein d'intelligence et de zèle, pour effectuer le passage de la rivière, en face de l'ennemi, et à l'endroit où elle peut avoir environ 150 pas géométriques de largeur.

20 Février. Passage de l'Ozama et prise des retranchements de Manganagua.

Le 20, à sept heures du matin, l'armée, aux ordres du colonel Aussenac, et divisée en deux colonnes, fut dirigée sur tous les points où elle devait traverser le fleuve. Le sieur Pierre Mouilla, lieutenant de port, traverse le fleuve avec intrépidité et va placer sous le feu de l'ennemi l'ancre qui devait servir à touer les canots de transport. La colonne de droite était commandée par le chef-de-bataillon Vassimon, et celle de gauche, était sous les ordres du chef-de-bataillon Fortier.

Les premiers pelotons, en paraissant sur le rivage, essuyèrent d'abord le feu de l'ennemi, qui semblait douter encore de l'audace de notre projet ; mais à l'instant même, vingt pièces de canon, portant dans leurs flancs la destruction et la mort, foudroyèrent les retranchemens des Espagnols, firent succéder au bruit de leur mousquetterie le silence de la terreur qu'elles avaient imprimée.

Le fleuve devenu libre, offrit à la fois le spectacle le plus terrible et le plus imposant. Seize petits canots, voguant sur la surface couronnée d'une fumée

guerriere, déposèrent bientôt sur la rive gauche, l'intrépide légion coloniale, enorgueillie de ses anciens trophées et impatiente d'en acquérir de nouveaux.

Les 140 braves qui la composaient avaient à leur tête le chef-de-bataillon Savary, le capitaine Théard, et le lieutenant Gaujean, accoutumés depuis cinq mois à voir fuir devant eux les phalanges Espagnoles.

Notre redoutable artillerie, à l'instant où ces troupes abordèrent à la rive gauche, fit éclater de nouveau la foudre de toutes parts : sa fureur n'était comparable qu'à l'attitude menaçante de nos soldats, et à la célérité de nos marins, chargés de transporter le reste de nos troupes.

En moins d'une heure, les 800 hommes qui composaient l'armée expéditionnaire ont franchi l'intervalle qui les séparait de l'ennemi, et leur ardeur augmente à la vue des femmes placées sur les terrasses des maisons, faisant des vœux pour le succès de nos armes.

A huit heures, les troupes se mettent en marche; la crête des écores de la rivière avait été évacuée par l'ennemi, qui s'était replié, après une faible résistance, sur ses retranchemens de Manganagua.

La colonne de droite eut ordre de parcourir toutes les positions précédemment occuppées par les insurgés, pendant que celle de gauche continuerait sa marche dans le chemin royal, où elles devaient se rèunir toutes les deux.

Enfin, après trois quarts d'heure d'une marche pendant laquelle nous eûmes à essuyer successivement le feu de tous les avant-postes, l'avant-garde de la colonne de gauche, composée des chasseurs coloniaux et de

la 37e demie-brigade, apperçut et attaqua les retranchemens où s'étaient ralliées toutes les forces ennemies.

Cette ligne de retranchements, défendue par 1900 hommes, occupait un espace de 140 pas géométriques; sa gauche et sa droite étaient appuyées sur un bois, et son front protégé par deux caronnades de 12, dont le feu était croisé.

L'imprudente, mais courageuse impétuosité des chasseurs coloniaux imitée par la 37e demi-brigade, qui se sépara brusquement de la colonne, pour partager la gloire des premiers, faillit devenir fatale aux uns et aux autres.

Un feu terrible de mousquetterie et deux décharges d'artillerie nous mirent 30 hommes hors de combat, et forcèrent notre avant-garde à se replier sur le reste de la colonne, qui regagna bientôt le terrein qu'on venait de perdre.

Pendant que la colonne de gauche était ainsi aux prises avec l'ennemi, le chef-de-bataillon Vassimon, à la tête de celle de droite, tournait à travers les bois la gauche des retranchements; la rapidité de son mouvement et l'attaque vigoureuses des deux colonnes réunies déterminèrent la fuite des insurgés et la prise de leurs lignes, où le sieur Daram, capitaine des grenadiers de la 5me demi-brigade, et Théard, capitaine des coloniaux, pénétrèrent les premiers.

L'ennemi, en pleine déroute, poursuivi à plus d'une lieue du champ-de-bataille, abandonna tout son butin aux vainqueurs, avec quatre pièces d'artillerie, dont deux n'avaient point encore été placées.

D'après l'aveu des ennemies mêmes, leur perte a

été de 150 hommes tués et 55 blessés. La nôtre a été de 100 hommes, tant tués que blessés.

Le colonel Aussenac vint de suite occuper les positions, sur la rive gauche du fleuve, que nous avions l'intention de conserver.

Dans son rapport au général-en-chef, le colonel Aussenac se loue particulièrement de l'intelligence et du courage de ses deux chefs de colonnes, les lieutenans-colonels Vassimon et Fortier, ainsi que de la conduite des officiers des troupes de ligne et d'état-major, la companie administrative soutint dans cette occasion la réputation de valeur qu'elle s'était acquise. Le sieur Rouillé se fit remarquer par beaucoup d'intrépidité et fut blessé.

Le seul reproche que le colonel Aussenac se soit crû fondé à faire dans cette journée glorieuse, où toutes les troupes en général ont rivalisé de bravoure et d'émulation, fut aux chasseurs coloniaux, et à la 37e demi-brigade, dont l'imprudent et impétueux courage avait un instant contrarié les dispositions d'ensemble qui devaient assurer la victoire. Le colonel saisit en même tems cette occasion pour rappeller aux troupes que la subordination fait toute la force des armées.

Les Francais se retranchent sur la rive gauche de lozama.

Après l'affaire du 20 Février, les ordres avaient été donnés au directeur du corps du Génie de s'occuper sur le champ à fortifier les hauteurs de la rive gauche que nous voulions conserver, pour défendre la liberté du port.

22 Février. Rencontre des patrouilles ennemies, engagement général à cette occasion.

Le 22, à six heures du matin, une reconnaissance de nos troupes ayant rencontré les avant-postes ennemis, à la distance d'environ un quart de lieue de notre camp, engagea avec eux une assez vive fusillade. La colonne de droite, aux ordres du colonel Vassimon,

que sa conduite distinguée dans les combats de Saint-Jérôme, de Galard, et de Manganagua avait fait élever à ce grade, ainsi que le lieutenant colonel Fortier, occupant les positions les plus immédiates se porta de suite en avant, pour soutenir le feu de nos troupes. L'ennemi, en se repliant, se fortifiait progressivement par les corps distribués sur la route, et destinés à défendre les approches du quartier-général de Sanchez, qui se trouvait sur l'habitation Ferreyra, à une lieue de Santo-Domingo.

L'affaire devint générale aux anciens retranchemens de Manganagua, où l'ennemi avait une seconde fois réuni toutes ses forces: il en fut chassé de nouveau; mais il opposa une vigoureuse résistance, et opéra sa retraite avec moins de précipitation que dans les affaires précédentes, jusqu'au moment où Caravahal à la tête de 800 hommes de troupes fraiches rallia les fuyards et rétablit le combat.

Le colonel Aussenac, jugeant par la vivacité du feu, et l'opiniâtreté des insurgés, qu'il avait affaire aux 1900 hommes réunis, et n'ayant que 350 hommes à leur opposer, après les avoir poursuivi à un quart de lieue des lignes, ordonna à sa colonne de se serrer en masse et se retirer en bon ordre, par échelons, jusqu'aux retranchemens, où le feu ayant cessé de part et d'autre, nos troupes vinrent reprendre les positions de la rive gauche, où étaient restés 400 hommes en observation, sous les ordres du colonel Fortier.

Cette action, dans laquelle nous avons eu la gloire d'enlever une seconde fois les ouvrages avancés de l'ennemi avec des forces aussi inégales, a été assez meurtriere, et l'eût été d'avantage si les sinuosités du che-

min et l'épaisseur des bois qui le bordent n'eussent neutralisé le feu des combattants. Nous eumes, dans cette rencontre, quarante-cinq hommes blessés, et quinze tués sur le champ-de-bataille ; et la perte de l'ennemi fut plus considérable que dans le combat du 20 Février.

La mort du sieur Poiré, lieutenant des grénadiers de la 5me demi-brigade, a excité les plus vifs regrets. Ce brave officier, après avoir délivré un sergent-major Français des mains de quatre Espagnols, fut tué d'un coup de mousquet, au moment où il poursuivait un de leurs chefs qui avait été blessé, et qu'il était sur le point d'atteindre.

L'ennemi fait une diversion au fort Saint Jérome.

Dans la même journée, les mouvements de la division Anglaise, et l'apparition d'un colonne ennemie devant le fort Saint-Jérôme, donnèrent lieu à penser que l'ennemi avait cherché à faire une diversion dans cette partie, pour faire avec plus de succès une attaque combinée sur les positions de la rive gauche de l'Ozama; mais ce projet fut déconcerté par la surveillance de nos patrouilles, qui nous firent connaître le dessein de l'ennemi. Néanmoins, pour prouver à Sanchez que nous ne comptions pas sur le nombre, pour résister à ses attaques; 150 grenadiers reçurent l'ordre de repasser la rivière, afin d'observer les mouvements de l'ennemi, et de dégager le fort Saint-Jérôme, dans le cas où il serait investi. Le colonel Aussenac reconnut en effet la position de l'ennemi qui occupait l'habitation du général Ferrand et le Belvédère, mais les insurgés se retirèrent à son approche, jugeant sans doute de l'inutilité de leur tentative par la contenance de nos grenadiers et leur bonne disposition à les recevoir.

Cependant le colonel Vassimon, dont la colonne était affaiblie d'environ 200 hommes, sentit la nécessité de concentrer ses forces dans la position la plus élevée de la rive gauche : il fit elever à la hâte un rang de gabions autour de son camp, et placer deux petites pieces de campagne pour soutenir son infanterie. Cent ouvriers s'occupèrent de suite à découvrir à la distance de deux portée de fusil les approces de cette nouvelle place d'armes environnée de bois épais afin de la mettre à l'abri d'une surprise et d'un coup-de-main.

Le Colonel Vassimon se retranche sur la rive gauche.

L'ennemi chercha inutilement à faire cesser nos travaux, en inquiétant les travailleurs ; les ouvrages furent achevés dans 24 heures, et ce faible boulevard élevé a là hâte contre un ennemi peu fait à la guerre, nous assura le fruit des victoires des 20 et 22 février.

Le colonel Vassimon, les lieutenants-colonels Daram et Cottenet, le brave capitaine Theard qui reçut un coup de feu, et une infinité d'officiers de tout arme ont soutenu, dans cette action, la plus longue et la plus chaude de toutes, la réputation de valeur qu'ils ont mérité depuis le commencement de cette guerre.

Le 23, le général-en chef fit placer deux pieces de 16 au fort Saint Jérôme, pour écarter l'ennemi qui, tous les jours, se présentait à portée de canon et génait les communications.

23 Février.

Cette continuité de désastres aurait dû dessiller les yeux aux habitants de la partie de l'Est de Saint Domingue, mais entraînés par l'esprit de révolte, ils préféraient l'oisiveté des camps, aux douces habitudes du travail, pour venir affronter des dangers dont les éloignaient leurs mœurs et leur caractere naturelemens pacifique. Le général Barquier pensait que la

circonstance étàt favorable pour rapprocher les esprits ; il avait fait les premières démarches, mais elles avaient été accueillies avec le ton de méfiance ordinaire dans les hommes dont le cœur est plus enclin à la perfidie qu' à la générosité. Sanchez ne pouvait croire que le gouvernement fit ainsi le sacrifice de son ressentiment, au bien général, sans doute parcequ'il raisonnait d'après des principes contraires.

24 Février. Don Joseph de l'Orve renouvelle ses tentatives auprès de Sanchez. elles ne sont point avouées par le gouvernement.

Neanmoins, le 24, le sieur don Joseph del Orve, qu'on a vu figurer dans les conférences des 7, 11 et 12 février, solicita la permission de se rendre, comme simple particulier, au camp de Don Juan Sanchez, qu'il avait laissé le 12 dans des dispositions pacifiques. Il fondait le succès de la nouvelle démarche qu'il allait faire sur les Victoires des 20 et 22, dont les résultats glorieux en affaiblissant les prétentions des insurgés, devaient nécessairement lui donner un grand ascendant sur l'esprit de Sanchez d'après les notions certaines qu'il disait avoir sur les intentions et la modération de ce chef des révoltés.

Le sieur Don Joseph del Orve, dont le caractere conciliant et la bonne judiciaire étaient connus des chefs du gouvernement, partit donc animé du desir sincère de faire cesser le fléau de la guerre, et d'employer pour y parvenir toute l'influence que lui donnaient ses anciennes liaisons avec le chef des révoltés. Cette mesure dictée par l'humanité, et adoptée par la clémence des vainqueurs, leur était en même tems commandée par la nécessité la plus impérieuse ; nous étions parvenus à la vérité, par notre courage et par notre constance à lutter depuis 5 mois contre toutes les privations et tous les dangers, au point de ne pouvoir

que mourir ou vivre glorieusement: mais la famine était à son plus haut dégré, et la modique ration de maïs, qui prolongeait depuis un mois la malheureuse existence de nos soldats, allait finir dans huit jours. Abandonnés de l'univers entier, à deux mille lieues de leur patrie, l'honneur seul ranimait leurs forces épuisées par les horreurs de la famine et les efforts de cette foule d'ennemis dont ils ètaient environnés.

Dans cette situation affreuse, l'espérance de sauver le pays nous aidait à supporter nos maux, et leur prolongation n'avait rien d'effrayant pour des hommes qui, la vue fixée sur la France victorieuse de toutes les nations, n'aspiraient qu 'à la gloire de partager ses triomphes et ne compaient les jours que par les combats qu'ils avaient à livrer. Don Joseph del Orve, d'un extérieur simple et modeste, parvient au quartier général de Don Juan Sanchez, il le trouve environné d'un cortege brillant et nombreaux d'officiers Espagnols et Anglais, dont l'attitude arrogante n'était guere compatible avec les événeménts qui venaient d'avoir lieu. Cependant, après les compliments d'usage, Sanchez fit entrer le Sieur del Orve dans un appartement séparée, afin de s'entretenir seul avec lui.

Don Joseph del Orve avait à peine commencé à rappeller à Sanchez les ouvertures amicales et confidentielles du 12 février, que ce dernier, pour éluder toute explication ultérieure, répondit que ce qui était admissible il y avait huit jours ne l'était plus aujourd-'hui. Il n'était pas difficile de reconnaitre dans cette réponse laconique, l'influence de la perfidie Anglaise, mettant tout en œuvre pour entretenir la guerre dés-

astreuse qu'elle avait suscitée, et répandant avec autant d'impudence que d'exagération, les prétendus succès des Espagnols en Europe, pour soutenir les espérances de ces derniers. Ce fut envain que Don Joseph del Orve opposa, aux considérations d'ambition et D'orgueil qui dominaient alors dans le coeur de Sanchez, les principes de l'humanité et de l'intérêt public; il lui traça inutilement le tableau affligeant des malheurs que son obstination allait attirer sur son pays et principalement sur les infortunés habitants de Santo-Domingo. Il lui fit envisager les résultats aussi fâcheux qu'inévitables d'une résolution dont tout l'odieux retomberait un jour sur lui seul, en raison de sa responsabilité, et pour n'omettre enfin aucun moyen de persuasion, il lui fit envisager les choses sous le rapport de son intérêt particulier "Vous allez, lui dit-il, traiter d'égal à égal avec un "officier général Français, et vous conserverez pen-"dant le cours de la Trêve, la même autorité que si "vous étiez paisible possesseur de l'intérieur du pays. "Ne comptez vous pour rien, au reste, la douce "satisfaction d'arrêter l'effusion du sang de vos com-"patriotes, et de leur donner un jour l'exemple de la "soumission, lorsque l'autorité souveraine aura parlé."

Sanchez vivement ému; pas les discours, de son ancien ami ne put rien objecter à des arguments aussi determinants. Il hésita un instant sur le parti qu'il devait prendre. Mais l'attrait séduisant d'un pouvoir qu'il craignait de perdre dans la paix l'emportant sur les considerations généreuse du bien public, Il engagea Don Joseph del Orve à se retirer et à mettre sa confiance dans la Providence. Ce dernier, en le

quittant, lui remit entre les mains le papier qui contenait les articles de la suspension d'armes, en l'engageant à les lire avec attention, dans un de ces moments où son cœur serait accessible aux sentiments de l'humanité et de l'intérêt général. " Nos malheureux " compatriotes, ajouta Don Joseph del Orve, que " des motifs de méfiance bien excusables dans les " Français ont fait incarcérer, attendent avec l'impa- " tience du désespoir les résultats de la démarche que " je viens de faire. Vous pouvez aujourd'hui briser " leurs chaînes ou les prolonger." Le Sieur Don Joseph del Orve ne dissimula pas à Sanchez les doutes que jetterait sur la loyauté de sa conduite l'inutilité de son intervention, et les dangers qui en seraient la conséquence. Sanchez, l'engagea alors à rester, lui promettant de le dédommager généreusement du sacrifice qu'il sollicitait de lui. Mais Don Joseph del Orve préférait l'honneur à la vie et revint à Santo-Domingo, où il était bien sur de conserver l'estime des Français honnêtes et raisonnables.

Nous sentîmes dès-lors la nécessité de réparer les pertes que nous avions faites dans les différents combats, pour être en mesure de continuer la guerre. La ville de Santo-Domingo, renfermait dans son sein une quantité considérable de nègres domestiques, sur la fidélité et la bravoure desquels nous pouvions compter.

25 Février. Création d'une compagnie de négres affranchis.

Le colonel Aussenac, autorisé par le général Barquier, organisa le 25, une compagnie de 100 hommes, aux quels le gouvernement donna la liberté, en leur imposant la condition de servir pendant 8 ans sous les drapeaux de l'empire; ils répondirent par-

faitement à l'idée qu'on s'en était formée, et nous eûmes dans la suite des occasions fréquentes d'admirer leur courage et leur dévouement au pays qui les avait adoptés.

27 Février.

Les 26 et 27 furent employés aux ouvrages de la Redoute de l'Ozama établie sur la Rive gauche de cette Rivière.

Parlementaires Anglais et Espagnols.

Dans la journée du 27, deux parlementaires, l'un Espagnol et l'autre Anglais, arrivèrent à Santo-Domingo, les motifs apparents de leur mission étaient de peu d'importance, et ont fait présumer que leur but réel était de connaître la situation de la ville et la contenance de la Garnison.

Le parlementaire Espagnol apportait au général une nouvelle sommation et la liste des prisonniers de Seibo, et l'officier Anglais réclamait l'habit d'un capitaine d'artillerie et la médaille qui lui avait été donnée par Selim III, empereur des Turcs. Ces effets avaient été trouvés, lors de la prise des Retranchements de Saint Jérôme, au quartier général de Sanchez. L'officier Anglais offrait une rançon pour ces deux objets; le colonel Aussenac auquel ils avaient été remis les renvoya au capitaine Cornali avec la lettre suivante :

28 Février. Lettre du dit Aussenac au Capitaine Anglais Cornali.

" Monsieur,

" Je saisis avec empressement la seule occasion qui " se soit présentée depuis le 24 Janvier, époque à la- " quelle le hazard fit tomber entre mes mains l'habit et " la médaille qui vous appartiennent, pour vous ren- " voyer ces objets. Quant à la rançon que vous avez " fait offrir, je vous prie de croire que le seul prix " digne d'un officier Français qui sait honorer la va- " leur, est la satisfaction qu'il éprouve en rendant à

" un brave officier les dècorations honorables qui attes-
" tent son courage et son mérite."

" Agréez, Monsieur, l'assurance des sentiments
" distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être &c."
" Santo-Domingo, le 28 Fevrier 1809."

Le 1er mars, les Bâtiments Anglais, sans doute pour têmoigner leur reconnaisance à leurs fideles alliés, dont ils emportaient toutes les pieces d'acajou, firent un apparat ridicule d'attaque sur le fort Saint Jérôme. le Vaisseau, les deux chaloupes canonnières Espagnoles, suivies d'une goëlette, d'un bateau, d'un brick, et de plusieurs petites barques armées d'obusiers, s'approcherent du fort Saint Jérôme qu'ils canonnerent pendant environ une heure et demie sans autre résultat que celui de la mort d'un cheval, qui se trouvait dans les bois, à un quart de lieue du fort, dont l'artillerie désempara entiérement une chaloupe canonnière Espagnole. 1er. Mars.

Les chasseurs coloniaux et la compagnie des nègres affranchis s'étaient portés pendant cette canonnade insignifiante sur l'habitation du général Ferrand pour observer les mouvemens de l'ennemi. Les Espagnols s'étant montrés sur la hauteur, nos troupes les délogerent et les mirent en fuite, après leur avoir tué deux hommes et pris 3 chevaux.

Le 2 mars, le général envoya un Parlementaire à bord des Bâtiments anglais, y porter la réponse à une lettre de l'amiral Rowley, commandant de la station de la Jamaïque, au sujet de l'échange de quelques prisionniers. 2 Mars.

Les Sieurs Evrard et Gilbert Guillermin, capitaines d'état-major, et Guignot officier de la marine,

furent trés bien accueillis par le capitaine Birth, commandat le brick le Sparrow, ils apprirent par lui la marche triomphante des Français jusqu'à Madrid: mais il ajoutait qu'une armée de 60 mille Anglais sous les ordres du général Moore avait arrêté leur impétuosité, quoiqu'il ignorât les résultats de la bataille à laquelle la rencontre des deux armées avait donné lieu.

Le capitaine Birth confirme aux officiers Français le plan d'une diversion du 20 au 22 Féurier.

Le capitaine Birth qui, dans la canonnade du jour précédent avait montré le plus d'audace et d'intrépidité, manifesta aux officiers Français son étonnement de la rapidité avec laquelle nos troupes s'etaient portées vers le fort Saint Jérôme ; il se plaignit de la conduite des Espagnols, avec lesquels il était impossible, disait-il, de concerter aucun e opération.

Il avait été convenu en effet, ainsi que nous l'avions jugé dans le tems, et que cela fut confirmé depuis par le capitaine Birth, que les bâtimens Anglais viendraient le 22 nous occuper par une forte canonnade au fort Saint-Jérôme, pendant que les insurgés se porteraient en force tant sur les retranchemens de la rive gauche du fleuve que sur ce fort, où les Anglais, dans le cas d'une réussite devaient placer une garnison de leurs troupes de vaisseaux avec des canonniers.

Ce plan, combiné sans doute dans un de ces moments où le vin de Madère avait électrisé les têtes des Espagnols et des Anglais, n'avait pas paru, le lendemain matin, d'une exécution aussi facile, au moins pour les premiers ; car les Anglais Opérèrent le mouvement convenu, sans le concours de leurs fidèles alliés, qui à peine se firent appercevoir dans la matinée. Le capitaine Birth avait eu deux hommes blessés à son

bord par la mitraille du fort ; nous ignorâmes ce qui s'était passé à bord des autres bâtimens : mais nous eûmes la conviction depuis, que la constance des Anglais à croiser devant notre port n'était point tout-à-fait désintéressée, car le brick le Sparrow avait son entrepont rempli de superbes pièces d'acajou.

4 Mars. Discours du colonel Aussenac aux soldats Francaïs.

Le 4, le colonel Aussenac jugeant qu'il fallait encourager les troupes à la persévérance, et les prémunir contre les instigations de quelques personnes malintentionnées, qui cherchaient à les faire dévier du sentier de l'honneur et de la gloire, leur addressa, dans l'ordre-du-jour, le discours suivante :

" Soldats,

" Vous avez forcé l'admiration non seulement de " votre gouvernement, mais de vos ennemis mêmes, " par votre courage dans les dangers, et par votre con- " stance à supporter les longues privations de cette " guerre.

" Par quelle fatalité, au moment où vous allez re- " cueillir le fruit de tant de travaux, vous abandonnez- " vous au conseils perfides des ennemis de votre " gloire ?

" Par quelle fatalité, perdant jusqu'au sentiment " de votre propre conservation, et de l'honneur qui " doit vous être encore plus cher que la vie, vous lais- " sez-vous abattre par des souffrances, qui ne sont que " momentanées, et qu'un brave soldat Français doit se " faire gloire d'endurer ?

" Soldats, s'il existait parmi vous des hommes " assez méprisables, pour préférer les misères d'un vil " esclavage à la résolution courageuse de tout souffrir " plutôt que de faiblir, et d'abandonner le poste hono-

" rable qui leur est confié, qu'ils sortent du rang des " braves et qu'ils aillent se joindre aux brigands enne- " mis de leur patrie! les portes leur seront ouvertes.

" Mais qu'attendent-ils ces hommes timides de " leur conduite honteuse et criminelle! méprisés par " les Anglais qui n'estiment que le soldat brave et dis- " cipliné, ils languiront dans les affreuses prisons ré- " servées aux lâches que la patrie a rejettés hors de " son sein, ou seront égorgés par ces mêmes Espa- " gnols, dont ils auront recherché l'amitié."

" Tel est cependant le sort qui vous attend, si, " méprisant les conseils de vos chefs, vous persistez " dans votre insubordination.

" Montrez-vous supérieurs à votre malheureuse " position; n'oubliez jamais que la France a les re- " gards fixés sur vous, et qu'elle vous tiendra compte un " jour des sacrifices généreux que vous lui aurez faits. " Les mauvais soldats se flattent en vain de provoquer " par leurs murmures la détermination humiliante " d'une honteuse capitulation. Que ces ames de boue ap- " prennent que nous ne devons attendre aucune capitu- " lation de la part des Anglais, et que la mort nous est " préférable à l'idée de rendre nos armes couvertes de " lauriers à des hordes de vils révoltés.

" Continuons, soldats, à chercher au dehors les " moyens d'existence que la fortune nous refuse, et " bientôt lasse de nous persécuter, elle deviendra aussi " prodigue à notre égard qu'elle a été injuste et bar- " bare."

" En Europe, nous avons triomphé de la nation " Espagnole, et Joseph Napoléon est assis sur le trône " d'Espagne, où la valeur de nos compatriotes l'ont

" placé ; imitons ici leurs courageux efforts ! et que " notre patience à supporter les horreurs de la faim " surpasse, s'il est possible, votre intrépidité dans les " combats.

" Et vous, grenadiers, dont le nom seul est un ta- " lisman d'honneur et d'émulation, jurez de maintenir " cette subordination, sans laquelle il n'existe point " d'armée ! ne souffrez pas que quelques lâches, pré- " férant la honte de se rendre à la gloire de bien se bat- " tre, ternissent en un instant les lauriers d'une cam- " pagne entière."

Cet ordre-du-jour produisit sur l'esprit des troupes toute l'impression qu'on devait en attendre.

Le lendemain, une députation des sous-officiers et soldats de la 89me demi-brigade se rendit chez le colonel Aussenac ; leur silence en abordant ce chef, qu'ils estiment et qu'ils aiment, est le premier témoignage du respect qu'ils lui portent.

5 Mars. Réponse des soldats.

" Colonel, dit enfin un vieux soldat, la conduite in- " considérée de quelques jeunes militaires a sans " doute provoqué les reproches amers que vous nous " avez fait dans votre ordre-du-jour: mais nous venons " solliciter votre indulgence pour eux, et la conserva- " tion de votre estime pour nous. Nous ne souffrirons " jamais qu'on porte de nouvelles atteintes à la subor- " dination : mais disposés au contraire à tout souffrir " pour nous rendre dignes du nom de soldats Français, " nous supporterons la faim et la fatigue avec la même " résignation et la même constance que par le passé, " sans nous permettre la moindre réclamation."

Le colonel congédia ses braves compagnons, en leur donnant l'assurance qu'il n'avait jamais douté de

leurs généreuses dispositions, et qu'il les engageait à contenir les têtes effervescentes des jeunes gens, peu accoutumés aux dures privations de la guerre.

6 Mars. Arrivée de la Goëlette le beau Narcille autrefois la fortunée.

Le 6, la joie fut universelle à Santo-Domingo; elle était occasionnée par l'arrivée inattendue d'un pilote-bot portant 150 barrils de farine, expédié par le capitaine Begon, commandant l'aviso de l'état la Sentinelle. Ce brave officier, plein d'honneur et de zèle, par une opération sagement combinée, s'était procuré cette cargaison à Saint-Barthélemi; le désir ardent qu'il avait de secourir ses malheureux compatriotes, son infatigable activité, et cette Providence enfin qui seconde toujours les bonnes intentions, tout concourut à faire arriver à bon port le sieur Aury capitaine du pilote-bot le Beau Narcille, malgré la croisière rigoureuse des Anglais à l'entrée du port. Que l'on se représente 4000 personnes, dévorant depuis un mois les chevaux, les mulets, les ânes, les chiens et les chats, les vieux cuirs, les herbes des rues, et quelque peu de manioc qu'il fallait chaque jour aller arracher à l'ennemi avec la baïonette, et l'on jugera de l'effet que produisit l'arrivée de ces secours.

On peut dire avec raison que Messieurs Begon et Botin contribuèrent à l'envi l'un de l'autre, dans ces conjonctures malheureuses, à sauver la ville de Santo-Domingo. Le gouvernement reconnaîtra sans doute un jour les services signalés de ces deux braves marins; mais ils jouissent déjà de la reconnaissance et de l'estime de leurs infortunés compatriotes, dont ils ont adouci les maux; et cette douce satisfaction est la plus digne récompense de leurs cœurs généreux.

Les Anglais mêmes se sont plu en différentes occasions à rendre hommage aux sentiments élevés manifestés par le capitaine Begon, dans des lettres écrites par lui au général Barquier, et interceptées par eux.

Cet heureux événement, en ranimant nos espérances, produisait nécessairement l'effet contraire sur l'esprit de nos ennemis. Sanchez chercha dès-lors à accréditer dans son camp l'opinion que nous n'avions reçu que 200 barrils vuides : mais la distribution de pain faite aux soldats, et le rapport des Espagnols, que nous faisions chaque jour sortir de Santo-Domingo, lui firent bientôt connaître que nos nouveaux moyens d'existence n'étaient que trop réels, puisqu'ils éloignaient le moment tant désiré par lui de nous forcer à lui abandonner la place.

Les maraudeurs continuèrent néanmoins leurs courses dans les environs, et le 7 Mars, la récapitulation des vivres existant en magasin, nous offrait la consolante perspective de pouvoir lutter, encore pendant 40 jours, contre la faim et les efforts de l'ennemi qui nous assiégeait. 7 Mars.

Le 8 au soir, une femme faite prisonnière dans la maraude du 6, revint à Santo-Domingo ; elle apportait une lettre de Sanchez au général Barquier, relative au bon traitement qu'il faisait, disait-il, éprouver à ses prisonniers Français. Cette lettre était accompagnée d'une nouvelle sommation, et d'une réponse tardive du colonel Kindelan, gouverneur de Saint-Yague de Cube, à différentes lettres du général Ferrand relatives à l'avénement de Joseph Napoléon au trône d'Espagne. 8 Mars.

Le ton de jactance et d'exaltation de la correspondance du gouverneur Espagnol semblait démentir la réputation de sagesse et de prudence, qu'il s'était acquise par sa bonne conduite envers les malheureux Français réfugiés dans son gouvernement. Entraîné sans doute par le torrent de l'opinion exagérée de ses compatriotes, il se répandait en invectives contre le gouvernement Français, sans calculer que la réaction prochaine de cette même opinion devait être bientôt le résultat infaillible de nos succès en Espagne, et de l'affermissement de Joseph Napoléon sur le trône de Castille. [65]

Dans la nuit du 8 au 9, l'ennemi, paralysé dans ses moyens d'attaque, par le systême défensif que nous avions adopté, avait imaginé un nouveau moyen de nous inquiéter. Des chaloupes canonnières, portant des obusiers de 32, vinrent se placer derrière la pointe qui ferme, à l'est, le port de Santo-Domingo, et de cette position, où l'artillerie de la place ne pouvait les atteindre, elles commencèrent, sur le minuit, à lancer des obuses, dont la majeure partie éclatant en l'air, ne produisit que très peu d'effet.

9 Mars. Arrivée de la Supérieure, les habitans sont trompés dans leur attente

Le 9, à la pointe du jour, nouveau motif d'espérance et d'allégresse pour les habitans de Santo-Domingo. Une grande goëlette à hunier reconnue pour la Supérieure, courait toutes voiles dehors sur la terre, sans être intimidée par la présence des canonnières et des péniches, manœuvrant pour le combat. L'attention et l'intérêt des spectateurs était partagée entre le désir de voir triompher le pavillon Français, et la crainte d'être privée d'une ressource aussi précieuse. Tous étaient persuadés qu'un bâtiment, sorti le 18

Novembre de Santo-Domingo, pour aller chercher des farines à la Guadeloupe ou Etats-Unis, ne pouvait revenir, après une absence de quatre mois, sans apporter des provisions considérables pour ravitailler la place.

Le capitaine Brouard, après avoir écarté par une décharge d'artillerie et de mousquetterie, les canonnières et les péniches, qui gagnèrent le large, mouilla, à 8 heures du matin, en tête de rade, et se hala de suite dans le port. Mais à l'espérance flatteuse à laquelle s'étaient livrés les assiégés, succéda bientôt le mécontentement général, lorsqu'ils apprirent le mauvais succès d'un voyage sur lequel on avait fondé le salut de la colonie.

Le sieur Brouard était sorti de Santo-Domingo le 18 Novembre, avec un bâtiment réputé le meilleur marcheur des Antilles; à son départ, la place de Santo-Domingo, étroitement bloquée par les insurgés, n'avait que pour 45 jours de vivres. Toute la confiance des habitants était dans la légéreté de la Supérieure et dans le zèle du sieur Brouard qui la commandait. Cet officier avait ordre d'aller à la Guadeloupe, pour y faire connaître notre position, et solliciter les secours les plus prompts en farine; et dans le cas où cette colonie se fût trouvée dans l'impossibilité de nous secourir, le capitaine Brouard, auquel avait été adjoint le capitaine d'état-major Remoussin, devait passer de suite aux Etats-Unis, pour, de concert avec les consuls Français, s'expédier dans le plus bref délai, avec 400 barrils de farine. Le capitaine Brouard rentra au bout de quatre mois sans provisions, sans argent, et sans le capitaine de l'état-major qui lui avait

été adjoint. Les raisons qu'il donna de la non-réussite de sa mission n'étaient appuyées d'aucunes pièces justificatives, et la clameur publique fut d'autant moins indulgente que le souvenir des maux occasionnés par une disette de trois mois n'avait pas été entièrement effacé par l'arrivée des secours qu'avait apporté la goëlette la fortunée.

Cependant le capitaine Brouard alléguait qu'il avait fait inutilement toutes les démarches que son zèle pour la chose publique lui avait suggéré, mais que l'état de crise dans lequel se trouvait le pays à l'époque de son arrivée, avaient contrarié ses désirs, et neutralisés ses efforts; que la loi de l'embargo y était plus que jamais rigoureusement observée, et qu'il aurait infailliblement été victime de ses tentatives s'il eut essayé de l'enfeindre. Il ajoutait à ces moyens de justification que les consuls Français, chargés plus spécialement que lui d'assurer le succès de l'expédition, avaient eux-mêmes éprouvé les dangereux effets de la fermentation populaire, et reconnu l'impossibilité de contrevenir à la loi.

Nous connaissions en effet les difficultés de faire sortir des farines des Etats-Unis, mais nous connaissions en même tems des exemples nombreux de capitaines qui étaient parvenus à tromper la surveillance des douanes, ou à éluder les dispositions prises par le gouvernement pour maintenir l'exécution de cette mesure politique. C'est d'après ces considérations que les habitans ne voyaient dans la conduite du sieur Brouard que les résultats, motifs insuffisans pour exciter contre lui une prévention défavorable, et pour le juger irrévocablement.

On lui reprochait avec plus de fondement; 1°. de s'en être rapporté légèrement à l'avis d'un simple particulier, pour se dispenser d'aller à la Guadeloupe, sa première destination, sous le prétexte qu'elle était bloquée par les Anglais; 2. de n'avoir point profité de l'occasion favorable qui s'était présentée de couler les chaloupes canonnières Espagnoles et les péniches de la station Anglaise [66], dont la destruction eut été d'autant plus importante, qu'elle eût prévenu le malheur auquel notre sécurité devait nous exposer dans la nuit.

En effet, le même jour, à quatre heurs du soir, on signale dans le sud la félouque du sieur Botin, à la vigilance et à l'activité duquel la place avait dû les premiers secours. A sept heures elle mouilla en rade sous la protection des batteries de l'arsenal. Les péniches Anglaises dont l'audace s'était accrue par l'impunité tentèrent avec succès d'enlever dans la nuit ce bâtiment qui, depuis quatre mois, avait constamment échappé par son incroyable vitesse à toutes les poursuites des croiseurs Anglais.

Une imprudente sécurité avait fait résister le sieur Botin aux conseils des Marins qui l'engageaient à faire entrer son bâtiment dans le port; il se reposait sur sa bonne fortune, qui ne l'avait jamais abandonné, lorsqu'à dix heures du soir, huit péniches Anglaises abordent la félouque de tous les côtés, l'équipage, surpris et harassé de fatigue, se précipite au fond de cale, et les batteries de l'arsenal, prises au dépourvu, ne donnent qu'une protection tardive au malheureux Botin, dont le bâtiment est enlevé à la vue d'une ville, qui avait été depuis quatre mois l'objet de sa plus grande sollicitude.

Cette entreprise hardie coûte cher aux Anglais ; la rapidité de l'exécution pouvait seule la faire réussir, mais ils avaient également à craindre les méprises et la confusion de la nuit. En effet, les deux premières péniches, arrivant par deux bords opposés et se prenant pour ennemies s'attaquent et se chargent avec tant d'opiniâtreté et de fureur que 28 Anglais furent en un instant tués ou mis hors de combat. La perte de ce bâtiment fut d'autant plus sensible pour les habitants qu'elle a été supportée par un homme qui s'était acquis les droits les plus sacrés à leur reconnaissance, et qu'un bâtiment d'une marche ausssi supérieure allait nécessairement devenir, entre les mains des Anglais, un instrument fatal à notre commerce et aux resources que nous attendions incessamment des Etats-unis.

10 Mars. Le jour suivant, Don Joseph Abreu, officier d'artillerie, fut envoyé par Sanchez, avec plein pouvoir de traiter définitivement de l'échange des prisonniers respectifs.

Les réponses évasives de Sanchez, toutes les fois qu'il avait été question d'échanger les prisonniers ; avaient inspiré au général Barquier les plus vives ininquiétudes sur le sort de nos malheureux compatriotes. Il avait à cœur de faire césser cette cruelle incertitude et de briser les chaînes du petit nombre de Français échappés au massacre du Seybo, de los Lanos et de Montegrande ; en conséquence, il écrivit au capitaine Gilbert Guillermin en ces termes.

" Je vous prévient, mon cher Guillermin, que je " vous ai désigné pour procéder à l'échange des pri- " sonniers, d'après les instructions que vous allez im-

" médiatement recevoir, vous investissant de tous les
" pouvoirs nécessaires à cet effet."

" Tour à vous,

(Signé) J. BARQUIER."

Le même jour le capitaine Gilbert Guillermin s'aboucha avec le sieur Don Joseph Abreu, et le résultat de leur conférence fut une convention d'echange ainsi conçue.

11 Mars. Traité d'échange des prisonniers respectifs, fait entre les Sieurs Gilbert Guillermin, d'une part et Don Joseph Abreu de l'autre.

" Il est définitivement arrêté et convenu entre les Parties sous signées qu'il y aura échange des prisonniers respectifs de la maniere ci après déterminée."

Article premier, " Les prisonniers Français fesant
" partie de la troupe de ligne, ainsi que de la milice,
" les officiers Français, et les habitants qui voudront
" revenir librement dans l'enceinte de Santo-Domingo,
" seront transportés sur la Rive droite de l'Isabelle, au
" passage dit de Santa Cruz, sous escorte de cinquante
" hommes, à l'effet de maintenir le bon ordre et la bon-
" ne harmonie au moment de l'échange entre les parties
" contractantes."

2. " Tous les prisonniers Espagnols, les Pères
" Ruiz et Moralès, et le capitaine Don Francisque
" Diaz, compris seront transportés sur la rive gauche
" de l'Isabelle, avec la même escorte, et pour le mê-
" me objet que les prisonniers Français."

3. Deux Canots sortiront en même tems des deux
" Rives opposées, avec une quantité égale de prison-
" niers, dont l'échange aura été définitivement conve-
" nue, et successivement, jusqu'à l'échange en entier
" des prisonniers respectifs."

" 4. Dans le cas où le nombre des prisonniers au

" pouvoir des Espagnols excéderait de douze celui au
" pouvoir des Français, le général Barquier consent à
" donner, pour l'excédent, la famille de Don Antonio
" Aybar, Domingue de Soza, Joseph Joaquin Mar-
" cano, et Manuel Pereyra."

5. " Enfin pour éviter toutes contestations, re-
" tards et difficultés, qui pourraient survenir entre
" les parties, il est explicitement décidé.

I. " Que les Sieurs Lavalette, Poupon, Morin,
" officiers Français, seront échangés contre le Sieur
" Don Francisque Diaz, le Père Ruiz, Curé de Sainte
" Barbe, et le Père Moralès; et vû l'importance de
" ces trois Personnages Espagnols, qui sont tous les
" trois d'une grande considération, Don Juan Sanchez
" s'oblige à faire remettre à Santo-Domingo, dans le
" plus bref délai, si non le jour même de l'échange,
" six habitans d'une classe également considérée, et
" que nous laissons à la disposition et au choix de
" Don Juan Sanchez, dans la loyauté duquel on doit
" avoir confiance;

II. " Tous les autres prisonniers seront échangés,
" homme par homme, jusqu'à la concurrence du nom-
" bre de cinquante-six; bien entendu cependant que les
" douze prisonniers Espagnols qui manquent, pour
" completter le nombre des cinquante-six Français au
" pouvoir de Don Juan Sanchez; seront représentés
" par les familles de Don Thomas Ramirez, de Don
" Antonio Aybar, Domingue de Soza, Joseph Joa-
" quin Marcans, Manuel Pereyra."

" Fait, approuvé, et signé par nous, à Santo-Do-
" mingo, ce 11 mars 1809, pour avoir son exécution

" au passage de Santa-Cruz, demain 12 du courant
" à 10 heurs du matin.

" (Signé) GUILLERMIN, Capt.
" adjoint et
" JOSEPH ABREU."

Politique et orgueil de Sanchez, contraire au bien général.

On appercevra facilement dans le prétexte apparent de cette négociation le but réel de Sanchez, si on veut se reporter aux époques de ses premières entrevues avec le Sieur del Orve. Abattu par les désastres de Saint Jérôme et de Galard, il fit entrevoir, le 12 Février, à cet envoyé la possibilité d'un rapprochement, dont il devait faire naître l'occasion lors de l'échange des prisonniers respectifs.

Mais Sanchez s'abandonnant depuis avec complaisance aux insinuations des Anglais qui lui faisaient envisager comme très prochaine la reddition de la place, dont ils allaient resserrer le Blocus, n'était plus dans ces sages dispositions le 24, lors du second voyage de Don Joseph del Orve, malgré les succès importants des 20 et 22 Février, que ses perfides alliés lui faisaient considérer comme les derniers efforts d'une garnison exténuée par la fatigue et par la faim.

Le 27 Février, Sanchez, toujours dirigé par une politique adaptée aux circonstances, envoie le Sieur Don Joseph Abreu, pour remettre au général Barquier, l'état nominatif des prisonniers Français, et renvoyer l'échange à un tems plus opportun; et quoiqu'il ne jugea pas alors que le moment fut favorable pour entrer en pourparlers, on voyait néanmoins qu'il ne voulait pas renoncer définitivement à l'occasion de renouer un jour des négociations pacifiques; et s'il

ajourne indéfiniment l'échange proposé, c'est qu'il conserve encore un espoir que les événements avaient si souvent trompé.

En résumant donc la série d'incertitudes d'une politique aussi tortueuse qu'erronnée, et versatile ; on voit premièrement: que le 12 Février, il manifeste le désir de rendre la Paix à son pays ; qu'il doit, pour parvenir à ce but, saisir l'occasion de l'échange des prisonniers; que le 24 l'influence des Anglais et l'esprit de domination retardent les heureux effets de sa première disposition ; 2° que le 27 l'échange est renvoyé à un tems plus opportun, et que le 10 mars, soit que le sentiment de l'intérêt public prévalut dans son cœur, ou que des motifs d'intérêt personnel lui eussent suggéré une nouvelle démarche, il envoie le Sieur Abreu traiter définitivement de l'échange, dans l'idée sans doute que cette négociation éventuelle pourrait donner lieu à des ouvertures, dans lesquelles il ne voulait cependant pas avoir l'initiative.

12 Mars. Echange de prisonniers, au passage de Santa-Cruz.

L'échange s'effectua donc le 12 Mars sur les Rives de l'Isabelle, avec tranquillité et bonne foi; mais le silence et la réserve la plus scrupuleuse sur les affaires du tems sont commandées, d'un côté par la dignité du gouvernement, et de l'autre, par la vanité excessive et déplacée de Don Juan Sanchez: la chose publique est ainsi sacrifiée à des considérations que le devoir justifie dans le général Barquier, mais que la raison condamne dans le chef orgueilleux des insurgés. Tant il est vrai que les faux calculs de la politique étouffent, souvent dans son principe, l'impulsion généreuse du bien public, et surprennent même quelque

fois à l'homme né vertueux les moyens funestes d'accélérer la ruine de sa patrie.

Mais après ces exemples d'une coupable politique sacrifiant impitoyablement le bien de l'humanité aux considérations froides de l'orgueil et de l'amour-propre, il est néanmoins consolant d'avoir à citer des traits particuliers qui, en faisant admirer la vertu, contrastent agréablement avec le sentiment pénible que laisse dans l'ame les funestes égarements de l'ambition, et de la vanité.

Le Père Ruiz, dont le caractère impétueux, et l'influence, avaient donné quelques inquiétudes dans le moment de la grande fermentation, avait été incarcéré par mesure de sûreté, avec les autres personnes, dont le gouvernement Français avait suspecté la fidélité.

Le capitaine Gilbert Guillermin, chargé de le prévenir, qu'il était désigné par Don Juan Sanchez, pour être échangé avec les prisonniers Français, trouva dans cet estimable ecclésiastique, des sentimens bien dignes d'un ministre de la religion chrétienne. "Je "vais être délivré des chaînes dont m'a chargé la "calomnie, s'écria-t-il, mais je n'aurais aucun mé-"rite devant Dieu de toutes les tribulations "que j'ai endurées, si je ne consacrais tous les mo-"ments de ma liberté à rappeller mes compatriotes "égarés à l'obéisance qu'ils doivent à leur gouverne-"ment légitime."

Paroles remarquables du Père Ruiz.

Le capitaine Gilbert Guillermin lui répondit que le pardon des injures était en effet le triomphe du vrai chrétien, et que si les persécutions qu'il avait éprou-

vées étaient injustes, il touchait au moment de forcer les Français à s'en repentir.

Le Père Ruiz traversa la Riviere dans ces bonnes dispositions, mais ses démarches furent infructueuses.

13 Mars. Continuation des l'échange des prisonniers.

L'échange des prisonniers n'ayant pu s'éffectuer entiérement le 12, fut continué et achevé le 13. nous scûmes par nos prisonniers la pénurie des vivres qui se faisait sentir dans les pays occupés par l'ennemi, le mécontentement qu'y occasionnait la longueur de cette guerre, et les mauvais traitements qu'ils avaient éprouvés aux différentes époques où les insurgés avaient essuyé des échecs ; le gouvernement acquit enfin, par leur rapport unanime, la douce conviction de la fidélité inaltérable des colonels Don Manuel de Peralta et don Augustin Franco, qui ont préféré les chaînes affreuses dont ils étaient chargés aux propositions avantageuses, mais humiliantes de trahir leur devoir et leurs serments.

Témoignages de fidélité du Colonel Peralta.

" Je suis officier Français depuis le moment où " j'ai renoncé au grade que je tenais de S. M. C., ré- " pondit le colonel Peralta aux emissaires de Sanchez ; " J'ai prêté le serment de fidélité à l'empereur Napo- " léon, devenu mon Souverain légitime par le Traité " de Bâle, et rien au monde n'est capable de me faire " trahir l'honneur et mes serments."

Conduite énergique du colonel Franco.

La conduite de Don Augustin Franco n'est pas moins digne d'admiration. Arreté et gardé à vue au moment de l'insurrection sa première idée est de détacher l'etendart impérial déposé chez lui, de s'en faire une ceinture, et de déclarer aux satellites de Sanchez que la mort seule sera capable de le séparer de ce signe sacré de l'honneur militaire.

Des témoignages aussi glorieux d'attachement, de fidélité à leur souverain, et de reconnaissance pour le général Ferrand, sont d'autant plus admirables que ces deux officiers sont étrangers, et que la liberté et tous les avantages de la fortune devaient être le prix de leur faiblesse. [67]

Ingratitude et cruauté des Espagnols de la partie de l'Est.

Quel contraste dégoûtant avait offert à la même époque la noire ingratitude des lâches habitans de la partie de l'Est; oubliant en un instant tous les bienfaits dont le général les avait comblés pendant cinq années, d'un gouvernement paternel, ils traînèrent sa tête dans les rues de Seybo et de Higoué, et la présentèrent pendant trois jours consécutifs aux regards indignés des malheureux prisonniers Français.

Le capitaine Guillermin ne voyant pas paraître dans le nombre des prisonniers le capitaine d'état-major Lavalette, en manifesta son étonnement à Don Joseph Abreu, qui lui assura que sous peu de jours cet officier se rendrait par mer à Santo-Domingo.

Ce manque d'exactitude, dans l'exécution d'une convention religieusement observée par le gouvernement Français, nécessita le retour du sieur Don Francisque Diaz à Santo-Domingo, en garantie du capitaine Lavalette, dont l'échange avait été arrêté.

L'échange effectué, on se sépara avec les démonstrations d'honnêteté et de confiance que comportaient les circonstances. On reconnaissait aisément sur la figure des Espagnols le désir de voir cesser des hostilités aussi contraires au bonheur des deux nations.

Le capitaine Guillermin ne leur laissa point ignorer les grands changemens survenus en Espagne, à la suite des succès étonnants des armées Françaises; mais

une prévention funeste entretenue par les fausses nouvelles de Portoric et des Anglais leur faisaient suspecter la vérité de ces événemens importans; ils étaient dans la ferme persuasion que Ferdinand VII. régnait en Espagne, et que la France était envahie par les armées Espagnoles réunies aux Anglais.

Cependant le gouvernement ne négligeait aucun moyen de prolonger et d'adoucir notre existence; on continua avec vigueur l'extraction de la racine de Gualliga, pour en faire l'amalgamme avec le peu de farine qui nous restait en magasin. Le général fit partir le 15 Mars ce même pilote-bot, qui le 6 avait jeté dans la place 150 barrils de farine: sa destination était pour Saint-Barthélemi, d'où il devait revenir dans 20 jours avec une seconde cargaison de comestibles.

15 Mars. Départ de la goëlette la Fortunée.

En attendant ces secours, que les dangers de la mer rendaient bien incertains, quoique nous eussions la plus grande confiance dans l'habileté du sieur Fleuri, armateur de cette goëlette, et dans les sentiments d'honneur et d'humanité dont nous le savions animé, nous continuâmes à sortir tous les jours, pour aller ravager les champs de l'ennemi: mais ces faibles ressources étaient cruellement payés par les pertes que nous éprouvions en hommes et par la perspective effrayante d'épuiser en peu de tems ce seul moyen de nous alimenter.

C'est dans ces conjonctures que le pilote-bot le Brave Créole, venant des Etats-Unis, où il avait été envoyé dans le courant de Nov. par le général Barquier, entra dans le port de Santo-Domingo. Il avait éprouvé, de la part des Américains, les mêmes contrariétés relativement à sa mission que le capitaine Brouard, et

18 Mars. Arrivée de la goëlette le Brave Créole, commandée par le capitaine Brion.

près un séjour infructueux de trois mois dans le port e Charleston, où il lui fut impossible de charger un aril de farine, il revint à Santo-Domingo avec une omme d'environ soixante mille gourdes, en billets de a banque de Philadelphie.

Le mauvais succès de ce voyage, et la tristesse u'il occasionna parmi les assiégés, furent un peu temérés par les nouvelles consolantes qu'il apportait. Nous eûmes par lui la confirmation de nos victoires en Espagne, et la levée de l'embargo, qui avait été fixée ar le congrès au 4 de ce mois.

Le brave capitaine Forest prend le commandement de la Supérieure.

Le gouvernement, trompé une seconde fois dans es espérances, ne perdit pas un instant pour résister ux revers d'une fortune aussi constamment contraire; t sans préjuger sur la conduite du capitaine Brouard, l donna le commandement de la Supérieure au capiaine Forest qui, avec autant d'habileté et de valeur, avait infiniment plus de bonheur.

Réarmement de la goëlette le Brave Créole.

Le capitaine Forest, dont la grandeur d'ame et l'atachement à son pays ne sont comparables qu'au courage et à l'audace qui lui ont acquis l'estime des Anglais mêmes, fit, avant de partir, l'offre généreuse au gouvernement d'acheter et d'armer à ses frais le pilotebot le Brave Créole et de le consacrer à l'approvisionnement de la place. Mais le général, en applaudissant à cet acte de dévouement, ordonne que le bâtiment sera réarmé au frais de l'état, et sa destination est de nouveau fixée pour le voyage des Etats-Unis.

Preuves de dévouement des habitants et de la garnison.

On ne peut s'empêcher d'admirer ces élans simultanés d'émulation et de courage dans les défenseurs de Santo-Domingo: déjà les habitants et la garnison, animés du noble enthousiasme de la gloire, avaient

dévoré jusqu'aux animaux les plus dégoûtants, et les racines les plus pernicieuses à la santé, plutôt que de ternir par une honteuse capitulation les trophées d'une campagne aussi longue qu'honorable.

21 Mars. Rencontre de l'ennemi; engagement.

Le 21, le chef-de-bataillon Butté va chercher l'ennemi, à la tête de 300 hommes; il le rencontre dans les hauteurs de la rivière de Jayne, le chasse devant lui pendant une lieue, et rentre le même jour dans la place.

Ces succès n'apportaient malheureusement aucun changement à notre position. Les insurgés semblables aux Parthes et aux Scythes, se battaient en fuyant, épuisaient par ce moyen nos forces, en conservant les leurs. Notre armée s'affaiblissait tous les jours par la désertion des Piémontais, et par la mort de nos plus braves soldats.

Défection des Piémontais.

23 Mars. Arrivée de la goëlette la Sentinelle.

Le capitaine Begon arrive le 23; le récit qu'il fait des événements d'Europe et des troubles de Portoric ravive l'esprit public, et donne un nouvel essor au courage de la garnison.

Ce fut à l'intrépidité de ce brave officier que nous dûmes l'entrée dans le port d'un petit bâtiment chargé de vivres, venant de Saint-Thomas: la félouque prise et armée par les Anglais était sur le point de l'amariner, lorsque la goëlette la Sentinelle parut et la força de virer de bord après une heure de combat.

24 Mars. 2e Combat de Galard.

Tant d'efforts généreux étaient dignes d'un meilleur sort: la fortune nous fut de nouveau favorable le lard, où le colonel Lafilton à la tête de quatre cents cinquante hommes, rencontra l'ennemi, au nombre de 1500, le mit en déroute, et le poursuivis à plus d'une lieue du champ-de-bataille. Les insurgés eurent

dans ce combat, 60 hommes, taut tués que blessés; le colonel perdit 4 hommes et eut 18 blessés. 5 Mars.

Le lendemain, le général, instruit que l'ennemi était revenu occuper cette même position fit marcher le colonel Vassimon avec la même colonne pour l'en débusquer et lui oter l'envie de s'y établir. Les circonstances de ce troisième combat, dans un lieu devenu célebre par l'obstination de l'ennemi à le conserver, et par la persévérance de nos troupes à la vaincre, sont décrits avec trop d'intérêt dans le rapport du colonel Vassimon pour ne pas le transcrire en entier ici. [68]

Rapport du colonel Vassimon; 3e combat de Galard.

" L'affaire du 24 faisant supposer que l'ennemi avait " le dessein de s'établir en force dans les environs de " Galard, afin d'intercepter les faibles détachements " qui, jusqu'à ce moment-ci, avaient protégé les ma- " raudeurs, j'ai reçu et exécuté l'ordre de réattaquer " le lendemain, avec 450 hommes, les insurgés dont " le plan était évidemment de resserrer étroitement le " blocus de la place. Les premières embuscades pla- " cées aux caïmittes ne tinrent pas long-tems devant nos " éclaireurs, mais la résistance devint plus opiniâtre " dans la position de Galard, où l'ennemi avait con- " centré toutes ses forces. Ce poste avantageux fut " enlevé avec la même intrépidité par l'avant-garde de " ma colonne composée de la compagnie administra- " tive, des chasseurs coloniaux, des nègres affranchis, " et de la compagnie des guides. L'ennemi, en se re- " tirant, continua un feu assez vif, jusqu'à l'habitation " de Bondille, où la rapidité de notre marche déter- " mina son entière déroute. Ce ne fut néanmoins qu'à " une demi-lieue de cette position que j'ordonnai à la " colonne de s'arrêter, ne reconnaissant plus les traces

" de l'ennemi, disséminé dansles bois. J'ordonnai à
" 100 hommes de la légion coloniale de rester en obser-
" vation, pour suivre les mouvements de l'ennemi,
" dans le cas où après s'être rallié, il eût cherché à in-
" quiéter notre retraite. Le reste de la colonne s'ar-
" rêta à l'embranchement des chemins de Bondille et
" d'Ingombe, pendant que 150 hommes allaient s'oc-
" cuper d'incendier les maisons de la première de ces
" habitations qui, depuis le commencement de la guer-
" re, avait servi de repaire aux révoltés et avait
" donné son nom à la junte séditieuse de la partie de
" l'Est de Saint-Domingue. Cette opération faite, la
" colonne réunie reprit la route de Galard.

" A un quart de lieue de cette dernière position,
" une colonne de 200 hommes ennemis, dont le but
" était probablement d'attaquer les derrières de la mi-
" enne, se présente à la distance d'environ 150 pas de
" nous. Sa contenance assurée occasionna d'abord une
" méprise qui suspendit pour le moment l'impatience
" de nos troupes; nous crûmes tous y reconnaître le
" colonel Aussenac amenant un renfort, et les Espa-
" gnols, étonnés de notre inaction, s'imaginèrent
" également avoir affaire à une colonne des leurs, avec
" d'autant plus de raison qu'ils ne pouvaient apperce-
" voir que les compagnies des nègres et des hommes-
" de-couleur composant l'avant-garde. Cette incerti-
" tude ne cessa qu'au moment où un homme, se dé-
" tacha de la colonne ennemie ayant à la main un pavil-
" lon parlementaire blanc. Les réponses de cet homme
" aux questions que je lui fis ne donnant aucun éclair-
" cissement sur l'objet de sa démarche, et sa méprise
" étant évidente par le trouble qui régnait dans ses
" idées et dans sa contenance, je me décidai à me

" porter à cinquante pas en avant de cette colonne, et " m'adressant au chef qui la commandait, je l'assurai " qu'il pouvait compter sur la loyauté Française et s'a- " vancer seul avec confiance, pour me faire connaitre " les motifs de cette conduite aussi extraordinaire " qu'énigmatique. Qui êtes vous? me répondit-il en " faisant un pas rétrograde vers sa troupe. Cette ré- " ponse ne me laissant aucun doute sur notre méprise " réciproque, je regagnai promptement la tête de ma " colonne, et j'ordonnai de faire feu sur l'ennemi qui, " après nous avoir répondu faiblement, se dispersa " dans les bois. [69]

" Le prétendu parlementaire, dans la confusion de " la marche et du feu, échappa à la surveillance de " ceux qui le gardaient, et se jetta dans le bois qui " bordait les deux côtés du chemin.

" Tels sont les événemens de cette journée qui n'a " coûté à l'armée que 8 hommes tués et 25 blessés. La " perte de l'ennemi est de 46 hommes tués et 60 bles- " sés. Je dois dire à l'éloge de nos soldats qu'il est " peu d'occasions où ils aient montré plus d'ordre, " plus d'ensemble, et plus de courage.

" Je me plais à vous recommander particulière- " ment, mon général, Repussard chef de la troupe co- " loniale qui était sous mes ordres; le capitaine Mar- " cellin, commandant la compagnie franche des grena- " diers noirs, blessé légèrement dans cette affaire; Mr. " Goguet, commandant la compagnie administrative; " Monsieur le capitaine des grenadiers du 89me; et " Monsieur le capitaine, adjutant major du 5me; " Drouet, également blessé.

" Je finis mon rapport, mon général, en vous re- " commandant encore plus particulièrement Monsieur

" Marquis, de votre état-major ; il n'est pas possible
" de montrer plus de courage et même d'intrépidité
" que ce brave officier."

[Signé] " VASSIMON."

Pour arrêter le cours de ses revers, Sanchez se détermina à garder la défensive, et à rappeller Cyriaque Ramirez, qu'il mit à la tête de la division du sud.

Inertie des troupes de Sanchez.

26 Mars.

[70] Nous dûmes à l'inertie de ses troupes l'avantage d'aller faire paisiblement des vivres dans les champs d'Ingombe depuis le 26 jusqu'au 31 Mars. Mais ces ressources n'étaient que précaires, et les Anglais, trompés par Sanchez, qui leur faisait, à son tour, espérer la prompte reddition de la place, et l'accomplissement des promesses qu'il leur avait faites, continuaient à bloquer le port avec la dernière rigueur. Nous commencions à éprouver de nouveau les effets de la disette et l'inquiétude la plus vive sur le sort des bâtiments dans lesquels nous avions mis toutes nos espérances.

28 Mars. arrivée d'un parlementaire anglais

Le 28, un brick Anglais parut à la vue du port avec un pavillon parlementaire ; le capitaine Birth qui le commandat vint lui-même à terre, et annonça qu'il avait à son bord le capitaine Lavalette, compris dans le traité d'échange du 11 de ce mois. Cet officier fut effectivement échangé le lendemain pour Don Francisque Diaz. Il nous apprit que Sanchez avait transporté son quartier-général dans le parage d'Aquador, à six lieues de Santo-Domingo. Cette précaution n'annon-
" çait pas une bien grande confiance dans le courage des vainqueurs de Palo-hincado ; il paraissait qu'il comptait en effet moins sur leur valeur pour nous

29 Mars. Echange du capitane Lavalette, nouvelles qu'il donne.

vaincre, que sur l'impatience de notre caractère national à supporter les dures privations de la guerre.

Il est vrai que nous éprouvions depuis quelque tems les horreurs de la famine, et que la Fortune semblait se complaire à déconcerter les mesures que nous prenions pour résister aux coups qu'elle nous portait.

La racine de Gualliga, plante vénéneuse, dont la préparation exige les plus grands soins, et dont l'usage est dangereux, devint une seconde fois la ressource des habitants. Un grand nombre d'entr'eux éprouva les funestes effets de cette nourriture mal-saine, mais ces maux ne diminuaient ni leur constance à les supporter, ni leur courage à repousser les attaques de l'ennemi: il ne manquait enfin à la gloire des defenseurs de Santo-Domingo qu'un théâtre plus digne de leur valeureuse résistance.

1er Avril. Désertion des piémontais.

Nous étions dans cette situation critique, et la désertion des Piemontais augmentant de plus en plus ajoutait encore à la perplexité de notre position: ces vils mercenaires, préférant une abondance achetée au prix de l'honneur, à des privations glorieuses, passaient tous les jours dans les camps des révoltés. [71]

Cette lâche défection était encouragée par le sieur Grassoty, officier Piémontais au service de France, devenu après l'affaire de Palo-Hincado, l'homme de Don Juan Sanchez, dont il était devenu le capitaine des gardes.

Ce chef de rebelles, ayant à cœur de contenter le sieur Grassoty, dont la femme était encore retenue à Santo-Domingo par le gouvernement Français, envoya le 2 Avril le capitaine d'artillerie Campion, fait pri- 2 Avril.

Renvoi par Sanchez du capitaine Campion, pour être échangé.

sonnier dans une des sorties du mois de Mars, en exigeant la parole d'honneur de cet officier Français de revenir se constituer prisonier, dans le cas où son échange pour cette dame ne serait point accepté par le général Barquier.

Le capitaine Campion rapportait que le mécontentement était général, et que la licence des soldats bravait impunément l'autorité des chefs. Il ajoutait que le Père Ruiz avait fait en vain les démarches les plus pressantes pour déterminer Sanchez à mettre un terme aux maux de sa patrie, mais que son cœur endurci par l'ambition, avait été sourd à tous les conseils de la sagesse, et que le Père Ruiz s'était alors retiré sur son habitation.

Les Anglais redoublèrent à cette époque de surveillance autour de notre port, dans l'idée sans doute que le retour de nos bâtiments n'était pas éloigné [72] Le général Barquier, de son côté, sans commettre la faiblesse de ses moyens contre les forces supérieures de l'ennemi, faisait continuer par terre, avec prudence, les maraudes dans les champs des insurgés, pour assurer la subsistance journalière de la garnison, en attendant des secours plus efficaces que nos bâtiments devaient nous apporter.

5 Avril. Réponse du général à la proposition d'échange du capitane Campion.

Le 5 Avril, le général, réclamant l'éxécution du traité d'échange, du 11 Mars, précité, par lequel Sanchez s'était engagé à remettre six habitants Français en sus des militaires portés dans l'état des prisonniers, déclara au chef des rebelles que le capitaine Campion resterait en garantie de l'exécution de cet article sauf à l'échanger ensuite, ou à le renvoyer dans le cas où son échange ne pourrait avoir lieu. Le général

faisait en même tems à Sanchez quelques propositions sur l'echange des colonels Don Manuel Peralta et Don Augustin Franco, devenus par leur conduite l'objet de la sollicitude du gouvernement.

9 Avril. Rencontre et défaite de l'ennemi à arroyohonde.

Le 9, le colonel Vassimon, dont l'activité, l'intelligence et le courage ont été si souvent utiles à l'armée dans ces circonstances critiques, parcourait avec audace et succès les campagnes situées à l'ouest de la place. Il rencontra et battit l'ennemi à Arroyohonde, et rentra à Santo-Domingo escortant une colonne de 1200 Maraudeurs, qui jeterent dans la place 4 jours de vivres pour les habitants.

attaque brusque et infructueuse de l'ennemi sur les positions de l'Ozama;

Le même jour l'ennemi, qui avait été prévenu par des Transfuges de la sortie de cette forte colonne, jugea l'occasion favorable pour attaquer nos positions de la Rive gauche de l'Ozama: son premier mouvement annonca d'abord assez de témérité mais la redoute, dont il s'approcha assez près le reçut avec tant de résolution, qu'il fut forcé de se retirer avec une perte d'environ 15 hommes.

10 Avril.

Dans la soirée du 10, la station Anglaise, composée de 4 bâtiments, cingla vers le sud, et nous fit espérer un instant qu'elle abandonnait le Blocus de notre port.

11 Avril.

Mais le lendemain le Brick le Sparrow fut de nouveau signalé à l'Est, et annonça même l'intention de nous reserrer davantage.

Arrivée dun pilote-bot venant des côtes du sud de l'Ile.

Néanmoins sa surveillance se trouva le même jour en défaut: un pilote-bot, venant du sud, parvint par la supériorité de sa marche, à entrer dans le port à sa vue, malgré les efforts qu'il avait fait pour lui couper la terre.

La Fortune parut à cette époque se lasser de nous persécuter, et ses faveurs nous étaient d'autant plus nécessaires que la place n'avait alors que pour 8 jours de vivres, en y comprennant les ressources, journalières que fournissait la gualliga, et les herbages des environs de la ville, qui servaient de nourriture aux habitants. La consternation était peinte sur tous les visages, mais la ferme rèsolution de ne jamais capituler avec Sanchez était dans tous les cœurs. Nous étions déterminés à tenir la campagne avec les femmes et les enfants, plutôt que de ternir la gloire d'une aussi longue résistance à l'adversité.

Généreux dévouement des habitants et de la garnison.

L'arrivée du pilote-bot, chargé de comestibles, que nous devions encore à l'activité et au zèle du Sieur Botin, ne changea rien aux mesures prises depuis long tems pour aller, dans les champs de l'ennemi, chercher des moyens de subsistance.

12 Avril. Nouvel avantage du colonel Fortier sur les insurgés.

Le colonel fortier sortit le 12, parcourut avec 400 hommes et 1200 femmes, environ 6 lieues de pays, battit l'ennemi en deux rencontres differentes, et rentra dans le plus grand ordre à Santo-Domingo, avec des vivres pour 2 jours. C'est à cette époque malheureuse que la ville de Santo-Domingo offre un exemple de courage d'autant plus admirable qu'on ne trouve dans aucune guerre rien qui puisse lui être comparé. St. Domingo bloquée par huit mille hommes, réduite par l'émigration des habitans Espagnols, les èvénemens de la guerre, et la famine, à une population de tros mille âmes, dont onze cent soldats se trouve dans la cruelle nécessité de chercher son existence au dehors, et de suppléer au défaut de farine, par le suc d'une plante vénéneuse, et modifiée par une prépara-

tion pénible, qui énerve le corps avant de le nourrir. Ce fut cependant dans cet état d'anéantissement presque total, que cinq cents hommes et douze cents femmes sortaient avec audace de la place, parcouraient huit lieues de païs dans un seul jour, et rentraient dans la ville, après avoir battu l'ennemi et ravagé les campagnes. Les femmes, rivalisant de valeur avec les hommes, affrontaient non seulement les dangers de la guerre, la chaleur brulante du climat, mais luttant avec courage contre les fatigues excessives que le défaut de nourriture, et la faiblesse de leur sexe, devaient nécessairement leur rendre insupportables, elles rapportaient à leurs malheureux compatriotes des moyens d'existence, d'autant plus précieux qu'ils étaient le fruit de leur courage et de leur vertu. Le généreux dévouement de cette foule d'héroïnes fut heureusement secondé par le hazard; quelques-unes seulèment perdirent la vie ou la liberté, encore ne peuvent-elles en accuser que leur imprudence et leur obstination, à s'éloigner des colonnes destinées à les protéger. Rarement l'ennemi parvint dans ces marches périlleuses et difficiles à mettre le désordre dans nos colonnes. L'activité et la vigilance du soldat, et la bonne disposition de la marche, prévenaient toujours les malheurs que pouvaient occasionner les attaques continuelles de l'ennemi, et l'embarras de ces caravannes tumultueuses. Les femmes concouraient donc efficacement à retarder la reddition de la place de Santo-Domingo : elles ont des droits imprescriptibles à l'admiration et à la reconnaissance nationale. Mais ces élans généreux enfans du courage et du besoin, ne procuraient que des ressources instannées et une nourriture peu substantielle : par-

tout on appercevait les ravages de la faim, à côté d'une patience et d'une résignation héroïque. Les plaintes et les gémissemens étaient l'effet de la douleur et non du mécontentement. Les animaux les plus immondes étaient devenus dans ces tems désastreux, la pature des cadavres ambulans, renfermés dans l'enceinte de nos murs. Nous étions enfin réduits avant l'arrivée des Sieurs Bégon et Fleury, à une petite mesure de maïs en grains pour réparer des forces que des combats continuels, et l'insomnie avaient entièrement épuisées, tirons enfin le voile sur ces scènes affreuses qui contristent l'ame, et révolteraient la nature, si elles n'étaient pas toujours justifiées par la loi impérative de l'honneur et des devoirs.

13 Avril.

Les journées du 13 et du 14 Avril offrirent encore un spectacle bien intéressant pour les habitans de Santo-Domingo et bien consolant pour les amis de l'humanité.

Second voyage de la Goëlette la Fortunée à Santo-Domingo.

La goëlette la Fortunée, expédiée par l'estimable Monsieur Fleuri, fut signalée à l'Est de la rade, vers les trois heures après midi; pleine de confiance dans la supériorité de sa marche, elle s'avança toutes voiles dehors à une très-petite distance du brick Anglais pour le reconnaître; et après s'être assurée de son pavillon, elle courut dans le sud, afin de reprendre dans la nuit la route de notre port.

Une foule immense garnissait les terrasses des maisons, et manifestait l'inquiétude et l'espérance qu'elle éprouvait alternativement sur le sort de ce bâtiment, depuis long-tems l'objet de ses vœux.

La méfiance est le premier sentiment de l'intérêt: Les manœuvres du brick firent conjecturer, qu'ayant

reconnu l'inutilité d'une chasse, en raison de la supériorité de la marche de la goëlette, il devait serrer la terre dans la nuit avec ses péniches, pendant que lui-même courrait les bordées de l'Est à l'Ouest.

Dispositions prises pour déjouer les manoeuvres du Brick et celles de ses Péniches.

Cette manœuvre devinée, il s'agissait d'en prévenir les funestes effets. Dix péniches furent armées dans le port avec célérité, et en sortirent à l'entrée de la nuit. L'événement justifia le calcul des marins; à onze heures du soir une vive fusillade s'engagea entre nos péniches et celles de l'ennemi qui étant inférieures en nombre se hâtèrent de gagner la baie d'André.

14 Avril. Spectacle que présente à la ville la matinée de ce jour.

Mais pour se former une idée exacte dn spectacle ravissant de la matinée du 14 Avril, il suffit de se représenter un ciel pur et serein, 3000 personnes de tout âge et de tout sexe, placées par échelons sur les terrasses et dans les différents forts qui défendent la côte, portant leur regards inquiets sur une mer dont les chances leur étaient depuis si long-tems contraires; les vents venant du nord; les péniches Anglaises, soutenues par deux canonnières Espagnoles, revenant de l'Est à l'Ouest sur la goëlette qui, ayant attaqué la terre dans la nuit, remontait de l'Ouest à l'Est sous la protection de nos forts; nos péniches cherchant, à force de rames, à gagner le bord de la Fortunée; le brick, à deux lieues dans le sud, spectateur impuissant de toutes ces manœuvres; et pour surcroît de bonheur, la Supérieure doublant inopinément la pointe de Jayne, située à deux lieues dans l'Ouest de la ville, et se hatant grand largue de venir assister à la fête.

Apparition subite de la Goëlette la Supérieure.

L'apparition subite du brave capitaine Forest, et le renfort que donnèrent nos péniches à la Fortunée, forcèrent les canonnières Espagnoles et les embarcations

Anglaises à repiquer au vent ; et la place fut ravitaillée pour deux mois par l'activité et le dévouement de Monsieur Fleuri, et la conduite prudente du Sieur Auri, son capitaine.

16 Avril. Arrivée d'un nouveau secours

Le 16, un bateau chargé de comestibles, appartenant au même armateur, vint ajouter aux ressources que nous avions reçues le 14.

21 Avril.

Le 21, les Anglais, ayant toujours une seconde intention dans toutes leurs démarches, envoyèrent un parlementaire à Santo-Domingo, sous le prétexte apparent de venir saluer le général Barquier, dont ils avaient réçu des honnêtetés en différentes occasions ; mais leur but réel était de répandre la nouvelle d'un combat entre les Français et les Anglais, qu'ils disaient avoir eu lieu à la hauteur de la Mosne, et dont les résultats avaient été la prise du vaisseau Français le D'Hautpoul.

Bruit politique semé par les Anglais.

Contredits par quelques uns de leurs matelots.

Cette nouvelle débitée par la politique Anglaise, pour jeter le découragement parmi nous, ne produisit pas néanmoins une grande impression : elle fut révoquée en doute avec d'autant plus de fondement que les matelots anglais, qui n'etaient probablement pas dans le secret, assurérent qu'ils n'avaient aucune connaissanee de cet événement. Cependant des renseignements parvenus depuis par une voie moins suspecte, en accréditant le bruit d'un engagement entre des vaisseaux Anglais et une petite division Française, dans le canal des Saintes, réveillèrent notre première inquiétude sans affaiblir notre courage.

Ils acquièrent quelque consistance.

Le même jour, le général-en-chef fit publier la proclamation suivante :

" Habitans de la partie de l'Est de Saint-Domingue, Proclamation.

" Depuis six mois vous avez levé contre le gou-
" vernement Français l'étendart de la révolte ; depuis
" six mois vous déchirez le sein de votre patrie.
" Qu'espérez-vous donc de votre coupable entreprise ?
" et qu'avez-vous gagné à cette guerre impie et insen-
" sée ? . . . . Vos champs sont ravagés ; vos hâtes dé-
" peuplées, et vous-avez forcé ceux qui furent vos
" amis à porter parmi vous la mort et la désolation. . .
" Ingrats ! que vous manquait-il donc ? sous quelle
" autorité plus paternelle et plus bienfaisante desiriez-
" vous donc vivre ? Je sais que vous avez été séduits,
" que vous avez été cruellement trompés ; mais com-
" ment vos yeux ne sont-ils pas encore desillés ? Sa-
" crifierez-vous à la criminelle ambition de vos chefs,
" et aux perfides conseils de vos éternels ennemis, vo-
" tre tranquillité, vos propriétés, l'existence de vos
" femmes et de vos enfants, et enfin tout ce qui com-
" pose le bonheur de l'homme-de-bien sur la terre et
" ses espérances après sa mort. Quand vos chefs ont
" lancé la destinée de ce pays sur la mer orageuse des
" révolutions, ils n'ignoraient pas à quel effrayant ave-
" nir ils vous livraient : mais dans leur délire ils ont
" marché en aveugles vers un but que, certes, ils n'at-
" teindront jamais, car je me suis placé, moi et mes
" braves soldats, entre eux et ce but.

" Insensés ! vous-avez tous désespéré de la clé-
" mence du gouvernement ; vous n'avez pu croire à
" mes paroles de paix, parce qu'après avoir trahi vos
" bienfaiteurs, et parjuré vos serments, vous êtes de-
" venus méfiants : mais, détrompez-vous ; il en est
" encore tems ; et je vous le dis parce que je suis trop

" fort pour vous craindre ; retournez sur vos habita-
" tions ; soyez paisibles ; reprenez vos travaux habi-
" tuels, et réparez par une prompte soumission le mal
" que vous avez fait. Dieu ne veut pas la mort du pé-
" cheur, et recommande l'oubli des offenses ; et sa di-
" vine loi étant le guide de mes actions, comme chré-
" tien et comme representant de l'Empereur des Fran-
" çais, je vous accorde une amnistie générale et enti-
" ère ; vos propriétés seront respectées ; vous serez
" protégés et traités comme les anciens Français. . . .
" Mais, hâtez-vous de profiter de mes offres géné-
" reuses : car sous peu de jours il ne sera peut-être
" plus en mon pouvoir de rien faire pour vous. Ren-
" trez dans le devoir : vous bénirez un jour ma clé-
" mence, et mon nom sera cité dans les actions de
" grace que vous adresserez à l'éternel, qui veut sans
" doute que ce pays soit sauvé, qu'il redevienne en-
" core heureux, et que je sois l'instrument de sa
" bonté."

Ruse déplacée des Anglais.

Le 24, à quatre heures du soir, une frégate venant du Sud, ayant l'air de chercher le port, vira de bord à un quart de lieue au vent de la pointe Est de la Rade, arbora le pavillon Français, qu'elle assura par plusienrs coups de canon, et se mit en travers. Cette manœuvre attira bientôt l'attention des habitans, qui se félicitaient déjà de toucher au terme de leurs maux : la joie était universelle, et se manifestait dans tous les cœurs par les démonstrations les plus expansives et les plus touchantes.

Deux canots, expédiés par le gouvernement avec des pilotes, se dirigèrent vers la frégate, et ne purent l'atteindre qu'à neuf heures du soir.

Nous attendions avec impatience le moment où la frégate mouillerait sous la protection des forts ; mais la nuit s'étant passée dans une vaine attente, notre espoir se changea bientôt en soupçon sur la perfidie, ou au moins sur la ruse déplacée des Anglais, pour s'amuser aux dépens de notre confiance et de notre bonne foi. Nous apprîmes en effet le lendemain, par le retour des officiers que nous avions envoyés, qu'en arrivant à bord de la frégate l'Aurora, le capitaine vint les recevoir et leur annoncer qu'ils étaient sur une frégate de S. M. Britannique, qu'ils n'étaient cependant pas prisonniers, et que son seul motif avait été de savoir des nouvelles de Santo-Domingo. Malgré les manières honnêtes du capitaine Anglais, et la réception agréable qu'il fit à ces messieurs, on est fondé à lui reprocher d'avoir aussi légèrement excité l'espérance et l'inquiétude d'une ville dont les malheureux habitants donnaient depuis plus de six mois l'exemple d'un courage et d'une résignation qui devaient commander l'estime et l'admiration de leurs ennemis mêmes.

25 Avril

Le 27, jour de Saint-Georges, à la même heure, la frégate et deux bricks, dont un avait le pavillon Français renversé, passèrent à la vue du port : cette bravade, aussi inconvenante que la plaisanterie du 24, fut attribuée à la chaleur du vin de Madère dans les libations faites en honneur d'un saint qui préside annuellement à l'intempérance d'un grand nombre de marins Anglais.

27 Avril. Nouvelle bravade des Anglais.

Nous avons sçu depuis que le brick, supposé Français, avait été expédié de Londres pour tous les ports des côtes méridionales de Saint-Domingue, sans distinction de gouvernement, et qu'il se proposait d'entrer

à Santo-Domingo, lorsqu'il fut arrêté par les bâtimens Anglais, qui néanmoins le relaxèrent.

29 Avril. Trait d'audace d'un marin de Curaçao.

Le 29, la scène change, et la gaîté des Anglais est un peu troublée par l'intrépidité du capitaine d'une petite goëlette venant de Curaçao. Ce petit batiment, sans être effrayé des dangers dont il était menacé, passe à demi-portée de canon des batteries de la frégate, essuie tout le feu de son artillerie, et entre dans la Rade, sous la protection des forts qui avaient secondé sa manœuvre. L'humiliation qu'a dû éprouver le capitaine Anglais lui aura sans doute appris que la honte suit de près la jactance, toujours incompatible avec la générosité militaire.

2 Mai Evénement singulier, dans les environs de la ville.

Le 2 de Mai, quelques soldats s'étant écartés à la maraude, rencontrèrent sur une habitation voisine de Santo-Domingo des familles Espagnoles se reposant avec la plus grande sécurité au milieu de leurs animaux, dont les charges étaient à terre. La surprise fut égale de part et d'autre, et les Français se disposaient à s'en emparer, lorsque les Espagnols, s'étayant de la proclamation du 21 Avril, déclarèrent que leur confiance dans la parole donnée par monsieur le général Français les avaient déterminés à revenir sur leurs propriétés.

Ces motifs, allégués avec l'apparence de la sincérité, satisfirent les soldats Français, qui se retirèrent et rendirent compte de ce qui s'était passé.

Il éveille la sollicitude du gouvernement,

Quoique leur rapport n'inspirât pas une très-grande confiance, néanmoins le général Barquier ne voulant pas avoir à se reprocher d'avoir négligé les moyens de conciliation et de paix, dont l'usage avait été jusqu'alors si infructueux, fit partir le lendemain, les sieurs

Don Ramon Cabral, Don Joseph del Orve, et Don Juan Santin, pour s'informer de la vérité des faits, profiter des bonnes dispositions de leurs malheureux compatriotes, et leur inspirer la plus entière confiance dans la bonté et dans la loyauté du gouvernement Français. Ces trois habitants estimables, dont le zèle ne s'était jamais démenti se transportèrent sur les lieux qu'ils trouvèrent abandonnés. Il est présumable que les Espagnols qu'on y avait vus la veille n'avaient invoqué la proclamation du général que pour échapper aux dangers présents dont ils étaient menacés, et que le même jour ils avaient continué leur voyage.

3 Mai.

Résultat.

Le 5, la Fortunée, qui avait été armée en course sous le nom du Beau-Narcisse, rentra avec une cargaison de 250 barrils de farine, et de quelques salaisons; elle nous apprit qu'elle avait laissé dans une anse de la béate un brick avec 600 barils de farine, qu'elle se proposait d'aller reprendre après avoir mis son chargement à terre.

5 Mai. 3e. voyage de la Fortunée, devenue le Béau-Narcisse.

Le même jour, dans la matinée, nos avant-postes de la rive gauche de l'Ozama s'engagèrent avec ceux de l'ennemi; l'avantage fut de notre côté, mais nous perdîmes 5 hommes, et nous eûmes 10 blessés. La perte de l'ennemi fut plus considérable.

Engagement avec l'ennemi.

Le 6, la Supérieure, chargée de comestibles entra dans le port, à dix heures du soir. Ce beau bâtiment, le premier marcheur des Antilles, bravait impunément la vigilance des croiseurs Anglais, dont toute la sollicitude était dirigée contre lui.

6 Mai. La Supérieure apporte de nouveaux secours.

D'après le rapport du brave Forest, qui le commandait, les colonies voisines étaient en proie à une fermentation et à une agitation convulsive, conséquen-

Rapport du Capitaine Forest.

ce inévitable de cette politique dangereuse qui, voulant émouvoir et électriser l'esprit de la multitude, donne naissance à des idées toujours incohérentes avec sa tranquillité et son bonheur.

Emeute populaire à la Havane.

Le marquis de Someruelos, par la proclamation que nous avons cité, avait donné l'éveil à l'inquiétude populaire ; il ne fut plus le maître dans la suite d'en modérer les effets : elle se manifesta d'abord contre quelques Français, mais elle fut bientôt après dirigée contre les riches propriétaires Espagnols de la Havane, dont les hôtels furent livrés au pillage. [73]

La funeste expérience de ces désordres a dû apprendre à ces gouvernants imprudents, que, s'il est facile de donner aux peuples une impulsion désorganisatrice, il est encore plus difficile de la retenir, lorsqu'elle leur est communiquée par des hommes intéressés à la subversion de l'ordre social.

Troubles à Jamaïque.

La Jamaïque, elle-même, ne fut point exempte de troubles intérieurs produits par les mêmes élémens. Un mouvement insurrectionnel se manifesta à la même époque dans la ville de Kingston, et ne fut étouffé dans son principe que par les mesures vigoureuses prises par le gouvernement et les exécutions sanglantes qu'il se vit forcé de faire.

En général on ne peut pas se dissimuler que les principes novateurs qui ont changé dans le 18me siècle la face de l'Europe, n'exercent encore une action directe, une influence marquée, dans les régions les plus éloignées de leur berceau.

Ce mouvement irrésistible des nations vers une réorganisation générale, tient à des causes qui seraient susceptibles de modifications salutaires et conservatri-

ces, si l'intérêt particulier, et toutes les passions inhérentes à la nature humaine, n'étaient très-souvent en opposition avec le bonheur des peuples, dans le cœur des dépositaires de l'autorité.

Cependant les troubles de nos voisins ne changeaient rien à leurs dispositions hostiles à notre égard. Portoric, Cube, et la terre-ferme étaient entrés plus que jamais dans la coalition. Le colonel Cockburn, gouverneur de Curaçao, avait fait le voyage de Maracaye pour nous susciter des ennemis. Nous ne tardâmes pas en effet à nous appercevoir de tous ces mouvements et de l'impression qu'avait fait notre longue et courageuse résistance sur des hommes d'autant plus ardents que leur espérance avait été jusqu'alors cruellement trompée, par la continuité de nos succès et la vigilante activité de nos marins.

Le 7, le Sieur Don Joseph Cabrero, officier du régiment de Portoric, vint, au nom de Don Joseph Arata, nouveau chef militaire des insurgés, sommer la garnison de se rendre.

7 Mai. Arrivée du Sieur Don Joseph Cabrero, comme Parlementaire.

Nous transcrirons ici cette sommatien qui parut aussi extraordinaire qu'intempestive en raison de la position militaire dans laquelle nous nous trouvions.

" Don Joseph Arata, colonel d'infanterie des armées
" royales de S. M. C. le seigneur Don Fernand
" VII. (que Dieu conserve), et chef du régiment
" de Portoric, employé aux opérations militaires
" de cette île

" A son excellence monsieur le général Barquier, gou-
" verneur de la place de Santo-Domingo.

" Très-excellent monsieur,

Sommation. " La fortune inconstante de la guerre amene jour-
" nellement des circonstances qui obligent les militai-
" res les plus prudents à céder à la force supérieure
" des armes ou à une situation éventuelle et malheu-
" reuse. Il n'est pas douteux que, lorsque dans de pa-
" reilles circonstances un général déploie une valeur
" héroïque et une constante fermeté qui le font triom-
" pher de son ennemi, et qui préservent avec honneur
" la vie des soldats qu'il commande, il ne mérite alors
" des éloges universels et une récompense proportion-
" née à ses travaux. Mais il est nécessaire de savoir
" connaître et distinguer, parmi les circonstances diffi-
" ciles où l'on peut se rencontrer, quelles sont celles
" où il est permis d'employer la résistance et la ferme-
" té, sans outre passer les bornes de la raison, car la
" conduite d'un chef qui franchit ces bornes, n'est plus
" qu'obstination et opiniatreté, et devient coupable,
" en ce qu'elle tend à la destruction d'une partie des
" membres de l'état.

" Votre excellence se trouve précisément dans ce
" dernier et malheureux cas, et il faut que chez elle
" les yeux de la raison soient fermés par un zèle exces-
" sivement délicat, pour qu'elle puisse prétendre ré-
" sister aux forces d'une île entière, qui a pour auxili-
" aire tout le nouveau-monde, et pour protectrice une
" nation alliée, maîtresse et souveraine des mers; con-
" tre une île qui a tout à sa disposition pour faire ré-
" ussir ses entreprises militaires; contre une île enfin
" qui, indépendamment de tous ses habitants active-

" ment employés au siège de la place, lui oppose en-
" core un nombre de soldats de ligne suffisant pour ané-
" antir une pauvre et faible garnison.

" Quel contraste frappant, très-excellent Monsieur,
" n'existe-t-il pas entre la position heureuse où se
" trouvent les Espagnols dans l'intérieur de cette île,
" et le triste sort qu'éprouvent les Français dans la
" place! dans une place, dis-je, où votre excellence
" se voit, avec une garnison de 800 hommes, tant
" bourgeois que militaires, emprisonné dans des murs,
" manquant de toutes subsistances, obligée de recou-
" rir aux animaux immondes pour appaiser sa faim,
" privée de tout secours par mer et par terre, et sans
" autre espérance que la mort! Quel contraste, dis-je
" encore, entre cette position et la notre! Que peut
" donc prétendre V. E.?

" Je ne puis me dispenser d'exposer à votre excellen-
" ce les maux qu'elle va attirer sur la garnison et sur
" les habitants de la ville, et comme il lui est facile de
" faire cesser les calamités de la guerre sans perdre de
" la gloire qu'elle s'est acquise jusqu'à présent, il est
" de mon devoir de lui observer qu'elle ternira cette
" gloire, en se refusant à mes propositions.

" D'après cela je rends V. E. responsable des sui-
" tes qu'entraînera votre résistance opiniâtre à défen-
" dre un poste sans avoir les moyens nécessaires pour
" le maintenir. Je dois aussi pour la première et der-
" nière fois, au nom de mon souverain Don Fernand
" VII., de la suprême junte centrale, et en mon pro-
" pre nom, vous sommer de rendre, dans les 24 heu-
" res, la place où vous commandez, et qui se trouve
" assiégée par les forces Espagnoles; vous prévenant

" qu'en cas de refus, vous serez traité par elles avec
" toute la rigueur qu'admettent les loix de la guerre,
" et que dans le cas contraire où mes propositions se-
" raient acceptées, l'armée se fera un honneur d'user
" envers vous de tous les bons traitements que lui per-
" mettront les circonstances.

" Je prie Dieu d'accorder à V. E. longues années.
" Au quartier-militaire de Baionne, le 6 Mai 1809.

" Très-excellent monsieur,

[Signé] " JPH. ARATA."

Un tableau aussi imposant des nouvelles forces insurgentes, et des menaces aussi déplacées contre une garnison qui parcourait victorieusement la campagne depuis six mois, établissaient évidemment la gloire des Français et l'infériorité de leurs ennemis. Ces derniers pouvaient-ils espérer de nous trouver faibles dans une circonstance où le souvenir encore récent de nos victoires et les secours de vivres que nous venions de recevoir, nous faisaient un devoir sacré de leur résister, malgré l'étalage des moyens qu'ils disaient avoir pour nous forcer à capituler.

Réponse à la sommation.

Le général Barquier répondit à Don Joseph Arata qu'il était flatté des témoignages honorables d'estime qu'il voulait bien lui accorder ainsi qu'à la garnison de Santo-Domingo; qu'elle desirait plus que jamais de nouvelles occasions de s'en rendre digne; qu'au reste si les notions que Don Joseph Arata croyait avoir sur la situation de la place, notions qui étaient absolument fausses, lui avaient fait espérer la possibilité de la reddition de la ville, que lui, général Barquier, ayant des données plus certaines sur ses ressources et les bonnes

dispositions de ses troupes, se faisait un devoir de continuer à la défendre et à la conserver.

Il était naturel de penser qu'une sommation si impérative était soutenue de moyens coërcitifs et redoutables. Nous nous attendions en conséquence tous les jours à voir fondre sur la ville toutes les forces réunies du nouveau-monde, secondées par les efforts, jusqu'alors impuissants, des dominateurs des mers: mais quel fut notre étonnement de voir ce colosse formidable de puissance se borner à quelques attaques insignifiantes où nos troupes eurent de nouveau l'avantage.

Le 11, les Anglais déployèrent devant la Rade une ligne de bataille d'onze bâtiments de guerre. Cette combinaison de moyens donna lieu à des conjectures bien justifiées par les menaces de leurs alliés. Le projèt des confédérés paraissait être évidemment de nous réduire par famine en nous opposant des forces considérables de terre et de mer.

11 Mai. L'escadre Anglaise se présente en bataille devant le port.

Malgré la rigueur de ces mesures, un petit bâtiment, échappa dans la nuit du 13, à la vigilance des ennemis, et entra dans notre port.

13 Mai. Entrée d'un petit bâtiment de Curaçao.

Le capitaine assura que les Anglais attachaient l'importance la plus grande à la réduction de Santo-Domingo, et que l'amiral Cochrane avait annoncé l'expulsion totale et prochaine des Français des Antilles.

En effet, les Anglais devaient avoir un intérêt majeur à la possession d'une ville, dont l'attitude imposante menaçait les îles Anglaises, en attirant dans ces mers les flottes Françaises, qui tôt ou tard pourraient se rappeller de leur ancienne gloire, et porter un coup funeste aux établissements de la Jamaïque et aux colo-

nies Espagnols : la prise de Santo-Domingo devait détourner à la vérité l'attention de la France, activer les ferments d'indépendance dans toute l'Amérique, et laisser à la politique Anglaise un champ vaste et des moyens puissants pour établir dans ces riches contrées son systême exclusif de commerce, contrarié par l'audace de nos corsaires.

Nouvelles mesures prises par l'amiral Rowley et le gouverneur de Portoric.

Le vice amiral Rowley et Don Toribio Montès, qui avaient reconnu enfin l'insuffisance des forces employées jusqu'à présent par eux pour réduire la place et l'incapacité militaire de Sanchez avaient pris, dès le commencement d'Avril, des moyens plus décisifs pour terminer une lutte qui blessait leur amour-propre et contrariait leurs vues politiques : mas il avait fallu évincer avec adresse Don Juan Sanchez du commandement-en-chef qui lui avait été conféré par une junte générale de la nation contre les prétentions de Don Toribio Montès ; on pouvait, en violant les prétendus droits des habitans de la partie de l'Est exciter leur mécontentement et occasionner une guerre civile dont les résultats auraient été la perte du pays.

Pour éviter des conséquences aussi funestes, il fallait introduire le changement dans le gouvernement avec les ménagements qu'exigeait la délicatesse de l'entreprise, et faire soutenir ces nouvelles mesures par une force imposante qui pût agir au besoin.

Nouvelle qualité de Sanchez ; il est remplacé dans le commandement de l'armée par Arata.

En conséquence, le régiment fixe de Portoric s'était embarqué à bord des vaisseaux Anglais, et avait été déposé à la baie d'André dans le courant d'Avril ; Don Joseph Arata, colonel de ce corps, avait été reconnu comme chef militaire, chargé des opérations

de la guerre, ne laissant à Sanchez que le vain titre de gouverneur civil de la partie de l'Est.

Ces innovations n'avaient donc produit aucune commotion, mais elles avaient laissé dans le cœur de Sanchez et de quelques-uns de ses lieutenans les germes d'un ressentiment, dont ils avaient fait momentanément le sacrifice à l'intérêt général et au danger commun.

Depuis la sommation de Don Joseph Arata, nous étions dans l'attente d'une attaque générale et décisive, avec d'autant plus de raison que le blocus pouvait encore traîner en longueur, et perpétuer les craintes qu'avaient les assiégeans sur l'arrivée prochaine d'une escadre Française. Des espions rapportèrent que l'ennemi avait fait un mouvement en avant, sans doute pour prendre une position avantageuse sur les hauteurs qui dominent la place, et préluder par un bombardement.

14 May. L'ennemi paraît vouloir s'établir sur l'habitation Del-Orve. 15 Mai.

Le 14, le chef-de-bataillon Bulté, à la tête de 100 hommes d'infanterie, pousse une découverte jusqu'à l'habitation dite Del-Orve, située à une demi-lieue de la ville, rencontre une avant-garde de 600 révoltés rangés en bataille, et rentre après avoir été blessé d'un coup de mousquet.

L'ennemi ne juge pas convenable dattendre les Français.

Le 15, à 2 heures du matin, le colonel Vassimon se met en marche, avec 400 hommes, dans l'intention de surprendre l'ennemi dans la nuit, et de le chasser de cette position; mais il trouve le camp évacué par les révoltés qui, prévoyant sans doute ce projet n'avaient pas jugé convenable de le contrarier.

16 Mai

Le 16, le capitaine-de-vaisseau Guillaume Pryce-Cumby, commandant l'escadre Anglaise, stationnée

devant notre rade, fit au général Barquier la sommation suivante :

Sommation par le commodore Anglais.

" Monsieur,

" L'escadre Anglaise, qui est sous mes ordres, " étant arrivée ici avec des renforts considérables des- " tinés pour l'armée qui vous assiège, des motifs " d'humanité, ainsi que de respect pour le courage dé- " ployé par la garnison que vous commandez, pendant " un siège de longue durée, me portent (avant de faire " l'emploi de ces renforts) à vous sommer, Monsieur, " de rendre la ville et les fortifications aujourd'hui oc- " cupées par les troupes sous vos ordres, en capitulant " aux conditions sur lesquelles pourront s'accorder des " officiers nommés à cet effet, sauf la ratification des " commandants respectifs.

" J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre, &c.

(signé) " GME. PRYCE-CUMBY,

" capitaine du vaisseau de S. M. B. le Polyphe- " mus, et le plus ancien officier parmi les com- " mandans des vaisseaux et bâtiments de S. M. " stationnés devant Santo-Domingo.

" A son excellence le général Barquier, commandant- " en-chef des troupes Françaises à Santo-Domingo.

Réponse du général Barquier.

Le général répond qu'il est déterminé, ainsi que ses troupes à défendre la place jusqu'à la dernière extrémité ; que cette résolution lui est commandée par l'honneur et le devoir, qu'aucunes considérations ne peuvent altérer dans le cœur des Français.

L'ordre-du-jour, en donnant communication à la garnison et aux habitans de cette réponse, lui rappel-

lait les titres qu'il avaient déjà acquis à la bienveillance de S. M. J. et l'admiration de ses ennemis, en ces termes:

Ordre du jour à cette occasion.

" Soldats et habitans, je viens de recevoir du com-
" mandant de l'escadre Anglaise qui croise devant
" ce port, une sommation de rendre cette place aux
" forces de S. M. Britannique.

" Assuré de votre courageuse résolution et organe
" de vos sentimens généreux, je n'ai point hésité à ré-
" pondre que nous resterons à notre poste, et que nous
" le défendrons jusqu'à la dernière extrémité.

" Soldats et habitants, j'ai compté sur vous, vous
" ne démentirez pas les paroles de votre général, j'en
" ai pour garans la bravoure et le dévouement dont de-
" puis six mois vous n'avez cessé de me donner des
" preuves. Non, les lauriers dont vos fronts sont
" couronnés, ne seront pas flétris par une honteuse
" capitulation; vous ne perdrez pas le fruit de vos lon-
" gues privations et de vos glorieux travaux, et vous
" vous montrerez toujours dignes du héros sous les
" auspices duquel vous combattez.

" Lorsque je vous adressai ma première proclama-
" tion, au commencement de cette guerre, je ne vous
" dissimulai point les dangers de votre position; ils
" étaient grands; ils n'ont point ébranlé votre cou-
" rage; aujourd'hui je puis vous dire que vous êtes
" forts, mais que cette assurance, dont de braves gens
" comme vous n'ont pas besoin pour faire leur devoir,
" ne ralentisse ni votre zèle ni votre courage.

" Soldats et habitans, UNION et VIGILANCE, et si
" l'ennemi veut encore tenter un effort, que ce soit le
" dernier!

[Signé] " BARQUIER."

18 Mai.

Le 18, un petit bateau, chargé de comestibles, venant du Port-au-prince, mouilla dans notre port; le capitaine nous apprit que nos corsaires, chargés de farines, n'attendaient que l'occasion favorable pour entrer: il assura qu'il était présent, lorsque Don Joseph Benavides, envoyé par les insurgés, vint solliciter auprès de Pétion, des secours qui lui furent refusés. Il ajouta que Pétion avait dit après le départ du député, à quelques personnes qui l'entouraient: " Ces hommes " lâches se font battre par les Français, et viennent " sans honte me demander des secours; qu'ils se dé- " brouillent entr'eux: quant à moi, j'ai bien assez de " mes propres affaires; et s'ils s'adressent à Christo- " phe, qu'ils se rappellent du massacre de leurs com- " patriotes, lors de notre invasion dans la partie Es- " pagnole."

Pétion était d'autant moins en état de leur donner des troupes, qu'il devait sous peu se mettre en marche, avec toutes ses forces, pour débloquer Saint-Marc, assiégé par Christophe, en personne. Cette action devait décider du sort des deux concurrents.

Nous eûmes aussi, par la même voie, la confirmation des troubles de l'île de Cube. Les détails qui nous sont parvenus donnent la mesure de l'énergie et du courage des malheureux Français, qu'une destinée cruelle poursuit, depuis tant d'années, dans cette partie de l'Amérique.

Malheureuse position des Français à Cube.

Depuis l'époque de leur arrivée à Saint-Yague de Cube, après l'évacuation de la colonie de Saint-Domingue, les Français y existaient dans un état de crainte continuelle; leur activité et leur industrie y excitaient la jalousie d'un peuple ami de l'oisiveté et de la médiocrité. On se borna, dans les premières an-

nées à des vexations particulières, que toute la sagesse et la prudence de monsieur le gouverneur Kindelan ne purent empêcher : mais à la nouvelle des troubles d'Espagne, la haine nationale éclata d'une manière plus générale et plus effrayante. Les Français furent menacés d'une destruction totale. Le gouvernement pour éviter le choc auquel pouvait donner lieu d'un côté les provocations insolentes qu'il ne pouvait plus empêcher, et de l'autre, la contenance fière des Français bien décidés à ne souffrir aucun humiliation ordonna à tous les étrangers de sortir de l'île dans le délai d'un mois, à peine d'être poursuivis comme perturbateurs de la tranquillité publique. Cette mesure satisfit la haine et la cupidité des Espagnols, et les malheureux habitans de Saint Domingue éprouvèrent une seconde fois la rigueur d'une destinée si constamment malheureuse.

Le 22, les ennemis s'étant présentés sur les hauteurs de Saint-Carle, dans une attitude menaçante, furent attaqués et battus par le colonel Aussenac, sorti de la place avec 350 hommes. La perte de l'ennemi est évaluée à 25 hommes tant tués que blessés, et la nôtre à 3 hommes tués et 6 blessés. 22 Mai.

Enfin le 28, à 5 heures du matin, la bombe éclate; le blocus est converti en siège reglé et l'ennemi qui, depuis l'époque de sa sommation, avait travaillé pour se mettre à même d'effectuer ses menaces, démasque, à 450 toises de la redoute de l'Ozama, une batterie de cinq pièces d'artillerie, dont trois obusiers; nous vîmes flotter pour la première fois sur les batteries, le pavillon Anglais au-dessus de l'Espagnol. La première décharge surprend la garnison de la redoute au dépour- 28 Mai.

vû, et blesse 6 hommes, qui n'eurent pas le tems de se placer derrière les retranchemens.

Le reste de la journée se passa sans aucun événement malheureux, malgré le feu terrible dirigé tant sur la redoute que sur la ville.

Les Anglais firent usage dans cette occasion des boulets à la shrapnell, nouvelle invention dont l'effet est extrêmement meurtrier, en raison de leur explosion, et de la grande qnantité de balles qu'ils renferment.

29 Mai. Simulacre d'attaque.

Le 29, des coups-de-fusil tirés sur tous les points, à un quart de lieue de la ville, avaient fait présumer un projet d'attaque générale de la part de l'ennemi; et cette opinion était d'autant plus fondée que les Anglais, depuis quatre heures du matin, n'avaient cessé de canonner la ville, avec les grandes chaloupes de leurs vaisseaux, sans doute pour faire une diversion et favoriser le projet de leurs alliés: mais tout cet appareil menaçant se réduisit à des démonstrations insignifiantes, et les assaillans ne se montrèrent qu'à une distance considérable de nos murs.

Le 30, jour de Saint-Ferdinand, nous nous attendions à une salve générale de toutes les batteries ennemies; mais leur silence fit conjecturer qu'on était occupé à réparer les dommages causés par les bombes lancées de notre batterie de Sainte-Barbe.

Le général profita de cet instant de calme, pour s'assurer si l'ennemi n'avait fait aucuns travaux dans les hauteurs du nord de la place: en conséquence le lieutenant-colonel Cottenet parcourut les environs de la ville avec 150 hommes, et ne reconnut nulle part la trace des ouvrages qu'on assurait avoir été commencés.

Le 1er Juin, les péniches Anglaises recommencèrent leur feu à 2 heures du matin, à la faveur de la clarté de la lune : mais les batteries de l'arsenal et de Saint-Fernand, les forcent à s'éloigner. 1 Juin.

Dans la même journée, le colonel Aussenac, à la tête de la réserve, pousse une reconnaissance jusqu'à l'habitation dite Galinde, et rentre sans avoir rencontré l'ennemi.

Audàce et tĕmérité d'un officier de marine Anglaise.

La nuit du 2 au 3 Juin offre un nouvel exemple de l'audace qui caractérise les marins Anglais : le lieutenant du vaisseau le Polyphemus, avec quatre grandes chaloupes, armées d'obusiers de 36 et de canons de 12, ose pénétrer dans la rivière, à portée de pistolet de nos forts ; il est assailli par une grêle de mitraille et de boulets, et par une vive fusillade, qui le forcent à rétrograder ; il répond néanmoins en se retirant au feu de nos batteries, mais il succombe dans cette lutte inégale, après avoir perdu la majeure partie des gens par l'effet de la mitraille. La grande chaloupe, dans laquelle il se trouvait, avec 40 hommes, reçoit un boulet de 16 dans son plat-bord, et coule bas sur une côte-de-fer qui n'offre aucune asyle à l'équipage, dont un seul est parvenu à se sauver.

Résultat affreux de son entreprise.

A la pointe du jour, nous apperçumes une seconde chaloupe, coulée entre-deux-eaux, et remorquée par les deux autres. On présume qu'une grande partie de son équipage fut également victime de la téméraire entreprise de l'officier Anglais. Des cris douloureux s'étaient fait entendre pendant toute cette nuit, sur la côte où les chaloupes s'étaient retirées. Un sentiment d'humanité avait porté le général à envoyer des canots au secours de ces malheureux, mais l'expérience des

ruses employées contre nous, en différentes circonstances, par nos ennemis, et l'obscurité de la nuit, suspendirent l'effet de cette première impulsion, et nous déterminèrent à attendre le jour, pour connaître les résultats de ce combat.

Nos canots ne rencontrèrent sur la côte qu'un seul homme qui déclara qu'il était le seul échappé au naufrage ou au feu de nos batteries. Ils parvinrent à relever la grande chaloupe du vaisseau, et à l'amener dans le port; avec son obusier de 36 en bronze. [74]

4, 5, 6, Juin.

Cet événement malheureux rendit les Anglais plus prudents; leurs chaloupes et leurs péniches ne s'approchèrent plus aussi fréquemment de nos côtes: mais leurs bâtimens de guerre, dans les journées qui suivirent ce désastre, se formèrent régulièrement tous les soirs en ligne de l'Est à l'Ouest de notre rade, afin d'intercepter nos corsaires, dont le retour devait être prochain.

Une circonstance singulière, aux mêmes époques, fut le silence des batteries ennemies, qui cessèrent absolument leur feu. Parmi toutes les conjectures auxquelles cette inaction donna lieu, la plus vraisemblable est celle fondée sur les motifs d'humanité et d'intérêt particulier, qu'on doit supposer exister dans le cœur des insurgés, relativement à leurs malheureux compatriotes et à la conservation d'une ville où ils avaient leurs propriétés, et dont ils croyaient la reddition inévitable et prochaine.

L'idée d'ailleurs qu'ils s'etaient formée de l'appareil de ces nouveaux moyens d'attaque leur faisait espérer, d'après les rapports journaliers des deserteurs Piémontais, que la place ne tarderait pas à se rendre,

Ils attendaient donc avec patience les résultats du blocus.

Mais le 7 de ce mois, à six heures du matin, le bombardement recommence avec plus de vigueur que jamais ; l'escadre Anglaise, augmentée de quatre bâtimens, annonçait par ses manœuvres l'intention de ne laisser à nos corsaires aucun espoir de pouvoir pénétrer. 7 Juin.

La cause de ces mesures rigoureuses nous fut expliquée par un petit bâtiment venant de Curaçao, qui était parvenu, au milieu de la nuit la plus obscure, à passer à travers de la flotte ennemie. Le capitaine donna pour certaine l'arrivée d'une petite escadre Espagnole à Puerto-Cabello, et le remplacement de toutes les anciennes autorités dans la terre-ferme Espagnole, au nom de la junte centrale de Madrid.

Le 10, au matin, les insurgés démasquèrent, dans l'Ouest de la ville, une nouvelle batterie de deux mortiers, de 9 et de 12 pouces. Mais ce nouveau moyen de destruction ne produisit d'autre effet sur l'âme exaltée des assiégés que celui d'affermir leur résolution courageuse de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Un grand nombre de Français périssaient victimes de l'honneur, et tous en mourant, ne semblaient regretter que la gloire de ne pouvoir lutter plus longtems contre les dangers de la guerre et les privations d'une famine qui étendait de plus en plus ses ravages. 10 Juin. Nouvelle batterie démasquée.

Le 11 le sieur Gélin, capitaine d'une petite goëlette, espérant à la faveur d'un pavillon parlementaire, pouvoir continuer sa route sans être inquiété par la station Anglaise, mit à la voile avec environ soixante femmes et enfans à son bord. Son batiment fut arrêté 11 Juin.

et renvoyé à Santo-Domingo. Néanmoins les Anglais, émus de compassion à la vue de tant d'infortunés, les mirent à bord de leurs bâtimens jusqu'au moment où ils pourraient les envoyer à leur destination. Dans cette journée les batteries ennemies, les cannonnières Espagnoles, et les péniches Anglaises, semblaient conjurer la destruction totale de Santo-Domingo par le feu terrible qu'elles faisaient. Nos batteries répondirent vigoureusement à toutes ces attaques qui ne se ralentirent qu'à l'entrée de la nuit. A cinq heures du soir une obuse lancée par l'ennemi dans la redoute de l'Ozama mit le feu à plusieurs caissons de munitions et le feu aurait gagné la poudrière sans l'activité et la présence d'esprit du chef de bataillon Bardin qui y commandait, et le courage des troupes qui bravèrent les dangers d'une explosion qui paraissait inévitable. " Compagnons, s'écria un soldat dans le moment où le " feu des batteries ajoutait le carnage à l'horreur de " l'incendie, sauvons le reste de nos cartouches pour " les vendre cher à l'ennemi, et lui prouver que nous " sommes fermes au milieu de tous les dangers." Les Espagnols firent quelques mouvemens pour tirer parti de cette malheureuse circonstance; mais la résolution de nos soldats à les recevoir leur fit bientôt connaître qu'aucune chance, quelque contraire qu'elle fut, n'était capable d'amolir leur courage éprouvé depuis huit mois par des malheurs dont peu de sièges offrent l'exemple. Le colonel Bron, dont le zèle et les talens ont été souvent utiles dans cette guerre, s'occupa sur le champ d'ordonner les reparations nécessaires; et le lendemain nos munitions furent placées à l'abri du feu de l'ennemi. Nous eûmes quelques hommes tués et blessés par

Accident occasioné par le feu de l'ennemi.

les éclats de bois d'une cazerne, où avaient été imprudemment déposés les caissons.

Les jours qui suivirent cet événement, et particulièrement la nuit du 12, furent remarquables par la continuité et l'activité du feu des ennemis. Une partie des habitans fut obligée d'abandonner entièrement l'Ouest et le Nord de la ville, pour se retirer dans l'Est, où les bombes n'arrivaient pas. Cependant le gouvernement, dont les ressources s'épuisaient journellement d'une manière allarmante, malgré l'économie rigoureuse observée dans les magasins, et la réduction de la ration à huit onces, ne négligeait aucune occasion de se débarasser des bouches inutiles. Le capitaine Jacques, qui venait de faire successivement plusieurs voyages heureux avec son petit batiment, repartit de Santo-Domingo le 12 avec un grand nombre de femmes et d'enfans, et à la faveur d'une brume epaisse, il parvint à tromper la vigilance des batimens Anglais, et à se rendre à Curaçao. Les insurgés, dont l'armée s'était fortifiée par l'arrivée d'un régiment de Portoric, resserraient de plus en plus le blocus de la place, et les progrès effrayans et rapides que faisait la maladie parmi nos troupes, épuisées par la fatigue et la faim, nous otait tout espoir de pouvoir faire une sortie, sans compromettre la sureté d'une ville dont la population exigeait une surveillance continuelle. Une situation aussi affreuse semblait accroître l'ardeur et le courage du soldat. On le voyait braver avec gaité la faim, l'insomnie, et les dangers de la guerre, et ne manifester d'autre impatience, que celle de la vengeance, contre les auteurs de tant de maux. L'espérance des secours que nous attendions, et la confiance que nous inspirait le

Depart du capitaine Jacques avec 80 femmes ou enfants.

brave Forès, à la sollicitude duquel l'approvisionnement de la place avait été confié, nous aidaient à supporter les privations et les malheurs de notre position.

D'ailleurs l'expérience de la perfidie des Espagnols dans ces mêmes contrées quoiqu'à des époques différentes rendait impossible toute espèce de rapprochement, quand même la loi impérieuse de l'honneur, ne nous eut pas fait un devoir de la résistance la plus opiniâtre. Les victimes sanglantes, et malheureuses du Fort Dauphin, qu'un gouvernement barbare immola à son affreuse politique, se présentait sans cesse à nos esprits, et repoussaient toute idée de confiance; dans un peuple toujours prêt à se jouer des conventions les plus sacrées, et à tout sacrifier à son intérêt particulier. [75] Dans ces entrefaites le bruit courut dans la ville qu'un transfuge était venu s'assurer au nom d'un parti nombreux d'habitans de l'intérieur de l'île des dispositions du général à proroger l'amnistie du 9 Mai, dans le cas où on parviendrait à rétablir la tranquillité dans le pays. Mais ce bruit n'ayant été suivi d'aucun résultats favorables, on eut tout lieu de présumer qu'il avait été répandu par un motif purement politique. La guerre continua donc avec acharnement de part et d'autre: on se canonnait nuit et jour avec une égale fureur. Les Anglais formaient tous les soirs avec leurs bâtimens une double ligne autour de la rade, et cette mesure rigoureuse était dirigée particulièrement contre le capitaine Forés dont ils appréhendaient l'audace et l'activité. En effet c'était à peu près l'époque de son retour, et celle de nos plus pressants besoins. Notre sort dépendait du succès de sa croisière, et des circonstances heureuses qui n'avaient jamais

Nouvelle qui se répand dans la ville.

cessé d'accompagner toutes ses expéditions. Les capitaines Bégon, Auri, et Chevalier étaient également sortis avec des instructions rélatives à l'approvisionnement de la place. Mais leurs batimens d'une marche moins supérieure devaient échapper difficilement à la surveillance de cette multitude d'ennemis, irrités de notre obstination et de l'inutilité d'une crosière aussi longue que pénible et peu lucrative. Nous ne comptions pas sur le succès de leurs opérations: mais supérieurs à notre mauvaise fortune, notre fermeté augmentait avec nos malheurs; et les inquiétudes du moment laissaient encore dans les cœurs une place au doux sentiment de l'intérêt public. Le sieur Bloquerst imprimeur du gouvernement, instruit de la pénurie de la caisse, fit l'offre généreuse au général Barquier d'une somme de 3000 francs qu'il versa au trésor public dans la même journée. Ces actes de grandeur d'ame, qui honorent sans doute les hommes en particulier, n'apportaient qu'un bien faible adoucissement aux maux dont était accablée la masse des infortunés défenseurs de Santo-Domingo.

Beau trait du sieur Bloquerst imprimeur du gonvernement.

La maladie avait aussi gagné le camp des ennemis. Mais la perte de leurs hommes était promptement réparée au moyen des mesures violentes employées par Sanchez et par Arata. Ce dernier, colonel au service de S. M. C. supportait avec peine la dépendance humiliante dans laquelle le tenait un simple pasteur que les circonstances avaient élevé au faîte de l'autorité, et que la junte venait de maintenir et confirmer capitaine général de la partie de l'Est de Saint Domingue. Arata descendait avec peine à une condition privée après avoir joui pendant quelque tems du commande-

Sanchez reprend le comandement ou il est appellé par la junte.

ment-en-chef. Il en conçut tant de chagrin qu'il tomba malade et mourut le 4 du mois de Juin. Dans le même tems Don Joseph de Melindes venait de remplacer Don Toribio Montès destiné à la vice-royauté du Péron. Ces différens événemens ne changèrent rien à la face des choses. Nous fumes néanmoins instruits qu'un dégout général régnait parmi les insurgés, qu'ils n'étaient retenus que par le despotisme de quelques chefs, et la terreur qu'ils leur inspiraient. L'arrivée de 200 barils de farine, auraient à cette époque sauvé la ville de Santo-Domingo et déterminé la retraite des hordes vagabondes qui nous assiégeaient: Mais le sort en avait ordonné autrement, et la cause la plus juste devait irrévocablement céder aux coupables efforts des assassins de leurs bienfaiteurs.

Mort d'Arata le 4 Juin.

15 Juin.

Le 15 la garnison du fort Saint-Jérôme fut relevée et le capitaine d'état-major Guillermin en eut le commandement. Les journées qui suivirent, jusqu'au 20, se passèrent en canonnades dont les résultats ordinaires furent la perte de quelques hommes de part et d'autre. La direction des bombes avait néanmoins changée, et Sanchez, qui avait dès le principe dirigé inutilement tous ses coups sur l'arsenal, faisait ajuster aux remparts où il supposait avec raison que nos troupes étaient placées.

20 Juin. Nouvelle sommation de Sanchez.

Le 20 Juin Sanchez, instruit sans doute par les intelligences qu'il avait dans la place de la situation dans laquelle elle se trouvait, se hâta de faire des ouvertures, afin de prévenir les démarches des Anglais ses alliés, dont il se méfiait autant que de ses ennemis. L'officier qu'il envoya s'étendit beaucoup sur les avantages que la garnison aurait à capituler avec les Espa-

gnols, qui étaient pénétrés d'admiration pour la défense glorieuse qu'elle avait faite. Il s'avança jusqu'à dire que nous serions les maîtres de dicter les conditions; *sed Timeo Danaos et Dona Ferentes.* Ces propositions furent rejettées avec fierté par le général Barquier qui déclara à l'envoyé de Sanchez que des considérations d'intérêt général avaient bien pu jusqu'à ce moment-ci légitimer les rélations qui avaient existé entre le gouvernement et ses sujets révoltés, mais qu'à l'avenir toute espèce de rapport entr'eux devaient cesser et que les parlementaires ne seraient plus reçu.

Réponse du général Barquier.

Sanchez qui avait fait faire des menaces par son officier, en cas de refus, voulut au moins avoir l'air de les effectuer. En conséquence il fit avancer le lendemain un corps de troupes à Saint-Charles, d'où il commença, à cinq heures du matin, une fusillade assez vive sur la ville. Mais l'artillerie lui imposa bientôt silence et fit cesser cette ridicule attaque qui se renouvella le lendemain à quatre heures du matin et à dix heures du soir, sans autre résultat que celui de tenir nos troupes en haleine et bien disposées à recevoir les assaillants.

21 Juin. Attaque ridicule par l'ennemi.

Le 22 le brave Forés rodant comme une lionne autour de ses petits, était venu reconnaître l'escadre Anglaise et calculer les moyens de pénétrer dans le port. Mais ayant été apperçu par une frégate il fut obligé de prendre chasse et de repiquer au vent. Des contrariétés aussi constantes auraient rebuté tout autre homme que Forés; mais cet estimable marin connaissant notre position devait tout tenter pour l'adoucir. Il justifia bien par la suite l'idée qu'on s'était formé de lui.

22 Juin.

Forès capitaine de la supérieure se présente devant le port.

Ce contre-tems, loin de diminuer notre énergie, semble ranimer dans tous les cœurs le sentiment de l'intérêt public. Un de ces traits d'audace qui ne réussissent que parce qu'ils étonnent, caractérisa bien dans la même journée la valeur téméraire et même imprudente de nos jeunes officiers. Messieurs Treillard, Louis Marques, Dastugue, Cankri, officiers d'état major et Dekre, officier d'artillerie, forment le projet hardi d'aller seuls reconnaître les retranchemens que les Espagnols avaient élevé à l'habitation du général Ferrand et de bruler douze amorces à la barbe de l'ennemi. Ils partent à cheval et se rendent au fort Saint-Jérôme où le commandant fit envain tous ses efforts pour empêcher l'exécution d'un projet dont les résultats étaient absolument inutiles à la chose publique et dangereux pour eux. Mais ils partent au galop, arrivent aux retranchemens, surprenent et étonnent les Espagnols, sur lesquels ils tirent leurs douze coups de pistolets. L'un d'eux commencent avec les officiers et soldats le dialogue suivant: "Que faites-vous ici? Pourquoi "servez-vous d'instrument à l'ambition de quelques "chefs dans une guerre injuste contre les Français vos "amis? Quel avantage retirez-vous de cet état de "choses? La mort, la perte de vos biens, la désola-"tion de vos familles sont les conséquences funestes "de votre aveugle confiance. Croyez-moi, retirez-"vous et vivons en paix, c'est le seul état qui convi-"enne au bonheur de tous.

Audace de quelques officiers Francais.

Présence d'esprit du sieur Marquis l'un des officiers.

"Nous ignorons, répondirent les Espagnols, les "motifs de nos chefs, nous sommes subalternes, et "obligés d'obéir aux ordres qu'on nous donne; mais "nous aimerions mieux la paix que la guerre."

Pendant ce petit discours, Molina, chef des Espagnols, s'était avancé avec un officier de sa troupe, à cinquante pas de la redoute et s'entretenait avec deux officiers Français, qui les retinrent jusqu'au moment où leurs quatre camarades se seraient retirés des retranchemens. On se quitta en se donnant la main, et les officiers revinrent à Santo-Domingo, bien étonnés eux-mêmes de ce qui venait d'arriver. Les Espagnols dont la stupeur était passée, honteux de n'avoir point tué ou fait prisonniers les six officiers, crurent réparer leur sottise, en venant le lendemain à cinq heures du matin faire une décharge de trois cent coups de fusil sur le fort Saint-Jérôme qui leur répondit par trois coups de canon à mitraille.

Tous ces faits particuliers excitaient l'enthousiasme des jeunes militaires, et donnaient à connaître à l'ennemi ce dont étaient capables des adversaires qui ne redoutaient que les horreurs d'une famine contre laquelle le courage ne peut rien. Molina fut relevé le lendemain par ordre de Sanchez, et destitué de son commandement. A cette même époque quatre-vingt femmes et enfants embarquées à bord des goëlettes de Vernet et de Gentil, et plus effrayées des malheurs présents que de ceux à venir, évacuèrent sur Jacmel, sur cette terre encore fumante du sang de ses malheureux habitans, où la destinée des Français semblait les entraîner irrésistiblement à leur perte. Mais la haine des négres contre les Espagnols était telle qu'elle absorbait tout ressentiment du passé, et laissait encore une place au sentiment de compassion qu'inspire toujours l'infortune.

23 Juin. Parlementaire envoyé par les Anglais, leur but nouvelles qu'ils repandent.

Le 23 Juin les Anglais, dans l'intention de nous ôter tout espoir d'être ravitaillé, et afin d'accélerer sans doute la reddition de la place, envoyèrent un parlementaire qui nous apprit la prise des capitaines Bégon, Auri, Deris et Brion, sur lesquels nous avions fondé quelques espérances. Nous sûmes également par lui le changement des autorités à la Côte-ferme, la guerre avec l'Autriche, et l'arrivée prochaine du général Anglais Carmichaël avec 1400 hommes de troupes. Il ne négligea rien enfin pour faire sentir l'inutilité d'une plus longue résistance. Mais Forés courait encore les mers; nous connaîssions la marche de la Supérieure, le zèle et le courage de son capitaine; toutes ces nouvelles firent peu d'impression. Nous continuâmes nos reconnaissances dans les environs de la ville et sur les positions où il eut été dangereux de laisser établir l'ennemi. Le chef d'escadron Evrard parcourut, avec une quarantaine d'hommes, les habitations Vive et d'Aubremont et ne reconnut aucune trace des travaux de l'ennemi. Nous profitâmes de cet instant de tranquillité pour activer la fouille de la Gualliga dont la récolte devenait de plus en plus indispensable. Le grand usage qu'on en faisait occasionnait un gonflement dans tout le corps, et une si grande faiblesse dans les jambes que des malheureux tombaient en marchant dans les rues et mouraient en peu de jours faute d'une nourriture plus substantielle. [76] Le besoin de manger était enfin si pressant que des chasseurs affamés allaient jusque sur les retranchemens de l'ennemi lui disputer la mort de quelques ramiers.

Le chef d'escadron Evrard va reconnaître les environs de la place.

Résultat affreux de la famine.

24 Juin.

Le 24 l'ennemi attaqua le détachement envoyé pour protéger la fouille de la Gualliga, mais il fut répoussé

avec une perte de quelques hommes. Dans cette journée le feu des batteries Espagnoles fut extrêmement vif, et fit beaucoup plus de mal que dans les jours précédents. Parmis les victimes du fleau destructeur de la guerre, le sieur Huet commissaire aux classes excita l'intérèt général par son sang froid et son courage à supporter l'amputation d'un bras qui avait été cassé par une bombe de l'ennemi. Il mourut des suites de cet accident, emportant les regrets de tous ceux dont il était connu. Le bombardement continua avec la même fureur jusqu'au 26, époque à laquelle il se ralentit un peu.

L'ennemi inquiete les travailleurs.

Dans la nuit du 27, nuit de deuil pour tous les bons Français, puisqu'elle détruisait entièrement toutes nos espérances, et ne nous laissait d'autre alternative que celle d'une destruction totale ou d'une capitulation que nous avions si constamment retardé par les efforts les plus généreux et les souffrances les plus honorables, nous entendîmes en mer une vive canonnade à très-petite distance de la rade. L'intrépide Forés, bravant tous les dangers pour sauver ses compatriotes, et défendre les intérêts de son souverain, avait échappé à la faveur d'une nuit très-obscure, à la plus grande partie de la flotte Anglaise. Il n'avait qu'une demie lieue à faire pour entrer dans la rade et nous apporter des secours que nous attendions avec l'impatience du besoin, lorsqu'il fut apperçu par une corvette, une brick, et une goëlette ennemis, contre lesquels ils se défend avec un courage digne du but glorieux auquel il se propose d'atteindre. Mais après un combat de trois heures il est forcé de regagner le large pour ne pas s'exposer au danger de devenir le prisonnier des Anglais qui

27 Jun.
Le capitaine Forés met en mouvement toute la flotte Anglaise, son combat avec trois bâtiments de guerre.

Il parvient à s'échaper.

ont admiré l'habileté et la bravoure de Forés dans cette circonstance aussi difficile que périlleuse. Ce courageux marin, fait pour figurer sur un plus grand théâtre, fera sans doute de nouveaux efforts, mais la surveillance et le nombre de ses ennemis sont trop grands. Ils seront probablement vains ou trop tardifs dans le cas du succès.

Tant que nous eûmes quelques rayons d'espérance, nous fîmes tout ce qu'on pouvait attendre du courage intrépide qu'avait déployé la garnison pendant le cours d'un siège de huit mois. Mais la dernière tentative du capitaine Forés en le couvrant de gloire nous réduisait par le non succès à la situation la plus perplexe. Quand on considère l'état d'une garnison dont le tiers éprouvait dans les hospitaux les funestes effets d'une campagne aussi longue que pénible, on ne pourra se refuser au sentiment d'admiration que doivent inspirer des hommes résolus à tout sacrifier hors l'honneur et les fruits de leur glorieuse défense. Les uns parlaient de se retirer dans les montagnes du Maniel, pour s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité : les autres plus exaspérés proposaient de faire sauter la ville et de tenir campagne : d'autres enfin, mais peu nombreux, parlaient à voix basse de capitulation. Mais la véritable prudence, dit Polybe, consiste à savoir résister et céder à propos. Le sieur Fabre chef d'administration, écrivit le 27 Juin au général Barquier.

Affreuse situation dans laquelle est réduite la ville de Santo-Domingo.

Lettre du commissaire Fabre au général Barquier.

" A Santo-Domingo, le 27 Juin, 1809.

" Monsieur le général,

" J'ai eu l'honneur de vous remettre hier matin, " l'état de situation des vivres au 25 Juin. L'extrême

" pénurie dans laquelle se trouve le magazin des sub-
" sistances, est telle que je me crois obligé pour ma
" responsabilité, de vous repéter par écrit les observa-
" tions que je vous ai faites de vive voix sur la situa-
" tion de la place : l'existant en magazin est connu de
" presque tout le monde : vouloir le cacher serait aussi
" ridicule qu'inutile.

" Il reste en magasin à datter du 27 pour vingt
" jours de vivres, en continuant à donner le pain au
" soldat à raison de douze onces, c'est-à-dire à demi-
" ration. Je vous observe que les approvisionnemens
" devant toujours être calculés d'après les règlemens,
" la place n'est effectivement pourvue que pour dix
" jours.

" La croisière sévère de la division Anglaise, sous
" le commandement de Monsieur Pryce-Cumby, laisse
" peu d'espoir d'être ravitaillé, cette assertion est
" prouvée par la capture de l'aviso la Sentinelle, le
" Brave Créole, le corsaire le Beau Narcisse. Il vous
" reste seulement en mer deux bâtimens sur lesquels
" vous pouvez espérer, la Supérieure et la Franchise ;
" le dernier, d'une marche très-ordinaire entrera dif-
" ficilement, puisque le premier d'une marche dont la
" supériorité est reconnue, a déjà essayé plusieurs fois
" infructueusement de gagner le port. Vous êtes aussi
" instruit que les bâtimens expédiés de Saint-Barthé-
" lemy, et devant transporter en ce port, trois mois
" d'approvisionnemens, objet d'un marché passé avec
" le sieur Fleury, ont été de même capturés par la di-
" vision Anglaise à la vue de ce port.

" Une expédition sortant des ports de France peut
" seule, en levant le blocus, ravitailler la place ; mais
" peut-on compter sur des secours de la métropole

" dans la position difficile où se trouve la brave garni-
" son de Santo-Domingo, lorsque vous n'avez pas la
" certitude que sa valeureuse résistance soit connue de
" S. M. l'empereur.

" La situation de vos finances est encore pire que
" celle de vos magazins. La caisse de la colonie ne
" peut désormais acquitter le pret de votre garnison,
" qui jusques à ce jour en a été payée avec la plus
" scrupuleuse exactitude. Les dépenses les plus in-
" dispensables, telles que celles de l'hospital, de l'ar-
" tillerie et du génie, devront cesser de l'être par la
" même cause. Le crédit de l'exercice actuel, n'étant
" point annoncé, vous n'avez à votre disposition qu'u-
" ne somme très-modique, fruit des économies sur les
" exercises passés; mais cette somme est insuffisante
" pour subvenir aux dépenses énormes à faire pour la
" subsistance et l'habillement de la garnison.

" Telle est, Monsieur le Général, la position de la
" place que vous commandez. Le tableau en est ef-
" frayant, mais j'ai du vous le tracer tel qu'il est. Ce
" n'est pas le cas de se flatter par des conjectures, et
" de se faire illusion. Le mal est positif; il faut consé-
" quemment y remedier très-promptement, par des
" moyens les plus convenables. La garnison de Santo-
" Domingo s'est illustrée par un siège de huit mois,
" pendant lequel elle a presque constamment lutée con-
" tre la faim; ses privations sont attestées par l'état
" d'affaiblissement où se trouve le soldat. Les habi-
" tans de Santo-Domingo, qui ont rivalisés dans toutes
" les occasions avec le militaire, ont encore plus souf-
" fert de la disette; les uns et les autres ont acquis des
" droits incontestables à votre sollicitude. Il serait

" affreux, après s'être défendu avec autant de courage
" de terminer par être à la discrétion d'un ennemi.

" Je crois très-urgent, Monsieur le Général, pour
" votre responsabilité d'assembler le conseil de guerre,
" dont la formation est prescrite par la loi de 13 Bru-
" maire, an 5, et de lui donner connaissance de la si-
" tuation réele de la place.

" Daignez agréer, Monsieur le Général, les res-
" pectueux hommages de celui qui a l'honneur d'être

" Votre très-humble,

" et très-obéissant serviteur,

[Signé] " FABVRE."

Le sieur Fabvre chef d'administration, possédant très-bien la langue Anglaise, et capable, sous tous les rapports de bien, remplir une mission délicate, fut envoyé, le 28 matin à bord du vaisseau le Polyphemus, commandé par le commodore Sir William Pryce Cumby, pour sonder les projets des Anglais, sous le prétexte de quelques communications insignifiantes. Il y resta jusqu'à deux heures après midi, pendant lequel tems les Espagnols continuèrent avec activité le bombardement, sans égard pour le pavillon parlementaire qui flottait sur la tour des signeaux. 28 Juin.

Dans cette journée quatre officiers, au nombre desquels était le payeur-général Armand, croyant pouvoir profiter de la circonstance pour aller au fort Saint-Jérôme rendre visite au commandant, essuyèrent une embuscade, dans laquelle le sieur Cankri, l'un d'eux, fut tué. Les trois autres regagnèrent heureusement le fort Saint-Jérôme, où ils restèrent jusqu'au 29.

Le sieur Fabvre apprit du commodore que, le 27

matin, le Général Carmichaël, à la tête de 1400 Anglais, avait débarqué au Palinque, et que ce général devait intervenir dans toute espèce de négociation relative au siège de la place. [c] Mais la considération du nombre de nos ennemis n'avait influé en rien sur une détermination uniquement commandée par l'urgence de notre malheureuse position. Ce surcroit d'assiégeants ne pouvait donc diminuer, dans aucun cas, les prétentions que nous donnaient la gloire de notre résistance, et le sentiment de nôtre propre honneur.

Le 30 Juin le Général Barquier fit convoquer le conseil de guerre qui prit la délibération suivante :

Deliberation d'un conseil de guerre.

" *Aujourd'hui*, 30 *Juin*, 1809, *a huit heures du soir.*

Sur l'invitation de Monsieur le général de brigade Barquier, commandant en chef l'armée, le conseil de guerre composé de Messrs.

L'adjudant commandant, Aussenac,

Camberlin, colonel commandant d'armes,

Vassimon, colonel commandant le 5me regiment d'infanterie de ligne,

Fortier, colonel commandant le 5me régiment de ligne.

Fromont, colonel commandant l'artillerie,

Bron, colonel commandant l'arme du génie,

Panisse, colonel attaché à l'état-major-général,

Evrard, chef d'escadron faisant fonctions de chef d'état-major-général,

Mansuis, chef de bataillon, commandant la ligne du cap.

Cottenet, chef de bataillon, commandant le 37me régiment d'infanterie de ligne.

Teillac, chef-de-bataillon, commandant le personnel de l'artillerie.

Brouard, capitaine de frégate, commandant la marine.

Goguet, commaissaire de marine, chargé de l'inspection aux revues.

Fabre, commissaire de marine, chef des bureaux de l'administration.

Répussard, colonel commandant la légion coloniale.

Bernard, colonel commandant la garde nationale.

Lamartellière, sous commissaire de marine, secrétaire général du gouvernement, faisant fonctions de secrétaire du conseil de guerre.

S'est réuni au quartier-général, où étant

Monsieur le général-en-chef a exposé au conseil qu'il l'avait réuni pour s'environner de ses lumières, lui faire connaître la position de la place, et avoir son avis sur les mesures à prendre dans les circonstances actuelles.

Il a aussitôt présenté l'état de situation de la garnison, et a communiqué au conseil les divers rapports qui lui étaient parvenus de l'extérieur, ainsi que les propositions qui lui ont été successivement faites par les assiégeants.

Sur son invitation le commissaire Fabre a mis sous les yeux du conseil, l'état des magazins et la situation de la caisse de l'armée.

Le conseil ayant déliberé,

Considérant que depuis huit mois la place de Santo-Domingo est investie par terre, et bloquée par mer, qu'elle n'a reçue ni secours ni dépêches de la métrople,

Que la garnison, affaiblie par les désertions, les maladies, et les pertes qu'elle a essuyée dans les différens combats qu'elle a livrée, et prouvant toutes les fatigues et toutes les privations de la guerre, a été constamment réduite au tiers, et à la demi-ration ;

Que les malades et les blessés, auxquels il est impossible de procurer les secours que réclame leur position, doivent être l'objet de la sollicitude du gouvernement ;

Que la nombreuse population de la ville qui a supportée, avec un dévouement et un courage dignes des plus grands éloges, tous les maux de la guerre, éprouve déjà les horreurs de la famine ;

Que les forces que les Anglais viennent de débarquer donnent aux ennemis des moyens auxquels l'affaiblissement de la garnison, ne permet de se flatter que l'on puisse résister ;

Considérant enfin qu'il n'existe plus dans les magazins pour les rationnaires que huit jours de vivres ;

Arrête, que Monsieur le général-en-chef prié est d'entrer en négociation avec les commandants des forces de terre et de mer de S. M. Britannique, afin d'obtenir à la garnison des conditions qui puisse lui permettre d'évacuer honorablement le poste où depuis huit mois elle n'a cessé de donner des preuves de son zèle et de son dévouement au service de S. M. I. et R.

Fait et arrêté en conseil, à Santo-Domingo, le jour, mois, et an que dessus.

Suivent les signatures.

En conséquence de cette détermination, impérieusement commandée par les circonstances, des offi-

ciers furent envoyés au camp de l'armée Anglaise, pour entrer en pourparlers avec le général Carmichael. On convint d'une suspension d'armes ; et le bourg St. Carles fut désigné pour les conférences rélatives à la capitulation. Pendant qu'on convenait de ces dispositions amicales, les Anglais, contre les lois de la guerre, qui suspendent en pareils cas tout mouvement militaire ou changement de position, font porter un corps de troupes considérable entre la ville et le fort Saint-Jérome, dont la communication fut dès-lors interceptée. Envain le Général Barquier se plaignit-il de cette infraction aux usages réligieusement observés par les troupes Françaises, on répondit que ce mouvement avait été ordonné depuis la veille, avant les ouvertures faites par le général-en-chef Barquier.

Le 1 Juillet le général réunit de nouveau le conseil de guerre pour lui donner communication des résultats de ses démarches. Il avait été effectivement convenu entre les généraux des deux armées d'une suspension d'armes, à l'effet de traiter de la capitulation a des conditions qui ne seraient point incompatibles avec l'honneur de la garnison. Mais cette trève ne devait durer que jusqu'au lendemain à midi, époque à laquelle elle devait cesser si les conférences n'avaient point de résultat favorable. Le conseil, sur l'invitation de Monsieur le général, désigna les colonels Panisse, Vassimon, le commissaire de marine Fabre, Monsieur Gazan Maire de la ville, et Monsieur Lamartellière, secrétaire-général, comme commissaires chargés de négocier et de règler les articles de la capitulation. 1er. Juillet.

Ces commissaires apportèrent avec eux un projet

de conventions aux modifications duquel ils furent autorisés à consentir provisoirement en conciliant l'honneur et la dignité du nom Français, et sauf la ratification ultérieure et définitive du général-en-chef.

Pendant que ces communications réciproques occupaient les deux armées les chasseurs de la ville, profitant de la suspension d'armes, parcouraient les environs de la ville et s'approchaient même de très-près des positions ennemies où les attirait le passage d'une quantité prodigieuse de ramiers. Le général Carmichael se plaignit de ces excursions imprudentes, et sollicita le général Barquier à les réprimer. Mais ce dernier, ne voulant pas se priver d'une ressource devenue précieuse dans la position affreuse où nous étions réduits, se borna à préscrire des limites qu'il ne fut pas permis d'outre-passer.

D'ailleurs les Anglais nous donnaient eux-mêmes l'exemple de l'inexactitude à observer la trève puisque le deux, leurs troupes se firent appercevoir dans les hauteurs de Saint-Charles, à deux portées de fusils de la ville.

2 Juillet. Le 2 la première conférence eut lieu; le commodore et autres officiers Anglais, qui s'y étaient rendu, retournèrent à bord des vaisseaux dans la même matinée.

Les débats continuèrent avec beaucoup de chaleur de part et d'autre, depuis le 2 jusqu'au 6, époque à laquelle les négociations furent sur le point d'être rompues. Les commissaires Français quittèrent brusquement la conférence au moment où les Anglais manifestèrent l'intention d'occuper l'arsenal, aussitot après

la signature des articles de la capitulation : et la discussion de cet article fut renvoyé au lendemain.

Le 6 Juillet les négociations sont sur le point de se rompre.

Cependant le Général Carmichael, qui appréhendait les conséquences d'une rupture que pouvait occasionner la prétention exagérée élevée dans la séance du 6 matin, se mit en mesure d'en prévenir les effets ; ou du moins, de les faire tourner à son avantage, dans le cas où elle aurait lieu.

Ce général connaissait par des transfuges Piémontais la situation du fort Saint-Jérôme, privé depuis neuf jours de communication avec la ville, n'ayant que pour deux jours de vivres, et la moitié de la garnison malade. [77] Il ordonna au major Walker de se tenir prêt au premier coup de canon, qui serait tiré de Santo-Domingo pour donner l'assault au fort Ssint-Jérôme dont il était urgent de s'emparer.

Situation affreuse du fort Saint Jérôme.

Cet officier, par une fausse interprétation des ordres de son chef, ainsi que la déclaré le général Carmichael lui-même, au lieu de faire une simple disposition d'attaque, se mit en bataille à demi-portée de canon du fort, et fait sommer par un officier, le commandant d'avoir à se rendre à discrétion aux troupes de S. M. Britannique, sous peine d'être passé au fil de l'épée dans le cas où il souffrirait un assault.

Singuliere méprise du major Anglais Walker.

" Dites à votre général, répondit le commandant du " fort à l'officier Anglais, que cinquante braves soldats " Français et les officiers qui les commandent, sçauront " mourir, mais ne veulent pas se deshonorer. Dites-" lui qu'ils sont tous disposés à le recevoir au bruit de " la mousquetterie et des canons. Quant à vous, Mon-" sieur, ajouta le commandant, vous vous exposez " beaucoup en vous acquittant d'un pareil devoir au

Réponse du capitaine Gilbert Guillermin à la sommation du major.

" moment où le pavillon parlementaire flotte de toute
" part : retirez-vous et dites à votre général que je ne
" lui donnerai pas le premier, l'exemple d'une violation
" des loix de la guerre."

L'officier Anglais se retira, et le commandant fit sur le champ les dispositions dedéfense que la circonstance exigeait, sans permettre à ses soldats de tirer un coup de fusil pour ne pas compromettre la négociations de la place, à moins que les mouvemens de l'ennemi ne fissent craindre une attaque sérieuse. La réponse du commandant à la sommation trompa les calculs des Anglais. Ils avaient sans doute espéré qu'en intimidant le commandant du fort St. Jérôme, ils parviendraient à s'en emparer et deviendraient par la possession de cette forteresse, les maitre de dicter à la place les conditions qui leur plairaient de lui imposer. Ils ne jugerent cependant pas-à-propos à deffectuer les menaces qu'ils avaient fait, et la garnison du Fort en fut quitte pour se tenir sur le qui-vive, pendant toute la nuit, pour être prêt à toute événement.

La sommation est sans effet. 7 Juillet.

Lettre du commandant du fort Saint Jérome au général anglais.

Le lendemain la plus parfaite tranquilité et le plus grand silence régnaient dans tous les camps où flottait de toute part le pavillon Parlementaire : Le fort St. Jérôme seul conservait une attitude de guerre inconciliable avec les événemens qui parraissaient occupper les deux armées.

A huit heures du matin le commandant, voulant sortir de cette incertitude, et être fixé sur la conduite qu'il avait à tenir dans des circonstances aussi extraordinaire que délicates, écrivit au général Carmichael en ces termes :

" Monsieur le général ,

" Le pavillon de paix qui flotte de toute part , sem-
" ble annoncer dans les deux armées une suspension
" d'arme. Quelques soient la nature des négociations
" qui les occuppent dans ce moment-ci, j'ai pensé
" quelles prescrivaient de part et d'autre la cessation
" de toute espèce d'hostilité. Je ne puis donc conce-
" voir les motifs que peut avoir votre excellence pour
" excepter le fort Saint-Jérôme des dispositions géné-
" rales qui paraissent avoir été adoptées. Dans tous
" les cas, je puis assurer à votre excellence que les ré-
" sultats d'une attaque (eussent-ils été tels qu'elle pou-
" vait les désirer) auraient été achetés trop cher, pour
" ajouter à la gloire de votre excellence, et la dédom-
" mager des sacrifices qu'aurait infailliblement entrainé
" une agression aussi insolite que contraire aux lois de
" la guerre.

" J'ai l'honneur d'être,
" avec les sentimens les plus distingués
" de votre Excellence,
" le très-humble
" et très-obéissant serviteur,

(Signé) " GILBERT GUILLERMIN."

Le général Carmichael répondit,

" Monsieur,

Réponse du Général.

" J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre ce ma-
" tin , et je m'empresse de vous dire que la sommation
" faite au fort que vous commandez , provient d'une
" erreur dans l'exécution des ordres qui avaient été
" donnés au commandant major Walker , qui com-
" mande les troupes Britanniques destinées effective-

" ment à l'assault de votre fort, au premier coup de
" canon qui se tirera de la ville de Santo-Domingo.

" J'ai la satisfaction de vous dire que les articles de
" la capitulation sont convenus, et que son excellence
" le général Barquier doit vous en donner connaissance
" dans le courant de la journée.

" Vous pouvez être persuadé, Monsieur, que les
" troupes Anglaises ne pouvaient enfreindre les lois de
" la guerre, à l'égard d'un ennemi brave qui se trouve
" en son pouvoir.

" Je vous prie d'agréer, Monsieur, quelques bou-
" teilles de vin de Madère comme une preuve de mon
" estime, et je suis, Monsieur,

" Votre très humble
" et obéissant serviteur,
(Signé) " HUGH LYLE CARMICHAEL,
" major général des forces Britaniques
" employées au siége de Santo-Domingo."

Dans la matinée du sept, les conférences recommencerent, et les commissaires Anglais s'étant désisté de leur première prétention, les articles de la capitulation furent arrêtés, et présentés à la ratification des généraux respectifs.

Cette ratification de la part des Français fut précedé d'une délibération du conseil de guerre qui portait en substance, " Sur la communication qui a été donné
" au conseil par le général-en-chef Barquier des arti-
" cles de la convention arrêtés entre les commissaires
" Français et Anglais; le conseil ayant déliberé a dé-
" claré à l'unanimité,

" Que les conditions accordées par l'ennemi n'étai-
" ent point incompatibles avec l'honneur de la garni-
" son, et que sa position ne lui permettant pas d'en
" espérer de plus avantageuses, les commissaires avai-
" ent bien rempli leurs devoirs et les intentions du con-
" seil,

" Et que monsieur le général en chef était invité
" au nom de l'armée et des habitans de la ville à rati-
" fier la convention précitée, dont une copie demeure
" annexée au présent procès verbal.

" Fait en conseil le 7 Juillet, 1809,

(Signé) " L'adjudant commandant Aussenac,
" Les colonels, Vassimon, de la 5me et de-
" mie brigade,
" Fortier, du 89me régiment,
" Fromont de l'artillerie,
" Brom du génie,
" Panisse, de l'état-major-général,
" Les chefs de bataillon, Evrard,
" Mansuis, de la légion,
" Cottenet, de la 37me et demie,
" Teillac, de l'artillerie,
" Brouard, capitaine de frégate,
" Goguet, commissaire chargé de l'inspec-
" tion aux revues,
" Fabre, commissaire, chef des bureaux de
" l'administration,
" Bernard, colonel de la garde nationale,
" Repussard, colonel de la légion coloniale,
" Camberlin, colonel commandant d'armes,
" Gazan, maire de la ville,

" Lamartellière, secrétaire-général d u gou-
" vernement fesant fonctions de se-
" crétaire du conseil de guerre."

La convention fut en effet ratifiée le 7 Juillet par le général-en-chef. L'importance de cette pièce ne permettant pas une simple analise, nous la transcrirons ici en entier.

CONVENTION

Conclue par les commissaires soussignés, nommés a cet effet, entre le major-général Hugh Lyle Carmichael, commandant en chef des troupes Britanniques a Saint-Domingue, le commodore William Pryce Cumby, commandant les forces navales, et le général Don Juan Sanchez Ramirez, commandant en chef les troupes Espagnoles, d'une part,

Et le général de brigade Joseph Barquier, commandant en chef les troupes Francaises, de l'autre part,

Pour l'évacuation de la place de Santo-Domingo, et des forts en dépendant, par les troupes Francaises.

Article Premiers.

A compter de ce jour il y aura suspension d'armes entre les troupes de S. M. B. et la garnison Française, afin d'éffectuer l'évacuation de la place de Santo-Domingo, dans le délai et aux conditions ci-après mentionnées; bien entendu que jusqu'à l'entière évacuation de la place aucun poste ne pourra être occupé que par des troupes de S. M. B., et que nul individu de l'extérieur ne s'introduira en ville sans une permission spéciale du Commandant en chef des troupes de S. M. I. et R.

Réponse.—La suspension d'armes entre les troupes de S. M. B. et ses alliés, d'une part, et les troupes Françaises, de l'autre, aura lieu pour parvenir au but proposé; mais les postes qui doivent être remis seront occupés par les troupes anglaises et le régiment Espagnol de Portorico. Le commandant en chef des troupes de S. M. B. se rend responsable du bon ordre des garnisons sous ses ordres.

II. Les forces Françaises de toutes armes, les troupes coloniales, qui en font partie, et tous les individus attachés à l'armée ou à l'administration, évacueront la ville de Santo-Domingo et les forts qui en dépendent, et seront transportés en France aux frais du gouvernement Britannique, et dans douze jours, au plus tard, à compter de celui de la ratification des présentes. La garnison ne sera point prisonnière de guerre.

Réponse.—En considération de la brave défense faite par la garnison, malgré les privations inouies qu'elle a éprouvées, elle sortira de la ville de Santo-Domingo et des forts qui en dépendent, jusque sur les glacis, avec tous les honneurs de la guerre, et ce dans le délai de quatre jours, à compter de la ratification de la présente. Les officiers conserveront leurs épées, et seront envoyés en France, avec promesse de ne pas porter les armes contre la Grande-Bretagne et ses alliés, pendant trois ans, à moins qn'ils ne soient régulièrement échangés.

Les sous-officiers et soldats arrivés sur les glacis, mettront bas les armes, et se rendront comme prisonniers de guerre, pour être transportés en France, et y tre échangés.

La totalité sera d'abord conduite à la Jamaïque où

des transports seront fournis pour les rendre à leur destination.

III. Tous les individus de tel sexe, condition, ou couleur qu'ils soient, Français ou Espagnols, qui ne voudront point rester à Santo-Domingo, seront, dans le délai de dix jours, transportés, aux frais du gouvernement anglais, aux Etats-Unis d'Amérique, ou aux îles du vent ou sous le vent.

Réponse.—Les habitans Français, et les Espagnols qui auraient pris parti ponr la cause Française, auront la permission de sortir de Santo-Domingo ; une amnistie complette sera accordée aux derniers pendant six mois à dater de la ratification de la présente, en sorte qu'ils ne pourront être recherchés pour leur conduite antérieure à la capitulation. Dans ce délai les uns et les autres devront évacuer la place.

IV.—Les militaires et autres individus mentionnés dans les articles précédens, emporteront leurs bagages papiers, équipemens et propriétés mobiliaires de tel genre ou nature qu'elles soient. Il leur sera loisible de vendre ce qu'ils ne jugeront pas convenable d'emporter.

Réponse.—Toutes les propriétés individuelles des personnes de toutes descriptions, seront respectées et s'il s'élevait quelques difficultés pour l'exécution du présent article, elles seront terminées par des commissaires nommés par les parties contractantes, et lesquels auront pouvoir de prononcer.

V.—Tous les sujets Français désignés en l'article III, ou actuellement dans la partie de l'Est de Saint-Domingue, qui y demeureront après l'évacuation, seront protégés, leurs propriétés, de quelque nature

qu'elles soient, mobiliaires, seront respectées, et ils auront un an pour en disposer à leur gré, par eux-mêmes ou par leurs représentans.

Réponse.—Accordé, en se conformant aux lois du pays.

VI.—Il sera accordé un délai de douze jours à l'administration pour régler les comptabilités, et il sera accordé au commissaire chargé de l'administration, au Payeur, et à l'Inspecteur les moyens d'emporter tous les papiers qui sont relatifs à leurs services. *Accordé.*

VII.—A l'égard des papiers dépendans des Greffes, de l'Etat-civil ou des Domaines, deux commissaires, pris dans l'ordre judiciaire, seront nommés, pour statuer sur ceux qui devront être emportés ou laissés, et, dans le cas que l'on déciderait qu'ils devront rester à Santo-Domingo, il sera, alors, nommé un fonctionnaire public, pour recevoir le dépôt de ces minutes, dont il rèpondra particulièrement. Il sera mis sous la protection immédiate du Gouvernement. *Accordé.*

VIII.—Tous les malades et blessés, militaires ou habitans, qui ne pourront pas s'embarqner, seront confiés à la générosité Anglaise, et aux soins d'un ou de deux Officiers de santé français. Ils demeureront à la charge du Gouvernement Britannique, ou de leurs alliés, sous la condition de leur tenir compte de cette dépense, lors de l'évacuation totale pour un des ports de France. *Accordé.*

IX.—Les prisonniers de tout grade ou condition (et notamment M. Daumas,) seront rendus dans huit jours, au plus tard, de part et d'autre, après la signature des présentes.

Réponse—Accordé. Sous la condition que les prisonniers Français que l'on remettra partageront le sort de la garnison, ainsi qu'il est dit dans l'article II ; et que les Français, de leur côtè, rendront les prisonniers Espagnols, qu'ils pourraient avoir en leur pouvoir.

X.—Les troupes etautres personnes qui seront embarquées, en exécution de la présente couvention, seront nourries, durant leur traversées, aux frais du Gouvernement anglais, ou de leurs alliés.

Réponse.—Accordé. La ration sera fournie conformément aux Réglemens anglais.

XI. Toutes difficultés ou disputes, qui pourraient s'élever à l'égard de la présente convention, seront terminées à l'amiable par des commissaires nommés de chaque côté. *Accordé.*

XII.—Du moment de la signature des présentes, et de la suspension d'armes qui en résultera, des otages seront donnés de part et d'autre.

Réponse.—Les otages ne paraissent pas nécessaires : l'honneur des parties contractantes, doit être une suffisante garantie.

XIII.—Tout bâtiment de guerre ou de commerce appartenant à la France, ou à une puissance neutre ou alliée, qui arrivera dans le port de Santo-Domingo, dans les vingt jours qui suivront immédiatement l'évacuation de cette place, ne sera pas considéré de bonne prise ; mais il sera libre de s'en retourner avec son équipage et sa cargaison, muni d'un passe-port, ou lettre de passe du commandant anglais. *Refusé.*

XIV.—Il sera accordé par le gouvernement anglais un bâtiment léger parlementaire, pour porter en France la présente convention, et les dépêches du général en chef.

Réponse.—Cet article doit être référé au Vice-Amiral Rowley, commandant en chef les bâtimens de S. M. B., composant la station de la Jamaïque.

XV.—Aussitôt après la ratification des présentes, le fort Aussenac (autrefois appelé le fort Saint-Jérôme), et la redoute de l'Ozama, seront remis en la possession des troupes de S. M. B. et de ses alliés, et les garnisons Françaises en sortiront avec les honneurs de la guerre, pour retourner en ville se joindre au reste de la garnison.

Réponse.—La ratification doit avoir lieu aussitôt que possible, et au plus tard, demain à midi, et de plus la porte du Conde, sera occupée par un détachement moitié anglais et moitié du régiment de Porto-Rico, et par un détachement Français de même force. Le reste du présent article est accordé.

XVI.—Des commissaires seront immédiatement nommés pour accélérer l'exécution de la présente convention, et recevoir l'artillerie de la place et des forts, les magasins, munitions, plans, et autres articles que le gouvernement Français laisse au gouvernement britannique et à ses alliés.

Réponse.—Il sera préparé un rapport sur l'état des forts et de la ville, des munitions, des marchandises et du trésor, appartenant au Gouvernement français, ou à toute compagnie sous sa protection, lesquels seront verifiés et signés par les Commissaires qui seront chargés de l'éxecution de la présente capitulation.

Fait double à Santo-Domingo, le six Juillet mil huit cent neuf,

(Signé) M. Duer, capitaine de la marine royale; Christo. Myers, Lieutenant-colonel du 70e. regiment, Dep. Quartr. Maître général; Man. Caballero; Jose. Joanqn. Del Monte; Vassimon, colonel au 5e régt d'infie légère; Fabre, commissaire de marine, chef des bureaux de l'administration.

Ratifié ce jour, 7 Juillet,

[Signé] J. BARQUIER,

commandant en chef les troupes Françaises.

Ratifié ce jour, 7 Juillet,

[Signé] HU. LYLE CARMICHAEL,

major-général, commandant les forces de S. M. B. devant la ville de Santo-Domingo.

Ratifié ce jour, 7 Juillet,

[Signé] WM. PRYCE CUMBY,

capitaine du vaisseau de S. M. B., le Polyphemus, et le plus ancien officier de l'escadre devant le port de Santo-Domingo.

Ratifié par moi, gouverneur, intendant, et commandant-général des forces Espagnoles, le 7 Juillet 1809,

[Signé] JUAN SANCHEZ RAMIREZ.

Pour copie conforme.

Le s-commissaire de marine, secrétaire-général du gouvernement,

[Signé] LA MARTELLIERE.

A trois heures après midi un des guides du général en chef apporta au commandant du fort Saint-Jérôme l'ordre de remettre au général Carmichael, qui devait se présenter en personne, le fort Saint-Jérôme conformément à l'article XV. de la capitulation.

La capitulation est ratifiée.

A quatre heures du soir, le général Carmichael, suivi de son état-major, et d'un lieutenant-colonel, à la tête de cent hommes de troupes de ligne, se présente en vue du fort: après les formalités d'usage, ce général est introduit dans le fort, où la garnison Française était sous les armes; il fait placer ses troupes en face des Français, et après leur avoir fait présenter les armes, il leur adresse le discours suivant:

Le général anglais se rend au fort Sant-Jérôme.

" Soldats,

" Vous n'avez pas eu la gloire de vaincre la brave " garnison que vous remplacez; mais vous allez repo- " ser vos têtes sur les mêmes pierres, où d'intrépides " soldats venaient se délasser de leurs glorieux tra- " vaux, après avoir bravé les dangers de la guerre, les " horreurs de la faim, et les privations de toute espèce. " Que ces grands souvenirs impriment dans vos cœurs " des sentimens de respect et d'admiration pour eux, " et si, comme je l'espère, vous imitez un jour ce bel " exemple, vous aurez assez fait pour votre gloire."

Discours du général Carmichael à ses soldats.

" Général, répondit le commandant du fort, si " quelque chose pouvait consoler de braves soldats " Français, du sentiment pénible qu'une fortune con- " traire leur fait éprouver dans ce moment, ce sont les " témoignages d'estime que vous leur donnez. Rece- " vez les clefs de cette forteresse, et permettez-moi de

Réponse du commandant du fort.

" vous manifester le désir qu'elles ne restent pas long-
" tems entre vos mains."

" Je désire également, reprit le général Anglais,
" d'avoir de nouvelles occasions de vous les disputer."

Honneurs rendus à la garnison du fort par les troupes anglaises.

La garnison sortit du fort dans la même soirée, et reçut des troupes Anglaises rangées en bataille, les honneurs qu'on doit à de braves soldats.

Le plus grand silence régnait des deux côtés, et rendait le spectacle de cette cérémonie militaire triste et imposant, mais ce qui devait sur-tout exciter l'attention et l'étonnement des spectateurs, était le contraste frappant qui existait entre les soldats des deux nations.

Contraste des soldats des deux nations.

Les Français, accablés par les fatigues de la guerre, et les souffrances de la faim, portaient sur leurs visages les traces de leurs travaux guerriers, et de toutes les privations qu'ils venaient d'éprouver. Ils avaient le teint pale, la démarche lente, le corps abbatu, mais l'attitude militaire, la tête haute, et le coup d'œil fier et assuré; leurs armes en bon état, n'avaient rien de brillant, mais portaient l'empreinte du noble usage qu'ils en avait fait.

Les Anglais nouvellement arrivés de la Jamaïque n'avaient encore rien perdu de ce teint de lys et de roses qui les distinguent; un uniforme élégant, une précision extraordinaire dans les maniement des armes, une discipline admirable, l'éclat de leurs mousquets, la vivacité et la justesse de leurs manœuvres, la vigueur de la santé, tout annonçait des soldats dignes de se mesurer avec des Français, dont ils admiraient le courage et l'infatigable activité.

La redoute l'Ozama est occupée par les anglais.

Le même jour la redoute l'Ozama reçut une garnison Anglaise, et la porte Del-Conde fut gardée par les Français et les Anglais en nombre égal.

La journée du 8 se passa en témoignages d'estime entre les Anglais et les Français ; et le 9 les généraux Carmichael et French, avec leur état-major, et les colonels des régiments se rendirent à l'invitation du général Barquier, et vinrent diner au gouvernement.

8 Juillet.

9 Juillet.

Le même jour la légion du cap s'embarqua à bord des vaisseaux Anglais. Le chef-de-bataillon Mansuis éprouva en remettant son drapeau, une émotion qui fut vivement partagée par les officiers Anglais chargés de le recevoir.

Ce qui a lieu lors de la remise des drapeaux.

" Vous avez fait, Monsieur, lui dit l'officier An-
" glais, tout ce que l'honneur exigeait de vous : votre
" conduite était digne d'une meilleure fortune ; conso-
" lez-vous puisque vous avez fait votre devoir."

Le 10, deux bâtimens Anglais, venant de la Jamaïque, apportèrent la fausse nouvelle des revers de nos armées en Espagne. Le jeune colonel Anglais Grave présent au récit qu'en faisait publiquement le capitaine, lui observa qu'il fallait sçavoir ménager la sensibilité d'un ennemi qu'on estimait, et concilier autant que possible les égards qu'on doit à de braves gens avec la satisfaction qu'on éprouve lorsqu'on publie des événemens favorables à son pays.

10 Juillet.

Grandeur d'ame du colonel anglais Grave.

Le 11 avait été fixé pour l'entrée des troupes Anglaises dans la place, pendant que les dernieres brigades Françaises s'embarqueraient pour se rendre à bord des vaisseaux. Le général Carmichael en recevant sur la place d'armes les clefs de la ville, prononça un discours dont nous rapporterons seulement la substance.

11 Juillet. L'armée anglaise entre dans la place.

" Soldats,

" Le Dieu qui dispose à son gré du sort des empi-
" res et des armées, a remis entre vos mains la desti-

Décision du général a ses soldats.

" née de ce pays : vous ne devez point à votre courage
" la possession de cette place, puisque vous n'avez eu
" ni le tems ni l'occasion de le déployer contre un enne-
" mi qui ne succombe que sous le poids des calamités
" qu'entraine la guerre, et contre lesquelles la valeur
" ne peut rien, [78] mais honorez les vertus militaires
" de ces braves troupes ; imitez-les et vous devien-
" drai comme elles dignes de l'admiration des hom-
" mes.

Le général Carmichael se rendit ensuite au gouvernement, où il fut reçu par le général Barquier, qui lui parla ainsi :

Entrevue des généraux français et anglais.

" Si la fortune eut un peu secondé nos efforts, nous
" aurions l'honneur de vous disputer encore la posses-
" sion de cette place, mais son obstination a contrarié
" nos désirs et nos intentions, me rend aujourd'hui
" votre prisonnier."

" Je voudrais être le vôtre, reprit vivement le gé-
" néral Carmichael, et avoir comme vous l'honneur de
" commander une garnison si digne de l'admiration de
" ses ennemis."

Pendant que ces combats de générosité et de grandeur d'ame occupaient les chefs de deux nations faites pour s'estimer ; Don Juan Sanchez, suivi de ses complices, s'acheminait vers le palais du gouvernement, dans un costume bien convenable au rôle qu'il jouat dans cette circonstance; un chapeau formant l'arc-en-ciel, garni de plumes blanche, et bordé en or, un habit bleu, couvert de portraits de Ferdinand VII. des bottes à la souvarow, un sabre trainant à terre, et l'empêchant de marcher droit, un nombreux cortège de personnes aussi bigarées que leurs habits, la prestance

Apparition de Don Juan Sanchez, tableau de son entrée, effet qu'elle produit.

enfin d'un héros de théâtre. Telle fut l'entrée triomphante de Don Juan Sanchez aux régards étonnés des Français et des Anglais, dont la contenance exprimait énergiquement le ridicule de cette mascarade, que les Espagnols du pays considéraient comme le *nec plus ultra* de la majesté nationale.

L'abord des chefs réunis fut honnête mais froid, ils assistèrent à un dejeuné frugal que leur offrit le général Barquier.

Pendant le repas les officiers de garde à la porte du Conde viennent prévenir les généraux respectifs que les milices nationales Espagnoles et les nègres Français de Bambi, au service de Don Juan Sanchez, voulaient forcer la garde et pénétrer dans la place, sans égard pour les conventions qui leur en interdisaient l'entréé.

Sédition de quelques troupes espagnoles, mesures que se propose de prendre le général Carmichael pour l'appaiser ce qu'il dit à ce sujet.

Le général Carmichael, irrité de ces désordres, et craignant les conséquences funestes qui pouvait en résulter, éleva la voix et s'exprima ainsi, en adressant la parole à Don Juan Sanchez :

" J'ai garanti la paix et la tranquilité dans cette " ville, jusqu'à l'entiere évacuation des Français : si " les hordes qui cherchent à troubler le bon ordre per- " sistent à vouloir entrer, je vous déclare, Monsieur, " que je vais tourner contr'elles les forces de S. M. B. " et les canons de la place ; mais pour m'épargner ces " mesures rigoureuses commandées par la loyauté et " la bonnefoi, je pense qu'il est nécessaire que vous " vous transportiez vous-même sur les lieux, pour fai- " re rentrer dans l'ordre ces bandes indisciplinées."

Don Juan Sanchez, applaudissant à la prudence du général, et protestant que c'était aussi ses principes,

se rendit sur le champ à la porte du Conde, où sa présence en imposa aux séditieux, qui se retirèrent.

Dissimulation de Sanchez.

Don Juan Sanchez supportait avec peine les tons de hauteur des Anglais à son égard. Il ne pouvait se faire à l'idée que des troupes auxiliaires, vinssent recueillir les fruits des travaux de son armée, pendant une guerre de huit mois, sans en avoir partagé les dangers. Mais le mal était sans ressources, et les circonstances étaient tellement impérieuses que l'abnégation la plus absolue de ses prétentions, pouvait seule prévenir une scission qui n'eut pas été à son avantage. Il dissimula donc son ressentiment, et affecta, dans toutes les occasions, une déférence marquée aux volontés de ses puissants alliés. Peu d'hommes possédaient à un degré plus éminent que le chef des Espagnols la dissimulation, et le talent de sçavoir se posséder.

Son caractére.

Ce chef de parti est d'un caractere doux, il a l'air simple et modeste; mais cette modestie et cette simplicité apparentes, cachent un orgueil demesuré, et la finesse d'un homme d'une condition plus relevée que la sienne: son abord facile, son ton miéleux et persuasif, previennent en sa faveur: moins superstitieux que ne l'est ordinairement un espagnol, il se sert des prêtres pour les faire concourir à l'éxécution de ses desseins sans se livrer aveuglement à leurs conseils, et leur donner trop d'influence. Extremement secret et reservé il admet peu de pesonnes à son entiere confiance, et ne laisse pénetrer que ce qu'il est de son interêt de faire connaître. il affecte les principes d'humanité, de modération et de désinteressement, seulement pour lègitimer le motif de ses entreprises et a créditer, une opinion favorable sur sa

moralité: il scait flatter et contenir au besoin les passions des autres. Sanchez n'a jamais fait preuve de valeur, mais il a une fermeté d'ame qui lui tient lieu de courage, et lui sert à relever celui de ses soldats. Sanchez doit plus à la nature qu'à l'éducation ; aussi at-il plus d'esprit que de connaissances, plus de moyens de conduite, que de talens acquis, ambitieux il a l'air de dédaigner les grandeurs, mais il est capable de tout pour les obtenir. Intrigant, audacieux, il a osé sasseoir à la table du général Ferrand dans le tems même où il venait de consommer son crime, et de répandre les fermens de révolte dans toute la partie de l'Est, fin et délié il a sçu se servir du gouverneur Don Torribio Montes pour le succès de ses projets, et s'est joué scandaleusement de la promesse qu'il lui avait fait de le reconnaitre pour chef immediat de cette colonie.

Sanchez enfin agé de 43 à 45 ans, est d'une taille moyenne, d'une figure assez commune, actif et temperant : il a le travail facile, de la pénétration dans l'esprit, de l'assiduité au travail et dort fort peu.

Cependant lévacuation continuait tous les jours sous les auspices des Anglais, qui s'acquitèrent de leurs engagements avec une scrupuleuse éxactitude, et les attentions les plus délicates envers les Français.

Procedés généreux des anglais à legard des français.

" je ne considère plus les Français comme mes enne-
" mis disait le général Carmichael. mais comme des
" amis puisqu'ils ont été braves dans le champs de
" l'honneur. Ses officiers jaloux de suivre son exemple
" allaient au devant de tout ce qui pouvait leur être
" agréable. Ces témoignages d'estime et d'amitié les
" accompagnèrent jusque sur les vaisseaux où ils furent
" traités avec tous les égards que l'on doit au malheur
" et au courage.

10 Juillet. Réclamation qu'ils font aux espagnols.

Après notre départ l'article des indemnités fut mis sur le tapis. Les Anglais reclamaient des Espagnols le remboursement d'une somme considérable qui avait été dépensée pendant un blocus de treize mois, et par le déplacement des troupes Anglaises. La ville de Santo-Domingo, restait au pouvoir des Anglais en garantie du payement de cette dette; et les cloches de la ville déposée chez le colonel d'artillerie Smith, devaient répondre d'une somme de dix-milles gourdes, représentant leur valeur metallique, qui d'après les usages dans les places assiégées et prises par les Anglais appartient aux officiers de cette arme, ces réclamations onéreuses n'étaient pas les seuls motifs de mécontentement qui affaiblissaient les rapports d'amitié entre les deux nations alliées.

Adresse des anglais pour obtenir le remboursement des sommes dues.

Les Anglais, dans l'intention d'accélerer la rentrée des fonds reclamés, donnèrent l'éveil à l'inquiétude des Espagnols, par des préparatifs d'établissement, et des travaux dont le but paraissait plutôt dirigé contre les habitans du pays que contre des ennemis extérieurs. Ils formèrent même un cordon qu'il fut défendu aux Espagnols de passer, sous le prétexte spécieux que la communication des gens du pays avec les ouvriers pouvait donner lieu à quelques rixes particulières, et troubler la tranquillité et la bonne harmonie des deux nations. On en vint cependant à des arrangemens dans le courant du mois d'Août. Don Juan Sanchez se reconnut débiteur des sommes exigées, et s'obligea de les payer à des termes dont il fut convenu entre les parties contractantes. Les Anglais, qui avaient vu périr la majeure partie de leurs soldats par les maladies, se hâtèrent alors d'abandonner une terre où ils perdirent plus

d'hommes dans un mois et sans faire la guerre, que les Français pendant tout le cours d'une campagne de huit mois, et par les effets de la famine.

Sanchez, tranquil possesseur du pays après le départ des Anglais, ne songea plus qu'aux moyens d'affermir son autorité ; elle était partagée, ou par des chefs audacieux, fiers de leurs services, enhardis par la licence des camps, ou par une populace effrenée, qui ne connait d'autre loix que sa volonté, d'autres règles que ses caprices. Les rênes de l'administration abandonnées à des mains inertes ou infidelles, laissaient appercevoir l'abime de désordres où ce malheureux pays doit être bientôt plongé. Nous terminerons ce journal historique par une balance politique des avantages et des pertes des trois nations qui ont pris une part active dans la révolution de la partie de l'Est de Saint-Domingue.

Résumé politique.

Santo-Domingo était pour les Anglais une sentinelle vigilante, une barriere rédoutable contre la propagation des principes destructeurs des colonies, et les tentatives ce ces voisins turbulents dont les succès exerçaient à cette époque une influence si dangereuse à la Jamaïque même, qu'elle éprouva dans le courant du mois de Mars une commotion qui n'eut heureusement d'autre résultats que le supplice de ceux qui l'avaient excité. Mais peut-on se promettre dans cette colonie une tranquillité solide et durable, lorsque les élémens d'une révolution n'attendent que des moteurs plus audacieux ou plus capables de les développer.

La Jamaïque, ne doit-elle pas prévoir avec effroi l'époque où les nègres de Saint-Domingue, debarassés du seul ennemi qu'ils avaient à craindre, cimentèront

les liens d'une amitié, d'autant plus probable, qu'un danger commun, et le grand motif d'affermir les bases de leur indépendance, leur commandent impérativement l'abnégation de toute ambition particulière qui pourrait perpétuer leurs dissentions intestines. C'est alors que les principes désorganisateurs franchiront les limites trop circonscrites d'Haïti et se répandront comme un torrent impétueux dans toutes les colonies Européennes dévorées par leurs propres enfans : En laissant donc subsister ce boulevard commun à toutes les nations commerçantes contre les progrès effrayants d'un systême qui tend à replonger le nouveau monde dans l'état de Barbarie d'où l'avait arraché l'industrieuse activité des Européens, les Anglais conserveront au centre même d'une puissance anti-coloniale une digue contre une aussi grande et funeste extension.

Il est évident que sous ce premier rapport le gouvernement de la Jamaïque s'est conduit dans le sens le plus impolitique et le plus opposé à ses véritables intérêts. Mais examinons à present les dépenses énormes de cettee xpédition, et voyons si les résultats présentent à la colonie Anglaise, des compensations équivalentes aux sacrifices qu'elle a fait.

On peut, sans crainte d'être taxé d'exagération, évaluer à quatre-cents-mille gourdes les frais d'un blocus, qui a duré depuis le mois de Juin 1808, jusqu'à la fin de Juillet 1809, et ceux qu'a nécessairement occasionné le déplacement des troupes de la colonie ; le commerce de la métropole a été privé pendant ce laps de tems, de la protection de ses bâtimens de guerre, contre les nombreux corsaires de Cube et des îles du vent, et les pertes résultantes de cette inaction peuvent

être considérées comme incalculables sous ce second rapport. L'intérieur de l'île à peine rassuré contre les terreurs de l'insurrection du mois de Mars, s'est vu en proie à et de nouvelles inquiétudes, a couru de nouveaux dangers par le départ des troupes blanches destinées à la défense du pays, et la mort de douze cents soldats ou matelots, victimes de la guerre ou du climat, la perte de la frégate l'Aurore, et de quatre autre grands bâtimens de commerce et de transport, sur les côtes de fer qui défendent les atterrages de Santo-Domingo, ont mis le comble aux malheurs d'une expédition que les faux calculs de l'ambition avaient provoqué.

Quels sont donc les avantages réels que retire le gouvernement Anglais de l'évacuation de Santo-Domingo? Se trouve-t-il indemnis suffisamment par l'engagement qu'a pris Sanchez de lui rembourser les frais de la guerre, ou considere-t-il l'expulsion total des Français de Saint-Domingue comme un événement fatale à l'interêt de la France? Si ce sont les compensations que le gouvernement Anglais avait en vue, en favorisant la révolte de quelques peuplades errantes, il faut convenir qu'il a complettement manqué son but: en effet la possession de Santo-Domingo, était plus onéreuse qu'utile à la France puisqu'elle payait annuellement deux millions tournois le droit de regner sur quatre-vingt-mille ames, énervées par trois siècles de fainéantise et de superstition; Puisque pour soutenir ce point inutile elle compromettait le sort de ses escadres dans des mers où les escadres Anglaises sont toujours en forces supérieures. La France a donc gagné, au lieu de perdre, par les résultats de cette expédition, et les Anglais ont perdu de fait, les avantages qu'ils de-

vaient attendre de leur supériorité maritime contre les foibles escadres Françaises, que la conservation de Santo-Domingo attirait de tems à autres dans ces mers éloignées

Il est je crois suffisamment démontré qne la balance des avantages et des pertes n'est point en faveur des Anglais. Examinons à présent si les Espagnols leurs alliés, ont retiré de leur insurrection les grands avantages sur lesquels ils avaient compté.

Sous l'administration paternelle du général Ferrand, les Espagnols de la partie de l'Est ne payaient aucun impôt, vendaient les productions de leurs terres à un prix excessif, se gouvernaient pour ainsi dire entr'eux, et jouissaient au milieu de leurs familles d'une tranquillité qui n'était altérée, ni par les inquiétudes de la guerre, ni par les tracasseries domestiques de la paix. La fortune publique s'alimentait periodiquement de la circulation de deux millions tournois que dépensait dans le pays le gouvernement Français: aujourd'hui qu'ont acheté au prix de leur sang et de leurs fortune une indépendance illusoire, ils ont à gémir sur la perte d'un tiers de leurs population, sur la dévastation de leur propriété, sur l'anéantissement de la culture, et des hâtes qui formaient la principale richesse de leur pays, sur les charges qu'ils sont obligés de supporter, sur les vexations de leurs chefs dont l'autorité est d'autant plus pesante que le sentiment d'une égalité de naissance et de fortune rapproche les conditions, et laisse subsister les prétensions antérieures à la guerre. Ajoutons à cela la perspective affreuse de l'avenir, et les dangers d'une invasion Affricaine sur leur territoire, et je demanderai ce que les Espagnols ont gagné à secouer le joug

bienfaisant de leur gouvernement légitime. Quelle sera donc la destinée de ce peuple malheureux, si les intrigants qui le gouvernent, conservent assez longtems leur influence et leur autorité, pour suspendre l'effet d'une réaction qui est dans tous les cœurs. Leur sort sera le même que celui des nègres de la partie Française, avec lesquels ils viennent de contracter une alliance offensive et défensive ; à moins que déposant les armes qu'un funeste aveuglement leur a mis à la main, ils n'implorent la clémence de leur souverain, et lui fassent parvenir les témoignages de leur repentir et de leur soumission. (79)

FIN DU JOURNAL.

APPENDICE.

PREMIERE NOTE.

LES habitans de la ci-devant partie Espagnole, par la nature de leur gouvernement, ont constamment existé dans un état de médiocrité, que la modération dans les besoins, leur sobriété, et la fertilité du sol avaient entretenue jusqu'à l'époque de leur changement de domination. Leur éxistence précaire s'alimentait annuellement par la circulation d'une somme de 500 mille gourdes, que le souverain dépensait périodiquement dans le pays, et qui devenait, pour chaque individu, une ressource relative à la quotité de ses besoins, ou à la mesure de son industrie. La culture n'était pour eux qu'un objet secondaire, et le commerce une ressource fondée sur la nécessité de se vètir, et de se procurer les objets indispensables et étrangers au pays.

La seule activité permise et encouragée était celle rélative aux cérémonies religieuses, qui occupaient la majeure partie de leurs momens; la voix des prêtres était pour eux un oracle sévère qui ne permettait aucune réflexion.

La superstition répandait ainsi, depuis un tems immémorial, ses élémens destructeurs sur la destinée d'un peuple crédule, dominé par les prejugés religieux; la population allait en progression décroissante; les travaux utiles étaient méprisés, et les faibles ressources, qu'une nature libérale leur offrait, allaient enrichir des célibataires oisifs et dangereux, qui leur faisaient considérer

l'obéissance aux loix et les devoirs de la société, comme des accessoires subordonnés, à l'intérêt et à la volonté d'une classe d'hommes, qui ne souffrait aucun partage, aucune égalité.

Telle a été pendant un laps de tems considérable la manière de vivre d'un peuple pasteur ; peu de besoins et d'ambition, peu d'impôts directs à supporter, des ressources locales et faciles pour une vie extrêmement sobre et réglée, le doute enfin d'un état meilleur que le leur ; tout contribuait à étouffer dans leur cœur l'émulation du travail, et le désir d'une opulence dont ils n'avaient aucune idée.

Il était présumable que le changement de gouvernement ferait disparaître des élémens, aussi contraires au bonheur les peuples qu'à l'intérêt de l'état: mais il devait, pour parvenir à ce but froisser des opinions vénérées par des ames faibles, et consacrées par l'habitude de plusieurs siècles ; substituer au goût des cérémonies inutiles l'amour du travail, et l'activité du commerce à la sainte indolence entretenue par les moines.

Néanmoins les Espagnols peu jaloux d'un bonheur, auquel on ne pouvait arriver que par la constance au travail et les sacrifices pénibles qu'il exige, étaient plus effrayés qu'encouragés par le génie actif et entreprenant des Français. Le sentiment d'une inquiétude mal-fondée avait pris la place de l'émulation, et le caractère national l'avait emporté sur les exemples multipliés de l'industrie Française. Quelques Espagnols cependant, plus éclairés par leur intérêt, ou moins influencés par les considérations absurdes qui maîtrisaient leurs compatriotes, concoururent à l'établissement d'un système réformateur ; et déjà les coupes d'acajou, les nombreux troupeaux de la partie ci-devant Espagnole, et les excellentes terres de Samana devenues l'apanage d'un grand-nombre de propriétaires laborieux, allaient fournir des ressources immenses au commerce de la nouvelle métropole, sans la révolution du 10 Août 1808.

L'indolence, la paresse, une condescendance servile à la volonté des moines, formaient donc avant cette révolution, les principales nuances du caractère de ces peuples. Mais à travers ces vices, qui provenaient moins de l'essence de leurs mœurs, que de la nature de leur gouvernement, on distinguait encore quelques vertus,

échappées à l'influence des préjugés, et aux calculs d'une politique ennemie de toute espèce de bien. Le voyageur malheureux trouvait parmi eux les soins et les égards de l'hospitalité, et avait rarement à se plaindre de l'infidélité de ses hôtes. On cite peu d'exemples d'atteintes portées à la sureté des personnes, obligées par état, ou par besoin de traverser cet immense pays. On voyait, des Espagnols sur les rives du fleuve rapide de l'Youne, pousser en nageant avec autant de courage que de loyauté, un cuir léger, auquel est attaché quelquefois la vie et la fortune d'un voyageur confiant, et se contenter d'une modique rétribution pour le prix de leurs peines. On se demandera sans doute, quelles peuvent être les raisons de cette différence dans le caractère des habitans de la partie de l'Est, avec celui des autres peuples, dans toutes les autres possessions Espagnoles; où le meurtre et le vol sont des vices inhérents aux mœurs nationales; la voici. Saint-Domingue fut presque aussitôt abandonné que découvert. L'esprit de conquête et la cupidité firent refluer dans les vastes contrées du continent nouvellement découvert, la majeure partie des premiers habitans de cette île, qui abandonnèrent les mines épuisées du Cibao, pour les richesses plus abondantes du Mexique et du Pérou.

La dépopulation des Indiens et l'emigration des fondateurs européens, empêcherent donc la ville de Santo-Domingo d'atteindre à ce dégré d'opulence, auquel sont parvenus les autres capitales du nouveau-monde. Il est présumable que la métropole des Indes occidentales ne conserva dans son sein, à l'époque de ces transmigrations multipliées, que la portion la plus saine de ses habitans, qui préféra, aux chances de la guerre et de la fortune, une vie paisible, et les richesses plus réelles que leur offrait la culture des terres.

Ainsi donc, aux mêmes époques où Saint-Domingue épurait sa population, sans la renouveller, les nouvelles découvertes devenaient l'asile des avanturiers, des malfaiteurs, ou de ces hommes sanguinaires et guerriers que la soif de l'or portait aux derniers excès. Les vices originaires se propagerent dans ces derniers pays, avec l'augmentation de la population, et les vertus primitives des fondateurs de Santo-Domingo se conserverent dans ce petit nombre d'habitans, qui peupla succesivement les diffé-

rentes parties de cette île immense et dégènera forcément par les alliances avec les indiens, et les métis provenant de la cohabitation des blancs avec ce grand nombre d'affricaines que la douceur du code noir et le régime interieur de cette partie de Saint-Domingue rendoient périodiquement à la liberté.

On trouve la cause de ces mésalliances bigarées dans les progrès de l'agriculture, et l'augmentation des richesses. Légalité des fortunes, fit disparaitre l'inégalité du rang et la soif de l'or universellement répandu dans des pays où la sconsidération n'était relative qu'à l'état d'opulence dans lequel on existait, ne reconnut plus ni les préjugés de la naissance, ni la difference des couleurs, ni les convenances de l'éducation. aussi aurait-on de la peine à trouver dans toute la partie de l'Est, deux familles où le mélange du sang naye laissé des traces inéfaçables.

No. 2.

La presqu'île de Samana jouirait de la température la plus douce et de l'air le plus salubre, si, en découvrant es antiques forêts qui couronnent ses mornes élevés, et condensent les vapeurs méphitiques sur leurs sommets, on commençait par celles qui interceptent la brise d'Est, et l'empêchent de circuler dans les habitations nouvellement établies dans l'Est et dans le Sud.

L'air se trouverait raréfié progressivement en adoptant cette méthode salutaire, et les eaux dont la crudité est infiniment pernicieuse à la santé des habitans, étant purifiées par l'action du soleil ne rouleraient point avec elles le germe des maladies aigues dont ce pays est depuis si long-tems affligé. Le bourg de Samana est situé dans la partie la plus mal-saine de la péninsule; l'air n'y étant jamais renouvellé par la brise d'Est, y est nécessairement lourd et pestilentiel: mais en transportant la ville au fond du port, sur un terrein plat, où la brise d'Est arrive régulièrement et sans obstacles, on s'appercevrait en peu de tems de l'augmentation de la population, et du changement de l'atmosphère. Ce terrain est à la vérité marécageux: mais il serait très-facile à dessécher, en raison de la grande quantité de ruisseaux qu'on y trouve, et auxquels on pourrait donner un écoulement. Malgré les vices inhérents à la localité de la presqu'île, on voyait croitre sensiblement les plantations où des Français laborieux venaient braver les in-

tempéries de l'air et les vapeurs malignes d'une terre qui semblait repousser leur infatigable activité.

Les avantages de la position de Samana, la fertilité de son sol, la beauté de ses sites, et sur-tout la bonté de son port, faisaient disparaître à leurs yeux les dangers de son climat.

Ainsi la destinée de cette péninsule, substituant à une population paresseuse une classe d'hommes actifs et entreprenans, jettait les bases de sa grandeur future.

Les îlets qui ferment le port au Sud offrent un carénage extrêmement commode, pour la construction et le radoub des vaisseaux, et les rives de l'Youne, couvertes de cédres, de pins, de chênes, &c. fourniraient abondamment tous les bois nécessaires aux chantiers de la marine.

Ce beau fleuve, navigable à plus de 20 lieues dans les terres, et qui porte ses eaux dans la baie de Samana, semble formé par la nature pour charier dans les arsenaux de la péninsule les cuivres de la mine de Maymon, les fers dont cette partie de Saint-Domingue abonde, et une infinité d'autres objets aussi utiles que nécessaires à la construction, telle que le gaïac, les résines, et le charbon de terre.

La nature enfin, dans aucune contrée du globe, n'offrit à l'industrie humaine des moyens plus puissants pour s'étendre et se développer, et des jouissances plus réelles, sous le rapport de la beauté des sites.

La vue se promene agréablement sur une baie de 5 lieues de large et de 15 lieues de profondeur, et va se reposer sur les rivages de la côte Sud-Ouest, où l'art doit un jour rivaliser avec la nature, pour en faire le plus beau coup-d'œil de l'univers.

Les Anglais, qui ne voyaient pas sans une jalouse inquiétude tant d'avantages entre les mains d'une nation rivale, essayèrent plusieurs fois, en 1807, de détruire cette colonie dans son berceau : mais leurs tentatives n'eurent alors aucun succès ; ils saisirent enfin l'occasion des guerres civiles en 1808, pour exécuter leur projet ; ils s'en emparèrent le 9 du mois de Novembre, et la remirent entre les mains de ce même peuple ennemi de tout travail et de toute industrie.

Mais pour faire connaître les avantages inappréciables de l'acquisition de Samana pour la France, à une époque,

où cet empire, par son identité politique avec l'Espagne, devra exercer une surveillance active, immédiate, sur toutes les parties du vaste continent Espagnol, il est indispensable de la considérer sous le double rapport, militaire et commercial.

Supposons donc un instant un état de guerre, que les circonstances et la disposition des esprits rendent présumable, dans les possessions Atlantiques après la paix générale : si l'Amérique Espagnole résistait à la perspective d'une régénération nécessaire à son bonheur, ne serait-il pas intéressant pour les deux souverains, de trouver, dans le port et la superbe baie de Samana, un abri sûr, et des ressources de toute espèce pour leurs flottes, toujours prêtes à distribuer au besoin, dans les colonies septentrionales et méridionales, les forces que la réduction du pays exigerait. Samana serait pour ainsi dire la sentinelle avancée de l'ancien monde sur le nouveau. Il deviendrait le point intermédiaire des communications et des relations les plus intimes, et les plus essentielles, entre les sujets et leurs soverains, l'entrepôt naturel, de leurs richesses et de leurs besoins. Au lieu de ces paquebots qui par un édit de la cour d'Espagne, en l'an 1764, sortaient tous les mois de la Corogne pour Buenos-Aires et la Havanne, et de là se repartir dans toutes les provinces septentrionales dont ils rapportaient les riches productions ; des flottes nombreuses éviteraient les dangers de la navigation du vieux canal de Bahama, où les courants sortant avec impétuosité du golfe du Mexique exposent les vaisseaux à des périls presque certains, et arriveraient paisiblement à Samana d'où ils suivraient leur destination ultérieure avec des vents règlés et des courants favorables.

Un jour viendra sans doute ou des vues plus conformes à l'intérêt des souverains et de leurs sujets feront sentir l'incohérence des mesures oppressives et fiscales de l'ancien gouvernement Métropolitain, avec la prospérité des peuples dans le nouveau monde. L'industrie dégagée des entraves du système, absorbant et arbitraire des traitants, prendra toute l'extension dont elle sera susceptible. Les bénéfices illicites des spéculations interlopes disparaîtront devant les avantages d'un commerce, autorisé et encouragé par le souverain ; et Panama, que les événemens malheureux de la guerre de la succes-

sion, les priviléges abusifs accordés par la cour de Madrid à une compagnie Anglaise en 1737 ; l'édit de 1778, et le voisinage de la Jamaïque, avaient réduit à un état de nullité, redeviendra une seconde fois l'entrepôt des richesses du Pérou et du Chili, qu'elle transportait autrefois à Porto Bello, où se tenaient annuellement les foires du nouveau monde. Cette dernière ville, mieux située que Buenos-Aires pour le débouché des productions de ce riche pays, concourra de nouveau puissamment à seconder les vues profondes d'un gouvernement éclairé, et pénétré de cette grande maxime que l'intérêt de l'état existe plus essentiellemeut dans la richesse des sujets, que dans les revenus du prince.

C'est par l'application rigoureuse de ces principes, qu'on parviendra à donner l'essor à la nouvelle ambition spéculative des navigateurs. On les verra bientôt renonçant aux longs voyages de l'océan Pacifique, suivre la route qui leur sera tracée par une sage administration et leur propre intérêt. Quelle nécessité, en effet, d'aller affronter, pendant un an, les dangers d'une mer orageuse, en traversant les détroits de Magellan ou de Le Maire, ou en doublant le cap de Horn, lorsqu'on peut réaliser dans quatre mois à Porto Bello, les mêmes opérations de commerce abandonnées depuis 80 ans à l'avidité des contrebandiers.

Mais, pour assurer à ce vaste plan de commerce dans les Indes Occidentales tous les avantages qu'il présente aux deux grandes monarchies, dont elles dépendent, il est indispensable d'en combiner les opérations de manière que les hommes, et les élemens concourent simultanément à leurs brillants succès. En conséquence, les vaisseaux partants de France ou d'Espagne au mois de Mai, arriveraient directement à Porto-Bello à la fin de Juin, avec des vents qui sont en général favorables et réglés dans cette saison, partiraient de Porto-Bello dans le courant de Juillet, époque à laquelle les vents du sud ou de l'ouest soufflent assez ordinairement dans ces parages, et viendraient débouquer entre Portorico et le cap Samana, si toutesfois il ne leur convenait pas de faire échelle à Samana, dont la position offrirait une relache assurée et peut-être lucrative.

Nous terminerons enfin ces dévéloppemens de la situation politique, militaire, et commerciale de Samana,

rélativement aux possessions méridionales et septentrionales de l'Espagne, dans les Indes Occidentales, par un extrait tiré de Valverde, auteur Espagnol qui a le mieux jugé l'importance de cette position.

EXTRAIT DE L'OUVRAGE DE VALVERDE.

" Toutes les convenances que la situation et les ports de Saint-Domingue présentent au commerce d'Espagne, la fécondité de cette île en productions végétales de grand prix; les nombreux pacages et terreins propices à la multiplication et à l'entretien des animaux; le sol uni de ses côtes, tant méridionales que septentrionales, et l'épanchement des eaux de ses grandes rivières, qui favorisent la culture des plantes les plus précieuses; la multitude et la richesse de ses mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, d'étain, &c.; tous ces avantages, toute cette magnificence, sur lesquels nous nous sommes étendus précédemment, de manière à faire concevoir l'importance de cette île, peuvent être considérés comme couronnés et réhaussés par l'excellente baie de Samana, située dans la partie orientale. C'est pourquoi nous nous sommes réservés, au chapitre 33, page 21, de parler de cette baie à la fin de l'ouvrage, avec l'extension que mérite un tel sujet, et nous démontrerons la vérité de ce que nous allons avancer par la haute idée qu'en ont conçue les étrangers.

En effet la baie de Samana, située et ouverte à l'Est de Saint-Domingue, est non-seulement susceptible de fournir un abri aux escadres les plus nombreuses, en leur offrant un mouillage sûr; mais, par sa position avantageuse, elle les met encore à portée de défendre l'île contr'une invasion ennemie, vers quelques point qu'on la dirige, ou de se porter au secours de tout le golfe du Mexique, à la faveur des vents qui regnent dans la zône torride, et qui donnent l'avantage aux établissements situés à l'Est, parce que l'on peut de ceux-ci se porter aux autres avec une plus grande célérité. Telle est la raison qui a fait distinguer les Antilles en îles du vent et en îles sous le vent: ainsi, l'île Saint-Domingue est sous le vent à l'égard de la Barbade, de Sainte-Croix, de Saint-Christophe, de Sainte-Lucie, de la Dominique, de la Martinique, et d'autres îles; mais elle est au vent de

celles de Cube, de la Jamaïque, et de tout le golfe du Mexique. Or la baie de Samana se trouvant placée à l'Est, à la tête, ou au vent de l'ile, est dans la situation la plus avantageuse pour que nos forces maritimes puissent, de cette station, porter des secours à la Havane, et dans toute le golfe du Mexique, objet le plus important des sollicitudes de notre gouvernement.

* " Cette île, nous dit Weuves, et celle de Cube sont " les clefs du golfe du Mexique : de leur force dépend la " sûreté de ce golfe, et par conséquent celle de tous les " établissements que l'Espagne possede dans ces parages; " le plus grand intérêt de cette puissance est donc de les " rendre inexpugnables. Elle ne pourra jamais se flatter " de mettre ses établissements entièrement à l'abri des " tentatives de ses ennemis, si ce n'est en fortifiant ces " deux îles."

Il ajoute que le meilleur moyen de rémplir ce but est,

" De fortifier la partie septentrionale de Saint-Domin- " gue, ainsi que la baie de Samana, jusqu'à présent né- " gligée par l'Espagne : mais qu'il n'y a pas apparence " que, même reconnaissant la nécessité de cette mesure, " elle s'occupe jamais de la défense de ce canton, ayant " tant d'autres points à garder."

Et il en conclut,

" Que ce que l'Espagne aurait de mieux à faire serait " de confier ce soin à la France, qui, réunissant ses " moyens aux nôtres, par un systême commun à l'ile de " Cube, rendrait celle de Saint-Domingue le plus fort " retranchement du golfe du Mexique."

J'ai cité le témoignage de cet écrivain, afin de mieux faire connaître la haute importance de la baie de Samana; mais il n'est pas moins vrai que ses assertions sont, plus qu'on ne le croirait, susceptibles d'analyse et de réfutation. Je ne sais qui a pû confier à Weuves le secret de la politique de notre gouvernement, sur laquelle il fonde ses projets : j'ignore également d'où il a pu inférer que l'Espagne ne ferait pas un jour ce qu'elle n'a pas encore fait. Elle a, il est vrai, en Amérique, de vastes pays à garder; mais si la partie orientale de Saint-Domingue, comme il le dit, est la clef principale de tous ces pays, c'est positivement ce qu'elle est obligée de garder avec

* Part II. Chap. V.

un plus grand soin. Car enfin toutes ses richesses reposent sans doute sous cette clef ; serait-il prudent dans ce cas de la mettre en main d'autrui ? Y a-t-il entre les nations quelque pacte, quelques liens, entièrement indissolubles par leur essence ? Ce qui n'est pas douteux, c'est que la nation Espagnole n'a point aujourd'hui d'obligations plus importantes, ni d'intérêts plus pressans, que de conserver dans son domaine, de peupler, et de cultiver, toute la côte septentrionale de Saint-Domingue ; que de fomenter l'établissement de Samana, de mettre à profit les avantages qu'offre cette presqu'île, et d'en fortifier la baie ; et ceci même est moins difficile que Weuves ne se l'imagine, comme on va le voir.

Cette baie présente à l'Est une entrée qui, dans sa partie méridionale, est resserrée par les récifs, entre lesquels est le cap Rézon, au nord, la nature a placé la Caïe des Insurgés (Callo de Levantados). L'entrée est tellement retrécie par cette Caïe, qu'il n'y a, entr'elle et la côte qui, du Cap Rézon, s'étend dans l'intérieur de la baie, guere plus de trois-huitièmes de lieue. Une batterie sur la Presqu'île et une autre, de forme quelconque sur la Caïe, une fois établies, aucun bâtiment ne pourrait pénétrer dans la baie, sans s'exposer à leurs feux croisés ; et s'il voulait tenter le passage entre la Caïe et les récifs, il y trouverait un canal plus étroit et plus dangereux, car les récifs, susceptibles aussi d'être fortifiés, sont moins distants que le cap Rézon de la Caïe des Insurgés. Telles sont les facilités pour sa défense que la baie de Samana offre, à son entrée même, indépendamment du grand nombre d'autres qu'elle possede dans l'intérieur.

Un autre genre d'utilité de Samana, qui a également fixé notre attention, consiste dans les admirables commodités qui nous invitent à y former des chantiers où la nation pourrait faire construire tout autant de vaisseaux qu'elle en aurait besoin, et à y établir une fonderie de pieces d'artillerie à moindres frais qu'ailleurs. C'est à la grande rivière de l'Youne (Yuna), si souvent citée dans cette ouvrage, et dont les eaux débouchent dans la baie, que ces avantages seraient dûs ; ils sont fondés sur les circonstances suivantes : 1° Cette rivière a été rendue navigable pour de grands accons ou bâteaux plats l'espace de douze lieues et plus, et quelques autres grandes rivi-

ères qui s'y rendent, telles que le Camou, sont susceptibles de recevoir une pareille destination. 2° Les bords de toutes ces rivières sont garnis de forêts vastes et touffues d'acajoux, de ciprès, de cédres, de chênes, de hacanas, d'acomas, de pins, et d'une multitude d'autres arbres de la plus grande utilité, qu'il serait trop long de rapporter *, de manière qu'on trouverait très-à-portée, et à très-peu de frais, tous les matériaux de construction que l'on voudrait, sans craindre d'en manquer, pendant plusieurs centaines d'années, pour peu qu'on prit les mesures, que l'intérêt même des propriétaires leur suggérerait. 3° Les mines d'étain, de cuivre, et de fer, de la meilleure qualité et de la plus grande abondance, sont toutes situées dans les environs de la même rivière de l'Youne, par laquelle, de même que les bois de construction, seraient transportés les métaux destinés à la fonte de canons, et même les pièces toutes coulées si l'on établissait la fonderie dans le voisinage des mines.

En réalisant l'un de ces deux projets, et plus encore l'un et l'autre, les avantages que retirerait notre nation et l'île entière seraient incalculables. Celle-ci se fortifierait et se peuplerait, dans la partie qui l'est le moins, et qui en a le plus de besoin. Il y a long-tems que cette nécessité est connue, quoique Weuves ait cru en avoir fait la découverte. Il y a plus de 30 années que Don Francisque Rubio et Pegnaranda, qui gouvernait alors, commença à exécuter les ordres de notre cour, rélatives à la population de la baie, à laquelle furent destinées des familles canariennes, auxquelles Samana et Savane-la-mar doivent leur origine : il est vrai que ces deux peuplades n'ont jamais formé que de misérables hameaux ; mais ce peu de succès doit être attribué, en partie, à l'humidité de ces terres boisées, qui n'ont pû être assainés par des abattis, impracticables pour un petit nombre de colons sans esclaves, et en partie aussi à la privation d'un commerce, qui aurait pu remédier à ces inconvénients. La nation Espagnole ; elle-même, se rendrait plus res-

* Je ne puis m'empêcher d'ajouter qu'avec tous ces bois de construction, on y trouve, à 23 lieues en remontant l'Youne, les brais en abondance, et que, parmi les arbres dont je n'ai pas fait mention, doivent être comptés, le chicarron et le sabicua, dont le bois fournir des quilles de navires, les yabas qui donnent les courbes, et les tocumas, appellés ici (en Espagne) neffliers, propres à la membrure.

pectable dans toute l'étendue du golfe du Mexique, objet qui, à beaucoup d'égards, devient de jour en jour plus important.

Si l'ambition des Français venait à être satisfaite en obtenant la cession des côtes qui s'étendent depuis la Grange jusqu'à Samana, avec un territoire de 12 lieues de profondeur, ces richesses, ces avantages inestimables seraient perdues pour nous, et les nouveaux possesseurs sauraient en tirer bon parti. Nous serions privés de la jouissance du cours entier de l'Youne ; des ports de mer de la côte septentrionale ; de Laxavon, de Saint-Yague et de leurs plaines. Nous perdrions les montagnes et les mines célébres de Cibao ; la Vega Real, et son immense surface, avec les mines si abondantes d'or et d'argent qu'elle renferme ; et enfin le terrein le plus convenable à la culture du tabac. En un mot, on nous laisserait seulement, pour leur élever des troupeaux, la moindre partie de l'île, dont ils nous chasseraient encore quand ils le trouveraient bon, si nous-mêmes nous n'étions pas réduits à la nécessité de l'abandonner. Il se maintiendraient dans leurs limites, et se contenteraient de la concession des 12 lieues, jnsqu'à ce qu'ils eussent des forces suffisantes pour empiéter sur nous. Il arriverait enfin ce que nous avons vu dans la partie occidentale, où le père Charlevoix calculait (en l'année 1730, époque où il écrivait) qu'il leur restait du terrein à cultiver pendant un siècle, et dans 50 ans seulement ce terrain n'a pu les contenir : ils ont entrepris tous les jours davantage sur nos possessions, et même après la dernière fixation de limites on les a vu déborder de diverses parties, toujours fidèles, comme nous l'avons déjà fait remarquer, au systême par eux adopté, de s'emparer de cette île petit-à-petit, quand ils eurent reconnu qu'ils ne pouvaient s'en rendre maîtres par force.

Quoiqu'il en soit, je pense que nous devons adresser à Mr. Weuves, et aux autres écrivains de la meme nation, des remerciments, de vouloir bien nous ouvrir les yeux sur nos propres intérêts, tout en indiquant ce qui conviendrait aux leurs. Il fonde ses pretentions sur notre indolence et sur le défaut de moyens de notre part. Nous avons déjà prouvé la fausseté de la première assertion, en demontrant que nous sommes plus robustes, plus laborieux et plus sobres que les Français, et qu'autrefois nous,

en avons fait autant et plus qu'eux. Pour ce qui est des moyens, je lui répondrai seulement, qu'il ignore comme moi, quels sont ceux de notre Monarchie; que son gouvernement n'a fait aucunes mises-dehors en especes, pour favoriser l'accroissement auquel sont parvenues ses Colonies en 40 ou 50 ans; que les notres enfin, pour prendre de l'essor et s'élever, n'ont pas besoin que le Souverain leur accorde de grands secours pécuniaires. Dans ce cas, il est vrai que leurs progrès seraient plus lents que dans le cas contraire; mais aussi, avec quelle rapidité ne prospéreraient elles pas, si une fois debarrassé des charges de la guerre actuelle, le Monarque faisait à la colonie l'avance de quelques sommes, qui bientôt remboursées y laisseraient une source inépuisable de richesses.

Il suffirait, pour commencer l'œuvre de la restauration, de quelques franchises dans l'introduction des nègres et des instrumens aratoires dans la colonie, et dans l'exportation des produits ce qui encouragerait beaucoup d'espagnols, qui ne savent aujoud'hui comment placer surement et avantageusement leurs fonds en Espagne, à venir les verser sur un sol où ils trouveraient un bénéfice de douze de quinze pour cent, et même d'avantage. Un grand nombre de français même chercheraient avec empressement à participer a ces profits. Il serait en outre absolument nécesaire de faire à ce sujet de bons réglements, et d'en confier l'éxecution à des administrateurs qui, par amour pour leur Souverain, par zéle pour le bien public, et par honneur, contribueraient avec ardeur à la prospérité nationale et à l'encouragement du Commerce. Les français avouent que celui qu'ils font à Saint-Domingue donne à leur Monarchie, en Amérique, un prépondérance décidée, qui le deviendrait bien d'avantage s'ils pouvaient obtenir l'objet de leur ambition, l'extension de leurs limites jusqu'à Samana: et pourquoi leur céderions nous une si importante prérogative?

No. 3.

Cette disposition généreuse conciliait l'intérêt général avec l'intérêt particulier, puisqu'en augmentant la valeur des propriétés énervées par une suite continuelle de désastres, et revivifiées par les immunités d'un gouvernement protecteur et bienfaisant, elle consolidait celle des

hypothèques qui formaient une des principales ressources de la fortune publique ; mais pour se former une idée de l'extension rapide des principes parasites des moines ; il suffit de donner un apperçu approximatif de la quotité des redevances foncières , appartenantes aux ordres réligieux. Les domaines de la partie de l'Est de Saint-Domingue se composaient de trois branches ; des tribus ou cens , des biens en-propre , et des créances royales.

Les tribus ou cens provenaient des legs pieux , prélévés sur le quint des biens , qui d'après les loix Espagnoles étaient disponibles , et laissés par les testateurs à des couvents , des hospitaux , ou à des prêtres séculiers. Les uns et les autres étaient fondés à perpétuité , et hypothèqués sur des propriétés immeubles et inalienables , sans l'intervention et le consentement de l'hypothéquaire. La rente de ces capitaux se payait à raison de cinq pour cent , et la seule charge imposée par les fondateurs aux légataires , ou usufruitiers des cens ; était un certain nombre de messes désignées et déterminées par l'acte de la fondation.

Les tribus constitués en faveur des prêtres séculiers , sous le nom de chapellanies de sang , étaient ordinairement transmissibles aux descendans successifs d'une même famille , qui contractaient pour en jouir l'obligation de se faire prêtres.

L'hypothèque spéciale de ces divers capitaux pouvait être transporté d'une propriété sur une autre , mais avec concours des personnes intéressées à la transmutation , et toujours dans le but , de garantir l'intégrité , et d'assurer la conservation de l'hypothèque , dont le nouveau gage devait avoir une valeur d'un tiers plus forte , que le capital hypothèqué.

L'avidité des moines Espagnols , et les terreurs superstitieuses des fondateurs , sur-tout à l'article de la mort , avaient portés la quotité des tribus à une valeur représentant à peu près le tiers des biens immeubles de la partie ci-devant Espagnole ; en sorte qu'il était rare de trouver un de ces biens , qui ne fut grévé d'une redevance quelconque de cette nature.

Les biens en propre des domaines étaient les immeubles qui appartenaient à des couvents ou à des hôpitaux , et qui provenaient de ses mêmes legs , laissés par des dé-

vots ou d'acquisitions faites par le clergé, ou par les administrateurs des hôpitaux.

Les créances royales se formaient de reliquats dus par des officiers, par des fermiers royaux, pour différentes branches des revenus du fisc, comme bulles, papiers timbrés, cartes à jouer, privilèges des combats de coqs, dixmes, déficit des trésoriers, et autres officiers publics.

Ces trois principales branches des domaines impériaux s'élevaient ensemble à un capital d'onze millions, dont la rent annuelle était d'environ six cent mille francs, et pouvait s'augmenter considérablement, au moyen des améliorations praticables dans les biens ruraux en propres.

Mais les divers événemens qui ont successivement agité la partie Espagnole, en portant une atteinte funeste aux immeubles qui servaient de garantie aux deux premières branches, ont entrainé la perte de la majeure portion des rentes exigibles. Ainsi des biens qui étaient grévés d'un capital de quarante mille francs se sont trouvés réduits au quart de leur valeur: l'hypothèque a subit la même progression.

Cette détérioration qu'il serait difficile de calculer exactement, réduira peut-être la quotité des domaines au tiers de l'évaluation déterminée par le cadastre qui en a été dressé par Monsieur Jean Batsalle, administrateur d'un grand mérite d'après les ordre du Général Ferrand.

Cette considération, et la sollicitude que commande la situation malheureuse des débiteurs, qui ont perdu les propriétés sur lesquelles reposaient ces créances, convaincront sans doute le gouvernement, de la nécessité d'amortir la plus grande partie, ou la totalité des tributs constitués sur les propriétés territoriales.

Ce sacrifice libéral, l'établissement d'un commerce libre à la paix, et les encouragements accordés à la culture par des loix sages, et des primes généreusement payées à l'industrie agricole, et spéculative, rendront bientôt à cette intéressante partie de Saint-Domingue, les véhicules puissants d'une prospérité, à laquelle elle n'était point éloignée d'atteindre sans les catastrophes qui viennent de l'accabler.

L'enfance des peuples est comme celle des hommes, et

les premièrs instants de sa formation, éxigent la prudence qui prévoit, la surveillance qui conserve, et cet esprit public, dont l'heureuse influence produit le désir du bien et les moyens de le faire. C'est en alliant l'intérêt particulier des peuples avec les principes conservateurs qui constituent les bons gouvernemens, qu'on obtient des résultats utils et durables; car telle est la connexité de toutes les parties d'une sage administration, que de leur exacte combinaison, découlent les avantages les plus solides, tandisque leur dissolution ne produit qu'un découragement funeste, signe précurseur d'une désorganisation totale et prochaine. Hors donc si dans ces belles contrées la nature inerte et sauvage, par l'absence des institutions essentielles à son développement, offrait encore des ressources locales aussi considérables: que doit-on espérer et attendre, d'un régime qui devra encourager l'industrie, et protéger le commerce. La partie Espagnole présente dans tous les genres de prospérité, des avantages incalculables. Ses belles plaines entrecoupées de jolis bouquets de bois, sont arrosées par des rivières, dont les bords riants offrent des paturages excellens aux troupeaux, et un asile agréable aux pasteurs. Les douces occupations de la chasse et de la pêche, sans interrompre les travaux utils des hatiers, leur procurent les délassemens les plus doux et les ressources les plus abondantes de la vie. La culture dans ces lieux enchantés, n'y produit que l'absolu nécessaire; mais de nombreux troupeaux de vaches apportent journellement au berger, le tribut qu'elles doivent à ses soins, et à sa puissance. Des montagnes plus fertiles terminent ordinairement ces parques immenses; c'est là qu'une nature plus libérale et plus riche doit étaler un jour son orgueilleuse magnificence, et remplacer les antiques forêts qui couronnent leurs sommets, par des productions plus dignes d'elles et plus relatives au bonheur de ses laborieux enfans. Une population active et industrieuse, encouragée par la beauté des sites, et la fertilité du sol; transformera bientôt ces déserts en plantations florissantes; et ces même lieux où régnaient depuis tant de siècles, le cédre altier, l'élégant palmiste, et le fastueux acajou subiront alors les douces loix, de la canne majestueuse ou de l'humble cafier.

Telle est cependant la perspective qu'offre à la France la possession de la partie ci-devant Espagnole si le gouvernement ne néglige pas des avantages aussi précieux.

Le commerce sur-tout doit être dans le principe, l'objet de sa sollicitude : c'est par l'établissement d'un entrepôt à Samana qu'il enlevera aux neutres une prépondérance qu'ils ne doivent qu'à la stagnation, ou à l'inertie de notre commerce : et ces mêmes richesses qui vont s'engloutir dans les comptoirs étrangers, circulant dans nos établissemens activeront forcement, les ressorts de l'industrie, et le developpement de la culture.

Il serait facile de démontrer que les principes d'un commerce libre dans nos possessions occidentales se concilient parfaitement avec les intérêts de la métropole et celui des peuples voisins.

Lorsque les Espagnols qui habitent depuis l'Orenoque jusqu'au cap la Vela, pourront aller faire leur emplettes dans un port de la partie de l'Est de Saint-Domingue, ils préfèreront indubitablement ces voyages qui n'exigent que douze jours au plus, pour l'aller et le retour des bâtimens, en raison des vents traversiers ; à ceux de la Jamaïque et de Saint-Thomas qui ne peuvent être moindres d'un mois, et dont les longueurs font éprouver aux opérations du commerce interlope, des retards infiniment préjudiciales et mêmes dangereux.

Mais si le moment d'adopter ce systême commercial n'est point encore arrivé, si les circonstances nous mettent dans la dure nécessité, de retarder l'instant de donner à cette partie intéressante les moyens ds prospérité à laquelle elle a droit de prétendre, on ne pourra au moins s'empêcher de convenir que ces projets quoique éloignés, concordent parfaitement avec l'époque, où les intérêts de deux grandes nations, doivent nécessairement se condondre.

No. 4.

Les Anglais maitres de la mer, et de toutes les richesses du monde ; étaient reduits par les conquêtes et l'influence de Napoléon-le-grand, en Europe, à chercher dans une autre hémisphère un débouché pour leurs manufactures encombrées. Ils convoitaient depuis longtems les possessions Espagnoles avec lesquelles ils n'avaient eu jusqu'à cette époque que des relations interlopes, de peu d'im-

portance. Ces vastes contrées par leur immense population, et l'énorme quantité de numéraire quelles produisent pouvaient seules les dédommager de la stagnation funeste de leur commerce, et suppléer á la cosommation , dont les crises politiques de l'ancien continent les avaient privé: La révolution d'Espagne en rapprochant les deux nations par un traité d'alliance qui semblait confondre leurs interêts , devait nécessairement substituer des idées plus libérales , au systême exclusif et méfiant , qui régissait les possessions espagnoles dans le nouveau monde. L'intérêt des deux nations exigeait des communications plus intimes , et des relations dont l'avantage fut réciproque , et neutralisa les mesures de leurs ennemi commun. Ce fut donc pour parvenir à ce but que les anglais affecterent dès le principe de cette guerre , une générosité de procédés à l'égard des espagnols , que les circonstances pouvaient seules expliquer. ils combinèrent avec eux l'expulsion des français de toutes les amériques ; et disposérent les esprits par des idées d'indépendance à s'affranchir du joug Européen, et à briser les entraves humiliantes qui asservissaient huit millions d'habitans industrieux , et opulents aux caprices d'une métropole despotique. Ces principes se propagèrent, et auraient acquis beaucoup de consistance ; sans la fermeté des autorités qui en imposa aux esprits novateurs et remuans. Ces dispositions révolutionnaires firent connaitre les dangers des communications étrangères , et determinèrent plusieurs capitaines généraux à déffendre à tous les étrangers sans distinction , l'entrée des ports de leurs gouvernements ; et à tenir sévèrement la main aux anciennes loix relatives au commerce interlope.

No. 5.

Pétion craignait que la frontière de son gouvernement, ne devint le théatre de la guerre entre les français et les espagnols , et que le parti vinqueur ne respecta pas ses limites. à peuprès à la même époque Don Toribio Montes dans ces instructions à Sanchez , témoignait les mèmes inquiétudes au sujet des nègres et mulâtres Français : il recommandait sur-tout de ne les admettre dans aucune opération militaire prévoyant bien les dangers d'une coalition dont les Espagnols auraient été infailliblement les dupes. Cependant Sanchez vient de contracter

une alliance avec Christophe, qui lui a envoyé trois cent hommes de troupes auxiliaires.

No. 6.

Le colonel Aussenac se trouva dans la situation la plus difficile et la plus périlleuse. Sa cavalerie composée d'Espagnols plus disposés en faveur des insurgés qu'en faveur du gouvernement, lui inspirait beaucoup d'inquiétudes. Il ne lui resta même aucun doute sur le danger qu'il courait, lorsque Francisco Peres capitaine de ces compagnies, lui assura en particulier, qu'il ne devait pas compter sur les services de cette cavalerie, dans une guerre contre des Espagnols. Il fallut donc agir de prudence et sur-tout ne pas laisser pénétrer l'inquiétude que cet avis devait causer.

No. 7.

Les Espagnols étaient soumis moins par amour pour le gouvernement que par habitude et par apathie. Le général Ferrand intimement convaincu de cette vérité, évitait autant que possible, les occasions de leur faire sentir son pouvoir, pour ne pas s'exposer à leur faire connaître son impuissance : aussi ils se gouvernaient pour ainsi dire entr'eux et n'avaient d'autres rapports avec leur gouvernement, que ceux relatifs à l'usage d'une autorité qui ne se soutenait que parcequ'elle était plutôt l'effet de la volonté du peuple, que des droits du souverain.

Ils eut été dangereux en effet dans une circonstance où les habitans de la partie de l'Est entrainés par l'exemple heureux des nègres leurs voisins, n'avaient qu'à vouloir l'indépendance pour l'obtenir, d'afficher des prétentions, qu'on n'aurait pu soutenir par la force. C'est ainsi que la tranquillité se conserva parmi ces peuples jusqu'au moment où le général Ferrand voulut empêcher, ou du moins restreindre, le commerce des bestiaux avec la partie Française. Son motif était bon, puisqu'il tendait à conserver à la colonie des moyens de restauration essentiels un jour à ses établissements : mais il attaquait l'intéret des riches particuliers, et reveillait dans l'esprit du peuple, l'idée de sa puissance et de la faiblesse de ses gouvernans.

Il fallait frapper ou céder dans le principe de la fermentation ; mais le Général Ferrand, en adoptant le premi-

er parti, ne prit que des demies mesures, qui loin d'étouffer le feu, ne contribuèrent qu'à l'allumer, et à donner aux chefs de parti, les occasions d'éssayer leurs forces, et de les employer ensuite avec succès, contre un gouvernement, qui avait perdu à leurs yeux le prestige de sa supériorité.

Le Général Ferrand devait donc s'en tenir à sa première politique qui ne laissait aucun prétexte à l'inquiétude populaire; ou en ressaisissant avec vigueur la jouissance entière de l'autorité; il devait donner au Colonel Aussenac les moyens de frapper un coup terrible et décisif au mal-passe, ou ce colonel fut forcé devant des forces infiniments supérieures, de faire une rétraite qui décida du sort de cette partie de Saint-Domingue, par l'ascendant et la confiance, qu'elle donnait aux insurgés.

En vain le Général Ferrand, fit-il des proclamations pour ramener les esprits: le gout de la liberté ou la liberté de tout faire, l'emportait sur des conseils dictés par le sentiment de l'intérêt public, mais qui devenaient suspects à des hommes dont le fanatisme s'était emparé.

No. 8.

Le général Ferrand fut prévenu par divers commandants d'arrondissement des mouvemens que se donnaient les chefs secrets de l'insurrection; mais il taxa ces avis d'exagération et les atribua à la pusillanimitè de ces diferents chefs; il avoit enfin les yeux tellement fascinés par sa confiance dans les espagnols, qu'une heure avant le combat de palo-hincado il recommandait à ses soldats de tirer en l'air pour épargner le sang de ces hommes qu'il considerait comme victimes de l'erreur et des intrigues de quelques factieux.

No.9.

Quelques personnes ont prétendu que le Colonel Cassillas avait fait le voyage de Neibe, plutôt pour s'assurer des avantages qu'il y aurait à embrasser le parti des insurgés, que pour servir la cause du gouvernement français; mais qu'ayant jugé des succès de l'entreprise d'après les faibles ressources et l'incapacité des hommes qui devaient la diriger, il préfera s'attacher à la fortune d'un gouvernement puissant contre lequel on ne peut jamais s'armer impunément.

No. 10.

La dissimulation et la perfidie des habitans du pays étaient telle, que ceux d'entre eux qui avaient accès auprès du gouvernement, rendaient compte de tout ce qui passait aux révoltés dans le même tems où ils fesaient les protestations les plus fortes sur leur dévouement, et leur fidélité. Le colonel Aussenac ne put jamais se procurer un espion parmis eux, et Ciriaque était éxactement instruit de tous ses projets.

No. 11.

L'Américain Walton avait joui d'une certaine considération, et de la faveur du général Ferrand pendant les premières années de son établissement à Sto-Domingo. Les fausses spéculations de commerce du sieur Walton dérangèrent sa fortune, et le réduisirent à la cruelle nécessité de manquer à ses engagements dans son pays. Dans cette situation désesperée le sieur Walton qui avait fixé sa résidence à Santo-Domingo, entrevit dans les chances d'une crise politique, la possibilité de rétablir sa fortune; Il se lia plus étroitement avec les espagnols dont le caractère et l'influence lui était connues et devint un des moteurs les plus zelés du sistème insurrectionel. on assure même, (mais ce fait n'a pas été prouvé) qu'il persuada aux espagnols que l'intention du général Ferrand était de faire un massacre général des habitans de Santo-Domingo, et que le signal devait être quelques coups de canons tirés de l'arsenal. Qu'en conséquence il était urgent de prévenir et de dévancer les cruelles dispositions des français, et qu'il fallait se tenir tous prêts pour les égorger eux mêmes au premier coup de canon qui devait se tirer à une époque déterminée.

La difficulté était donc pour le Sieur Walton de faire tirer quelques coups de canons par l'Arssenal; voici la manière dont on prétend qu'il s'y prit. Il s'entendit avec un des batimens Anglais en station devant la rade, et l'engagea à razer la terre d'assez près pour forcer l'Arsenal à faire feu sur lui.

Ce plan eut peut être réussi, si quelques espagnols aux quels Walton s'était confié n'étaient venus dénoncer le sieur Walton au général ferrand qui lui reprocha publiquement son ingratitude et son crime, et le fit arrettêr.

No. 12.

Depuis long-tems il existait une rivalité entre Joseph d'Espinosa commandant pour les Français à la mate, et le colonel Don Juan Cassillas commandant à Saint-Jean de la Maguana. Ce dernier d'une bravoure qui approchait de la témérité jouissait d'une grande réputation parmis ses compatriotes, dont il était même rédouté. D'Espinosa avait de la finesse, et ne manquait pas d'un certain courage; mais il était dissimulé, froid, et moins attaché au gouvernement Français. Cette dernière considération détermina le Général Ferrand, qui voulait éviter les conséquences funestes d'une rivalité, qui pouvait tôt ou tard, compromettre la tranquilité du pays, à donner au Colonel Cassillas le commandement des deux arrondissements. Cette mesure qui plaça d'Espinosa sous la dépendance de Cassillas, fut un sujet d'humiliation pour le premier, qui depuis cette époque jura la perte de Casillas, et une haine implacable au gouvernement Français. L'insurrection du 10 Août lui fournit l'occasion de la vengeance, et il en profita.

No. 13.

Don Augustin Francó avait le commandement important du Cibao. La faveur dont il jouissait auprès du Général Ferrand, avait excité la jalousie de Marc-Torres, jeune homme d'une valeur à toute épreuve: il fut du nombre des habitans qui vinrent solliciter le remplacement de Franco; mais le mauvais accueil que leur fit le Général Ferrand, et les nouvelles marques de confiance qu'il donna à Don Augustin Franco qui fut fait adjutant-général, irritèrent tellement ses ennemis, qu'il fut arrêté aussitot que la révolte eut éclatée.

No. 14.

Le voyage de Casillas à Neibe n'ayant d'abord été sçu du Colonel Aussenac que par des voies indirectes, lui inspira quelque méfiance sur la fidélité de ce chef Espagnol, il manifesta ses inquiétudes au Général Ferrand, qu'il rassura néanmoins, après avoir reçu des nouvelles de Casillas lui-même.

No. 15.

La conduite des habitans de Bani et de Los Ingenios n'importe les motifs qui la dirigèrent, est digne des plus grands éloges: ils ont été fidels jusqu'au dernier moment, et n'ont suivi qu'à regret l'éxemple des autres parties de l'île. Le Père Guerero curé de Bani, et le commandant militaire Castillo ont contribués à maintenir la tranquilité, et l'obéissance des habitans à leur gouvernement.

No. 16.

Les habitans de Saint-Iago instruits de la marche du Général Ferrand, hâtaient leur marche, pour opérer leur jonction avec Don Juan Sanchez à Seibo; ils arrivèrent la veille du comba au camp de Palo-Hincado.

No. 17.

Ces expressions dignes d'un Trajan, suffiraient pour donner une idée des grands qualités du Général Ferrand. si les instances des habitans Français et Espagnols pour le retenir lorsqu'il fut question de son depart; et les inquiétudes qu'ils éprouvèrent pendant son absence, n'étaient pas les témoignages les plus flatteurs pour un homme de bien.

No. 18.

Le Général Ferrand s'exprimait ainsi pour contenir les habitans, par l'exposé des avantages que leur révolte pouvait leur faire perdre: mais son intention bien connue, fut toujours de suivre les erremens de son gouvernement, rélativement au commerce Anglais. Quoique la position affreuse dans laquelle il se trouvait eut peut-être justifié, cette tolérance qui tournait à l'avantage du pays.

No. 19.

Ce colonel Ramirez avait été dénoncé au Général Ferrand, comme un des moteurs les plus ardents de l'insurrection; mais soit par crainte, soit par hypocrisie, il affecta des sentimens d'attachement à la personne du Général Ferrand avec tant d'art qu'il fut choisi par cet infortuné général, pour faire partie de son expédition de Seibo, en qualité de colonel des milices de plusieurs ar-

rondissemens. Il trahit ses devoirs et son bienfaiteur dans cette occasion, et dans la confusion de la melée il fut rejoindre les insurgés.

No. 20.

Le Général Ferrand ne pouvait pas croire que des habitans qui avaient été constamment l'objet de sa plus tendre sollicitude ; qui lui devaient l'abolition des tribus dont leurs biens étaient grévés; pour lesquels il avait fait au gouvernement Français des représentations afin d'obtenir l'entier amortissement de ces charges publiques ; qui avaient enfin donné à leur souverain pendant quatre ans des preuves irréfragables de leur attachement, fussent capables de céder aussi légèrement aux impulsions de la malveillance, et trahir avec autant de perfidie, un gouvernement qui les avait comblé de bienfaits. Il faut cependant rendre justice à un grand nombre d'entr'eux qui resta fidels à ses devoirs, et préféra la haine de Sanchez et de ses complices à l'avantage de conserver par un crime leurs propriétés dont ils ont fait généreusement le sacrifice. On doit distinguer parmis ces derniers, le vertueux Père Correa, Don Ramond Cabral, Don Joseph de l'Orve, Don Joseph L'Abastide, Don Juan Santi, Don Augustin Franco, et le Colonel Péralta qui languit dans le cachôts de Porto-Rico.

No. 21.

Le Général Ferrand dont toutes les vues étaient dirigées vers l'intérêt public, connaissant l'état de délabrement des propriétés territoriales, occasionné par les crises qu'avait éprouvé ce malheureux pays, lors de l'invasion des nègres sous Dessalines ; se proposait de remettre la moitié des capitaux, dont l'intérêt énervait les propriétés, et décourageait les propriétaires.

No. 22.

Parmis les hommes comblés des bienfaits du Général Ferrand, Manuel Carabajal, est celui qui a manifesté l'ingratitude la plus noire. La partialité du général pour cet homme, a été poussée au point, de sacrifier pour ainsi dire la justice à des considérations particulieres en sa faveur. Carabajal perd un procès contr'un Français nommé Douzon Montas ; le Général Ferrand, croyant

que la réligion du tribunal avait été surprise, suspend l'exécution de la sentence et prend un arrêté favorable à Carabajal. C'est cependant ce même particulier qui figure dans l'insurrection comme un des factieux les plus audacieux, c'est ce même homme qui commandait en second, à l'affaire du seibo. C'est ce scélérat qui a laissé couper la tête à son bienfaiteur, et qui a rassasié sa vue de ce spectacle révoltant.

No. 23.

Ce jeune homme a perdu depuis le mérite de cette démarche, en se dévouant entiérement à Don Juan Sanchez dont il est laide de camp, et le factotum. L'opinion générale est aujourdhui que sa conduite, lors de l'affaire de seibo, n'avait d'autre objet, que de ménager les deux partis, et de se déclarer ouvertement pour celui qui aurait l'avantage.

No. 24.

Le général Ferrand se voyant harcelé par une nombreuse cavalerie, et ne voyant autour de lui que quelques officiers échappé au carnage, craignit de tomber au pouvoir de l'ennemi, il demanda à un de ses officiers, de la poudre pour amorcer ses pistolets, il s'informa d'un grand nombre d'officiers qu'il n'appercevait pas, et se donna la mort avec tant de précipitation que l'explosion seule annonça ce fatal événement.

No. 25.

Le capitaine Francisco Dias appelle ce combat une monstruosité de la fortune. Il doit en parler sçavament, puisqu'il commandait en chef. Il nous a assuré que si les feux des pelotons avaient continué cinq minutes de plus, l'armée de Sanchez se mettait en déroute, et ne se réunissait plus. Il a dit aussi que pendant le combat Sanchez et Carabajal se tenaient à l'écart, en s'engageant réciproquement, a ne point compromettre une existance aussi essentielle au salut de l'armée.

No. 26.

Pendant la courte durée, de l'administration du général Ferrand, on avait vu toutes les branches de l'économie politique se perfectionner, et sortir de la stagnation hu-

miliante, dans laquelle l'apathie et l'indifférence de l'ancien gouvernement les tenaient plongées. Les rues de Santo-Domingo dégradées par le tems avaient été réparées, les maisons appartenantes aux domaines étaient entretenues, et même embellies, par le corps du génie chargé de cette partie interessante et considerable des revenus daumaniaux. les biens ruraux, et les hâtes faisant parties de ces mêmes daumaines, prenaient un accroissement qui offraient au gouvernement, la perspective de doubler en quelques années le produit de ces immeubles: les établissements particuliers suivaient cette même progression depuis l'abolition des tribus onéreux dont ils étaient grevés. Le gouvernement allait enfin s'occuper incessament des grands chemins de la partie espagnole; et mettre à exécution le superbe projet d'un port-militaire à Samana. La culture prenait une extention considérable dans les quartiers de los ingenios et de samana. Les coupes d'Acajou d'une qualité supérieure à celle de tout le reste de l'Amérique faisaient rentrer dans la circulation une grande partie du numéraire que le commerce de l'importation étrangère en faisait sortir.

No. 27.

On ne peut pas assurer que l'arrondissement de Bani fut de bonne foi sincèrement attaché au gouvernement Français, mais on doit au moins lui sçavoir gré de n'avoir point cédé à l'impulsion des autres quartiers, et d'avoir donné ainsi que le quartier de Los Ingenios jusqu'au dernier moment, des preuves de son amour pour la tranquilité, et de respect pour le gouvernement.

No. 28.

Après les évacuations éffrayantes et successives, de tous les quartiers de la partie Française; il y avait sans doute du courage, à venir se renfermer dans les murs d'une ville, dont la population bigarée, devait nécessairement inspirer des inquiétudes. Une poignée de Français se dévouèrent cependant à la défense du pays, sans être effrayés des chances auxquelles les exposait l'avenir. Ils soutinrent d'abord le siège de 1805 contre Dessalines, à la tête de vingt-deux mille nègres: ils eurent la gloire de lui opposer une vigoureuse résistance, et de le forcer à lever le siège de la place.

Leurs courageux efforts dans le dernier siège sont dignes des plus grands éloges, ils sont le complément honorable de cette multitude de preuves, qu'ils ont donné pendant sept ans, de leur courage, de leur zèle, et de leur dévouement à la France.

No. 29.

Le chef-de-bataillon Castet officier de mérite, ne put opposer aucune résistance aux Anglais, n'ayant pas de troupes dans son commandement. Mais il rendit un service essentiel au pays en obtenant de l'ennemi une guarantie formelle pour toutes les propriétés, et les personnes des Français, habitans de la presqu'île, qui furent placées sous la protection spéciale du gouvernement Anglais.

No. 30.

Monsieur de Chesfontaines chevalier de Malte, et ancien officier de marine domicilié depuis cinq ans à Samana, fut désigné par les Anglais pour faire partie du conseil municipal, et défendre les intérêts de ses compatriotes. Le caractère ferme de cet habitant, en imposera sans doute aux autorités factieuses qui gouvernent le pays, et conservera à la France le petit nombre de colons industrieux, qui s'y trouvait à l'époque de l'insurrection.

No. 31.

Cyriaque Ramirez malgré la supériorité de ses forces, ne suivit que de loin le Colonel Aussenac dans sa retraite: le contraste de sa conduite avec celle qu'avait tenu le colonel Aussenac, en traversant les arrondissemens d'Azua, de Bani, de Los Ingenios, et de l'Isabelle, aurait suffi pour arrêter les progrès de la révolte, si la terreur qu'il répandait n'eut contenu l'indignation publique.

No. 32.

Il est bien extraordinaire d'entendre parler des usages des nations civilisées, par ces mêmes hommes qui deux jours auparavant, et huit jours après le combat de Palo-Hincado égorgeaient encore les malheureux Français que les chances désastreuses de la guerre avaient livré à leur discrétion. C'était alors qu'il fallait invoquer les

usages des nations civilisées au lieu de s'abandonner à toute la férocité des peuples les plus barbares.

No. 33.

L'affectation des Espagnols a débiter ces nouvelles extravagantes, aurait suffit pour les faire révoquer en doute, si le sentiment de notre supériorité avait pu être affaiblit par les moyens ordinaires d'une politique qui annonce toujours la faiblesse.

No. 34.

Les rétranchemens élevés par les Espagnols étaient plutôt faits pour leur cacher le danger, que pour les en garantir: aussi leur illusion ne durait-elle, que jusqu'au moment où les Français manifestaient par leur contenance la résolution de les prendre; où voyaient alors les Espagnols beaucoup moins occupés à les défendre, qu'à songer aux moyens de les abandonner sans danger. La terreur gagnait bientôt tous les esprits, et une fuite honteuse était ordinairement le résultat de cet apparrat menaçant de fossés de palissades qui coutent beaucoup de peine à faire, et peu de tems à prendre.

No. 35.

Les forts de Saint-Jérôme et de Jayna, situés sur la côte sud de Santo-Domingo, formeraient une ligne de défense assez redoutable, pour empêcher ou au moins pour retarder l'investissement de la place de Santo-Domingo, si on pouvait y mettre une garnison de 300 hommes. L'ennemi ne pourrait alors avancer que progressivement, ou serait obligé de diviser ses forces pour mettre le blocus devant chacun de ces forts, ce qui serait impracticable à l'égard du second dont les environs absorberaient en peu de tems les armées les plus nombreuses par l'air infect qu'on y respire, et qui est purifiée dans le fort part l'air salin et par la brise d'Est qui regne reguliérement tous les jours: mais l'un et l'autre ne peuvent contenir qu'une garnison de quatre-vingt hommes au plus, et cet inconvenient neutralise absolument l'avantage de leur situation. Il est indispensable de les abandonner, ou si on les conserve, l'ennemi peut leur intercepter les communications sans danger, et s'établir à portée de canon de la place.

No. 36.

On peut dire avec vérité que la compagnie administrative a été un model de courage, d'émulation, et de fermeté pendant tout le cours de cette guerre. Elle a souvent réclamé le droit de former l'avant-garde, et dans la chaleur de l'action cette jeunesse bouillante s'est toujours faite remarquer aux prémiers rangs.

No. 37.

On doit se rappeller de ce que nous avons dit du courage de Sanchez dans la note 25, ainsi que des bonnes dispositions qu'il avait fait, pendant le combat de Palo-Hincado, dont la malheureuse issue, ne doit être attribuée qu'à la terreur panique de nos troupes, et à cette fatalité qui tenait à des causes, absolument étrangères à la valeur des Espagnols, et à l'habilté de leurs chefs.

No. 38.

Ce n'est pas la honte, mais la crainte, qui empêchait Don Toribio Montès de contracter ouvertement une alliance avec les esclaves révoltés de la partie Française. Il appréhendait avec raison leur valeur, leur audace, et sur-tout leur perfidie, dont les habitans de la partie de l'Est avaient fait quatre ans auparavant la funeste épreuve, lors de l'irruption de Dessalines.

No. 39.

La protection de Don Toribio Montès, était le prix d'une convention faite avec Sanchez, relativement aux superbes coupes d'acajou, que les Français avaient établis dans la partie de l'Est, et dont les bois devaient être envoyés à Porto-Rico pour satisfaire la cupidité du gouverneur.

No. 40.

On est indigné de la sôtte vanité de Toribio Montès, et des prétendus sentimens d'humanité qu'il affecte dans ce galimatias d'instructions qu'il adresse à Sanchez; quand on songe qu'un vil intérêt d'argent, est l'unique mobile de sa conduite, et que son insatiable avarice, a porté le fer et la flamme dans un pays qui était heureux, sous les Français: au reste les auteurs de ces désastres peuvent

bien se rejouir du depart des Français, mais ne peuvent pas s'en glorifier car la faim seule a pu les vaincre.

No. 41.

On est tenté de rire en voyant les grands moyens de Don Toribio Montès pour soutenir sa noble entreprise; on croit voir Pierre le Roux faisant le calcul de donner peu et de le faire valoir beaucoup. Mais au moins il est exact à rappeller dans toutes ses lettres, les envois de bois d'acajou.

No. 42.

Don Toribio Montès qui avait éprouvé l'humiliation de voir son autorité avilie dans la personne du colonel Ximenès son délégué, dissimula jusqu'au moment où les revers qu'essuyèrent les insurgés lui fournirent le prétexte d'envoyer le colonel Don Joseph Arata, avec le régiment fixe de Porto-Rico. Ce nouveau chef chargé des opérations militaires, réduisit Sanchez au rôle insignifiant de gouverneur civil; mais la junte en confirmant Sanchez dans le grade de capitaine-général, déjoua tous les calculs de Don Toribio Montès: Don Joseph Arata mourut de chagrin; et sa mort priva les Espagnols, d'un chef qui réunissait a beaucoup de douceur, beaucoup truction et d'expérience.

No. 43.

On ne voit figurer dans cette junte séditieuse de Bondille que des hommes sans moralité, n'ayant d'autre consistance dans le pays que celle que donnent l'audace et l'intrigue. Les gens honnêtes, et les riches propriétaires, déploraient en sécret les maux de leur patrie, et se tenaient éloignés de ces assemblées tumultueuses, réunies par la crainte, et délibérant au gré de quelques ambitieux.

No. 44.

La légion colonniale était composée d'hommes de couleur et de nègres libres, qui dès le principe de la révolution ont donné au gouvernement Français des preuves inaltérables de fidélité, de courage et de dévouement. Ce corps a toujours formé les avant-gardes des colonnes et a eu la plus grande part à la gloire que s'est acquise la

garnison de Santo-Domingo dans les nombreuses sorties qu'elle a fait pendant le siège de cette place. Les sieurs Répussard, Savari, Théard, D'Aux, ont particulièrement soutenu cette réputation de bravoure dont ils ont donné des preuves multipliées pendant dix-huit ans.

No. 45.

La place de Santo-Domingo n'ayant qu'une simple chemise, ne peut soutenir un siège reglé. Elle est dominée de toute part, et n'a aucun ouvrage extérieur capable d'en défendre les approches à l'ennemi, qui peut s'établir de l'autre coté de la rivière de l'Ozama, à demie-portée de fusil, se rendre maitre du port et enfiler les rues principales, sans être incommodé par l'artillerie de la place, lorsqu'il aura la précaution de poser ses gabions au revers des écores escarpées du fleuve. Si les sommes immenses dépensées par Solano à des fortifications inutiles eussent été employées à construire une bonne forteresse, sur la rive gauche; le port et la ville seraient en cas de siège à l'abri des insultes de l'ennemi, qui avec sa mousquetterie, peut faire de cette position, beaucoup de mal aux assiégés.

No. 46.

On a évalué le nombre des femmes et enfans sortis de la place, pendant le dernier siège, à trois mille trois cent; il en est resté environ huit cent; la population de Santo-Domingo, était d'environ huit mille ames; donc les femmes seules formaient la moitié de la population Espagnole et Française.

No. 47.

Les principes de Don Juan Sanchez en matière de gouvernement, sont aujourd'hui mis en pratique, par ses propres soldats. " C'est de nous qu'il tient son autorité " disent-ils hautement dans les rues de Santo-Domingo, " il ne s'en est servi que pour nous tromper, et nous " rendre malheureux: le premier coup de fusil qui par- " tira, lorsque les Français mettront pied à terre dans " la partie Espagnole, sera pour Don Juan Sanchez."

No. 48.

La résistance qu'éprouvèrent les vingt-deux mille nègres, lors du premier siège, pouvait donner a Sanchez, une idée de celle qu'il devait s'attendre à rencontrer. Il eut infailliblement échoué dans sa coupable entreprise, malgré la vigilance et l'efficacité des secours des Anglais ses alliés; si l'entrépide Fores eut réussi à jetter dans la place deux cents barils de farine.

No. 49.

Cette prédiction se réalisa le vingt-quatre Janvier à Saint-Jérôme; et si le colonel Aussenac profite des avantages de cette journée, s'en était fait de l'armée de Sanchez, et de toutes ses criminelles espérances.

No. 50.

Les Français se flattaient de l'espoir de parvenir au rétablissement de l'ordre, et les Espagnols de forcer la ville à se rendre. Ces prétentions réciproques, rendaient impossible toute espèce de rapprochement. Les Français proposèrent enfin un moyen de concilier tous les intérêts; c'était de s'en rapporter à la décision des deux gouvernemens respectifs, et de convenir en attendant le résultat de cette démarche, d'une suspension d'armes de six mois. Cette proposition fut rejettée par les Espagnols qui connaissaient la pénurie des vivres qu'éprouvait la place; mais surtout par Sanchez, qui craignait de perdre dans l'inaction, les heureux effets de l'enthousiasme qu'il avait excité.

No. 51.

Le but réel du colonel Ximenès en demandant cette suspension d'armes, était de trouver, dans les communications avenir, des occasions de nous convaincre, de l'impuissance de nos efforts, et de l'inutilité d'une plus longue résistance.

No. 52.

Dans la position affreuse où se trouvait la place, le général Barquier ne négligeait aucun moyen de conciliation, une trève de six mois, en calmant l'effervescence, aurait pu rapprocher les esprits, et dessiller les yeux de

cette multitude égarée. Peut-être qu'en envisageant avec sang-froid les conséquences funestes de leur révolte, les habitans de la partie de l'Est, auraient finis par préférer le tems heureux de la tranquilité qu'ils venaient de perdre, au bonheur chimérique que leur promettait Sanchez, et qui devait être le prix de leur sang et de leurs fortunes.

No. 53.

Le général Barquier en consentant à la suspension d'armes avait un double motif; il attendait le résultat de quelques démarches qu'il avait fait faire dans les quartiers de Los Ingenios et de Bani, et ce calme momentané pouvait en assurer le succès.

No. 54.

L'habitation où l'infortuné général Ferrand allait se délasser de ses travanx, était devenue le centre de toutes les opérations militaires de sanchez. Ces beaux jardins où un administrateur sage et bienfesant venait naguère méditer sur les moyens de rendre les babitans de la partie de l'Est heureux, étaient foulés aux pieds par ces mêmes hommes, autrefois l'objet de sa plus tendre sollicitude.

No. 55.

Le sieur Follot tailleur français à Sto-Domingo avant ces événemens, s'était réuni aux insurgés dans le principe de l'insurrection, et jouait un rôle important parmis eux. on assure que ce fut lui qui coupa la tête au général Ferrand et la traina dans les rues de Seibo.

No. 56.

La Gualliga est une plante sauvage de l'espece de l'igname, du manioc, et de la patate : elle contient beaucoup plus de parties acres que ces vivres domestiques ; le suc qu'elle contient est peu nutritif, et peut être considéré plutôt comme absorbant que comme substantiel. Elle éxige six jours de préparation. Le premier est employé à la dépouiller de son enveloppe grossière. Le second à la faire tremper pour l'amollir; la troisiéme à la raper, la quatrième à la fermentation, la cinquième à la passer pour en extraire le suc, & la sixieme à étendre la farine au soleil pour la faire sécher. On peut alors s'en nourir sans

inconvénient. Cependant les malheureux dont elle fesait la nourriture principale, éprouvaient des gonflemens dans le corps, et dans les jambes, qu'on attribuait au deffaut de substance de cet aliment, le reméde reconnu éfficace contre ces gonflements, était deux tasses de caffé amer le matin dans lesquelles on mêlait un verre à liqueur de taffia commun.

A Portorico dans les tems de disette, les habitans la laisse réduire en putréfaction, et en font des gateaux dont ils se nourrissent.

La feuille de cette plante ressemble à celle de la fougère ; elle est aussi vivace qu'elle. On employe 24 barrils en racines pour un barril d'amidon. le son qui ressemble à la sciure de Bois servait à faire des cassaves qui se vendaient quarante sols pièce.

No. 57.

Le 10 Aout, 1808. Epoque à laquelle l'insurrection commença à se manifester, jusqu'au vingt-huit Juin 1809 on évalue le nombre des espagnols en état de porter les armes qui sortirent de la vile, à douze cents hommes.

No. 58.

La proposition de Sanchez était d'autant plus impolitique que la principale force de son armée consistait en mulatres et nègres français, qui pouvaient s'offenser de cette résolution qui les livrait à la discretion des francais. Aussi Sanchez s'est-il bien gardé de renouveller cette proposition qui est restée sans effet.

No, 59.

C'est sans doute par un sentiment de prédilection pour la nation Française dont il n'avait reçu que des bienfaits, que Don Juan Sanchez a parcouru pendant trois mois la partie espagnole, pour en soulever les peuples, contre un gouvenement qui les rendait heureux ; c'est par amitié pour les français qu'il les a laissé égorger dans les bois, de monte-grande huit jours après le combat de Palo Hincado. C'est enfin par un effet de son attachement pour les français que Don Juan Sanchez et venu mettre le siége devant Sto.-Domingo, après avoir répandu dans toute la partie espagnole, les proclamations les plus injurieuses contre la nation Française et son auguste souve-

rain. Certes on ne peut pas donner à une nation qu'on aime, des témoignages plus efficaces de son dévouement.

No. 60.

C'est à leur industrieuse activité, et à leur constance au travail, que les Français établis dans la partie Espagnole, devaient leurs fortunes convoitées par Sanchez. Ces titres de propriétés valaient bien ceux que donnent la force, la violence, le vol, et l'assassinat; cependant c'est en vertu de ces derniers titres, que Sanchez s'est cru fondé, à confisquer les propriétés Françaises, pour enrichir ses avides accomplices.

No. 61.

Il y a eu dans l'espace de huit mois douze combats, où les Espagnols ont été constamment mis en déroute, c'est sans doute au jeu où qui perd gagne que Sanchez a prétendu jouer; et sous ce rapport l'avantage a été notoirement de son coté.

No. 62.

Ne se rebuteront pas de fuir, car si elles avaient disputé le terrein, la guerre n'eut pas duré long-tems. Elles eussent été détruites.

No. 63.

Toutes les vertus dont Sanchez se glorifie avec tant d'ostentation dans cette circonstance, sont révoquées en doute par tous ceux qui le connaisse. Mais au reste pourrait-il justifier de sa bonne conduite passée, que le crime de sa rebellion suffirait pour donner à penser qu'il n'avait que le masque de la vertu.

No. 64.

Sanchez invoquer l'impartialité: lorsqu'on sacrifie tous ses devoirs à l'ambition de commander, lorsqu'on méconnait l'autorité légitime, et que sous de vains prétextes on se met à sa place, lorsqu'on sacrifie à son intérêt particulier, la tranquilité, et le bonheur de cent mille ames, comment peut-on parler d'impartialité.

No. 65.

Mr. Kindelan élevé en France, et qui avait protegé par inclination les malheureux Français à Cube, contre les vexations du peuple de Saint-Jago où il commandait; fut obligé au mois de Mars 1809 pour ne point devenir suspect aux Espagnols, de faire une proclamation tendante à l'expulsion de ces infortunés habitans, dont la majeure partie évacua sur les Etats-Unis.

No. 66.

Le capitaine Brouard qui avait sans doute des raisons, pour ne point profiter de la chance heureuse, qui s'était offerte à lui le 9 Mars; contribua efficacement le 14 Avril à faire entrer dans le port, le bâtiment de Mr. Fleuri, en prenant le commandement d'une escadre de canots armés, qui attaqua dans la nuit les péniches Anglaises, et les força à abandonner la rade qu'elle tenaient étroitement bloquée.

No. 67.

Don Augustin Franco avait pour ennemi Marc Torrès et Polanco. Ces deux chefs jaloux de la faveur dont il jouissait auprès du Général Ferrand, ayant échoués dans diverses tentatives qu'ils avaient fait pour le culbuter, n'attendaient qu'une occasion favorable, afin de satisfaire leur haine et leur vengeance: ils saisirent avec empressement, celle de la révolution du 10 Août, et le firent arrêter.

No. 68.

L'habitation de Galard a été depuis l'arrivée de l'armée Française un théâtre de guerre et de combats, sans offrir aucun avantage réel par sa position. Elle servit de campement à l'armée des Espagnols, qui sous les ordres de Don Juan Baron, fit une diversion en faveur du général Kerversau, lors de l'expédition de Saint-Domingue.

Dessalines y établit son quartier-général pendant le siège de Santo-Domingo; et pendant le dernier blocus de cette ville les Espagnols, s'y sont établis, et en ont été chassés trois fois par les Français.

No. 69.

Molina un des chefs les plus courageux, parmi les insurgés, commandait cette troupe: il fut déclaré incapable de servir dans l'armée, et renvoyé dans ses foyers, pour s'être laissé surprendre, et avoir compromis le salut de ces deux cent hommes.

No. 70.

Cyriaque Ramirez rival et compétiteur de Sanchez, avait été habilement éloigné par ce dernier, dans les commencemens de la guerre. Il fut rappellé à cet époque, pour rétablir la confiance parmis les troupes: sa stature gigantesque, une voix terrible, et une caractère féroce, lui avait donné un grand ascendant sur tous les habitans de la partie de l'Ouest dont il était redouté: s'il en eut été aussi aimé qu'il en était craint, son rappel eut exposé le pays à une guerre civile inévitable; mais Sanchez possédait exclusivement alors l'amour et la confiance de tous les habitans réunis.

No. 71.

Il est extrêmement dangereux de confier la défense des colonies à des étrangers toujours disposés à sacrifier la nation qui les paye à celle qui veut les payer davantage. Il faut dans les possessions l'ointaines, des troupes nationales, animées d'un même esprit, guidées par le même intérêt, sur lesquelles le goût du changement, l'appas de la séduction, ne peuvent rien. Il y avait entre les Piémontais et les Espagnols une identité de mœurs, de langage et de caractère, qui semblait les confondre, les uns avec les autres. Envain le général Ferrand qui prévoyait les dangers de ces corps mercenaires, les avaient-il amalgamés dans les différents corps, pour neutraliser les effets de leurs dangereuses dispositions: ils parvinrent toujours à se réunir, et à s'entendre pour faire le mal; et un très-petit nombre, resta fidel aux drapeaux de l'empire.

No. 72.

Les Anglais eurent constamment des intelligences secrettes avec les Espagnols de la ville. Ils furent exactement prévenus du départ et du retour de nos bâtiments,

sans qu'on ai pu parvenir à connaître les auteurs de ces trahisons.

No. 73.

Il existe à la Havanne trois partis bien distincts, les indépendans, les partisans de Ferdinand VII. et ceux qui veulent suivre le sort de la métropole : ce dernier est celui qui a le plus de consistance, parcequ'il est composé des riches propriétaires, et des hommes les plus sages, et les plus raisonnables du pays.

A la Jamaïque les nègres entrainés par l'exemple de la révolution des colonies voisines; formèrent le complot au mois de Mai 1809, de renverser le gouvernement. Leur projet était sur le point de s'exécuter, lorsqu'il fut dénoncé par l'un d'entr'eux. Les mesures les plus rigoureuses arrêtèrent l'effet de ces dangeureuses fermentations, mais laissèrent subsister les matières volcaniques dont l'embrasement est peut-être malheureusement trop prochain.

L'insolence des nègres et mulâtres libres, la licence des esclaves, le mécontentement des juifs, qui y sont très-nombreux; l'apathie du gouvernement, le peu d'union et d'ensemble des autorités, les loix locales elles-mêmes qui concourent à augmenter aulieu de restreindre les prétentions des différentes classes dont l'intérêt est de révolutionner, une terreur secrette et générale parmi les habitans, tout annonce enfin la chûte de cette colonie florissante trop près de Saint-Domingue pour ne pas se ressentir des secousses violentes que cette dernière île a éprouvé; à moins que la paix continentale, ne vienne bientôt opposer une digue, à ce torrent destructeur qui menace de tout entrainer.

No. 74.

Les officiers Anglais ont assuré depuis que cette entreprise audacieuse leur avait couté effectivement 80 hommes, deux chaloupes et un obusier de 32. L'officier qui commandait l'expédition, voulait obtenir un nouveau grade, il tenta d'enlever dans le port un corsaire qu'on lui avait assuré y être mouillé.

No. 75.

Les Espagnols s'étant rendus maîtres du fort Dauphin pendant la première guerre de la révolution, promirent

protection et sureté aux malheureux habitans de cette ville qui pleins de confiance dans ces promesses y existaient dans la plus parfaite sécurité, lorsqu'un nègre nommè jean François qui était alors au service d'Espagne, entra dansla ville à la tête d'un régiment noir qu'un moine Espagnole nommé le Père Vasque venait d'exciter contre les Français, égorgea hommes, femmes, et enfans pendant que les troupes Espagnoles rangées en bataille sur la place, repoussaient les Français qui venaient implorer leur protection. Le président Don Joachim garcia était alors gouverneur et président à Santo-Domingo.

No. 76.

Avant la découverte du remède qui neutralisait les effets pernicieux de la Gualliga, il mourut à Santo-Domingo environ trois cents personnes affligées de gonflements, et d'une dissolution complette dans les humeurs.

No. 77.

La garnison du fort Saint-Jérôme composée de cinquante hommes, n'ayant le 6 Juillet que pour deux jours de vivres, devait sortir le 8 et faire une trouée pour pénétrer à Santo-Domingo. Les mesures étaient prises pour traverser la ligne ennemie au poste gardé, par les Anglais, sur les bords de la mer.

No. 78.

Les Anglais débarquèrent le 28 Juin, et n'arrivèrent sous les murs de Santo-Domingo que le lendemain du jour, où les ouvertures avaient été faites au commodore Sir William Pryce Cumby. Ainsi leur arrivée n'a nullement influée sur la détermination de la garnison.

No. 79.

Des personnes nouvellement arrivées de Santo-Domingo, assurent que les Espagnols n'attendent que l'arrivée des Français pour mettre bas les armes, et se débarrasser d'un gouvernement qui les a trompé, et dont la fiscalité leur fait regretter les soins paternels et désintéressés de leur gouvernement légitime.

Note (a)

Ce nègre dont la coupable ambition a perdu la colonie de Saint-Domingue fut le premier instrument du système désastreux des Négrophiles. Il était doué d'un talent de conduite extraordinaire. Il le devait à l'habitude de commander à cette sollicitude active qu'inspire une grande ambition et la continuité des soins et du travail qu'exige nécessairement une administration très étendue. Il avait la conception des grandes idées, sans avoir cette facilité d'expression, et cet esprit d'analyse, qu'on acquiert par l'éducation et l'étude. Il saisissait l'ensemble d'un plan, et avait le discernement assez fin pour en surveiller la stricte exécution. On peut dire que ceux dont il se servait, n'étaient que les agens passifs de ses volontés, et les rédacteurs serviles de ses idées. Méfiant et dissimulé comme un Africain, il était extrêmement secret et réservé, à l'égard de ceux même qui paraissaient avoir sa confiance, malheur à celui qui en eut abusé. Il s'étudiait à donner le change sur ses véritables desseins; mais ils étaient aussitôt exécutés que conçus. Quelques traits de cruauté de cet homme singulier, caractérisent bien son ame soupçonneuse et féroce, instruit par ses espions qu'il devait courir des dangers en traversant un pays, il fait atteler ses cheveaux et dispose tout pour le départ. Le carosse bien fermé part, escorté par ses guides, pour sa destination; il est attaqué à l'endroit désigné; mais à la grande surprise des assaillants et même des gens de l'escorte; la voiture criblée de balles était vide. Toussaint convaincu des mauvaises intentions de ses ennemis, fait exécuter tous les chefs du pays et ses propres gardes pour n'avoir point opposé une assez rigoureuse résistance.

Toussaint surprend la correspondance d'un de ses aides-de-camp avec Rigaud, son rival, et son ennemi: il fait venir cet officier. Un tel lui dit-il, vous êtes coupable d'une grande trahison, et pour que vous n'ajoutiez pas le mensonge à l'ingratitude, voyez votre lettre: Je ne veux point donner à la colonie le scandale de l'exécution d'un de mes amis, mais que demain matin après mon départ vous n'existiez plus. L'officier obéit, mais ne réussit pas à se tuer. Cet événement dont on ignore les motifs excite l'intérêt public; le commissaire du gouvernement s'empresse d'aller rendre compte de cet acci-

dent à Toussaint " s'il nest pas mort répondit froide-
" ment Toussaint, qu'on le fasse porter au cachot."
L'officier mourut chargé de fers, et confessa lui même sa faute.

Toussaint prévoyant et craignant l'arrivée des troupes françaises fait enterrer ses trésors à quelque distance du cap; et fit périr, pour s'assurer de son secret, tout ceux qui en avait connaissance.

Extrêmement absolu et vain, il exigeait la plus grande defférence à ses volontés, et le plus grand respect pour sa personne. Doué d'un tact fin et d'une présence d'esprit rare, il était rigoureux sur les convenances, et ne permettait à qui que ce fut de les enfreindre.

Lors de la prise de Santo-Domingo les officiers du cabilde ou du corps municipal, vinrent lui donner leurs demissions: " Messieurs, leur dit Toussaint, le gou-
" vernement n'est point encore organisé; vos concitoy-
" ens ont encore besoin de vos lumières, et de vos soins;
" faites ce leger sacrifice à leur bonheur, dans peu de
" jours vous serez délivré de toute responsabilité." Mais ces messieurs insistant, Toussaint leur dit de se retirer et leur déclare qu'à l'instant même leurs fonctions ont cessé. A peine étaient-ils au bas de l'escalier que se rappellant qu'ils avaient une demande à faire au nom de la ville ils remontent chez Toussaint. " vous ignorez sans
" doute, messieurs, leur répondit-il que les représenta-
" tions du peuple ne doivent me parvénir, que par l'or-
" gane de ses magistrats: vous avez bientôt oublié que
" vous venez de renoncer à l'instant à ce beau titre; reti-
" rez-vous."

Toussaint affectait la plus austère religion, et la faisait concourir habilement à ses desseins. Madame de... dont il avait été l'esclave, lui avait fait éprouver un traitement rigoureux. Elle se présente à lui, à l'époque de sa puissance. Toussaint lui montrant l'Oraison Dominicale et le paragraphe du pardon des injures, lui demande si elle est pénétrée de cette belle morale; eh! bien, madame lui ajouta-t-il, c'est à elle que vous devez le bon acceuil que je vous fais.

Mais Toussaiut n'était pas toujours fidel à ses principes réligieux, et machiavel dominait dans son ame avec plus d'empire que l'évangile. Moïse son neveu, fut presqu'en même tems l'instrument, et la victime de sa coupa-

ble politique, Il périt pour avoir trop bien exécuté ses ordres sanguinaires.

Toussaint agé de cinquante-cinq ans était d'une activité extraordinaire ,il se transportait avec une rapidité presqu'incroyable d'une extremité de l'Isle à l'autre. Il dormait peu et mangeait encore moins. Peu de personnes peuvent dire avoir vu manger cet homme méfiant et soupçoneux. Il était aussi caché dans ses intrigues amoureuseuses. On a souvent conjecturé qu'il avait des rélations avec telle ou telle femme, mais on n'en a jamais eu la certitude.

Toussaint montait tres bien à cheval il avait de la dignité dans la démarche, de la fermeté dans l'âme, une figure désagréable mais expressive, le coup d'œil vif, une cruauté froide, une ambition demesurée, un orgueil insupportable , une activité , et une sobriété étonnante , il était fourbe , dissimullé , soupçonneux au suprême dégré. son avarice le rendait insensible au doux sentiment de la bienfaisance, mais il était scrupuleux observateur de sa parole qu'il engageait difficilement. Rusé à l'excès il cherchait à lire dans les yeux ce qui se passait dans l'âme , et réussissait souvent à le connaitre. Il avait une mémoire prodigieuse et une manière de s'exprimer orientale. Un jour voulant exprimer les effets de sa colère , à ceux qui l'entouraient; vous voyez , leur dit-il , en montrant le ciel , ce gros nuage noir ; il y a la dedans du charbon , du souffre , et du feu : et lorsqu'il va créver il en sortira un tonnerre qui pulvérisera tout.

Toussaint en travaillant à établir son autorité donnait à toutes ses actions l'apparence trompeuse de son dévouement à la France. Ses discours ne respiraient que fidélité au gouvernement de la métropole ; et tout dans sa conduite privée annoncait le désir ardent de l'indépendance. Il eut bien voulu concilier si cela eut été possible, son inclination pour la France , et son goût pour une autorité absolue : mais la dernière idée plus flatteuse prenait le dessus et l'entraînait à grands pas vers sa perte. Je me rappelle d'une circonstance qui prouve que cet homme ambitieux n'était point sans inquiétude sur le résultat de ses projets. J'étais présent à la conversation que je vais rapporter. Toussaint demandait à Mr. M.....maire de la ville des renseignements sur un vieux édifice situé sur les bords du fleuve L'Ozama. Un Espagnol crée

par lui administrateur des domaines, prenant aussitôt la parole, dit que ce vieux monument, était l'ancien palais de Christophe Colomb, qui ayant été soupçonné de viser à l'indépendance, fut arrêté et envoyé en Espagne les fers aux pieds et aux mains.

" En répondant à la question que j'avais fait à Mr. " Le Maire, reprit Toussaint, vous avez rapporté un " fait absolument étranger à cette question, et vous avez " peut-être dit ce que Monsieur Le Maire n'avait pas " l'intention de dire. Je savais comme vous que Colomb " avait éprouvé l'ingratitude de l'Espagne, et que telle " est la destinée des hommes qui servent bien leur pays; " ils ont des ennemis puissants qui parviennent tôt-ou- " tard à inspirer des préventions injustes contr'eux: quant " à moi, c'est le sort qui m'est réservé et je m'attends à " périr victime de la calomnie."

La comparaison n'était point exacte, car, l'un fut injustement soupçonné, et l'autre évidemment convaincu du crime de rebellion contre son gouvernement légitime.

Toussaint était généralement redouté: pendant son séjour à Santo-Domingo, à l'époque de l'arrivée des Français, il exécuta le projet le plus cruel, avec toute l'audace et la fermeté qui pouvaient seuls le faire réussir. Il osa arracher à leurs habitudes, à leurs enfants, à leurs femmes, et à leur patrie, cinq cent hommes armés du régiment Espagnol fixe qu'il fit conduire dans la partie Française, escortés par deux cent grénadiers, de sa garde, et les fit égorger à la croix des bouquets, sans éprouver la moindre résistance, tant était grande la terreur qu'il inspirait.

Enfin nous terminerons cette note sur Toussaint en rapportant une conversation qu'il eut avec Don Joachim Garcia gouverneur de la partie Espagnole, lors de la prise de possession.

Toussaint. Monsieur le Président, vous avez sans doute connu particulièrement Monsieur le Comte d'Hermona.

Le Président. Oui, c'était un excellent officier.

Tous. Qui mieux que moi doit rendre justice au comte d'Hermona. J'ai servi sous ses ordres: il défendait avec autant de courage que d'habilté les intérêts de son souverain; et il serait à désirer que le roi d'Espagne eut beaucoup de serviteurs comme lui.

Page.		
170.	(à la marge) du dit Aussenac	du Colonel Aussenac
192.	lelard	à Galard
221.	aucun humiliation	aucune humiliation
232.	semble ranimer	semblait ranimer
258.	les maniement des armes	le maniement des armes
260.	au rôle qu'il juat	qu'il jouait
266.	les anglais conserveront	auraient conservé
267.	indemnis	indemnisés
274.	en découvrant es	en découvrant les
284.	avec concours	avec le concours
295.	(note 25) si les feux des pelotons	les feux de peloton
296.	D'aumaniaux	domaniaux

MAXIMUM

Du prix des Comestibles à Santo-Domingo, pendant le dernier siège de cette ville.

Objets de Consommation.	*Mesure.*	Gourdes.	Réaux.	Francs.	Cents.
Farine de Froment - -	la Livre	1	4	8	25
Pain de trente onces - -	le Pain	6		33	
Manioc en racines - -	le Sac ou le demi barril	60		330	
Cassave de manioc ordinaire -	la Cassave	1	4	8	25
idem d'Amidon & marc de Gualliga	idem.		4	2	75
Amidon de gualliga - -	la Livre		4	2	75
Riz - - - -	idem.	1	4	8	25
Maïs - - - -	idem.	1	4	8	25
Rum - - - -	la Bouteille	5		27	50
Tafia - - - -	la Damejane	60		330	
Mauvais Vin - - -	la Bouteille	2		11	
Sucre - - - -	la Livre	3		16	50
Café - - - - -	idem.		5	3	44
Huile - - - - -	la Bouteille	6		33	
Viande de bœuf & de Cochon, fraiche	la Livre	2		11	
idem de bourrique - - -	idem.		6	4	13
idem de cheval - - -	idem.	1		5	50
idem de chien - - -	idem,		4	2	75
Un Chat - - - . -	-	2		11	
Les Rats ne se vendaient pas, mais on les mangeait, quand on avait le bonheur d'en prendre.					
Un Perroquet domestique - -	-	1	4	8	25
Une Poule - - - -	-	8		44	
Un Dindon - - - - -	-	20		110	
Un Oeuf de poule - - - -	-		2	1	38
Un Cuir de Bœuf - - -	-	1	4	8	25
Na. Les Cuirs eussent été vendus beaucoup plus cher, si la personne qui en avait environ 1200, n'eut pris etexécutté la patriotique & généreuse résolution de ne jamaisles vendre audessus de 12 réaux.					
Uu Cuir de cochon - -	-	1		5	50
Cuirs préparés et assaisonnés en façon de Fromage, ou autrement - -	la Livre		4	2	75
Porc salé, détaillé par parcelles -	le Barril	700		3850	
Jambon - - - -	la Livre	2		11	
Beurre et Saindoux - - -	idem.	3		16	50
Graisse de chien fondue - -	idem.	2		11	
Poisson - - - -	idem.	1	4	8	25
Fromage - - - -	idem.	2		11	
Chandelle - - - -	idem.	6		33	
Bougie - - - - - -	idem.	3	4	19	25
Savon - - - -	la Briq.	12		66	
Bananes - - - -	la Dne.	2		11	
Pois - - - -	la Livre	1		5	50
Quant aux Herbages, l'industrie des Français qui, au commencement du siège, avaient établi des Jardins dans la ville, les a toujours maintenus à un prix modéré à proportion des autres comestibles.					
Les Comestibles, non-mentionnés au présent tableau, manquaient presque absolument.					

Export

RPJCB

E810
G958j